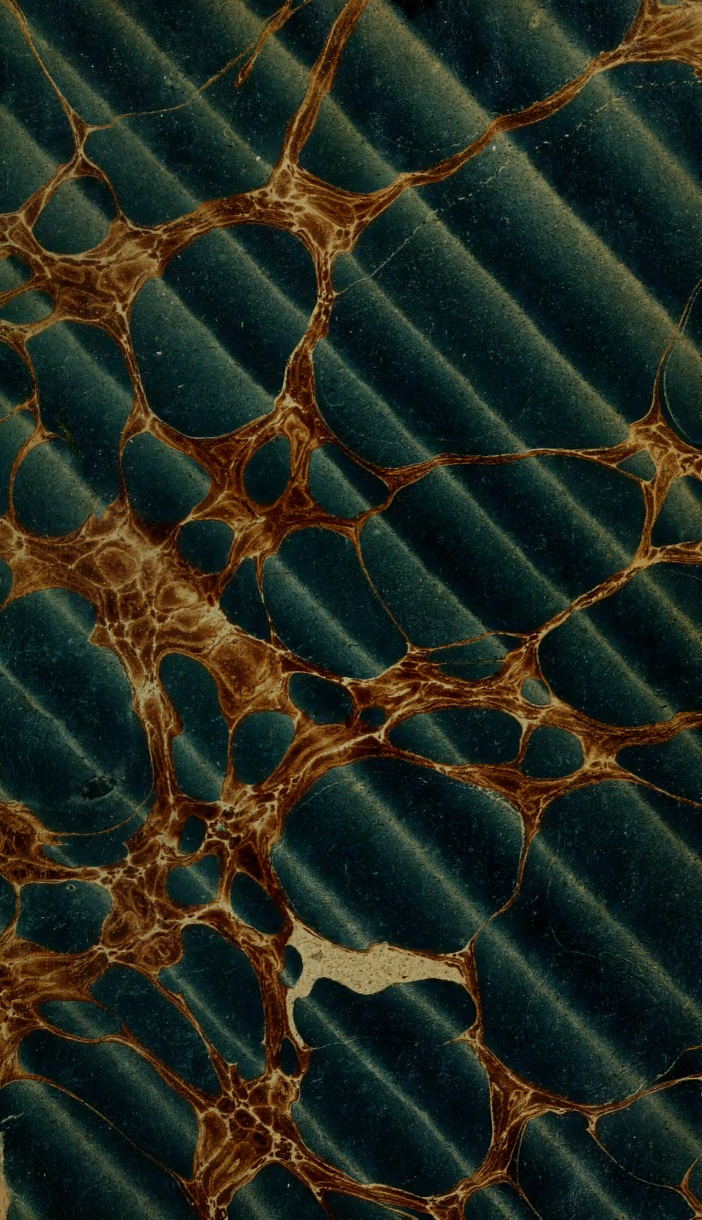

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 8574



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ DUBOIS

—

I

PARIS. — IMPRIMERIE A. DUTEMPLE
7, rue des Canettes, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ DUBOIS

Ancien supérieur du grand séminaire de Coutances

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR UN DIRECTEUR DU MÊME SÉMINAIRE

—

I

PRATIQUE DU CHRISTIANISME



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS
90, RUE BONAPARTE
LYON
RUE BELLECOUR, 2
1874

PRATIQUE

DU

CHRISTIANISME

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — BEAUTÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. — BONHEUR DE CEUX QUI LA PRATIQUENT. — MALHEUR DE CEUX QUI S'EN ÉLOIGNENT.

CHAPITRE PREMIER

But général de cet ouvrage.

Nous entreprenons, avec l'aide de Dieu, une tâche bien glorieuse et bien difficile.

Elle est glorieuse ; car nous ne nous proposons rien moins que de sauver nos frères d'une ruine éternelle, et de leur procurer une immensité de bonheur dans le sein de Dieu.

Elle est difficile ; car ceux que nous voulons sauver ne veulent pas qu'on les sauve : ils veulent se perdre tout à leur aise, comme ces infortunés qui, ayant résolu d'en finir avec la vie, s'indignent

contre ceux qui les retiennent, quand ils s'élancent dans le gouffre qui va les engloutir.

Oui donc, notre tâche est glorieuse et difficile tout à la fois.

Le pécheur qui veut se mettre au large et ne rien refuser à ses passions, commence par lutter vigoureusement contre ses premiers remords, qui sont toujours les plus poignants, et, à force de pécher, il parvient bientôt à en émousser la pointe. D'un autre côté, quand il veut rompre avec Dieu et renoncer à son service, la foi vive qui rayonne dans son âme, et qui lui montre là un horrible chaos, ne s'accordant nullement avec des passions qu'il a résolu de satisfaire, il en affaiblit la lumière et la réduit à l'état d'étincelle ou de simple lueur ; puis, quand les ténèbres le favorisent, quand il n'est plus ni stimulé par sa conscience, ni éclairé par sa foi, il se sent comme soulagé d'un accablant fardeau, et se réjouit de marcher joyeusement et sans entraves dans la triste voie où ses passions l'introduisent. Réalisant parfaitement en sa personne cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui fait le mal a horreur de la lumière, » *Qui malè agit, odit lucem,* il fuit comme une ennemie déclarée cette lumière qui lui découvre des abîmes, et se replonge aussitôt dans ses épaisses ténèbres.

Les choses étant ainsi, et elles sont certainement ainsi, il est aisé de comprendre que tout ce qui réveille le remords ou ravive la foi ne doit pas être du goût de ces infortunés. Aussi, voyez comme ils fuient tout ce qui pourrait ranimer leur foi, ou exciter en eux de salutaires remords. Ils craignent un sermon ; ils bâillent sur un bon

livre ; ils évitent une conversation pieuse ; ils reçoivent mal un sage conseil ; ils renoncent à la prière ; ils s'éloignent de la source féconde des sacrements ; ils s'affligent presque de la conversion d'un ami. Chacune de ces choses portant en elle-même des germes de remords et des étincelles de foi, le pécheur, qui craint par-dessus tout ces remords et cettefoi, évite avec un soin extrême tout ce qui est de nature à les raviver dans son âme.

Quoi qu'il en soit des autres, nous prions, nous supplions ceux de nos lecteurs qui ont daigné jeter les yeux sur ces premières lignes, de lire celles qui suivent jusqu'à la dernière. Nous irons puiser jusqu'au fond des entrailles de la divine miséricorde les moyens les plus sûrs de les rendre heureux en ce monde et en l'autre : nous dissiperons les préventions mal fondées qu'ils peuvent avoir contre une religion qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils connaissent mal ; nous leur montrerons qu'on peut servir Dieu sans être sauvage, et qu'une vie vraiment chrétienne est une source ineffable de jouissances pures et de consolations abondantes. Si nous leur demandons quelques sacrifices, seront-ils assez lâches pour refuser de les faire ? Hélas ! le plus grand de tous n'est-il pas celui de la vie, et ne faudra-t-il pas bientôt qu'ils se déterminent à ce pénible sacrifice que la nature abhorre ? Quand le moment de le consommer sera venu, quelle joie délicieuse ne goûteront-ils pas si le charme d'une vie chrétienne qui précéda leurs derniers moments, adoucit la rigueur de ce coup décisif et enlève à la mort même toute son amertume !

Encore une fois, daignez donc nous lire, vous

sous les yeux de qui ces premières pages seront tombées par hasard.

Si ce que nous vous disons n'est pas vrai, vous jetterez de côté nos mensonges qui, en effet, ne mériteront que le mépris ; mais si nous ne vous disons rien que de raisonnable, rien que de juste et d'exact, pourquoi ne feriez-vous pas à la vérité le gracieux accueil qu'elle mérite ? et si ces vérités, déjà respectables en elles-mêmes puisqu'elles sont des vérités, sont de nature à vous toucher d'une manière toute spéciale, parce qu'elles vous mènent droit à une application pratique dont vous avez un immense besoin, pourquoi voudriez-vous les repousser et vous priver de l'éminent service qu'elles peuvent vous rendre ?

Etre ennemi de la vérité en général, c'est odieux, et nul n'oserait avouer qu'il en est là ; mais être ennemi d'une vérité qui nous est infiniment utile, et même absolument indispensable ; d'une vérité à laquelle se lient nos intérêts les plus chers et les plus sacrés, convenons-en, c'est déraison, c'est folie.

« Qui ne sait, dit Bossuet, que nous sommes » faits pour nous nourrir de la vérité ? C'est d'elle » que doit vivre l'âme raisonnable ; si elle quitte » cette nourriture céleste, elle perd sa substance » et sa force ; elle devient languissante et exté- » nuée ; d'abord, elle ne peut plus voir qu'avec » peine ; ensuite, elle ne désire plus de voir ; en- » fin, elle ne hait rien tant que de voir... C'est » ainsi que sont les pécheurs. »

Ne reculons donc point devant la vérité ; ayons le courage de la regarder en face. Si sa lumière

nous importune, concluons à coup sûr que nous en avons, par cela même, un pressant besoin. Si quelque chose nous dit au fond de l'âme que cette vérité est une ennemie dangereuse dont il faut repousser ou même éteindre la lumière, faisons taire cette voix caverneuse du mensonge, et, au lieu d'éteindre le divin flambeau qui nous est présenté, tenons à honneur de le prendre pour guide ; soyons enfants de lumière, selon le conseil de Dieu même ; rougissons d'être enfants de ténèbres, et ne prenons jamais rang parmi ces hommes lâches et frivoles auxquels David disait en soupirant : *O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesamment incliné vers la terre ? Pourquoi poursuivez-vous la vanité et embrassez-vous le mensonge ?*

CHAPITRE II

A qui parlons-nous dans cet ouvrage ?

Est-ce aux incrédules que nous nous adressons ? Non ; nous l'avons dit dans notre avant-propos, et nous le répétons ici, ce n'est point aux incrédules, réellement incrédules, que nous parlons dans ce livre (1). S'ils veulent rallumer le flambeau de la foi dans leur âme, assurément le feu sacré ne leur manque pas. Quelle masse d'ouvrages n'existe-t-il point contre l'incrédulité ! Qui pourrait compter

(1) Voy. le chap. *Des Faux incrédules,* page 13.

les livres où les principes de la foi sont clairement établis, et les objections de l'impiété victorieusement réfutées ! Ce ne sont pas les livres qui manquent à l'incrédule pour recouvrer la foi qu'il a perdue ; ce qui lui manque, c'est la droiture de l'esprit, la pureté du cœur, le désir sincère de connaître la vérité, et la demande faite fréquemment à Dieu du fond de l'âme pour le prier de dissiper ses doutes. Qu'il se mette dans ces heureuses dispositions, et bientôt il s'étonnera de se trouver croyant, avant même d'avoir ouvert un de ces nombreux volumes qui apprennent à le devenir.

Les hommes à qui nous parlons dans ce livre sont ceux qui croient les vérités de la religion, qui les reconnaissent comme des vérités divines, mais qui, sur tous les autres points, et notamment sur celui de la pratique des œuvres de la foi, marchent de front avec l'incrédule, et ne diffèrent de lui que par un excès d'inconséquence et de bizarrerie, qui les rend en quelque sorte plus coupables devant Dieu que l'incrédule lui-même.

En effet, je ne crois rien, dit l'incrédule, de ce que la foi propose ; par conséquent, je m'abandonne sans remords à mes passions et je jouis de la vie.

Pour moi, dit le chrétien qui a la foi sans pratique, je crois les vérités que la foi propose ; mais à cela près, je ressemble à l'incrédule ; comme lui, je m'abandonne à mes passions et je jouis de la vie. Ma foi, il est vrai, me menace de châtiments terribles si je ne reviens pas à Dieu ; mais, tout en m'inclinant devant ma foi, je la laisse tempêter, et je n'en recherche pas moins ce qui fomente des

vices que j'aime et des passions que je veux satisfaire.

On le voit, sous un certain rapport, le plus coupable de ces deux hommes n'est peut-être pas le premier ; mais laissant de côté, ou plutôt renvoyant à Dieu l'appréciation du degré de culpabilité de ces deux infracteurs de sa loi, pour ne parler que de leur conduite respective, on peut, ce semble, affirmer que le plus inconséquent des deux n'est pas l'incrédule.

Quoique l'on voie déjà à qui s'adresse notre livre, nous voulons cependant préciser les choses plus nettement encore, afin de faire bien voir les principales classes de chrétiens égarés auxquels, avec le secours de Dieu, nous avons l'espoir de faire quelque bien, s'ils consentent à nous lire. A qui donc parlerons-nous dans le cours de cet ouvrage ?

— Nous parlerons à ce jeune homme qui a encore la foi, mais qui semble déjà vouloir la contredire par ses œuvres et par l'irrégularité de sa conduite. Le goût de Dieu s'affaiblit dans son âme ; le joug aimable de la vertu commence à lui peser ; les pratiques religieuses le fatiguent ; la société des chrétiens fervents l'importune. Pauvre jeune homme ! il chancelle sur ses bases, et il a grand besoin qu'on l'y raffermisse. Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule lui rendra, s'il le veut, l'énergie qui lui manque.

— Nous parlerons à celui qui, tout en ayant la foi, s'abandonne éperdument à ses passions. Choisissant son cœur pour foyer, elles font courir avec impétuosité leur flamme impure dans ses veines ; et pour calmer les flots furieux de cette mer de feu,

sa raison et sa foi semblent impuissantes. Si cependant il leur prêtait l'oreille, peut-être apprécierait-il la sagesse de leurs douces remontrances. Oh ! qu'il a grand besoin qu'on le détache du vice et qu'on le rattache à la vertu ! Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule lui rendra ce double service.

— Nous parlerons à celui qui regrette ses bonnes années ; qui s'avoue à lui-même, s'il ne l'avoue pas aux autres, qu'il ne goûta jamais de bonheur pur qu'au service de son Dieu ; mais qui n'a pas le courage de revenir à la pratique de la religion, quoiqu'il en sente vivement la nécessité. Il n'a presque plus la force de vouloir ; du moins, il n'a plus la force d'exécuter ce qu'il veut ; un poids énorme l'entraîne en bas, c'est le poids de ses vices ; une puissance supérieure l'attire en haut, c'est la grâce divine ; mais, cette grâce, il l'affaiblit chaque jour par l'abus qu'il en fait. D'où donc viendra la force à cet homme épuisé ? Quel ami lui prêtera le secours de son bras ? Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule peut remplacer sa faiblesse par une force invincible.

— Nous parlerons à celui qu'enchaîne le respect humain. Il a honte de lui-même ; il rougit de sa conduite quand il voit qu'il méprise Dieu et sa loi pour plaire à un libertin ; il sent vivement combien il lui serait glorieux de marcher tête levée dans la voie que sa conscience lui trace ; mais tout est inutile ; l'orgueil est plus fort que l'Évangile ; la raillerie de l'impie fait plus d'effet sur lui que les foudres d'un Dieu. Qui lui donnera le courage dont il sent le besoin ? Nous tâcherons de le convaincre

que la religion seule, s'il écoute sa voix, le délivrera de son triste esclavage.

— Nous parlerons à celui qui, pour se tranquilliser dans ses égarements, prend le masque de l'incrédulité, quoiqu'il ne soit nullement incrédule au fond. Sa foi gêne sa passion, et comme il ne peut satisfaire celle-ci sans froisser celle-là, il ne serait pas fâché de se trouver quelque jour incrédule. Pour en venir là, il s'exerce à la pratique de cette incrédulité qui lui promet la paix dans le désordre. Il en prend le ton, le langage, les allures, et finit quelquefois par se persuader qu'il est enfin délivré de sa foi et des sombres terreurs qui l'accompagnent. Il n'en est rien ; elle est notablement affaiblie, sa foi, mais elle n'est pas éteinte. Qu'une maladie grave survienne tout à coup, et voilà les passions en fuite, et la foi qui reparaît aussitôt avec son flambeau. Mais, hélas ! que cet état est triste, et qu'il est à plaindre l'infortuné qui s'y trouve ! Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule lui rendra la lumière.

— Nous parlerons à celui qui semble disposé tous les jours à se donner à Dieu, mais qui, voulant terminer les affaires du temps avant de s'occuper de celles de l'éternité, renvoie toujours à un avenir qui n'arrive jamais la réalisation de ses pieux projets. Que le nombre est grand de ceux qui se conduisent ainsi ! Jouets éternels d'une aveugle présomption qui leur fait voir, dans un lointain vague et indéterminé, des circonstances plus favorables à leur conversion, ils passent leur vie presque entière sur le bord de l'abîme, et se réveillent quelquefois subitement dans ses profondeurs. Nous

tâcherons de les convaincre que la religion seule peut les préserver du malheur éternel qui les menace.

— Nous parlerons à celui qui a fait cent fois l'épreuve de la vanité des plaisirs du monde. Son cœur en est saturé ; et, comme il arrive toujours, la satiété a produit le dégoût ; il est blasé, ce cœur ; le monde depuis longtemps n'a rien à lui offrir pour lui procurer une jouissance de son goût ; l'ennui le saisit, le bonheur lui échappe, la tristesse le ronge. Hélas ! il ne voit pas, cet infortuné, le Dieu bon qui, touché de sa misère, lui tend encore les bras et soupire après la possession de son cœur, quoiqu'il ne soit que l'ancien foyer des passions et le rebut du monde. Qui donc lui fera goûter sur la terre les douces consolations que le Ciel lui propose ? Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule peut lui procurer le bonheur qu'il désire.

— Nous parlerons à ceux qui sont malheureux, souffrants, humiliés, abandonnés de leurs amis, trahis par la fortune, victimes de l'ingratitude ou de la calomnie ; à ceux en un mot pour qui la vie est un poids accablant, et, disent-ils, un malheur sans remède. Sans remède ! pauvres affligés ; ah ! vous avez donc oublié cette religion sainte, qui n'est jamais plus belle qu'en face de l'infortune ; vous refusez donc de prêter l'oreille à la voix si bonne et si tendre de Celui qui vous dit avec tant d'amour : *Venez à moi vous qui êtes dans la peine ; venez à moi vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et vous trouverez le repos... Car mon joug est doux et*

mon fardeau léger. Qui rappellera ces divines paroles à l'affligé que la douleur consume ? Qui soulagera son cœur du poids qui l'oppresse ? Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule peut remplacer ses peines par un bonheur solide.

— Nous parlerons à cet homme frivole que le prestige des vanités mondaines éblouit, que le tracas du monde étourdit et absorbe, et qui ne peut souffrir ce qui s'offre à lui sous un aspect sérieux et réfléchi. Ennemi déclaré de tout ce qui l'embarrasse, il se lance dans le tourbillon des plaisirs pour se dérober à l'ennui qui ne manquerait pas de l'atteindre, s'il faisait seulement une halte d'un jour dans la voie qu'il s'est tracée. Plus léger que méchant, plein de respect au fond pour une religion qu'il croit véritable, et à laquelle il espère bien demander plus tard des consolations pour ses vieux jours, sa vie s'écoule dans une oisiveté déplorable ; il court, au point de vue du salut, des dangers qui le feraient frémir si sa frivolité lui permettait d'en mesurer l'étendue. Qui donc lui persuadera, sans le fâcher, qu'il est indigne de l'homme, et surtout du bon chrétien, d'adorer la vanité, et de livrer au monde un cœur sur lequel Dieu seul a des droits inviolables ? Nous tâcherons de le convaincre que la religion dissipera ses ennuis et lui fera goûter des joies ineffables.

— Nous parlerons à cet homme grave, doux, aimable, généralement estimé, bon père, bon époux, ami dévoué, orné de toutes les vertus morales, qui n'a presque rien à changer dans ses habitudes pour devenir un parfait chrétien, et duquel chacun dit : *Il ne lui manque que la pratique.*

Qui n'a pas connu, qui ne connaît pas autour de soi des hommes de cette trempe? Leur éloge est dans toutes les bouches; on s'évertue à chercher ce qui peut mettre obstacle à leur conversion; leur foi n'est nullement altérée; non-seulement ils ne disent pas un mot qui la blesse, mais ils sauraient imposer silence sur-le-champ à ceux de leurs inférieurs qui oseraient l'attaquer en leur présence, et cette foi qu'ils vénèrent dans leurs discours et dans le fond de leur âme, ils la trahissent impitoyablement dans leurs œuvres. Comment ne voient-ils pas l'inconséquence de leur conduite, et les déplorables résultats que cette inconséquence peut avoir? Nous tâcherons de les convaincre que la religion seule peut mettre un terme à cette inconséquence et que, sans elle, ils courent à des abîmes.

— Nous parlerons à ceux qui s'exagèrent les difficultés d'une vie chrétienne; qui ont de vieilles préventions contre la religion et ses pieuses pratiques; qui se figurent que s'ils reviennent à Dieu, on exigera d'eux mille choses dont la seule idée les importune. Mous et trembleurs par nature, ils reculent devant une gêne, un embarras, une contrainte, un sacrifice, un effort vigoureux, comme si c'étaient autant d'effrayants fantômes; et pourtant ils gémissent de ne pas obéir aux inspirations de leur foi. Ceux-là encore ont évidemment besoin qu'on les désabuse et qu'on les éclaire. Nous tâcherons de les convaincre que la religion mieux connue dissipera les injustes préventions qui leur font ombrage.

— Nous parlerons à celui qui se rassure au mi-

lieu de ses désordres, en pensant au bien qu'il fait aux malheureux qu'il soulage, aux bonnes œuvres qu'il alimente, aux vertus qu'il pratique, ne croyant pas que Dieu le laisse mourir en état de réprobation après une vie qui lui semble si bien employée. État dangereux, plus dangereux quelquefois que celui d'un homme perdu de vices, qui, ne trouvant d'assurance d'aucun côté, ouvre enfin les yeux sur sa grande misère, et par un généreux effort s'échappe de son abîme. Qui l'éclairera sur les tristes effets de cette présomption qui l'aveugle et l'endort? Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule lui rendra la lumière, dès qu'il lui permettra d'approcher son flambeau.

— Nous parlerons à celui qui observe les lois de l'Église les plus incommodes, le jeûne, l'abstinence, l'assistance à la messe, tout, excepté la confession qui est son épouvantail, et à laquelle il ne peut se déterminer, quoiqu'il en reconnaisse la nécessité indispensable. Sans attendre qu'on l'accuse, il s'accuse lui-même ; il reconnaît son inconséquence ; il ne se dissimule pas les tristes effets qu'elle peut avoir ; il est rongé de remords ; le temps pascal surtout le bouleverse ; quand il voit la table sainte assiégée, et assiégée par des hommes qui, autrefois bien plus éloignés que lui de la religion, jouissent maintenant des doux fruits de leur courage, il s'indigne contre sa lâcheté, et cependant sa lâcheté persévère. Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule lui rendra la paix, et que la confession, qui l'épouvante, sera pour lui la source des joies les plus pures et des consolations les plus délicieuses.

— Nous parlerons à celui qui est abattu, découragé, presque désespéré, parce qu'il a déjà fait quelques tentatives infructueuses de conversion. Il s'était figuré qu'un homme converti était un homme impeccable ; il avait congédié ses passions, comme si jamais elles n'eussent dû visiter de nouveau leur ancien maître ; il avait fait à Dieu des promesses qu'il lui semblait impossible de violer jamais, et tout plein de ces beaux sentiments, il conduisait paisiblement sa barque au milieu des écueils, sans songer seulement à s'en préserver. Qu'est-il arrivé ? Hélas ! on le devine, il lui est arrivé ce qui arrive à l'imprudent nautonnier, qui ne soupçonne le danger que quand il en est la victime ; il a fait de nouveau la triste épreuve de sa faiblesse ; à la voix doucereuse de la passion, il a répondu par un sourire ; sa barque s'est brisée, et le voilà, pauvre naufragé, pensif et désolé sur le roc où la vague l'a poussé. Qu'il serait bienvenu celui qui lui tendrait une main secourable, et qui, changeant subitement ses dispositions, bannirait de son cœur le sombre désespoir pour y faire rayonner la divine espérance ! Nous tâcherons de le convaincre que la religion, bien comprise, lui rendra, s'il le veut, confiance et courage.

— Enfin, nous parlerons à ce vieillard endurci, qui ne tient à la vie que par un fil dont la rupture est imminente, et qui menacé chaque jour de comparaître au tribunal de Dieu, ajourne encore indéfiniment la conversion dont tout lui démontre pourtant la pressante nécessité. Est-ce la foi qui lui manque ? Non ; quoiqu'il l'ait contredite toute sa vie et qu'il ait mille fois mérité de la perdre, elle

est encore là : mais, hélas! que sa lumière est pâle ! que sa voix est faible ! que son action est peu sensible ! Pour ranimer cette langueur, que faut-il ? Il faut ce qui manque souvent aux hommes endurcis de la dernière heure, c'est-à-dire une voix amie, qui électrise l'âme engourdie de ce vieillard qui va périr, si quelque éclat de tonnerre ne lui inspire une salutaire frayeur. Nous tâcherons de le convaincre que la religion seule est cette amie fidèle qui peut, en un instant, le soustraire à l'abîme qui menace de l'engloutir.

Oui, nous croyons, avec le secours de Dieu, pouvoir être utile aux diverses classes de chrétiens abusés dont nous venons de faire l'énumération rapide. Puissent-ils ne pas mépriser le moyen de salut que la divine miséricorde leur propose ! Puissent-ils mettre enfin d'accord et faire marcher de front — la foi qu'ils possèdent — et les œuvres de la foi qu'ils négligent !

CHAPITRE III

Classe particulière d'hommes égarés auxquels s'adresse cet ouvrage : *les faux incrédules.*

Nous voulons consacrer un chapitre spécial à une certaine classe d'hommes très-éloignés de la voie du salut, auxquels nous croyons pouvoir être utile dans cet ouvrage : c'est la classe des *faux incrédules,* dont nous avons déjà dit un mot dans le chapitre précédent.

Le monde en est rempli, de ces faux incrédules,

et il est fort important de les faire bien connaître, non pas sans doute pour avoir le vain plaisir d'en faire une description piquante et maligne qui leur attirerait des épigrammes railleuses, mais pour les désabuser en leur faisant voir qu'ils ont beaucoup plus de foi qu'ils ne pensent, ou plutôt qu'ils possèdent réellement la foi, tout en voulant se persuader qu'ils l'ont perdue.

Nous tenons aussi à bien faire connaître la fausse incrédulité pour éclairer d'avance ceux qui, trouvant encore le bonheur et la paix dans la pratique de leur religion, pourraient être tentés d'abandonner plus tard cette pratique, et de devenir eux-mêmes faux incrédules comme les autres.

Enfin, nous regardons comme très-important de démasquer la fausse incrédulité, parce que plusieurs de ceux qui se trouvent en cet état pourraient rejeter notre livre, ne croyant pas qu'il soit à leur adresse. Comme nous avons déjà dit plus d'une fois que nous n'écrivions pas pour ceux qui ont perdu la foi, les faux incrédules, qui se croient des incrédules véritables et bien constitués, se persuaderaient aisément que notre ouvrage ne leur convient point, et nous regretterions beaucoup qu'il ne fût pas lu par cette classe si nombreuse et si intéressante d'hommes égarés, qui n'ont peut-être besoin que d'un rayon de lumière pour voir qu'ils sont beaucoup plus près du salut qu'ils ne s'imaginent.

Essayons donc d'exposer nettement le vrai et le faux en fait d'incrédulité.

Nous pouvons ranger en trois catégories les hommes auxquels on donne généralement le titre d'incrédules.

Dans la première, nous plaçons ceux qui *se donnent pour incrédules,* quoiqu'ils sachent bien qu'ils n'en ont que les dehors.

Dans la seconde, nous plaçons ceux qui *se croient* incrédules, quoique réellement ils ne le soient point.

Dans la troisième enfin, nous plaçons ceux qui *sont* véritablement incrédules.

Le don de la foi est le plus précieux des dons. Il est le principe de l'immense bonheur que Dieu réserve à l'homme dans son éternelle patrie. Ce Dieu de bonté qui nous aime d'un amour infini, voyant l'indispensable nécessité où nous sommes de posséder la foi pour lui plaire, frappe d'impuissance les coupables efforts que nous faisons pour la perdre ; et nous ne saurions trop admirer le prodige sans cesse renouvelé de la divine miséricorde qui, jusque dans les profonds abîmes du libertinage, ne permet pas que le flambeau de la foi s'éteigne au souffle de la passion. Quelquefois sans doute ce malheur arrive ; mais souvent, et très-souvent l'homme en est préservé. Il pèche assurément contre cette foi dont il veut se débarrasser ; il en affaiblit même notablement la lumière ; mais il n'a pas aussi souvent qu'on le pense la funeste consolation de pouvoir l'éteindre. Pour en bien juger, revenons à nos trois classes.

I. — Première catégorie.—Ceux qui se donnent pour incrédules quoiqu'ils sachent bien qu'ils n'en ont que les dehors.

Nous plaçons dans cette catégorie deux sortes de faux incrédules : l'*incrédule de collége* — et *l'incrédule par respect humain.*

L'incrédule de collége : Nous appelons ainsi ce jeune homme qui n'a pas encore secoué, ou qui vient de secouer la poussière du collége, et qui déjà réclame l'honneur de grossir les rangs de l'impiété. N'ayant peut-être jamais eu, ou du moins n'ayant actuellement qu'une disposition très-faible à la vertu, il sent le poids du joug que la religion lui impose, et il n'en goûte pas la douceur. D'un autre côté, l'indépendance absolue lui sourit ; la liberté dans le mal lui semble un grand bien, et l'incrédulité seule lui promet ce qu'il désire. C'est donc vers elle qu'il se tourne ; c'est elle qu'il poursuit : malheureusement, il la trouve sans peine. Quelques condisciples, ses aînés en âge et en impiété, se chargent de faire son éducation sous ce rapport, et jamais éducation ne fut plus tôt achevée. Deux ou trois objections, vieilles comme le mensonge, devenues banales à force d'être reproduites, réfutées mille fois avec tant d'avantage que les vrais incrédules n'osent plus en faire usage, voilà le matériel, voilà le fond, le bagage d'incrédulité de nos jeunes philosophes. Ne leur en demandez pas davantage, car ils auraient la confusion de vous avouer que leur répertoire est à bout.

De bonne foi, pouvons-nous supposer qu'ils se croient réellement incrédules ? Ont-ils, et peuvent-ils avoir la conviction intime et raisonnée que les vérités religieuses qui leur ont été enseignées pendant plusieurs années, ne sont que des rêves creux et des balivernes dont leurs deux objections font pleine et prompte justice ?

Nous les honorons trop, ces chers et malheureux enfants, pour leur prêter une telle conviction. Sur

quelle base solide pourraient-ils l'appuyer. eux qui, à des questions de cette importance, n'ont pas consacré un quart d'heure d'étude? Non assurément, leur incrédulité n'a rien de réel ; non, ils ne se croient pas eux-mêmes incrédules ; c'est donc avec toute sorte de raison que nous les plaçons dans la première de nos catégories, et que nous leur recommandons la lecture de notre ouvrage, qui leur convient à tant de titres.

L'incrédule par respect humain est, comme tous les esclaves de ce vice, un homme faible de caractère, sans nerf, sans énergie, sans ombre de courage. La volonté des autres, voilà sa règle ; sa volonté propre, voilà la victime qu'il immole lâchement tous les jours pour plaire à des amis dépravés qui ne lui savent aucun gré de ses nombreux sacrifices. Il possède la foi, sans oser la produire ; enchaînée traîtreusement dans un petit coin de l'âme, elle réclame d'une voix étouffée contre la violence qu'on lui fait, et contre les impiétés que l'on débite ; mais ses réclamations demeurent sans effet. L'infortuné qui passe sa vie dans les luttes perpétuelles dont sa conscience est le théâtre, rougit de lui-même quand il est seul, et a peine à comprendre qu'il puisse à chaque instant redouter plus la raillerie d'un homme frivole que les foudres vengeurs d'un Dieu courroucé. Il verrait avec bonheur qu'une conversion générale se déclarât dans la localité qu'il habite, et que les amis dont il craint la censure l'autorisassent par leur exemple à redevenir chrétien ; car il estime au fond la religion qu'il décrie ; son âme est croyante, ses lèvres seules sont incrédules. C'est un homme qui

fait la fraude dans le plus saint des négoces : il porte l'enseigne de l'incrédulité, et débite de la foi en cachette.

Il est donc très-vrai de dire qu'il n'a de l'impiété que le masque, et qu'on doit le regarder comme un usurpateur du titre d'incrédule, qui rit en secret de ceux qui le croient tel. Sa place est assurément auprès de l'incrédule de collége, et dans la même catégorie. Donc, c'est à lui plus qu'à tout autre que notre ouvrage s'adresse. Dieu veuille qu'il y trouve le tombeau de sa lâcheté, le courage de ses convictions, et l'étincelle électrique qui ravive sa foi !

Voici un fait qui prouve que l'incrédule par respect humain n'est pas un être chimérique, et qu'on le rencontre quelquefois jusque dans les plus hautes régions de l'incrédulité. Toussaint, philosophe impie du siècle dernier, auteur du livre des *Mœurs*, le premier ouvrage, dit la Harpe, où l'on se soit proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse et de tout culte extérieur, Toussaint manifesta le plus grand repentir dans la maladie dont il mourut, en 1788, condamna hautement le scandale de sa conduite et de ses écrits, et reçut les derniers sacrements avec toutes les marques d'une grande piété. Le jour même de sa mort, il fit venir ses amis, et, en leur présence, il adressa le discours suivant à son fils alors âgé de quinze à seize ans : « Mon fils, écoutez et » retenez ce que je vais vous dire : Je vais paraître » devant Dieu, et lui rendre compte de toute ma vie ; » je l'ai beaucoup offensé, et j'ai grand besoin d'en » obtenir miséricorde. Je vous ai scandalisé par » une conduite trop peu religieuse et par des

» maximes beaucoup trop mondaines : me le par-
» donnez-vous ? Ferez-vous ce qu'il faut pour que
» Dieu me le pardonne ?... Écoutez bien, mon fils,
» les leçons tardives que je vous donne en ce mo-
» ment ; j'atteste le Dieu que je vais recevoir et
» devant qui je vais paraître, que, si j'ai paru peu
» chrétien dans mes actions, dans mes discours,
» dans mes écrits, ce n'a jamais été par conviction ;
» ce n'a été que par respect humain, par vanité,
» et pour plaire à telles et telles personnes... Met-
» tez-vous à genoux, mon fils, joignez vos prières
» à celles des personnes qui m'entendent et qui
» vous voient ; promettez à Dieu que vous profite-
» rez de mes dernières leçons, et conjurez-le de
» me pardonner (1). »

Si tous nos incrédules avaient, comme ce philosophe, le courage de révéler au monde leurs sentiments intimes, combien d'esclaves du respect humain avoueraient, eux aussi, qu'ils n'ont joué le rôle de l'incrédulité que *par respect humain, par vanité, et pour plaire à telles et telles personnes !*

II. — DEUXIÈME CATÉGORIE. — Ceux qui se croient incrédules, quoique réellement ils ne le soient point.

L'incrédule en désir, — l'incrédule par passion se croient souvent des incrédules complets, quoique réellement ils ne le soient point ; c'est donc à notre seconde catégorie qu'ils appartiennent.

L'incrédule en désir est, comme son titre l'indi-

(1) Thibault, *Mes souvenirs de vingt ans*, cité par M. l'abbé Guillois, auteur de l'excellent ouvrage *Le Dogme de la confession.*

que, celui qui, voulant se mettre au large par l'affranchissement du joug de la foi, s'épuise en combats et en luttes contre sa conscience, et cherche de tous côtés quelques arguments spécieux qui satisfassent le désir ardent qu'il a de ne plus croire. Il envie le sort de celui qu'il voit calme dans son impiété ; et quand il s'entretient avec lui sur cette matière, c'est très-souvent pour lui dérober son secret. Voulant satisfaire plus pleinement encore le désir qu'il a de ne plus croire, il emprunte à quelque vieil impie de sa connaissance les livres les plus propres à déraciner de son âme cette foi qui le fatigue ; puis, quand il a fait une ample provision de sophismes, quand il en est en quelque sorte saturé, quand il croit avoir éteint le divin flambeau dont il déteste la lumière, il se croit réellement incrédule, et s'en applaudit comme d'une victoire.

Cependant, s'il allait au fond des choses, il verrait que son vœu criminel n'est pas exaucé. En fait d'incrédulité, rien n'est plus commun que de prendre pour réalité l'illusion de ses vains désirs. Que de prétendus incrédules n'ont autre chose que le désir de l'être ! Sans doute, on trouve en eux bien des traits de ressemblance avec l'incrédule vrai ; le ton, le langage, les allures, les actes et l'ensemble de la conduite, voilà des points de contact qui sont incontestables ; mais là n'est pas la réalité de l'incrédulité. On peut ressembler sur tous ces points à l'incrédule complet, et différer de lui sur le point essentiel. La foi n'est pas renversée de sa base par une vaine jactance, par une parole sarcastique et railleuse, par une conversation ou une lecture im-

pie ; tout cela, sans doute, atténue sa lumière, affaiblit sa puissance, et peut même conduire plus tard à son extinction totale ; mais, jusqu'à ce qu'on soit réellement arrivé à ce déplorable terme, on a le désir et non la réalité de l'incrédulité ; on croit faiblement, mais on croit encore ; on est incrédule, si l'on tient à ce titre, mais incrédule en désir.

Or, puisque chez un incrédule de cette nature les grandes vérités de la religion n'ont pas perdu toute leur influence ; puisque, dans le fond de l'âme où elles sont reléguées, elles jettent encore de temps en temps des traits de lumière qui rappellent leur présence et inspirent des craintes salutaires ; puisque la pensée de la mort, la perte d'un parent ou d'un ami, le choc de l'adversité, l'annonce d'une maladie grave, et mille autres causes de cette nature, ravivent à l'instant une foi qu'on croyait morte, n'est-il pas certain qu'un livre qui vient au secours de cette foi, qui en rappelle la nécessité, qui dissipe les injustes préventions que l'on a contre elle, qui fait voir les consolations ineffables qu'elle procure à ceux qui la pratiquent ; n'est-il pas évident, disons-nous, qu'un tel livre est un ami précieux que la reconnaissance doit accueillir.

L'incrédule par passion ressemble au précédent sur bien des points. Comme lui, il a un ardent désir de secouer, de briser, d'anéantir même, s'il le pouvait, le joug de la foi, qu'il trouve accablant ; comme lui encore, il se croit réellement incrédule, quoiqu'il ne le soit point ; et voilà pourquoi nous lui donnons place dans cette catégorie.

Ce qui le distingue, lui, c'est un libertinage effréné ; les passions bouillonnent dans son cœur

dégradé ; un feu impur court en petillant dans ses veines. Pensées, désirs, regards, actions, lectures, conversations, tout vient en aide et sert d'aliment à la passion qui le dévore.

Cette flamme ardente s'allume dans la jeunesse, et fait dans les âmes les plus épouvantables ravages. Comment la foi ne subirait-elle pas ses funestes atteintes ? Y a-t-il et peut-il y avoir place pour elle dans une âme asservie par la passion fougueuse que nous venons de décrire ? L'infortuné qui prend cette passion pour guide ne s'adresse pas même une semblable question. Il croit sa foi vaincue, et, tout occupé de sa passion, il ne s'applique pas à corroborer son fonds d'incrédulité par des lectures impies. En fait de livres, il aime beaucoup mieux ceux qui alimentent sa passion que ceux qui combattent sa foi. Cependant, il va sans dire qu'il se croit incrédule et qu'il se donne pour tel ; mais l'est-il en effet ? Non. La foi, qui semble incompatible avec une passion de cette nature, a-t-elle disparu d'une âme si peu digne de la posséder ? Non : elle est encore là ; puissance captive et désolée, sans doute, mais vigilante encore, et quelquefois même conseillère charitable. Elle est là, comme cette lumière obscure placée sur un tas de décombres, disant à qui veut la comprendre : J'indique des ruines ; j'éclaire le chaos. Elle est là, recouverte, il est vrai, d'une couche d'ordure ; mais vienne seulement une maladie sérieuse qui glace la passion, voilà la foi qui secoue la fange dont on l'avait salie, et qui reparaît radieuse avec son glorieux cortége de salutaires frayeurs et de divines espérances.

Il n'est donc pas incrédule, cet homme passionné ; et s'il ne l'est pas, si sa foi n'a besoin que d'être débarrassée de ce qui la ternit, quoi de plus propre à opérer cet heureux effet que la méditation des vérités consolantes que la religion lui propose par notre organe, pour le rendre heureux en ce monde et en l'autre ?

III. — Troisième catégorie. — Ceux qui sont véritablement incrédules.

Ici viennent se ranger tout naturellement — l'*incrédule par ignorance* — et l'*incrédule par système* étudié, *par conviction* raisonnée.

L'incrédule par ignorance est celui qui, ayant eu le malheur de naître de parents sans religion, et peut-être dans un pays où l'impiété était en règne, n'a jamais été instruit des vérités de la foi, lesquelles, par conséquent, lui sont totalement étrangères. Il en est malheureusement un grand nombre dans ce déplorable état. Paris en fourmille ; et Dieu veuille que, sur ce point, plusieurs provinces, notamment au centre de la France, ne rivalisent pas avec la capitale !

Non-seulement cet incrédule n'a pas la foi ; mais il a contre cette foi des préventions qu'il est impossible de détruire. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend dans le monde impie qu'il fréquente, corroborant chaque jour ces préventions déjà si enracinées dans son esprit, il ne faudrait rien moins qu'un miracle de grâce pour le convertir. N'ayant pas eu d'instruction religieuse dans son jeune âge ; ignorant, par conséquent, la loi de Dieu et les obli-

gations qu'elle impose, il enfreint ces obligations sans le moindre scrupule.

L'enseignement chrétien donné dans l'enfance, fût-il même incomplet, est un germe de remords qui se développe plus tard, à l'occasion des fautes graves qu'on est tenté de commettre ; et, lors même qu'on résisterait à l'aiguillon de ce remords, entraîné par la violence de quelque passion fougueuse, on pourrait bien ne pas y résister toujours. Après le refroidissement de cette passion, le remords se faisant de nouveau sentir, emporterait peut-être au second assaut ce qui n'aurait pu l'être au premier. Mais quelle matière de remords peut-il y avoir dans une âme, quand l'autorité de Dieu y est nulle, et qu'on ne reconnaît pas de loi qui défende le mal qu'on a la fantaisie de commettre ? Quel frein peut arrêter une passion chez un pauvre aveugle, qui ne voit ni les supplices qu'elle lui prépare, ni les éternelles récompenses dont elle le prive ? Nous ne connaissons rien de plus désolant qu'une ignorance de cette nature.

A un homme qui en est là, que faut-il en fait de lecture ? Il est aisé de le comprendre : puisqu'il ignore les premiers éléments de la foi, il faut les lui apprendre : c'est une éducation religieuse tout entière à faire ; et, sauf la forme catéchistique qu'il faut éviter pour ne pas froisser son orgueil, c'est réellement le catéchisme qu'il faut lui enseigner. L'ouvrage que nous commençons supposant la foi établie chez ceux que nous voulons éclairer, il est évident que, si on le mettait entre les mains de l'incrédule dont on vient de parler, ce serait commencer un édifice par la toiture. Tout au plus

pourrait-il, en le lisant, se sentir entraîné à étudier une religion qui promet aux bons des consolations si abondantes, et aux méchants des châtiments si terribles.

Quant à l'incrédule par système et par conviction, c'est plus triste encore que ce que nous venons de voir. L'incrédule par ignorance est un aveugle involontaire, du moins dans le principe ; l'incrédule par système est aveugle par volonté, par choix, et, assure-t-il, par conviction. Le premier est un aveugle de naissance ; le second est un aveugle qui ne le fut pas toujours, et qui l'est devenu par accident. L'un n'a ni combattu ni désiré la lumière, ne pouvant ni combattre ni désirer ce qu'il ne connaissait point ; l'autre l'a connue, mais il semble qu'il ne l'ait connue que pour la maudire. Soit travers d'esprit, soit orgueil, soit amour effréné de l'indépendance, soit égarement du cœur entraîné par la passion, il a voulu s'affranchir du joug de la foi ; mais, à la différence des divers incrédules dont nous avons parlé, il a voulu raisonner son impiété, et se donner à lui-même une démonstration satisfaisante de la solidité des raisons sur lesquelles il s'appuie pour rejeter la foi. S'il faut l'en croire, il a étudié avec une égale application, et les ouvrages des défenseurs de la religion, et les ouvrages de ses adversaires ; puis il a pesé la force des raisons alléguées de part et d'autre, et c'est après cet examen sérieux et attentif qu'il a pris le parti d'arborer l'étendard de l'incrédulité.

Sa conduite, en matière religieuse comme en tout le reste, subit les influences de son tempérament.

S'il est emporté par caractère, son incrédulité est violente et passionnée. S'il est froid par nature, son incrédulité est calme, modérée dans la forme, mais opiniâtre et tenace.

Le nombre de ces incrédules est heureusement fort restreint. Pour un qui raisonne son système antireligieux, il en est cent, il en est mille qui adoptent le leur avec une légèreté qui annonce clairement qu'il est sans racines.

Nous dirons même que l'incrédule complet dont nous parlons en ce moment, se fait très-souvent illusion, relativement à la bonne foi dans laquelle il croît être. Qu'il s'interroge sérieusement, et il verra qu'en se livrant, comme il dit l'avoir fait, à l'étude approfondie des matières religieuses, il avait, dès le début, le parti pris de trouver la religion en défaut; il verra aussi qu'il n'était pas exempt de certaines passions, qui, ne pouvant vivre à l'aise avec une foi qui les condamnait, usaient de toute leur influence pour chasser loin d'elles cette importune voisine; il verra enfin qu'il a beaucoup plus étudié les ouvrages hostiles à la religion, que ceux qui lui sont favorables, et qu'il regarde comme étude approfondie des principes de la foi, quelques leçons d'impiété publiques ou privées, ou quelques lectures vagues et superficielles, incapables de constituer un corps de doctrine solide et complet. Où trouver un incrédule qui ait étudié le pour et le contre, en fait de matières religieuses, avec autant de calme, de raison, d'impartialité froide, qu'il en apporterait à l'étude d'une question purement scientifique, d'un théorème d'algèbre par exemple, ou d'un fait historique? Nous ne

voulons pas affirmer que cet homme est introuvable ; mais nous osons dire qu'il est très-difficile de le rencontrer, et que, pour notre compte, depuis près de trente ans que nous sommes à sa poursute, il nous a été impossible de le découvrir.

Si pourtant il existe, nous avouons que notre *Pratique du Christianisme* n'est pas à son adresse. Il lui faut un livre qui sape son incrédulité par la base, et qui lui montre qu'autant cette base est ruineuse, autant celle de la foi est solidement affermie. Ce livre ne lui manquera pas, il peut en être certain. S'il cherche franchement la vérité, s'il expose son système et ses doutes à un homme instruit, en le priant de lui procurer les ouvrages qui lui conviennent, la lumière lui viendra de toutes parts et dissipera promptement ses ténèbres.

C'est ce qui arriva à un célèbre philosophe du siècle dernier. Bourguer, profond géomètre et membre de l'Académie royale des sciences, à la mort duquel d'Alembert ne put s'empêcher de dire : *Nous venons de perdre la meilleure tête de l'Académie,* ayant entendu quelques discours que le Père Laherthonie, dominicain, prêchait avec le plus grand éclat contre les incrédules dans les principales chaires de la capitale, reconnut ses erreurs et se détermina à se confesser. Avant de commencer sa confession, il dévoila, en présence de plusieurs personnes, le secret motif qui l'avait entraîné dans le parti de l'incrédulité : *Je n'ai été incrédule que parce que j'ai été corrompu,* s'écria-t-il dans l'amertume de son âme ; *allons au plus pressé, mon père ; c'est mon cœur encore plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri.* Sa conversion

fut aussi sincère que solide, et une mort chrétienne et édifiante, arrivée au mois d'août 1758, couronna cet heureux changement (1).

IV. — Résumé de ce chapitre.

Comme résumé du contenu de ce chapitre, nous dirons hardiment qu'il est une multitude de prétendus incrédules qui n'ont réellement de l'incrédulité que l'apparence, et auxquels par conséquent un ouvrage de la nature du nôtre peut être fort utile. Pour achever de les éclairer et de leur faire voir que la foi n'est pas éteinte dans leur âme comme ils se le persuadent, nous les prions de prendre en considération ce que, l'expérience en main, nous allons leur dire.

Êtes-vous jeune? La pratique de la religion, la confession surtout, vous est-elle très-pénible? Avez-vous le désir de vous en affranchir? Avez-vous accueilli avec empressement quelques objections banales contre la religion, sans daigner en chercher la solution dans un livre sérieux? — Vous n'êtes pas incrédule.

Avez-vous honte de paraître respectueux envers la religion? Entendez-vous, quand vous parlez contre elle, une voix intérieure qui vous dément et vous condamne? Ne rougissez-vous pas quelquefois en secret de la lâcheté qui vous empêche de vous montrer au dehors tel que vous êtes au fond? — Vous le savez mieux que personne, vous n'êtes pas incrédule.

(1) *Relation de la conversion et de la mort de M. Bouguer*, p. 6, 153, citée par M. l'abbé Guillois, *Dogme de la confession*

Avez-vous un vif désir de vous débarrasser d'une foi qui vous gêne? Pour satisfaire ce désir, cherchez-vous à vous entretenir avec quelques impies de vieille date? Lisez-vous avec ardeur les livres qu'ils vous recommandent comme spécialement propres à ébranler vos croyances? Et malgré tout cela, sentez-vous toujours un fonds de foi qui résiste? Entendez-vous les gémissements étouffés d'une conscience inquiète? Désirez-vous des raisons plus péremptoires, des arguments plus convaincants et une incrédulité plus complète? — Vous n'êtes pas incrédule, puisque vous avez le désir de le devenir.

N'est-il pas certain que c'est pour satisfaire vos passions et vivre à votre aise, que vous aspirez à l'incrédulité? Si votre foi vous permettait d'être voluptueux, au lieu de lui faire la guerre et de la chicaner sur ses dogmes, ne la salueriez-vous pas comme une bienfaitrice? Ne l'embrasseriez-vous pas comme une amie? En descendant jusqu'au fond de votre âme, ne vous dites-vous pas même que, le temps des orages une fois passé, vous rappellerez cette foi que vous bannissez aujourd'hui? — Vous n'êtes pas incrédule.

Quand vous êtes subitement terrassé par l'annonce qu'on vous fait de la mort d'un parent ou d'un ami, voyez-vous un éclair de foi traverser votre âme? Faites-vous, comme malgré vous, un pénible retour sur le triste état où vous êtes? Réfléchissez-vous quelques instants sur la brièveté de la vie, sur la certitude de la mort, et sur la sombre horreur qui l'accompagne? Si la personne que vous pleurez est morte saintement, ne vous réjouissez-vous pas qu'elle soit morte ainsi? Si elle est morte

en impie, ne redoutez-vous pas pour vous-même une mort pareille ?—Ne vous abusez point, si vous êtes ainsi disposé, vous n'êtes pas incrédule.

On sera peut-être surpris que nous soyons si tranchant dans nos affirmations ; mais on reviendra bien vite de sa surprise, si l'on veut consulter l'expérience et se rappeler l'histoire de tant de faux incrédules que l'on a connus, et qui ont déposé subitement leur apparente incrédulité quand ils ont vu la mort en face. Que de prêtres, appelés pour rendre les derniers devoirs à ces infortunés, croyaient avoir à combattre des impies, et n'avaient qu'à soulever le léger voile qui recouvrait leur foi !

A l'appui de ce qui précède, nous citerons un fait très-authentique, que nous tenons d'un respectable ecclésiastique qui habitait la ville où la scène s'est passée.

Un officier, homme de beaucoup d'esprit, passait pour impie et presque pour athée. Il tombe malade ; la maladie est grave, très-grave. Un prêtre l'apprend : il va le voir. Avant d'arriver à sa chambre, il trouve dans la pièce voisine quatre ou cinq officiers, amis du malade, qui, voyant un homme en soutane, sourient et lui disent : « Que demandez-vous, monsieur ? — Je demande à voir M. N..., qui, m'a-t-on dit, est fort malade. — Cela ne se peut pas, monsieur ; ce n'est pas un homme comme lui qui voudra voir un prêtre ; ses principes, en religion, sont tels, que nous ne pouvons pas vous le laisser voir.—Messieurs, je ne me retirerai point sans l'avoir vu, et vous allez comprendre mes raisons, si vous voulez vous mettre un instant à ma

place. Je suis profondément convaincu, comme de mon existence, qui si votre ami meurt sans se confesser, il va tomber en enfer, où il sera éternellement malheureux. J'ai, d'un autre côté, la conviction intime que, s'il revient sincèrement à la religion par une bonne confession, il sera éternellement heureux dans le sein de Dieu. Croyez-vous en vérité qu'ayant au fond de mon âme la conviction que je viens d'exprimer, je vais me retirer sur votre injonction? Non certes, je ne le ferai point, et je ne céderai qu'à la force. » Le malade entend ce débat, appelle ses amis ; ils entrent et lui expliquent ce qui vient de se passer. — « Faites entrer ce prêtre, dit-il, et vous, sortez un instant. » Le prêtre vient, et il lui dit : « Vous avez bien dû désespérer de mon salut, n'est-ce pas? — Moi? nullement ; je ne désespère du salut de personne. — Mais je passe généralement pour impie, pour athée même. — N'importe, je ne perds jamais confiance, et je n'ai pas surtout désespéré de vous, parce que je ne désespère jamais des hommes d'esprit et de jugement : j'ai toujours cru que vous reviendriez à la religion, si Dieu vous donnait le temps d'effectuer ce retour. — Vous avez eu raison ; confessez-moi. » Il se confesse une fois, deux fois, plusieurs fois, se convertit parfaitement, revient à la santé, continue de se bien conduire, et meurt plus tard en bon chrétien.

Nous pourrions terminer ici cette narration, puisque le fait principal est raconté. Qu'on nous permette cependant de la compléter par un trait qui peint au naturel le genre militaire. Après sa confession, l'officier dont nous venons de parler

s'entretenant avec son confesseur, celui-ci lui dit : « Vous devez vous trouver bien heureux maintenant. — C'est vrai : oui, je jouis d'un grand bonheur ; mais après tout, Dieu me le devait, ce bonheur. — Que dites-vous ? Pourquoi donc Dieu vous le devait-il? — Pourquoi ? Voici : parce que je l'ai vengé en une circonstance grave. J'étais avec quelques amis, officiers comme moi. Nous entrons par curiosité dans une église, déserte en ce moment, et je les vois se conduire mal. Je m'adresse à l'un d'eux, plus coupable que les autres, et je lui fais d'assez vifs reproches ; il continue ; j'insiste ; il se moque de mes observations : impatienté, je lui donne un coup de pied ; il s'indigne, me fait signe de sortir, me propose un duel ; nous allons sur le terrain, et d'un coup de sabre je lui ouvre le ventre. Vous voyez bien que j'ai vengé Dieu, et qu'il me devait le bonheur dont je jouis. » Il croyait, par ignorance de sa religion et erreur de conscience, qu'il avait fait une bonne œuvre.

Napoléon, tout le monde le sait, réclama et reçut les secours spirituels de la part de son aumônier. C'est ce qu'a attesté, avec des détails remarquables, le général Montholon dans une de ses lettres : « Je » suis heureux, me dit Napoléon, après avoir reçu » l'extrême-onction, je suis heureux d'avoir rempli » mes devoirs. Je vous souhaite, général, à votre » mort le même bonheur. J'en avais besoin... Je » n'ai pas pratiqué sur le trône, parce que la puis» sance étourdit les hommes ; mais *j'ai toujours eu* » *la foi :* le son des cloches me fait plaisir, et la » vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un » mystère de ceci, mais c'est de la faiblesse. Je

» veux rendre gloire à Dieu ; général, donnez des » ordres pour qu'on dresse un autel dans la cham- » bre voisine : on y exposera le Saint-Sacrement. » Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé, » mais je veux l'implorer ; vous ferez faire les » prières des Quarante-Heures. — Puis, se ravi- » sant, l'empereur dit : Non ; pourquoi vous char- » ger de cette responsabilité ? On dirait que c'est » vous, noble et gentilhomme, qui avez tout com- » mandé de votre chef ; je veux donner les ordres » moi-même (1). »

Nous le disons avec assurance, dans les vastes contrées où l'instruction religieuse est encore la base de l'éducation, et où presque tous les enfants ont l'inappréciable avantage d'avoir, sinon des parents pieux, du moins une mère sincèrement attachée à la religion, les vrais incrédules sont excessivement rares et les faux incrédules sont innombrables. Nous nous évertuons à les combattre, et très-souvent ils rient en secret du sérieux de nos attaques. C'est ce que nous tenions à constater avant d'aller plus loin, afin d'atteindre cette classe nombreuse qui nous inspire le plus vif intérêt.

(1) *Mort d'un enfant impie et mort chrétienne de Napoléon*, par le chevalier de Beauterne ; cité par M. l'abbé Guillois, *Dogme de la confession*.

CHAPITRE IV.

Beauté de la religion chrétienne.

1. — Réflexions préliminaires.

L'homme est naturellement amateur du beau. Le beau, dans l'ordre physique, flatte ses sens, les charme et les captive. Le beau, dans l'ordre moral, parle à son cœur, ravit les puissances de son âme, et l'élève quelquefois dans une sphère qui semble n'avoir presque rien de terrestre et d'humain. Qui n'a senti s'émouvoir les plus nobles facultés de son âme, au récit ou à la vue d'un acte sublime de courage ou d'héroïque dévoûment ? Quel cœur n'a pas délicieusement frémi sous les touches vibrantes de l'admiration, en voyant un grand acte de désintéressement et de charité ? Qui n'a pas comblé d'éloges l'âme vraiment chrétienne dans laquelle toutes les vertus étaient réunies comme dans leur sanctuaire ? qui n'a pas envié le bonheur pur et suave que ces divines vertus procuraient au chrétien fidèle, comme pour le remercier de l'hospitalité qu'il leur donnait dans son cœur ?

Oui, l'homme est fait pour la possession du beau ; c'est le beau qu'il recherche, c'est le beau qu'il estime ; et quand il cesse de le rechercher et de l'estimer, on peut dire à coup sûr que le génie du mal a passé par là ; on peut dire de cet homme, que ses nobles instincts ont été remplacés dans

son cœur par les froides inspirations de quelque passion mauvaise.

Si l'homme est fait pour la possession du beau, il est donc fait pour Dieu ; car où trouver la source primitive, essentielle, unique de la beauté, si ce n'est en Dieu, d'où émane toute beauté ? Que sont les étincelles en comparaison du vaste foyer d'où elles s'échappent ? Quelle beauté que celle qui a l'infini pour horizon ! Oui, puisque la beauté ravit l'homme ; puisqu'il se sent instinctivement poussé vers le beau, il est donc fait pour Dieu ; il se fait donc violence quand il s'éloigne de Dieu ; il doit donc retrouver le repos et le bonheur quand, revenu de ses longs égarements, il se replonge en Dieu ; et c'est ce qu'exprimait admirablement le grand Augustin, qui avait si bien connu par lui-même les peines de l'éloignement et les joies du retour, quand il laissait tomber de sa plume, ou plutôt de son cœur, ces tendres paroles : « Vous nous avez » faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est per- » pétuellement dans le trouble jusqu'à ce qu'il se » repose en vous : *Fecisti nos ad te, Domine, et* » *inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* »

Mais si nous sommes faits pour Dieu, nous sommes donc faits pour la religion qu'il nous a donnée. Car qu'est-ce que la religion, si ce n'est l'expression de la volonté divine, la source des grâces abondantes dont l'homme a besoin, le lien doux et puissant qui le rattache à Dieu, et qui lui apprend à profiter du temps pour conquérir les trésors de l'éternité ?

Rompre avec la religion et ses salutaires préceptes, c'est donc rompre avec Dieu, qui ne l'a

faite que pour relier la terre au ciel par des communications incessantes et nécessaires. Hélas ! pourquoi faut-il que nous soyons si souvent témoins de cette double rupture ?

Et pourquoi donc rompre avec cette religion sainte, qui est incontestablement le type le plus parfait de la beauté morale, ou plutôt de la beauté divine, qu'il puisse être donné à l'homme de contempler ici-bas ? Qu'il faut être aveugle, qu'il faut être ennemi de soi-même, qu'il faut être antipathique à sa propre nature pour abandonner une religion magnifique en elle-même, et seule capable de procurer à l'homme la masse de bonheur dont il est si avide !

Essayons de faire ressortir la beauté de cette religion ; c'est pour nous un devoir, puisque dans cet ouvrage nous ne proposons que d'y ramener l'homme qui s'en est éloigné. Puisse-t-il, en revoyantles richesses qu'il a perdues, laisser échapper un de ces vifs regrets qui annoncent le désir de les recouvrer !

La religion chrétienne est une institution divine que le ciel a donnée à la terre, afin d'apprendre à l'homme comment il doit servir Dieu pour éviter les châtiments de l'autre vie et mériter la béatitude éternelle.

Avant d'entrer dans aucun détail, et en jetant seulement un coup d'œil d'ensemble sur la religion ainsi définie, quelle grandeur elle annonce ! quelles richesses elle déploie ! quel respect elle commande !

Pour nous convaincre tout d'abord de la beauté de la religion chrétienne, il nous devrait suffire de penser qu'elle a Dieu pour auteur, et qu'après l'avoir élaborée au flambeau de sa sagesse et au

foyer de son amour, il a voulu lui-même la révéler à l'homme pour gagner son cœur, et l'attacher à son service par des liens indissolubles et sacrés.

Les grandes œuvres du Créateur sont toutes marquées au coin de sa divinité. Considérez-les, ces œuvres, dans des ordres de diverse nature, et dites si chacune d'elles ne porte pas la marque et le cachet de Dieu.

Voyez l'homme, par exemple, tout obscurci qu'il est par les ténèbres du péché ; voyez les deux substances qui le constituent, si opposées par leur nature, si rapprochées par le nœud mystérieux qui les confond : le doigt de Dieu n'est-il pas manifestement imprimé sur l'ensemble de son être ?

Voyez la voûte céleste avec cette myriade de mondes qui la décore et qui l'illumine : son imposante majesté n'est-elle pas la brillante image de la souveraine majesté de son auteur ? Sa splendeur n'est-elle pas le rejaillisement de celle de Dieu même ?

Voyez la vaste mer avec la sérénité de son calme et la fureur de ses bouillonnements : qui ne voit reflétée sur ses vagues l'infinie grandeur du Maître dont elle respecte ponctuellement les ordres, quand il lui assigne un grain de sable pour limite, avec défense de le franchir jamais ?

Voyez la terre solide, étonnante par sa fécondité, ravissante par ses milliers de grands et de petits prodiges : qui ne voit la main de Dieu cachée sous cette masse inerte ? Qui ne reconnaît, au premier coup d'œil, la puissance de celui qui fait jaillir d'un vil fumier des fleurs éclatantes et des fruits savoureux ?

Voyez dans un autre ordre, voyez l'Évangile, ce

livre sacré devant lequel s'inclinent ceux-là mêmes qui le repoussent : faut-il en lire deux pages pour reconnaître à sa sublime simplicité qu'il est écrit comme on écrit au ciel ?

Oui donc, les grandes œuvres qu'il nous est donné de contempler, nous révèlent spontanément et sans le moindre effort la puissance infinie du Dieu qui les a faites. Et la religion qu'il a conçue pour le salut du monde ; la religion qu'il a fait inaugurer par son propre Fils, et dont il a voulu qu'il fût le fondateur et le premier apôtre ; la religion à laquelle il a donné pour mission de briser les idoles et de purifier la terre des souillures païennes ; la religion qu'il a plantée sur un roc du haut duquel elle voit tout crouler à ses pieds sans chanceler jamais ; la religion ne porterait pas la divine empreinte de son auteur ! Cela ne peut être : aussi faut-il avoir un triple bandeau sur les les yeux, pour ne pas voir sur-le-champ qu'elle n'est point une institution sortie du cerveau de l'homme, mais une institution dont il n'appartenait qu'à Dieu de doter la terre.

C'est donc par condescendance et par surabondance de démonstration, que nous allons esquisser à grands traits les principaux caractères de beauté qui éclatent dans la religion chrétienne.

II. — Caractères de beauté qui distinguent la religion chrétienne.

Nous l'avons dit, la religion chrétienne est une institution divine : *Institution,* attachons-nous à ce mot. Quels sont, en général, les traits qui caractérisent une belle institution ?

I

C'est d'abord *la splendeur de son origine*. Quand cette origine est glorieuse, l'institution qui en provient partage son lustre et se colore de sa gloire. Rarement même une institution prospère, si elle n'émane pas d'une autorité imposante qui l'accrédite et qui la propage. Quelle est donc la splendeur de la religion chrétienne, puisqu'elle est fille du du ciel, et qu'elle ne reconnaît d'autre fondateur que Dieu même !

II

Le second trait d'une belle institution, c'est *son ancienneté*. Toute nouveauté est faible et vacillante par cela seul qu'elle est nouveauté ; la sanction du temps lui est nécessaire pour prendre racine. Mais, hélas ! toutes les œuvres de l'homme sont comme lui fragiles et périssables. Le temps sur lequel il compte pour la consolidation de son œuvre, est précisément le génie destructeur qui la renverse ; de là vient cette succession rapide d'institutions humaines, qui tombent pêle-mêle avant d'avoir acquis le brevet d'ancienneté qu'elles convoitent.

En est-il ainsi de la religion ? Voyez et jugez : nous l'avons déjà dit, tout tombe autour d'elle; elle seule est immobile. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis que Jésus-Christ lui a garanti qu'elle durerait autant que le monde : que d'institutions évanouies depuis cette époque ! Laquelle a survécu ? S'il en est une, elle est divine celle-là, puisque toutes les humaines sont tombées, Mais quoi ! n'a-t-elle

donc que dix-huit siècles de date ? Ce serait trop peu pour sa gloire ; aussi remonte-t-elle au premier jour de l'homme.

« La religion chrétienne, dit Lhomond, à la considérer dans toute son étendue, est aussi ancienne que le monde. Elle consiste essentiellement à n'adorer qu'un seul Dieu créateur de l'univers, et à croire au Rédempteur des hommes, qui est Jésus-Christ. Cette foi, qui fait le fond du christianisme, a toujours été la principale partie du vrai culte et le moyen nécessaire pour parvenir au salut : elle remonte jusqu'à l'époque de la promesse qui fut faite à Adam, aussitôt après son péché. »

Elle est donc bien belle, elle est donc bien respectable par son antique majesté, cette institution qui a traversé tous les siècles, et que l'on peut appeler avec tant de raison : beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

III

Le troisième trait d'une belle institution, c'est *sa perfection réelle et ses qualités intrinsèques*. Voilà ce qui fait sa gloire; voilà ce qui lui assure un long avenir. Qu'est-ce en effet qu'une institution vicieuse, qui ne se soutient par aucun mérite réel, et qui est vulnérable par mille endroits ? Qu'est-ce qu'une institution faible, imparfaite, incohérente dans les éléments qui la constituent, aussi aisée à attaquer que difficile à défendre? Évidemment, de telles institutions n'ont point de beauté réelle ; la base qui les soutient est mal assurée ; et, dans un avenir plus ou moins prochain, leur décadence est infaillible, et bien-

tôt après, leur ruine complète. Cela doit être. L'œuvre doit porter le cachet de l'ouvrier ; l'homme, qui n'est qu'imperfection, ne produira point une constitution parfaite ; l'homme, qui meurt, ne fera jamais une œuvre immortelle.

En est-il ainsi de la religion ? Qu'on la considère avec attention, et l'on verra si sa sublime perfection n'est pas évidente, si ses qualités intrinsèques ne publient pas sa gloire, ou plutôt la gloire de son divin fondateur. Quelle institution que celle qui peut dire : Tout ce qui est mauvais, à quelque degré de malice que ce soit, je le rejette, je le condamne, je le punis : Tout ce qui est bon, à quelque degré de bonté que ce soit, est un fruit de mon domaine ; je le prescris ou le conseille, et je le récompense !

Tout est dit, quand on tient ce langage : Le doigt de Dieu est là ; *digitus Dei est hic*. Un mot de plus serait superflu.

IV

Le quatrième trait d'une belle institution est l'*admiration qu'elle provoque chez ceux-là mêmes qui n'ont pas le courage de se soumettre à ses ordonnances*. La suprême gloire d'une œuvre, c'est de forcer l'admiration de ceux qui lui sont opposés, ou à plus forte raison de ceux qui la détestent. Où trouver parmi les œuvres de l'homme une institution haïe de ceux à qui elle est imposée, et dont ils fassent eux-mêmes le pompeux éloge ? Fût-elle aussi belle que l'homme peut la faire, si, par telle ou telle considération, elle encourt la disgrâce de quelques individus qui se déclarent ses adversaires,

n'attendez jamais de leur part un mot à l'avantage de cette institution qui leur est antipathique.

Elle est donc divine, cette auguste religion qui peut dire à son ennemi le plus déclaré : Tu m'admireras en dépit de ta haine ; pendant ton délire, tu me jetteras l'outrage, mais après ton délire, tu publieras ma gloire. Ta rage aura ses accès ; mais un accès n'est pas un état continu ; ta raison, voilée pendant les paroxysmes, reparaîtra dans les intervalles, et démentira tes folies. Tu auras beau faire, la vérité te trahira ; et ses trahisons seront si frappantes, et les aveux qu'elle t'arrachera seront si nombreux, qu'on pourra faire un ouvrage complet qui aura pour titre : *Voltaire apologiste de la religion chrétienne* (1).

« C'est, dit le cardinal de la Luzerne, dans les » écrits mêmes de plusieurs adversaires de la reli- » gion que se trouvent les plus pompeux éloges » des préceptes de la religion ; c'est du sein de » l'incrédulité que s'élèvent les témoignages les » plus forts en faveur de la morale chrétienne. » Quelle est donc cette morale qui soumet ses » plus ardents ennemis, leur commande le respect, » leur arrache l'admiration ? Nous repousserons » constamment ceux des incrédules qui calomnient » la loi de Jésus-Christ par les aveux solennels » des chefs mêmes de leur secte, et nous les acca- » blerons du poids de ces autorités qu'ils se font » un funeste honneur de respecter. »

V

Le cinquième trait qui caractérise une belle in-

(1) Voy. cet ouvrage, composé par M. l'abbé Mérault.

stitution, c'est *le bien qu'elle fait quand on l'observe, les avantages considérables qu'elle procure à ceux qui s'y soumettent.* Ici encore les institutions de l'homme se montrent défectueuses. L'intention de leurs auteurs est parfois excellente ; mais l'œuvre répond souvent si mal à l'intention qui l'a conçue, que sa révocation est quelquefois opérée par celui-là même qui avait cru faire quelque chose d'éminemment utile. Et quand elles sont vraiment utiles, les œuvres de l'homme, le bien qu'elles opèrent a-t-il une vaste étendue? L'utilité de ces œuvres n'est-elle pas en rapport avec le peu de capacité de l'homme qui les produit? Non-seulement cela est, mais cela doit nécessairement être. Ne demandez point à l'homme ce qu'il ne peut fournir; ne demandez point à l'homme, mais à Dieu seul, le bien général de l'humanité dans des proportions grandioses.

A la religion, à la religion seule, l'honneur d'opérer le bien sur une vaste échelle ! Aussi, de quels bienfaits n'a-t-elle pas comblé l'homme depuis que le ciel l'a donnée à la terre ! Et de quelles faveurs nouvelles ne peut-elle pas le combler encore, s'il veut la pratiquer avec fidélité ! Laissez-la devenir la conseillère de nos grands politiques, l'âme de nos familles, le mentor du riche, l'assistante du pauvre, la consolatrice des affligés, la reine de nos cités, la protectrice de nos campagnes, la providence de tout le monde ; et vous verrez si la face de la terre n'est pas subitement renouvelée, sous la féconde influence de la divine charité dont elle est le foyer.

VI

Le sixième trait qui distingue une belle institution, c'est l'*universalité du bien qu'elle opère.* Ici encore la faiblesse de l'ouvrier se révèle souvent dans son œuvre. Voyez les institutions de la terre ; quelle variété, pour ne pas dire quelle bigarrure ! Trouvez deux royaumes qui possèdent des institutions identiques ; imaginez une institution ou constitution morale qui s'adapte aux usages, aux mœurs, aux lois, aux exigences sociales de deux empires différents ; nous osons vous défier de la leur imposer avec succès, et surtout avec quelque chance de durée. Telle institution fera le bonheur d'un État, qui non-seulement ne fera pas le bonheur d'un autre, mais qui même y sera l'occasion de trouble et de désordre. Bien plus, dans l'État même où elle sera profitable au plus grand nombre, à chaque instant elle froissera des individualités et provoquera leurs murmures ; et quand bien même, ce qui n'a jamais lieu, cette institution ferait le bonheur de tous les individus ; que quelques circonstances notables surviennent ; que les prédicateurs du mensonge séduisent lès esprits et les indisposent contre elle ; voilà l'échafaudage humain qui s'écroule, et l'institution déclarée, par son auteur lui-même, incapable d'opérer désormais le bien qu'elle faisait dans le principe. Ne serait-il pas aveugle celui qui ne verrait pas, à ce trait, la faiblesse de l'homme se manifestant dans ses œuvres ?

Qu'il est loin d'en être ainsi de notre auguste religion ! La terre entière est son domaine : elle

s'y promène dans toute la pompe de sa divine majesté, et elle offre à quiconque se soumet à son empire, un bonheur solide pour ce monde, et des promesses d'éternelles délices pour l'autre.

C'est un fait qui ne sera jamais assez admiré, que la religion chrétienne est excellente dans tous les pays, quelque opposés qu'ils soient de mœurs et d'usages, et qu'elle est partout une source infaillible de paix et de bonheur, quand les gouvernants et les peuples ont l'heureuse inspiration de ne lui susciter aucune entrave.

C'est un fait non moins admirable, que, si elle est excellente en tous pays, elle est excellente aussi pour chaque individu, quelle que soit la disposition de son cœur. Elle tempère la joie si elle est excessive, elle tarit, ou du moins elle sanctifie les larmes ; elle éclaire le riche, elle soulage le pauvre elle abaisse les superbes, elle élève les humbles; elle menace le méchant, elle encourage le juste, et lui donne sur la terre l'avant-goût du bonheur qui l'attend au ciel.

Disons-le bien haut, l'institution qui, partout et toujours, opère ces prodiges, ne doit rien à l'homme et doit tout à Dieu seul : *A Domino factum est istud.*

VII

Le septième trait qu'on remarque dans une belle institution, c'est son *invariabilité*. Ce trait rehausse et complète le précédent d'une manière admirable. Qu'une institution convienne à tout le monde en général, à chaque homme en particulier, et à toutes

les circonstances dans lesquelles il se peut trouver, c'est beaucoup sans doute ; c'est même d'une perfection telle que jamais l'homme n'en sera capable. Mais quand tout s'efface dans les empires ; quand ils disparaissent eux-mêmes et ne laissent plus que dans l'histoire des traces de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs croyances et de leurs coutumes ; quand, sous ces divers rapports, la terre est totalement renouvelée, comme nous voyons qu'elle l'est, en la mettant, à dix siècles d'intervalle, en regard d'elle-même ; quand au milieu de ces transformations complètes, une institution, une seule, véritable arche de Noé, survit au naufrage universel ; quand enfin, sans subir une ombre d'altération ou de modification quelconque, elle continue paisiblement son règne, et convient aussi parfaitement aux générations nouvelles qu'elle convenait aux anciennes, qui pourrait dire qu'elle n'a pas eu le ciel pour berceau, et le Dieu du ciel pour auteur ?

VIII

Le huitième trait qui caractérise une belle institution, c'est de *récompenser abondamment ceux qui se soumettent aux ordonnances qu'elle impose.* Faire le bien général des peuples et des individus, en harmonisant leurs intérêts avec les exigences de l'institution qui les régit, nous l'avons dit plus haut, c'est un trait frappant de gloire et de beauté. Mais accorder une récompense spéciale, une magnifique récompense à chaque acte de fidélité que produiront ceux qui observeront les préceptes de cette institution, c'est une surabondance de mérite

qui étonne d'autant plus que les législateurs de la terre et les faiseurs de constitutions ne nous habituent guère à ce luxe de générosité. En effet, voyez les lois humaines : elles punissent si on les enfreint; mais récompensent-elles si on les observe? Nullement. La religion seule dit à celui qui l'embrasse : Sois fidèle à ma loi, et tu recevras de Dieu la couronne que le temps ne peut flétrir : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* Donne un verre d'eau froide au pauvre qui te le demande, et quoique tu n'aies fait qu'accomplir la loi de l'aumône, je te déclare que, pour ton verre d'eau froide qui ne t'a rien coûté, tu recevras de Dieu même une récompense éternelle.

La religion qui tient un tel langage est assurément l'amie de l'homme et la fille de Dieu.

IX

Enfin, le dernier trait qui couronne la beauté d'une institution, c'est *la perpétuité de sa durée en dépit des obstacles qu'on lui suscite, et des violentes attaques dont on la harcèle.* Voilà le comble de la gloire d'une institution, et l'indubitable révélation de sa puissance. Quand elle est à l'épreuve des traits acérés d'ennemis qui conspirent sa ruine; quand, toujours attaquée et toujours victorieuse, elle s'enracine de plus en plus au lieu de s'affaiblir, et continue sa marche triomphale au mépris des obstacles perpétuels que la malignité lui suscite, elle a fait ses preuves; l'admiration des hommes lui est acquise, et les annales de l'histoire transmettront aux âges futurs la splendeur de son règne.

Mais, hélas! où trouver, parmi les œuvres de l'homme, une institution de cette nature? Essentiellement variables, comme nous l'avons dit, les institutions humaines se succèdent avec une rapidité déplorable; mais ce qui hâte leur ruine, c'est la guerre incessante que des ennemis furieux leur déclarent. Qui ne sait que la résistance même de ceux qui veulent sauver une institution du naufrage, est précisément quelquefois ce qui précipite sa chute? Si, d'elles-mêmes et sans obstacles, les œuvres de l'homme tombent promptement, quelle durée peuvent-elles avoir quand la perversité des méchants les poursuit sans relâche? Il en doit être ainsi : ce que l'homme édifie, l'homme doit avoir le pouvoir de le détruire.

Et voilà ce qui prouve que la religion n'est pas l'œuvre de l'homme. Elle vit parce que Dieu lui a donné la vie; elle vit malgré l'homme, parce que l'homme ne peut pas abattre ce que soutient le bras de Dieu; elle sort plus radieuse des persécutions qu'on lui fait subir et des flots de sang qu'on répand autour d'elle, parce que, modelée sur Jésus-Christ son fondateur, c'est de la croix qu'elle tire sa puissance et sa gloire.

Qui pourra jamais expliquer, si l'on n'avoue pas qu'elle est divine, la perpétuité d'une religion qui, dès son origine et toujours depuis, enchaîne les passions, foudroie tous les vices, et se trouve incessamment en butte aux subtilités de l'hérésie, aux aveugles fureurs des tyrans, à la haine des impies, au mépris des libertins, et à la rage de l'enfer? Résister à de telles attaques pendant dix-huit siècles, et, à la suite de ces innombrables

combats, ne rien perdre de sa gloire ; briller au contraire d'un nouveau lustre ; ne s'inquiéter nullement des assauts qui se préparent encore ; demeurer fixe et invariable au dix-neuvième siècle comme au premier, et ne se venger des outrages dont on l'abreuve que par un surcroît de faveurs et de bienfaits ; en vérité, une telle religion est-elle émanée du cerveau d'un fanatique ?

Gloire, honneur, éternelle bénédiction au Dieu d'amour qui nous a donné cette religion sainte ! Rallions-nous autour d'elle ; et nous surtout qui proclamons sa divinité, ne la déchirons pas par nos œuvres après l'avoir glorifiée par notre foi.

CHAPITRE V

Bonheur de ceux qui pratiquent la religion chrétienne. — Malheur de ceux qui ne la pratiquent point.

I. — Réflexions préliminaires.

Qui pourrait dire l'insatiable avidité du cœur de l'homme à l'égard du bonheur ? Pour peu que l'on s'étudie, on doit voir que tout ce qu'on pense, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait, et même tout ce dont on se prive, on ne le pense, on ne le dit, on ne le fait, on ne s'en prive, que pour arriver à ce degré de bonheur que l'on poursuit toujours sans l'atteindre jamais. Arrêtez un homme, n'importe lequel, qui passe auprès de vous sur la voie publique ; vous ne le connaissez point, vous ne l'avez jamais vu ; interrogez-le ; demandez-lui ce qui l'occupe, d'où il

vient, où il va, ce qu'il cherche, ce qu'il désire ; et vous verrez s'il n'obéit pas à la loi commune de l'humanité, qui est de chercher le bonheur dont elle sent en elle-même le continuel désir.

C'est Dieu qui a donné à l'homme cette soif de bonheur qui le fait incessamment soupirer après la source où il pourra l'étancher pleinement. Il est impossible que cette source n'existe pas quelque part ; il est impossible qu'elle ne soit pas accessible à tout le monde ; il est impossible qu'elle ne satisfasse pas entièrement l'avidité de tous ceux qui viendront s'y désaltérer. S'il en était autrement, il faudrait dire que Dieu a mis au cœur de sa créature un violent désir sans objet réel et assuré, une aspiration incessante vers le bonheur, avec la certitude de ne la voir jamais satisfaite. Cela ne peut être, parce que cela répugne à l'infinie bonté de l'Auteur de notre être. Redisons-le donc, oui, notre soif excessive suppose une source abondante où il nous sera donné de l'étancher.

Malheureusement, quoique nous courions tous après cette source précieuse, il en est bien peu qui la découvrent. Presque tous la cherchent où elle n'est pas, où elle ne peut pas être. Trompés par je ne sais quelle fausse apparence de bonheur ; sourds aux avertissements de ceux qui ne cessent de leur crier qu'ils s'égarent, et qui font effort pour les ramener dans la droite voie dont ils s'écartent, ils s'épuisent en vaines poursuites, et non-seulement le bonheur leur échappe, mais ils ne trouvent à sa place qu'un surcroît d'inquiétude, de peines et de misères.

Où donc le trouver, ce bonheur qui sourit à tout

le monde, et que nul cœur ne peut saisir et fixer avec stabilité ?

Hâtons-nous de le dire : on le désire sur la terre, on ne le possède qu'au ciel. Non, le bonheur plein, complet, inébranlable, le bonheur que le cœur poursuit, et qui, une fois atteint, pénètre l'homme d'une paix si profonde et d'une joie si douce qu'il ne sent plus ni regrets, ni ennuis, ni désirs ; ce bonheur-là n'est pas de la terre ; nous en voyons la brillante aurore ici-bas dans la vie chrétienne ; mais nous n'en verrons qu'au ciel la radieuse et perpétuelle splendeur. Voyageurs d'un jour sur cette misérable terre qui doit dévorer dans ses entrailles notre substance corporelle, Dieu nous a privés momentanément du bonheur parfait qu'il nous réserve ailleurs. Il a voulu que les sables brûlants du désert, les bêtes féroces de la forêt, les ronces et les épines dont le sentier de la vie est traversé, nous fissent soupirer après la céleste patrie où nous attendent des torrents de délices. Il savait bien, ce Dieu d'amour, que l'attache à la terre et à ses fausses jouissances, lui ravirait notre cœur et le prostituerait à d'infâmes plaisirs qui nous priveraient de la béatitude éternelle ; et voilà pourquoi il a semé devant nous des peines, des soucis, des inquiétudes, des craintes, des ennuis, des regrets, des misères de toute espèce.

« Tout est dans un flux contiuel sur la terre,
» disait un philosophe du siècle dernier, qui avec
» de grandes erreurs nous a légué de grandes
» vérités ; rien n'y garde une forme constante et
» arrêtée, et nos affections, qui s'attachent aux
» choses extérieures, passent et changent néces-

» sairement comme elles. Toujours en avant ou » en arrière de nous, elles rappellent le passé qui » n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent » ne doit point être. Il n'y a rien de solide à quoi » le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère » ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur » qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine » est-il, dans nos plus vives jouissances, un in- » stant où le cœur puisse véritablement nous dire : » Je voudrais que cet instant durât toujours. Et » comment peut-on appeler bonheur un état fugi- » tif, qui nous laisse le cœur inquiet et avide, qui » nous fait regretter quelque chose avant, ou dé- » sirer encore quelque chose après (1) ? »

« Je ne vois partout que sujet de mécontente- » ment et je ne suis point content ; une langueur « secrète s'insinue au fond de mon cœur, je le sens » vide et gonflé... Il faut être heureux ; c'est la fin » de tout être sensible ; c'est le premier désir que » nous imprima la nature, et le seul qui ne nous » quitte jamais. Mais où est le bonheur ? Qui le » sait ? Chacun le cherche, et nul ne le trouve ; on » use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans » l'avoir atteint (2). »

II. — Idée du bonheur.

Puisque nous ne pouvons pas être complétement heureux sur la terre, voyons du moins ce qui nous procurera la plus forte dose de bien-être solide et durable. Dieu est un trop bon père pour nous avoir condamnés, même après la disgrâce de la

(1) J.-J. Rousseau, *Dialogues*. — (2) J.-J. Rousseau, *Émile*.

race humaine, à un état de malheur absolu pendant notre vie mortelle. Il a dû compenser nos peines par de pures jouissances ; il a dû faire un tel mélange des unes et des autres, que nous eussions — assez de peines pour n'être pas trop attachés à la terre — et pas assez pour être accablés de leur poids ; — assez de jouissances pour supporter patiemment les peines de la vie — et pas assez pour nous empêcher de soupirer après les joies ineffables de la céleste patrie : mélange admirable qui existe en effet, et dans lequel se révèle l'infinie bonté du tendre Père que nous avons dans les cieux !

Si donc nous sommes sages et sincèrement amis de nous-mêmes, nous devons chercher ici-bas cette source de jouissances pures qui procurent à l'homme un véritable avant-goût des délices du ciel. Pour la trouver, cette source, et pour en goûter la douceur, non pas par caprice et en passant, mais d'une manière fixe et durable, faisons quelques réflexions sur le bonheur.

Qui dit bonheur, dans l'acception étendue de ce mot, dit un état de jouissance stable et continu. Une jouissance isolée ne constituera jamais le bonheur : c'en sera tout au plus un rayon, et quelquefois même cette satisfaction rapide et fugace ne rendra que plus amère la peine habituelle dont elle sera suivie, par le rapprochement qu'elle fera faire tout naturellement d'un plaisir éphémère et d'une peine permanente. Ce sera comme l'éclair qui semble ne dissiper subitement les ténèbres d'un cachot, que pour les rendre plus épaisses quand il a disparu. Non, le bonheur n'est pas une goutte d'eau

qui s'évapore, mais une source abondante qui coule sans tarir.

Qui dit bonheur, dit un état de contentement et de bien-être qui satisfait l'homme sur tous les points. Qu'importe, au point de vue humain, d'être riche si l'on est malade, ou d'être bien portant si l'on est daus la misère, ou de passer pour heureux si l'on est rongé de peines secrètes ?

Qui dit bonheur, dit un état de tranquillité, de paix et de repos. Tout ce qui trouble, tout ce qui agite, tout ce qui produit des commotions plus ou moins violentes, ne saurait se concilier avec le bonheur.

Qui dit bonheur, dit un état où les désirs n'ont rien de véhément et de passionné. Comme il arrive très-souvent que les désirs ne sont pas satisfaits, et comme, lorsque par hasard ils le sont, on oublie sur-le-champ la satisfaction qu'ils procurent, pour courir après une autre que de nouveaux désirs appellent avec ardeur, il s'ensuit que, si la sagesse ne vient pas au secours de l'homme, sa vie entière est une succession de désirs violents qui, comme autant de bourreaux domestiques, rongent son cœur sans le satisfaire jamais.

Qui dit bonheur, dit un état d'où la crainte est bannie. Qu'est-ce qu'un bonheur dont on appréhende à chaque instant d'être privé ? Qu'est-ce, par exemple, qu'un amas de jouissances, d'honneurs et de prospérités matérielles, pour un homme qui reçoit une lettre par laquelle on lui annonce qu'il est très-sérieusement menacé d'une ruine complète ? Qu'est-ce que la réunion, sur une seule tête, de tout ce que le monde peut procurer à un

homme, en fait de biens, de plaisirs et d'honneurs, si des infirmités graves et un affaiblissement chaque jour plus marqué lui donnent à tout moment des craintes et des inquiétudes qui le désolent?

Qui dit bonheur, dit un état où l'on n'ait pas à lutter péniblement contre le remords. Comment être heureux quand on entend perpétuellement en soi-même une voix qui dit en déchirant l'âme : Tu n'es pas ce que tu dois être ; tu viens de faire une mauvaise action; celui qui voit tout t'en demandera compte ; si tu meurs cette nuit, que vas-tu devenir ?

Qui dit bonheur enfin, dit un état où l'homme, instruit à une bonne école, se trouve heureux en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance ; ne murmurant jamais contre qui ou quoi que ce soit ; conservant toujours son calme et sa paix dans les conjonctures même les plus pénibles ; modéré dans ses joies, résigné dans ses peines, content du sort que la Providence lui a fait, exempt de craintes excessives, de désirs impétueux, de remords cuisants ; prenant la vie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une ombre que le temps emporte, et jouissant déjà, par l'espérance, de l'éternelle félicité dont la pensée l'absorbe à tel point, que les misères de cette vie n'altèrent jamais la sérénité de son âme.

Le paganisme avait rêvé ce bonheur. Dans des vers admirables, Horace avait peint, sans le savoir, le juste de l'Évangile :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

« Que l'univers s'écroule et se brise, ses ruines
» frapperont l'homme sage, sans troubler jamais
» par la crainte le calme qu'il possède. »

Oui, le paganisme a rêvé ce que tous les jours le christianisme réalise.

III. — Le vrai bonheur sur la terre est le partage du juste ; le pécheur ne peut pas y prétendre.

On voit aisément, en reprenant l'un après l'autre les traits qui caractérisent le bonheur, que, comme nous l'avons dit, il est toujours incomplet en ce monde. Mais il est aisé de voir aussi que c'est dans la pratique de la religion chrétienne, et là seulement, que l'on trouve la dose de bonheur que Dieu procure à l'homme sur la terre.

Le bonheur, avons-nous dit, doit être un état permanent et continu ; une jouissance isolée ne le constitue point. Trouvez donc, en dehors de la pratique de la religion, quelque chose de stable et de permanent dans la paix et le bien-être. Qu'est-ce que la vie des pécheurs, de ceux surtout qui ont la foi, mais qui n'en pratiquent point les œuvres ? Elle offre, comme celle de tout le monde, une alternative de peines et de jouissances, de jours sereins et de jours nébuleux ; on n'y voit rien qui ressemble à un état fixe et permanent dans le bonheur ; les peines ne sont point adoucies par l'espoir de la récompense ; les jouissances ne sont jamais exemptes de trouble et d'inquiétude, et sont promptement remplacées par des afflictions plus ou moins considérables, dont chaque jour apporte le triste contingent.

Dira-t-on qu'il en est ainsi du chrétien fidèle ?

Ce serait une grave erreur. Sans doute, il n'est pas à l'abri des misères ordinaires de la vie ; comme tout le monde, il a ses alternatives de peine et de jouissance, de calme et de tempête ; et, sous ce rapport, son bonheur n'est pas permanent et continu comme il sera dans le ciel ; mais, à la différence du pécheur, il possède le trésor inappréciable d'une bonne conscience, et ce trésor est permanent.

Il a, au plus fort de ses peines, la certitude d'en être éternellement récompensé, et cet espoir est permanent.

Il adore la volonté de Dieu, et trouve son bonheur à s'y soumettre avec une amoureuse résignation, et cette disposition est permanente.

Il travaille sans ennui et même avec joie, parce qu'il sait qu'il sert un bon maître, qui récompense d'un poids immense de gloire les plus petites actions qu'on fait à son service, et cette certitude est permanente.

Il tient ses passions enchaînées, et se préserve par là des maux affreux qu'endurent ceux qui les prennent pour guides ; et cet heureux état est permanent.

Enfin, dans ses raports avec Dieu, dans la société d'amis chrétiens, dans la pratique exacte de ses devoirs religieux, il trouve un fonds inépuisable de joie, de douceurs, de consolations, de paix et de bonheur, et ces nombreux avantages ont un caractère de stabilité fixe et permanente.

N'est-il pas évident que le chrétien fidèle qui jouit, en pratiquant sa religion, de toutes les prérogatives que nous venons de rappeler, est infiniment plus près du bonheur complet, que le pécheur

qui a des peines sans consolation, et des jouissances passagères sans contentement réel ?

Le cœur de l'homme qui ne cherche pas son bonheur en Dieu a sur la terre cinq ennemis déclarés, qui, comme autant de vers rongeurs, le torturent sans relâche : ce sont — le regret — le désir — la crainte — le dégoût — et le remords. Il regrette vivement ce qu'il a perdu ; il désire ardemment ce qui lui manque ; il craint de trouver ce qui le fait souffrir, ou de perdre ce qu'il aime ; il se dégoûte de ce qu'il a le plus désiré ; il se condamne lui-même après chaque action mauvaise qu'il commet. Soyez donc heureux en cet état ! Vantez-nous donc votre bonheur au milieu de ces tyrans domestiques, qui versent à tout moment des flots d'amertume dans la coupe dorée de vos frivoles jouissances.

Le cœur du juste, au contraire, est inébranlable comme le vieux rocher de la montagne : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Il place en Dieu seul son repos et son bonheur ; et ses joies sont pures, parce que c'est du ciel qu'elles découlent ; et sa paix est profonde, parce qu'elle est une émanation de celle de Dieu ; et ses peines même ont des douceurs secrètes, parce qu'il sait qu'elles lui viennent de celui qui a béatifié les larmes par ces divines paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !*

S'il a un regret, c'est d'avoir sacrifié plusieurs années de sa vie à un monde dont il connaît aujourd'hui la frivolité, ou à des passions qui n'ont jamais pu lui procurer de joies pures et sans mélange ; mais ce regret, tout vif qu'il est, n'ébranle

point sa paix et ne trouble jamais son bonheur; il y trouve même la preuve de la sincérité de son retour à Dieu, car n'est-ce pas aimer Dieu, que de regretter amèrement les jours où l'on avait le malheur de ne l'aimer pas?

Est-il sans désirs? Non certes; mais ses désirs n'ont rien de fougueux et d'emporté; jamais la passion n'en est le principe ou le but. De tous ses désirs, le plus ardent est celui qui a le ciel pour objet. Du reste, toujours soumis à la volonté de Dieu, qui est sa règle et sa loi suprême, il redit ce que disait avec épanchement le bon François de Sales : *Je désire peu de chose; et le peu que je désire, je le désire bien peu.* Ce ne sont pas des désirs de cette nature qui tyrannisent le cœur, ou qui altèrent la sérénité de l'âme.

Est-il inaccessible à toute crainte? Non; mais il est à l'abri de cette crainte excessive qui trouble toutes les jouissances, et ne laisse aucun repos. La crainte des grands accidents dont il peut être frappé, n'ébranle point sa paix, parce qu'il est l'enfant soumis de la Providence, et qu'il sait qu'elle ne frappe que pour guérir, qu'elle n'afflige que pour purifier, qu'elle ne punit sur la terre que pour récompenser largement au ciel. Il n'a pas non plus la crainte immodérée de perdre ce qu'il aime, parce que, tenant son cœur attaché fortement à Dieu et détaché de tout le reste, il est à chaque instant dans la disposition la plus favorable pour faire les sacrifices qui lui seront demandés, et auxquels il sait bien qu'il doit s'attendre. Que craint-il donc? Une seule chose; mais cette crainte, loin de l'ébranler, est au contraire sa plus sûre sauvegarde

et le gage certain de son éternel bonheur; il ne craint que d'offenser Dieu; et l'on peut dire de lui ce que l'on disait de saint Jean Chrysostome : *Cet homme ne craint que le péché.*

N'a-t-il point pourtant ses dégoûts et ses ennuis? Il en a certainement beaucoup moins que le pécheur; car il est incontestable que l'union à Dieu, le calme de la conscience, et la pratique fidèle de la vertu, sont pour lui des sources continuelles de consolations abondantes. Cependant Dieu voulant le détacher de plus en plus d'une terre pour laquelle il n'est pas fait, lui ménage aussi quelques dégoûts et quelques ennuis. Mais il a mille compensations que n'a pas le pécheur; sa foi vive le ranime dans ses langueurs; son espérance le relève et le soutient quand il est abattu; son amour pour Dieu remplace et dissipe ses ennuis. Ce ne sont pas là ces dégoûts qui empoisonnent l'existence, qui répandent dans l'âme un fonds amer de tristesse et de mélancolie, et qui rendent insensible aux joies pures de la vertu, et même aux fausses jouissances des passions et du monde. Non; les ennuis et les dégoûts du chrétien fidèle le font soupirer avec plus d'ardeur après les ineffables délices de la céleste patrie; quelques instants au pied de l'autel suffisent pour dissiper ses chagrins et ranimer son courage.

Quant au remords, il n'en faut point parler puisque le juste en a tari la source, qui est le péché. Quel doux calme dans sa conscience, quand il n'y entend qu'une voix approbatrice qui lui dit à chaque instant : « Courage, bon et fidèle ser» viteur.... tout va bien.... continue de marcher

» dans la voie que tu as choisie ; au terme de cette
» voie, tu trouveras l acouronne ! *Euge, serve bone*
» *et fidelis.... Dicite justo quoniam benè.... Esto*
» *fidelis, et dabo tibi coronam vitæ.* »

Nous le demandons à tout homme de bonne foi, n'est-il pas évident qu'une vie qui s'écoule avec tant de calme et de douceur, et dans laquelle ne se trouvent ni regrets amers, ni désirs violents, ni craintes excessives, ni dégoût de l'existence, ni remords déchirants, est une vie aussi agréable qu'elle peut l'être dans la vallée des larmes que nous traversons pour aller au ciel? Aussi ne balançons-nous pas un instant à affirmer que l'homme le plus heureux de la terre est incontestablement celui qui sert Dieu avec le plus de fidélité. Il ne sera pas peut-être le plus riche, le plus haut placé dans l'échelle des dignités et des honneurs, le plus recherché du monde voluptueux et frivole. Mais il sera certainement le plus heureux, de ce bonheur solide qui a Dieu pour principe, la vertu pour élément, et le ciel pour terme. Sa vie sera constamment douce et paisible ; sa mort sera plus douce encore que sa vie ; et son entrée dans l'autre monde sera le commencement d'une félicité complète, qui, comme celle de Dieu même, aura l'éternité pour durée.

Voyez, au reste, comme l'expérience de tous les jours confirme ce que nous disons du bonheur du juste. Nous trouvons à chaque instant des hommes qui se repentent d'avoir été pécheurs ; en voyons-nous qui se repentent d'avoir été bons chrétiens? Quand on a vu de près tout ce qu'il y a de creux et de vide dans les joies du monde et les folies de

la volupté, on regrette de s'y être livré pendant ses plus belles années avec une aveugle fureur ; mais où trouver un homme qui regrette de s'être donné à Dieu et de l'avoir fidèlement servi ? Et si déjà, pendant la vie, ce que nous disons est véritable, que sera-ce quand la mort nous donnera le signal du départ pour l'éternité ? C'est alors que les regrets cuisants du pécheur feront, avec les consolations abondantes du chrétien fidèle, un horrible contraste : c'est alors que la vérité, qui ne brille jamais d'un éclat plus vif qu'à la sombre lueur de la mort, nous montrera jusqu'à la plus complète évidence que la religion seule, exactement pratiquée, peut faire ici-bas le bonheur de l'homme.

Profitons de ces solides enseignements ; cherchons le bonheur au sein de la religion, et surtout dans la pratique fidèle de ses ordonnances. Là seulement nous trouverons le repos de nos âmes ; mille fois nous en avons fait la douce expérience, et notre cœur doit se souvenir encore qu'il n'a jamais goûté de joie pareille à celle dont il surabondait, quand il n'avait que Dieu seul pour maître.

CHAPITRE VI

Tristes progrès du chrétien qui s'éloigne de la religion.

La misère de l'homme est vraiment étonnante et souverainement déplorable ; il voit le bien, il

l'estime, il en fait l'éloge, et il le fuit comme un ennemi déclaré. D'un autre côté, il voit le mal, il en connaît la difformité, il sait qu'il ne produit que trouble et qu'inquiétude ; et c'est à lui qu'il s'attache, c'est à son empire qu'il se soumet. C'était ce qui faisait gémir saint Paul, quand il disait qu'il sentait deux hommes en lui : l'un qui l'empêchait de faire le bien qu'il aimait, l'autre qui lui faisait faire le mal qu'il détestait : pensée profonde, puisée au plus intime du cœur humain, et très-bien rendue par un de nos poètes :

> Je ne fais pas le bien que j'aime,
> Et je fais le mal que je hais.
> (Racine.)

Que de chrétiens ratifient mot pour mot ce que nous avons dit de la beauté de la religion ! Que de chrétiens avouent qu'elle seule est capable de satisfaire pleinement le cœur de l'homme, et déclarent que jamais ils n'ont goûté de bonheur pareil à celui qu'ils puisèrent, dans leurs belles années, aux sources pures de cette religion sainte ! En les entendant proclamer si haut de tels sentiments, qui ne croirait que leur conduite est d'accord avec leurs paroles? Malheureusement, pour un très-grand nombre, il n'en rien. Admirateurs de la vertu, leur cœur est ouvert à tous les vices ; prôneurs quelquefois enthousiastes de la religion chrétienne et de sa sublime morale, leurs œuvres donnent à chaque instant le démenti le plus formel à leurs pompeux éloges.

Ce triste spectacle, si souvent offert au ciel et à la terre, a quelque chose d'affligeant pour celui qui se sent au fond de l'âme dévoré d'un saint zèle.

Que voyons-nous, en effet, surtout parmi les hommes, que voyons-nous au point de vue religieux? Hélas ! il faut bien en convenir; la foi pratique est rare ; les mœurs se corrompent ; l'indifférence, le libertinage et l'incrédulité se partagent les chrétiens ; et comment ne pas pleurer de brûlantes larmes sur cette défection presque générale?

Quand on jette un coup d'œil sur ces vieillards infortunés dont la religion consacra les premières années, et qui, sur le bord de la tombe où le plus léger souffle va les précipiter, dédaignent encore de s'occuper de la grande affaire de leur éternité ; comment ne pas soupirer et gémir sur cet aveuglement et sur ses terribles conséquences?

Quand on voit tant d'hommes graves, arrivés à la maturité de l'âge, jouissant de la plénitude de leur raison, et refoulant cette raison qui les sauverait par ses conseils, pour n'écouter que la passion qui les trompe sans cesse par ses séduisantes promesses ; comment ne pas se sentir brisé à la vue d'un égarement si funeste et si universel?

Mais ce qui met le comble à la désolation, c'est de voir cette intéressante jeunesse, qui, seule, pourrait réparer les maux que l'on déplore, consommer au contraire la ruine générale des mœurs et de la foi.

Grand Dieu ! qui nous donnera de voir revenir à votre sainte religion tant de frères égarés pour lesquels elle tient en réserve des joies si pures et des consolations si abondantes?

Essayons ce travail de régénération, et, après avoir vu les beautés de la religion, le bonheur qu'elle procure à celui qui l'embrasse, les peines

qu'endure celui qui la repousse, voyons les tristes progrès que fait dans le mal le chrétien qui cesse d'être fidèle. Suivons-le pas à pas dans la route qu'il parcourt, depuis le moment où il quitte les sources du bonheur, jusqu'à ce jour néfaste où il se précipite dans le profond abîme de toutes les misères. Voyons les degrés qu'il franchit : nous disons *les degrés,* car on n'arrive pas à l'endurcissement tout d'un coup et d'un seul bond ; en ce point comme en tout autre, on fait pour ainsi une espèce d'apprentissage. Les lumières de la vertu ne s'éteignent pas subitement dans l'âme ; on les éteint l'une après l'autre, comme si l'on voulait affaiblir progressivement la clarté du plein jour, pour habituer l'œil aux épaisses ténèbres où l'on a résolu de se plonger.

1. — Première station. — Point de départ. — Peinture du jeune âge.

Personne n'est insensible aux souvenirs de l'enfance. Il y a, dans cette première période de la vie, je ne sais quel charme qui séduit et qui berce l'âme avec une douceur infinie. Tout ce qu'on se rappelle de cet heureux âge fait une impression qui ne peut s'exprimer ; le cœur la sent, mais il défend à la plume de la reproduire ; et en effet, tout ce qu'elle dit quand elle en veut parler, annonce qu'elle respecte la défense qui lui est faite, Essayons pourtant d'en dire quelque chose : ne fissions-nous qu'en évoquer le souvenir, ce serait déjà la source d'un plaisir bien pur; car, tous, nous pouvons dire avec le poëte latin, qu'il est doux de se rappeler les joies du passé :

.....et meminisse juvabit.

Le temps de la vie où les passions se font le moins sentir est incontestablement celui de l'enfance. Ignorant leurs ravages, ne connaissant pas encore leur domination tyrannique, l'enfant vit heureux et tranquille. Il aime le plaisir (qui ne l'aime pas en ce monde ?), mais le plaisir qu'il aime n'est pas celui qu'accompagnent le trouble et le remords : non, les criminelles jouissances du pécheur sont indignes de l'innocence au sein de laquelle il passe ses premiers jours. Les jouets les plus frivoles et les plus variés, les plus simples et les plus bruyants, voilà les délassements qu'il aime et les plaisirs qu'il poursuit. Les bras de sa mère, voilà le berceau d'amour où il repose sans ombre de soucis ou d'amères inquiétudes. C'est là qu'il se fait un échange perpétuel des plus tendres baisers, entre l'heureux enfant et la mère bien plus heureuse encore.

S'il a, ce cher enfant, le bonheur d'appartenir à des parents chrétiens qui l'élèvent dans la crainte de Dieu, il s'attache avec force à ce bon Père céleste ; il l'aime, il l'adore. Jésus et Marie sont les premiers mots que ses lèvres profèrent. Joignant déjà ses petites mains faibles et innocentes, il donne à Dieu son cœur avant même de savoir ce que c'est qu'un cœur. Sans doute, sa ferveur n'égale pas sa dissipation : sans doute, il nepas se pas un temps considérable à méditer sur des vérités qu'on ne lui a pas encore expliquées, parce qu'il est incapable de les bien saisir. La vertu, chez lui, n'est pour

ainsi dire autre chose que l'absence du vice ; sa principale prière, c'est son innocence.

Du reste, tous les jours son amour pour son Dieu s'accroît et se développe. Déjà ses parents lui ont fait du péché une peinture odieuse ; déjà, quand il a voulu s'écarter du devoir, ils lui ont fait lever les yeux vers le ciel en lui disant qu'il allait offenser le bon Dieu !... et aussitôt il est rentré dans l'ordre. Heureux âge, où le nom seul de Dieu suffit pour ramener au bien celui qui s'en écarte ! Heureux âge, où l'on commence à goûter les charmes de la vertu sans le mélange d'aucun vice, et où l'on trouve dans la simplicité d'un cœur pur un bonheur sans nuage !

Cependant l'heureux enfant touche à sa septième année, et pour s'habituer de bonne heure au précepte de la confession, il choisit, ou plutôt on lui choisit un sage et zélé directeur. Ne sachant pas encore ce que c'est que l'orgueil, il va sans peine, bien plus, il court avec plaisir déclarer des fautes dont il n'a pas un grand regret, parce qu'il les a commises presque sans malice.

Pour suppléer aux notions que ses parents lui ont données de la religion, ils l'envoient apprendre aux instructions de son pasteur ce qu'ils n'ont pu ou ce qu'ils n'ont pas voulu lui apprendre eux-mêmes. Un catéchisme est entre ses mains : livre admirable, qui, dans sa brièveté, renferme plus de vérités, et des vérités mille fois plus solides et plus importantes que tous les ouvrages de nos philosophes incrédules, dans lesquels ils semblent prendre à tâche d'outrager la vérité et d'encenser le mensonge ! Un cathéchisme, disons-nous, est entre

les mains de ce jeune enfant ; il l'ouvre et le referme aussitôt ; il le saisit avec avidité, et le rejette dès qu'il l'a ouvert ; cependant il l'apprend (que n'apprend-on pas à cet âge ?), et le petit orgueil qui l'engage à le réciter mieux que les autres est un des principaux péchés que sa conscience lui reproche.

Enfin il atteint sa dixième année, et chaque jour on lui parle de la grande action de sa vie. Il s'agit de l'unir à son Dieu ; il s'agit d'introduire pour la première fois dans le cœur de cet enfant ce Sauveur tout aimable, jadis enfant lui-même, et qui témoigna toujours pour l'enfance une prédilection spéciale, comme il le fit voir un jour par ces tendres paroles : *Laissez venir à moi ces petits enfants ; c'est à eux qu'il faut ressembler pour mériter mon Royaume.* On lui parle donc de la communion, et l'on s'efforce de lui en faire connaître l'étonnante sublimité. La foi infuse au saint baptême dans son âme, se trouvant chez lui comme naturellement plantée, on n'a point à combattre de doutes réfléchis, beaucoup moins une incrédulité prononcée. Le respect humain ne le trouvant pas digne de ses attaques, il n'est point arrêté par ces considérations frivoles qui en arrêtent tant d'autres. Le moment solennel approche : pendant les quelques jours qui le précèdent, les grandes vérités de la foi lui sont successivement proposées dans une pieuse retraite ; ses yeux versent des larmes comme s'il avait à expier de grands crimes ; son cœur pousse des sanglots, comme si c'était celui d'un vieux pécheur qui revient à son Dieu. Dans ces dispositions, ouvrage de la grâce, il reçoit du prêtre

l'absolution des fautes que la légèreté plutôt que la malice lui a fait commettre ; il se retire, et dans les effusions d'un cœur touché de repentir et d'amour, il entonne ces paroles qui expriment si bien les désirs de son âme :

Mon doux Jésus ne paraît pas encore ;
Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?

Ce n'est pas tout : les désobéissances qu'il a commises, les impatiences qu'il a causées à ses tendres parents, lui font un devoir d'en solliciter le pardon ; et cette grâce que des larmes demandent, ah ! nous le savons bien, ce sont d'autres larmes qui l'accordent. « O mon père, dit ce pauvre enfant, » sa petite main devant les yeux, je vous demande » pardon... — O mon enfant, répond le père, » avec un attendrissement qu'il ne peut déguiser, » je te l'accorde avec joie ; sois un bon chrétien ; » sois heureux, mon enfant (plus heureux que ton » père, pourrait-il souvent ajouter) ; fais une com» munion qui t'affermisse pour toujours dans le » bien, et prouve par ta conduite l'efficacité de la » grâce que tu vas recevoir. »

Philosophie de l'incrédule, donne-nous donc quelque chose qui vaille cette scène touchante !

Inondé de ses larmes, le pieux enfant se retire et va prendre le repos que la nature exige. Dors, heureux enfant, dors en paix ; jamais l'ange de Dieu qui te garde ne te couvrit si amoureusement de ses ailes.

A son réveil, il n'a qu'une pensée ; en elle toutes les autres s'absorbent ; il n'est occupé que de la rande action qu'il va faire ; il se lève tout joyeux,

il se revêt des plus beaux habits qu'il ait eus de sa vie, il se rend au temple, sa mère l'accomqagne avec un cœur noyé dans d'ineffables larmes ; la cérémonie commence ; des prières ferventes purifient de plus en plus sa belle âme : des cantiques d'amour embrasent de plus en plus son jeune cœur; c'en est fait, sa bouche s'est ouverte, la Victime trois fois sainte y a reposé, et ne pouvant contenir les feux qui le consument, il entonne avec enthousiasme ces paroles brûlantes :

J'ai mon âme
Toute de flamme,
J'ai mon Sauveur
Au milieu de mon cœur.

Voilà l'enfant et les plaisirs qu'il goûte ; voilà les divines joies qu'il savoure sur le seuil de la vie. Cela est-il vrai ? Oui, mille et mille fois oui ; et malgré la corruption du siècle, presque tous nos incrédules actuels ont commencé par être bons chrétiens. Hélas ! pourquoi ne le sont-ils plus ? Quand un accès frénétique les saisit, ils se déchaînent contre la religion ; ils la méprisent, ils la combattent, ils la déchirent : ingrats ! Ils oublient qu'elle fit les délices de leurs premières années ; ils oublient que les seuls jours où leur vie fut sans nuages, furent ceux où la religion les dissipa par ses charmes. Car, ne nous y trompons pas, pourquoi tous les jours voyons-nous tant d'hommes regretter les plaisirs de leurs premières années ? Pourquoi, dans leur bouche, ce langage si commun: Décidément, l'enfance est la plus heureuse saison de la vie ! Ah ! n'en doutons point, c'est qu'en ces

beaux jours leur conscience était pure ; c'est que leurs plaisirs d'alors n'étaient pas troublés par les remords qui empoisonnent leurs plaisirs d'aujourd'hui.

Qui ne connaît ce mot de Napoléon ? Interrogé par un de ses généraux quel était le jour le plus heureux de sa vie, il répondit sans balancer un instant : « C'est le jour de ma première communion. » Et comme cette réponse fit sourire quelques-uns des généraux qui se l'étaient attirée, Napoléon, choqué de ce sourire, se tournant vers Drouot, qui était un excellent chrétien, lui dit avec un accent prononcé de foi et de dignité : « *Drouot ! ces hommes-là ne nous comprennent point...* »

Un fervent missionnaire nous raconta, il y a quelques années, qu'il avait depuis peu rencontré un homme du monde, pécheur endurci qu'il avait connu très-pieux dans son jeune âge. Inspiré par le zèle, il l'aborde et ne tarde pas à le presser vivement de se donner à Dieu ; un froid silence accueille ses premières paroles ; il ne semble pas s'en apercevoir et poursuit ses instances. Les joies de la vertu, la laideur du vice, les terreurs de la conscience, le danger d'une mort subite, tout est mis en œuvre par le saint prêtre : toujours même silence de la part du pécheur. Enfin le missionnaire, se souvenant de la ferveur dont il l'avait vu rempli le jour de sa première communion, lui rappelle le bonheur que proclamaient ses larmes pendant cette touchante cérémonie. A ce souvenir, le pécheur s'émeut, et ne pouvant comprimer son émotion, il saisit convulsivement le bras du missionnaire et lui dit avec une énergie qui ne peut s'exprimer :

« Oui, c'est vrai, c'est très-vrai; la vérité m'arrache » l'aveu que je vais faire : Depuis que je suis au » monde, je n'ai été heureux qu'un seul jour ; et » ce jour fut celui de ma première communion. » Puis il ajouta ces affreuses paroles qu'il nous coûte de rapporter : « Je ne dirai pas de ma seconde com- » munion ce que je viens de dire de la première, » car cette seconde fois, je fis un sacrilége, et » depuis ce jour je n'ai plus communié ; mais » aussi depuis ce jour j'ai cessé d'être heureux. »

Qu'il est beau de voir s'échapper de la fange du vice un si bel hommage à la vertu !

II. — Deuxième station. — Dégoût de la religion.

Quoi de plus riant que l'image de cette première enfance qui nous a rappelé ce que nous fûmes, et nous a fait sentir ce que peut-être, hélas ! nous sommes aujourd'hui si loin d'être ! En effet, à la seconde station de la vie, la scène change, et plût à Dieu qu'on la vît plus souvent se changer en mieux ! Malheureusement, le tableau se rembrunit, et les ombres qui s'y répandent annoncent déjà les affreuses ténèbres qui vont leur succéder.

Quel est en effet le changement qui s'opère chez les enfants quelque temps après qu'ils ont eu le bonheur de communier pour la première fois ? Qu'il en est, parmi ceux qui liront ces lignes, qui pourraient, à cette question, faire une réponse tristement exacte !

Tant que la simplicité du jeune âge suffit pour divertir, on s'en contente. Tant que l'on ne fréquente que des enfants, et que l'on est à l'abri des railleries

de jeunes gens plus âgés, cela ne va point encore mal. Mais tous les jours approche une époque périlleuse, époque qu'on ne pense pas même à redouter, et si importante cependant que c'est d'elle que date la conduite qu'on tiendra le reste de la vie, et par suite le succès ou la ruine de la grande affaire de l'éternité. Oui, tous les jours approche une époque périlleuse ; et quelle est cette époque ? C'est celle où l'on va faire ses adieux à l'enfance; c'est celle où, cessant d'être enfant, on va devenir jeune homme. Alors s'efface et bientôt disparaît cette simplicité du premier âge, compagne inséparable de l'innocence. L'orgueil qu'on ne connaît pas encore se développe chaque jour au fond de l'âme, et c'est sous sa maligne influence que l'on commence à croire qu'on a quelque valeur, en attendant qu'on se regarde un peu plus tard comme un être important. Jusque-là, on avait vécu dans l'ignorance de son propre mérite, de sa propre excellence ; jusque-là, on n'avait pas pensé à s'estimer soi-même ; mais les écailles tombent des yeux, des flots de lumière surviennent, et l'on commence à croire que l'on est quelque chose.

Naguère, ignorant les sentiers ténébreux du vice, ce jeune homme s'attachait à la vertu comme à son centre. Sectateur fidèle de cette vertu qui lui semblait si douce, la soumission n'avait pour lui rien de dur ni de pénible. Soumis à ses parents, il en respectait les ordres; soumis à ses premiers maîtres, il en respectait les conseils ; soumis à la religion, il en respectait les ministres et les lois. Tel était son état ; et cet état lui procurait une paix sans mélange, un bonheur sans ombre.

Mais qu'est-il arrivé ? Ce jeune enfant a cessé de l'être ; il a touché à sa quatorzième ou quinzième année ; et alors, échauffé par le feu de passions naissantes, fortifié par l'exemple de condisciples plus âgés, le germe fatal de l'indépendance s'est développé, et avec lui, cette indifférence et ce dégoût de la religion qui en sont les suites infaillibles. Le voilà placé entre le vice et la vertu : c'est un arbre qui tombe ; et du côté qu'il va tomber, il restera. *In quocumque loco ceciderit, ibi erit.*

Ce second pas, nous l'avons dit, est celui du dégoût. En cet état, déjà bien triste, on aime encore la vertu, parce qu'il n'est pas possible de haïr tout d'un coup une si belle chose ; mais on voudrait bien déjà ne la point tant aimer ; on lui trouve des rigueurs qu'on ne lui connaissait pas ; si ses beautés attirent, son austérité rebute. Les passions dont on ignorait jusqu'au nom, se présentent en foule sous un aspect séducteur. Le monde developpe ses charmes, l'incrédulité ses sophismes. Des amis perfides, plus avancés dans la carrière du crime, font quelques pas en arrière pour chercher des compagnons de leurs désordres. On voudrait bien les suivre, ces amis corrompus ; mais la voix de la conscience n'est pas encore étouffée ; les grandes vérités de la foi remplissent encore l'âme d'une terreur salutaire. Que va-t-on faire ? Que va-t-on répondre à ces amis pervers qui reviennent chaque jour à la charge ? Les congédier ? Non. Les suivre ? Pas encore. On prend un moyen terme, et la conduite que l'on tient revient à dire : Attendez, attendez ; encore quelques remords à étouffer, quelques vaines terreurs à dé-

truire, quelques lumières à éteindre, et je suis des vôtres. Attendez, attendez.

Grand Dieu ! qu'on est près de l'abîme quand on raisonne et qu'on agit de la sorte ! Aussi voyez ce qui se passe : affaibli par les rudes combats dont on vient de parler, on se retourne vers la religion avec un air de reproche, et l'on rejette sur elle ce dont jamais elle ne fut la cause. Impossible, semble-t-on lui dire, de se soumettre toujours à la rigueur de tes lois. Convaincu, ou plutôt séduit par cette chimérique impossibilité, on ne voit plus qu'avec dégoût cette religion si douce et si consolante : on prie encore, mais ce n'est déjà plus qu'à de longs intervalles ; on se laisse traîner à l'église par un reste de piété qui s'éteint, quelquefois même par routine ou par respect humain ; on murmure contre la longueur dés offices ; on n'approche qu'avec répugnance et par contrainte du tribunal de la pénitence ; si l'on prend place encore à la table sainte où l'on versait naguère des larmes si suaves, c'est avec une lâcheté qui désole, c'est avec une froideur qui annonce clairement, sinon l'extinction totale, au moins un refroidissement considérable de la foi. Si des parents vertueux s'aperçoivent de cette indifférence, et par de sages conseils, essayent de la détruire, on approuve en secret leurs raisons sans suivre pour cela leurs paternels avis. Bien plus, on les redoute, ces avis, et pour s'y soustraire, on évite de se trouver seul à seul avec ceux qui les donnent. Que si, par surprise, on se voit quelquefois dans l'impossibilité d'y échapper, alors, ou bien l'on répond par d'insolents murmures, ou bien on fait des promesses

avec l'intention de ne les point accomplir, ou enfin l'on évite ces représentations importunes en détournant adroitement la conversation.

Que cet état est déplorable, mais qu'il est commun ! combien, hélas ! ont eu le malheur d'y être, au début de leurs égarements ! combien, parmi nos jeunes lecteurs, se reconnaissent en gémissant dans le portrait fidèle qui vient de passer sous leurs yeux ! combien, parmi eux, flottent incertains entre le vice et la vertu, et ne trouvent plus dans nos temples que le dégoût et l'ennui, après y avoir puisé pendant longtemps les plus ineffables jouissances !

Jeune homme, écoute-moi : prête l'oreille à la voix d'un ami qui t'aime sans te connaître ; écoute : Pour sortir de l'état déplorable dont la pensée t'arrache peut-être un soupir étouffé, que vas-tu faire ? y demeurer fixe et permanent ? la chose n'est pas possible. — Pourquoi, dis-tu ? — Pourquoi ? tu ne te connais pas, pauvre enfant. Quoi ! à l'âge où tu es ; à cet âge où la séve de la vie se précipite dans tout ton être avec une excessive abondance ; à cet âge où un sang impétueux circule en bouillonnant dans tes veines, ; avec un cœur que la moindre émotion fait bondir ; avec une imagination ardente comme la flamme, étincelante comme la foudre, tu resterais dans une situation mixte, neutre, indécise ; dans un état mitoyen qui n'est ni le chaud ni le froid, ni le vrai bien, ni le mal complet, ni le vice fougueux, ni la vertu mâle et robuste ! Crois-moi, cher enfant, crois-moi, cela pourra te convenir lorsque trente hivers auront amorti les feux qui te dévo-

rent ; mais aujourd'hui, avec les dix-huit printemps qui couronnent ta tête, non, tu ne resteras point dans cette tiédeur insipide ; elle est un passage, elle n'est pas un état fixe ; elle est une halte, elle n'est pas une station durable et permanente. Cherche donc un jeune homme qui ait longtemps croupi dans ce bain d'eau tiède, et qui n'ait pas, ou reculé vers sa première ferveur à l'appel de sa foi, ou avancé follement vers d'effroyables abîmes à l'appel de sa passion. Voilà le sort qui t'attend, jeune homme ; ce sont des siècles entiers d'expérience qui, par mon organe, t'indiquent la double carrière qui s'offre à ton choix. Bientôt donc, sois-en sûr, tu te diras à toi-même : De deux choses l'une : ou la religion est vraie, ou elle est fausse ; si elle est vraie, il n'y a pas à balancer ; l'éternité de supplices dont elle me menace, l'éternité de bonheur qu'elle me propose, les ineffables douceurs qu'elle m'a déjà fait goûter, qu'elle veut me faire goûter encore si je reste fidèle ; tout cela me ramène à mon ancienne ferveur. Si elle est fausse, qu'ai-je besoin de rester dans cette indécision pénible, où je ne trouve ni les plaisirs de la passion, ni les délices de la ferveur ; arborons l'étendard de l'indépendance ; jetons loin de nous le joug de cette demi-vertu qui n'est plus supportable ; rompons, rompons nos chaînes et marchons à l'aise, *dirumpamus vincula.*

Malheureusement, c'est ce dernier parti que l'on adopte. Arrivé à la station du dégoût que nous venons de signaler, s'il est un jeune homme qui retourne courageusement à sa primitive ferveur, il en est vingt, il en est cent qui rompent avec la

religion, et se précipitent en aveugles dans la fange des vices, et dans ces gouffres ténébreux au fond desquels les passions les plus déréglées leur jettent chaque jour une immonde pâture.

III. — Triosième station. —Renoncement à la pratique de la religion.

Nous l'avons dit, arrivé au dégoût de la religion, bientôt on en vient à repousser ses pieuses pratiques. Tel est l'homme : une chose lui plaît, il s'y attache ; elle commence à lui déplaire, il commence à s'en dégoûter, et immédiatement après, il l'abandonne.

Voilà précisément ce qui se passe tous les jours à l'égard de la religion. Dès que, dans sa pratique, on ne trouve plus que du dégoût et de l'ennui, on l'abandonne, on la rejette. Quelquefois même, pour comble d'absurdité, non-seulement on la rejette, mais sans aucun examen, sans aucune étude, on la rejette comme fausse. Hier encore, on lui faisait l'honneur de la croire vraie ; aujourd'hui, on lui jette à la face le mot *mensonge*. Que s'est-il donc passé entre ces deux jours ? A quelles études fortes et consciencieuses s'est-on livré dans ce court intervalle, pour repousser aujourd'hui ce qu'on révérait hier, et pour qualifier de menteuse une institution sublime dont dix-neuf siècles proclament le triomphe et la gloire ? Encore un coup, que s'est-il passé pendant la nuit qui sépara ces deux jours ? Rien, si ce n'est le songe d'un insensé qui s'est endormi chrétien, et qui veut se persuader qu'il se réveille incrédule.

On dirait, en voyant comme il agit et comme il

rasionne, que la vérité de la religion dépend du goût ou du dégoût qu'il éprouve dans sa pratique. Elle est vraie, quand il l'aime ; elle est fausse, quand il n'a plus le courage de porter son joug. Quoi donc ! mon jeune ami, parce que vous deviendrez corrompu, la religion deviendra fausse ! à mesure que vos vices se multiplieront, la religion verra ses bases s'affaiblir ! Eh ! mais, de quel côté s'il vous plaît, se trouve donc le changement ? Est-ce la religion qui change ? Non certes ; la religion du dix-neuvième siècle est exactement la religion du premier. Les vérités sous la garde de PIE IX sont incontestablement les vérités qu'autrefois défendit saint Pierre : pas ombre d'altération sur ce point ; pas de changement donc du côté de la religion. De votre côté, au contraire, quel renversement étrange, quelle catastrophe subite ! Vertueux jusqu'à douze ans, vous ne l'êtes plus à quinze : assez fort pour supporter les saintes rigueurs de la religion dans un âge faible, vous ne pouvez plus les supporter dans un âge plus avancé, qui vous apporte cependant la plénitude de la force et la maturité de la raison ; soumis à la vertu pendant qu'a duré l'aurore de votre vie, vous l'abandonnez lâchement quand cette aurore vient à disparaître ; c'est donc de votre côté que le changement se trouve.

Disons-le hardiment, et sans craindre un démenti tant soit peu raisonnable ; oui, c'est l'homme qui change et non la religion. Après avoir vécu quelque temps dans le dégoût de ses saintes pratiques, on l'abandonne plus ou moins vite, selon que les passions sont plus ou moins ardentes, les compagnies plus ou moins dangereuses.

Voilà ce qui arrive à tant d'infortunés jeunes gens qui, après avoir pendant quelque temps traîné dans la fange je ne sais quel fantôme de religion, finissent par le fuir comme on fuit un objet qui effraye. Alors le masque se lève, les digues se rompent, le torrent se déborde, et bien loin de lui opposer des obstacles, on s'empresse au contraire de renverser ceux qui pourraient encore arrêter ses ravages. Le jour malheureux est arrivé où l'on a dit, du moins par ses œuvres : C'en est fait ; je ne veux plus de ma religion ; j'y renonce, je l'abandonne. Peut-être cependant s'est-on contenté de dire : Je l'abandonne jusqu'à tel âge, jusqu'à telle grande époque que j'entrevois dans l'avenir ; car il est encore assez rare qu'on l'abandonne pour toujours, et que l'on dise de sang-froid : Arrière la religion ! je n'y reviendrai jamais, et je prétends mourir sans y avoir recours.

Quelques forcenés, il est vrai, en sont venus à ce déplorable terme : formés à l'école philosophique du siècle dernier, ils faisaient entre eux une alliance infernale, et vouaient à une triple infamie celui qui, sur le seuil de l'éternité, violait cette alliance, et *faisait le plongeon,* selon leur expression satanique. Comme on avait établi dans cette école qu'il était du bon ton de mourir en impie, on mourait en réprouvé pour ne pas déroger au bon ton ; on se damnait gaiement pour suivre la mode. Heureusement nous sommes aujourd'hui rarement témoins de ces scènes affreuses, de ces morts désolantes.

Cependant prenons garde ; au point de vue du salut de l'âme, il importe souvent assez peu que

l'on prenne ou non la funeste détermination de mourir en impie, puisqu'en renonçant à la pratique de la religion, l'expérience démontre que, par le fait seul de ce renoncement, plusieurs courent directement, aussi bien que l'impie, à leur perte éternelle. Qu'importe, en effet, que vous ayez, au fond, le désir de revenir plus tard à la religion, si par votre conduite vous mettez à ce retour de perpétuels obstacles ?

Et voilà malheureusement ce qui se voit tous les jours. Interrogez cette multitude de jeunes insensés qui renoncent à la pratique de la religion pour se vautrer à l'aise dans la fange du vice ; voyez si chacun d'eux ne dit pas formellement par ses œuvres : J'ai abandonné mes pratiques religieuses ; dès lors j'ai acquis le droit de m'abandonner au crime ; j'ai renoncé à la vertu, dès lors, et par ce seul renoncement, je suis autorisé à multiplier mes vices ; j'ai mis de côté les maximes de la morale chrétienne, dès lors je puis permettre à mes passions de se déborder sans contrainte. Aussi leur accorde-t-on cette permission funeste ; et alors quels ravages ne s'opèrent pas dans l'âme ! Chaque nouveau jour éclaire de nouveaux crimes ; les vices communs ne suffisant plus à des passions non communes, on va chercher dans les plus bas fonds de la corruption les raffinements inouïs qu'elle recèle. La religion seule enchaînait la passion et la tenait captive ; la chaîne rompue, comment arrêter la prisonnière furieuse qui jouit de la liberté fatale après laquelle elle soupirait ? Pourquoi, dit l'infortuné qui la prend pour guide, pourquoi m'arrêterais-je dans la riante carrière où je me suis

lancé? Il la suit en effet, cette carrière perfide, et du moment qu'il s'y engage, il rompt tous les liens, il renverse tous les obstacles qui pourraient ralentir son essor et entraver sa marche : *Dirumpamus vincula.* Alors il renonce à tout ce qui est prescrit, et il se permet tout ce qui est défendu. Lois de Dieu, lois de l'Eglise, messe, sacrements, prières, vertus, tout est violé, tout est sacrifié, tout est mis au rebut. Debout sur un monceau de ruines, il se dit avec une joie stupide : Me voici donc arrivé à cet heureux état que je convoitais depuis tant d'années ! je suis libre, je suis maître de moi-même, je suis sans crainte et sans inquiétude ! Les conseils, je ne les crains plus, je les brave ; les remords, je ne les sens plus, je les ai étouffés ; l'enfer, je ne le redoute plus, j'ai découvert qu'il n'était qu'une chimère. Tout est bien ; je suis libre, je suis indépendant, je suis dégagé des vains préjugés de mon enfance et des rigueurs insupportables de la vertu.

Quel état ! grand Dieu, quel affreux état ! Il est d'autant plus épouvantable que, pour l'ordinaire, on tombe dans un aveuglement qui ne permet pas d'en voir les funestes conséquences. Le malheureux qui s'y trouve, a quelquelois l'air de nager dans la joie. On dirait qu'il achète par ses crimes le droit d'être tranquille. Voyez-le : il boit, il mange, il rit, il s'amuse, il dort ; et dans toutes ces fonctions de la vie animale, une apparence de sécurité l'accompagne ! Tandis que des âmes pieusement timides se frappent la poitrine au pied des autels, et tremblent de paraître devant le Juge souverain qui juge les justices mêmes, joyeux et

satisfait, le pécheur dont je parle affronte avec audace les éternels supplices dont il est menacé.

Quoi donc ! a-t-il anéanti, ce jeune téméraire, ces saintes vérités, anciennes comme le monde, qui ont Dieu même pour principe, et son auguste parole pour garant ? N'y a-t-il point de jugement après la mort ? n'y a-t-il point d'enfer ? n'y a-t-il point de ciel ? n'y a-t-il point de Dieu ? n'y a-t-il point de vice ? n'y a-t-il point de vertu ? Sans doute, voilà ce que désire notre jeune insensé ; mais son désir ne change rien aux choses. Nous le répétons, il n'y a rien de changé dans tout cela que de son côté. Son esprit s'est obscurci, son cœur s'est souillé ; et la religion, toujours pure, toujours sainte, toujours délicieuse pour celui qui l'aime, il ne l'abandonne que parce qu'elle ne veut pas favoriser ses ténèbres et pactiser avec ses souillures.

IV. — Quatrième station. — Conduite ultérieure du chrétien qui a renoncé à la pratique de la religion.

Ici, presque toujours, cessent de progresser les grands désordres, les emportements effrénés et les excès fougueux des passions en délire. Ce n'est pas un retour au bien, il s'en faut beaucoup ; mais c'est une pause dans le mal, une halte dans la boue. La passion, comme la mer, a ses limites ; elle aussi, quelque indocile qu'elle soit, s'arrête quand elle trouve écrits sur la fange où roulent ses eaux bourbeuses, ces mots du grand Maître : Tu viendras jusque-là ; mais ici tu briseras l'orgueil de tes vagues : *Huc usque venies, et ibi confringes tumentes fluctus tuos.*

Du reste, elle éprouve elle-même le besoin de

s'arrêter. Quand elle a fait irruption dans un jeune cœur ; quand, par de grossières jouissances, elle l'a souillé, profané, dégradé, saturé ; n'ayant plus rien de neuf à lui offrir, elle se repose sur ses sales trophées, et livre sa victime blasée au dégout, que la satiété ne manque jamais de produire.

De son côté, la raison qui, comme la foi, semblait avoir péri dans la tempête, la raison se réveille, gémit sur les désastres d'une passion furieuse qu'elle n'a pu maîtriser, et profite du moment où cette passion sommeille, pour placer quelques sages conseils qui ne sont pas toujours infructueux. On commence à comprendre que le bonheur n'est pas dans l'ordure ; que non-seulement on y perd son innocence et sa paix, mais qu'on y perd aussi la considération des hommes sages, et l'estime de cette partie saine de la société dont on veut se rapprocher, et au sein de laquelle on se propose d'exercer un honorable emploi, et de contracter bientôt une sainte alliance. Ces diverses réflexions sont des traits de lumière qui dissipent en partie les ténèbres de la passion, et qui préparent l'âme à une heureuse métamorphose.

Cependant, pour un grand nombre, cette transformation se fait longtemps attendre. Les folies de la jeunesse ont disparu, c'est vrai ; les passions brûlantes ont amorti leur feu ; c'est vrai encore ; mais il reste à vaincre une déplorable indifférence pour tout ce qui est foi, religion, pratiques pieuses ; il reste à vaincre des passions refroidies, mais tenaces, qui ont jeté de prime-abord leurs feux impurs, mais qui sont loin de lâcher prise. Les

éruptions sont plus rares, mais le cratère est toujours béant.

L'un, plus éloigné par nature de la docilité qu'impose la foi, se réfugie dans une incrédulité froide, qui sans doute ne suffit pas pour lui donner une certitude complète, mais qui du moins émousse ses remords les plus aigus, et lui procure une ombre de tranquillité dont il se contente.

L'autre se livre avec ardeur aux études qu'exige la profession qu'il veut embrasser ; puis, quand il l'exerce, cette profession, il se trouve jeté dans un monde d'affaires et de travaux incessants et pénibles, qui l'occupent tellement qu'il ne pense pas même à son âme et à l'avenir qu'il lui prépare.

Celui-ci s'endort sur ses intérêts éternels ; il roule dans un cercle d'occupations plus ou moins frivoles ; il possède une heureuse aisance ; il a une société d'amis qui partagent ses goûts ; il jouit dans sa localité d'une considération qu'il mérite à bien des titres, et il attend de l'avenir et de quelque heureux hasard, un retour complet à cette religion sainte qui fit les délices de ses premières années.

Celui-là donne des espérances qu'il partage peut-être en secret, mais qu'il n'a pas encore le courage de réaliser. Il unit sa destinée à celle d'une jeune personne qui, outre les avantages temporels, lui apporte, ce qui vaut bien mieux, une âme candide, un cœur pur, des mœurs chrétiennes, des habitudes solidement religieuses, et quelquefois des traditions de famille, en harmonie parfaite avec les qualités personnelles qu'elle possède.

La religion se réjouit d'une alliance au sein de laquelle elle croit déjà voir *l'homme infidèle sanctifié par la femme fidèle;* mais, hélas! le fonds d'apathie l'emporte; et ce mauvais fonds neutralise les pieux exemples, les tendres exhortations, les prières ferventes de la vertueuse compagne.

Ainsi la vie s'écoule dans un état de mort aux yeux de la foi; la chaîne qui unissait autrefois à Dieu reste brisée; les joies de la famille sont incomplètes; la femme seule édifie les enfants que le ciel lui donne, et cette pieuse épouse exhale en secret des gémissements douloureux, et répand au pied des autels des larmes amères qui coulent nuit et jour, larmes pieuses et touchantes qu'elle offre à Dieu pour obtenir la conversion qui est l'objet de ses vœux.

Pleure, femme vertueuse, pleure, pleure encore; tes larmes sont des prières, et la prière d'un cœur pur, quand on ne se lasse jamais de l'adresser au ciel, finit par obtenir la faveur qu'elle sollicite.

Voilà les grands maux auxquels nous allons essayer d'apporter remède; voilà les plaies que nous avons l'espoir de guérir; voilà les cœurs froids que nous allons nous efforcer de réchauffer au foyer du céleste amour; voilà les enfants rebelles que nous allons tenter de replacer dans les bras de leur tendre Père; voilà les Lazare que, Dieu aidant, nous allons évoquer de la corruption de leur tombeau, et auxquels nous allons peut-être rendre la vie par la puissante influence de la divine parole et des vérités éternelles.

DEUXIÈME PARTIE

MOTIFS DE CONVERSION TIRÉS DES GRANDES VÉRITÉS DE LA FOI.

Si les passions abattent l'homme, les vérités de la foi le relèvent. Nous l'avons vu tombé, replaçons-le sur sa base ; nous l'avons vu dans une misère profonde, rendons-lui la splendeur de son ancienne gloire.

Les grandes vérités que nous allons traiter, sont incontestablement les plus pressants motifs qui puissent être proposés à l'homme égaré, pour le déterminer à revenir à Dieu par une conversion sincère et radicale. Quand on n'a pas éteint dans son âme le flambeau de la foi, ces vérités offrent à celui qui les médite avec le calme de la raison, une règle de conduite fixe, invariable et parfaitement sûre, à l'aide de laquelle il voit sur-le-champ ce qui est digne de son estime, ou ce qui ne mérite que ses dédains. Elles sont pour lui comme autant de guides fidèles qui lui montrent à chaque instant la route qu'il doit suivre, et les sentiers tortueux qu'il doit éviter. Elles sont encore comme autant d'éclatantes lumières placées sur le chemin de l'éternité, pour lui indiquer sans cesse le terme inévitable de son existence temporelle, c'est-à-dire le point fixe où le temps qui finit, sera remplacé par l'éternité qui ne finira jamais.

Nous prions nos lecteurs de ne pas s'effrayer

d'avance à la pensée de ces hautes vérités. Sans doute, nous essayerons de les exposer avec l'exactitude et la précision nécessaires ; mais, en les développant, nous ne négligerons point les précautions, les ménagements, disons même les légitimes condescendances du véritable zèle. Proposées de la sorte, sans aucune exagération, et avec cette sage modération qui plaît à tout le monde, nous espérons qu'elles produiront dans les esprits ces salutaires commotions qui agitent sans troubler, qui émeuvent sans aigrir, qui ébranlent sans abattre. Heureuse, au reste, trois fois heureuse l'impression qui, pour réveiller l'homme du sommeil de la tombe, lui annoncerait par une vive secousse son retour à la vie !

CHAPITRE PREMIER

Dieu créateur. — Bienfait de la création.

I. — Un mot sur la création en général.

Création ! quel mot ! N'être rien, et devenir quelque chose ! Être perdu dans je ne sais quel abîme que l'on nomme néant, ou plutôt, car toute autre expression est inexacte, n'être rien, encore une fois, et devenir quelque chose ! Apparaître subitement au milieu de milliers d'êtres variés à l'infini sous le rapport de la forme, du fond, de la durée, de la destination, de l'intelligence, et s'interrogeant tous en quelque sorte pour essayer de

découvrir la grande et mystérieuse cause de leur production ; quel spectacle !

C'est celui que m'offre l'univers. Et Dieu est là, au centre de son œuvre, contemplant son œuvre, perpétuant son œuvre, tirant incessamment sa gloire de son œuvre ! Dieu est là ! présent partout, connaissant tout, pénétrant tout, oui tout, la matière et ses plus imperceptibles molécules, l'intelligence et les mille et mille pensées qui se forment dans l'esprit de chaque créature humaine, sur quelque point du globe qu'elle soit placée. Dieu est là ! Créateur unique, Moteur universel, défiant l'homme qui se glorifie le plus de l'étincelle de science qu'il lui a donnée, d'expliquer en dehors de sa toute-puissance, un moucheron, un brin d'herbe, un grain de sable, un atome quelconque. Dieu est là ! redisant à l'homme orgueilleux ce qu'il disait autrefois si noblement à Job : « Où étais-tu quand je jetais les fondements de la » terre ? Dis-le moi, si tu as l'intelligence. Qui en » a établi les mesures ? Le sais-tu ? Qui a étendu » le cordeau sur elle ?... Qui a renfermé la mer » en ses digues ?... C'est moi qui lui ai marqué » ses limites, et j'ai dit : Tu viendras jusque-là, » et tu n'iras pas plus loin ; ici tu briseras l'or- » gueil de tes flots. »

Qu'il est puissant Celui qui, par un seul acte de sa volonté, a produit, sans le moindre effort, cette masse impondérable de matière dont l'idée seule écrase notre esprit, que nous nommons le globe terrestre, et qui n'est pourtant qu'un point au milieu de ces corps bien autrement considérables, qui roulent dans l'espace sans se choquer jamais,

dirigés qu'ils sont dans leur course rapide par le souverain Être qui les a faits ce qu'ils sont !

O homme, que tu es petit au milieu de ces masses énormes ! ô homme, que tu tiens peu de place au milieu de ces innombrables mondes qui t'environnent ! que tu es faible et impuissant, toi qui ne peux tirer quoi que ce soit du néant ! car il serait puéril de parler de la reproduction de l'homme par l'homme, ce qui n'est autre chose que la création continuée par Dieu, qui, pour prolonger son œuvre se sert de l'homme comme d'un instrument aveugle. Encore une fois donc, ô homme, que ta puissance est bornée, toi qui ne peux pas, avec tous les efforts de ta volonté, donner l'être, je ne dirai pas à un chétif vermisseau, car il est lui-même un monde de merveilles, mais au plus imperceptible atome de la plus vile matière !

Veux-tu faire l'essai de ta force, ou plutôt de ta faiblesse ? Eh bien ! à l'œuvre : fais le vide complet dans le creux de ta main; tends toutes les fibres de ton cerveau ; excite et surexcite tous tes esprits vitaux ; réunis en faisceau toutes les puissances de ton âme pour produire l'acte de volonté le plus énergique dont tu sois capable. Appelle maintenant par un vigoureux *fiat* un grain de poussière dans ta main ; fais-nous voir ce grain de poussière qui n'avait jamais été produit, et qui vient de passer du non-être à l'être. Tu ris de ma supposition, et j'en ris moi-même ; mais ton rire et le mien sont l'éloquent aveu, et de notre faiblesse, et de la puissance infinie du souverain Créateur de tous les êtres. Écrions-nous donc, dans le sentiment de la plus respectueuse admiration : O Dieu ! que vous

êtes puissant ! Mais à cette exclamation, joignons celle que laissait échapper en son langage sublime notre grand Bossuet : *Oh ! que nous ne sommes rien !*

II. — Bienfait de notre création personnelle.

Une chaîne de bienfaits, qui se succèdent tous les jours sans un moment d'interruption, rattache l'homme à Dieu. Cette chaîne, l'homme ingrat, pendant qu'il vit, peut bien s'aveugler au point de la méconnaître ; mais il ne peut aller jusqu'à la détruire. En effet, indépendamment des dons innombrables que nous recevons de Dieu pendant la durée de notre existence, le fait seul de cette existence est un immense bienfait et le principe de tous les autres. On peut donc dire avec certitude que le premier anneau de cette chaîne de grâces et de faveurs qui nous enlace à Dieu, se forma dans le sein de nos mères quand notre cœur y battit pour la première fois ; et l'on peut ajouter avec la même certitude, que le dernier souffle de vie qui effleurera nos lèvres mourantes, sera ici-bas le dernier anneau de cette chaîne divine.

Méditons quelques instants sur cet inappréciable don.

Et d'abord, c'est bien de Dieu que je le tiens, et que je le tiens tout entier. Les autres bienfaits dont il me comble, je puis me les attribuer en tout ou en partie, par suite d'un aveuglement qui n'est que trop ordinaire ; je puis, par exemple, faire hommage à la sagacité de mon esprit, à la rectitude de mon jugement, à la sagesse de ma conduite, à l'énergie de ma volonté, de tel ou tel succès que j'ai

obtenu en quelque circonstance importante ; mais ici rien de tout cela n'est possible. Dieu ne m'a point appelé aux délibérations de son conseil pour savoir s'il devait me créer, quand il devait me créer, pour quelle fin il devait me créer, etc. Non, Dieu seul, évidemment, a décidé la chose. Le bienfait lui appartient tout entier ; la reconnaissance que ce bienfait provoque doit donc lui retourner sans partage.

Mais descendons dans les profondeurs de ce bienfait pour en apprécier mieux l'importance.

Il y a cent ans, qu'étais-je? où étais-je? qui pensait à moi? qui s'avisait de croire que ma présence en ce monde était nécessaire, et que mon absence y faisait une lacune qui devait forcément être remplie ?

Reprenons : Il y a cent ans, qu'étais-je? Rien, absolument rien : néant, et quoi encore? Néant. Je n'étais donc ni un moucheron, ni un brin d'herbe, ni un grain de sable, ni un atome quelconque. Tout cela était quelque chose ; et moi, je n'étais rien. Le ver de terre qui se traînait dans sa bave au sein de l'ordure, le ver de terre était plus que moi ; il avait l'honneur d'avoir été façonné par la main de Dieu ; il était quelque chose, et je n'étais rien. O Dieu ! que ce vaste néant qui m'enveloppe et que je médite en ce moment, fait bien ressortir votre souveraine puissance et ma souveraine faiblesse !

Il y a cent ans, où étais-je? Nulle part, puisque je n'étais rien. Quelle place le néant peut-il occuper? Évidemment, il cesserait d'être néant, il deviendrait quelque chose, s'il pouvait occuper un lieu quelconque. Cette proposition, pourtant si

usitée : *Nous étions dans le néant,* est une expression impropre ; les quatre premiers mots tiennent la vérité suspendue ; ils la blessent même, et il est grand temps que le cinquième arrive pour leur donner le démenti qu'ils méritent. Pourquoi commencer par affirmer notre existence par les deux premiers mots ? Pourquoi nous assigner un lieu par les deux suivants, puisque le dernier vient détruire, et cette affirmation d'existence, et cette assignation de lieu ? Ce n'est point par voie d'affirmation, mais par voie de négation qu'il faut procéder. Donc, où étais-je il y a cent ans ? Nulle part, puisque je n'étais rien : voilà toute la réponse que mérite cette question.

Qui pensait à moi, il y a cent ans ? Personne, pas même ceux que j'appelle aujourd'hui mes aïeux. Les hommes de cette époque pensaient bien, comme nous le faisons nous-mêmes, qu'il y aurait des hommes après eux ; mais qui pensait à moi, à mon être propre, distinct, personnel, à moi tel que je suis en ce moment ? Personne. Non, je n'étais l'objet d'aucune pensée humaine. On pensait un peu de temps en temps, et chaque jour de moins en moins, à ceux que l'on avait connus sur la terre et qui n'y étaient plus ; mais pensait-on à moi qui devais, cent ans plus tard, paraître sur la terre pour y jouer mon rôle ? Hélas ! les choses se passaient alors comme elles se passent aujourd'hui : on pensait un peu à ceux qui *avaient été ;* on ne pensait pas le moins du monde à ceux qui *devaient être.*

A plus forte raison ne s'avisait-on pas en ce temps-là d'imaginer que j'étais nécessaire, ou que,

cent ans en deçà, à tel jour et à telle heure, ma présence ici-bas serait indispensable. Remontons par la pensée le fleuve du temps ; rebroussons chemin de deux ou trois siècles, et plaçons-nous mentalement sur un petit point du globe pour voir ce qui s'y passait à cette époque. Parce que je n'étais pas là, manquait-il au soleil un de ses rayons ? à la terre une de ses fleurs ? au firmament un de ses astres ? faisais-je un vide dans la création ? soupirait-on après ma venue pour le combler ? y avait-il une place inoccupée au banquet de la vie ? parce que je n'arrivais point, s'impatientait-on contre moi comme on s'impatiente contre un convive qui se fait attendre ? et si je mourais aujourd'hui, en vérité la machine du monde serait-elle demain entravée dans ses rouages ? Un sourire de pitié, voilà la réponse qui se fait à ces questions.

Grand Bossuet, dites-le-nous encore, dites-le-nous toujours pour abaisser notre orgueil : *Oh! que nous ne sommes rien !*

Et pourtant, si du côté des hommes je ne recevais rien ; s'ils n'avaient pour moi que la froide indifférence qu'inspire le néant ; si, comme je l'ai dit plus haut, je n'étais l'objet d'aucune pensée humaine, n'y avait-il point une pensée plus grande, plus haute, et mille fois plus étendue que celle de l'homme, qui embrassait dans sa vaste compréhension mon être futur, mon corps et mon âme ? Avant qu'il fût question de mondes et d'univers ; dans le profond et éternel silence qui précéda toute création ; lorsque Dieu, se suffisant parfaitement à lui-même, goûtait au centre de ses perfections des

délices infinies, n'y avait-il point, au foyer de son amour, une pensée fixe dont j'étais l'objet, une pensée que le divin Auteur de mon être a traduite plus tard dans nos saints Livres pour m'enflammer d'amour, et me faire fondre de reconnaissance? *In caritate perpetuâ dilexi te, ideo attraxi te miserans.* « Je t'ai aimé d'un amour éternel ; voilà » pourquoi, par un effort de compassion, voulant » t'unir à moi, je t'ai donné l'existence. »

En effet, dans les desseins de Dieu, je suis destiné à lui être éternellement uni pour partager son bonheur et sa gloire. Oui, malgré mes innombrables misères, et du corps et de l'âme, je suis appelé à jouir du bonheur même de Dieu ; et ce bonheur est si grand, si délicieux, si supérieur à tout ce qu'on peut se figurer ici-bas quand on veut se représenter une félicité parfaite, que rien ne saurait en donner une idée exacte ; et ce bonheur sans mélange, sans nuage, sans dégoût, sans ombre d'altération quelconque, sera éternel comme Dieu même. Voilà ce que la foi catholique nous révèle ; voilà l'avenir qu'elle déroule à nos regards ; voilà les joies divines auxquelles elle nous convie ; voilà ce qui épuisera nos admirations et les élans de notre reconnaissance pendant les siècles éternels.

Mais cette reconnaissance ne doit-elle commencer que lorsque nous jouirons de la plénitude du bienfait ? Ne voyons-nous pas dès maintenant la source primitive de ce futur bienfait ? Eût-il jamais été notre partage, si Dieu nous eût refusé le premier de tous les bienfaits, celui de la création ? N'est-il pas évidemment le principe de tous les

autres? Et ne serions-nous pas souverainement ingrats, si nous n'offrions pas à chaque instant le tribut de la reconnaissance au Dieu de bonté qui nous a tirés du néant, pour nous associer éternellement à sa béatitude?

III. — Nouvelles considérations qui rehaussent le bienfait de notre création.

Ces réflexions si solides, et que nous croyons d'une foi si ferme, doivent sans doute nous faire apprécier l'importance du bienfait de notre création. Cependant voici encore quelques considérations qui achèveront de mettre dans tout son jour cette haute importance, et qui devront attacher plus que jamais nos cœurs à Dieu par le double lien de la reconnaissance et de l'amour.

Abstraction faite du bonheur éternel qui sera, si nous le voulons, le résultat infaillible du fait de notre création, et à ne considérer que les avantages qu'il nous procure dès ce monde, combien ne devons-nous pas être reconnaissants de ce bienfait puisqu'il n'en est aucun que nous lui comparions sous le rapport de l'importance?

Qui pourrait dire combien l'existence nous est chère? Qui pourrait dire l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour notre personnalité? Quels soins inquiets, empressés, incessants ne prenons-nous pas pour conserver ce petit fil de vie dont nous redoutons à chaque instant la rupture! Des remèdes amers, et quelquefois détestables; un régime austère qui nous impose des privations et des sacrifices de toutes sortes; des opérations épouvantables dont la simple pensée fait frémir,

et que l'amour de la vie peut seul déterminer à subir ; des infirmités longues, douloureuses, souvent incurables, et desquelles on dit, quand on ne les a pas, qu'il vaudrait mieux mourir que d'en être atteint ; et tout cela, supporté par qui ? Par de pauvres petits enfants faibles et délicats ; par des hommes plus robustes il est vrai, mais qui ne savent ce que c'est que souffrir, et que la plus légère privation met en colère ; par des vieillards épuisés, qui ont déjà un pied dans la tombe, et l'autre levé pour y entrer ; par de jeunes femmes qui ont toujours vécu au sein du luxe et de la mollesse, et qui, à la seule idée d'une opératiou chirurgicale, éprouvent subitement des crispations de nerfs et des spasmes convulsifs. Quel amour effréné de l'existence ! Vivre ! vivre ! s'attacher, se cramponner à la vie à tout prix ! voilà le besoin, l'impérieux besoin de la frêle humanité, sur cette triste terre qu'elle arrose de tant de larmes, pendant le peu de temps qu'elle met à la traverser.

Allez trouver un de ces puissants du siècle devant lequel tout s'incline ; dirigez-vous le long de ses avenues vers le château qu'il habite ; fendez la foule de domestiques et de parents éplorés, qui vont et qui viennent de tous côtés pour secourir le maître du lieu que la mort va frapper. Le voyez-vous ? sa bouche est noire et béante ; ses yeux sont éteints dans leur orbite ; ses joues sont creuses et livides ; son corps est autant un cadavre qu'un corps vivant. Le voyez-vous ? ses domaines sont immenses, ses coffres regorgent, la somptuosité la plus luxueuse l'environnne ; et il pleure, et il sanglote, et il lutte contre le désespoir dont il a

déjà éprouvé quelques accès. Qu'a-t-il donc ! Hélas ! ce qu'il a ? Il a ce que nous aurons bientôt nous-mêmes : on vient de lui dire ce que dit autrefois le prophète au roi Ézéchias : *Mettez ordre à vos affaires ; préparez-vous, car vous allez mourir*. Oh ! s'il était donné à ce mendiant en haillons, qui se tient à la porte de son château depuis une heure, de lui rendre à l'instant une santé vigoureuse au prix de la moitié de ses biens, de ses trésors, et de tous les autres avantages temporels qu'il possède ; quelle exclamation de joyeuse surprise ! quelle prompte acceptation d'une proposition si séduisante et inattendue !

Jugeons, à ce trait, quelle reconnaissance et quel amour nous devons à Dieu, puisque c'est de lui seul que nous recevons chaque jour une nouvelle portion de cette existence, à laquelle nous attachons une incomparable valeur.

Mais pour apprécier le bienfait de la création, et supputer les degrés de notre reconnaissance, nous ne devons pas seulement considérer ce bienfait en nous-mêmes. Étendons nos vues, et pensons que ce n'est pas seulement en nous créant que Dieu s'est montré bon à notre égard, mais que c'est aussi en créant tout ce qui nous est nécessaire, utile et agréable. Autour de nous comme en nous-mêmes, qu'y a-t-il qui ne soit le produit de son infinie bonté ? Le soleil qui nous éclaire, l'air pur que nous respirons, le feu qui nous échauffe et cuit nos aliments, le pain qui nous nourrit, l'eau qui nous désaltère et nous rend mille autres services ; la terre si étonnante par l'abondance inépuisable de ses productions ; et cette multitude

d'animaux domestiques si visiblement créés pour notre usage, qui nous donnent tous les jours et à profusion, l'un son lait, l'autre sa laine, celui-ci son pénible travail, celui-là sa substance même qu'il sacrifie pour entretenir la nôtre. Qui a fait tout cela, et tant d'autres choses dont l'énumération serait infinie ? Ne faudrait-il pas avoir un triple bandeau sur les yeux pour ne pas voir la main divine qui nous prodigue à chaque instant ces innombrables faveurs ? Et ne faudrait-il pas avoir le cœur comprimé dans un cercle d'acier, pour ne pas éclater en reconnaissance et en amour à la vue d'une Providence qui, comme la mère la plus tendre, pourvoit incessamment à tous les besoins de sa nombreuse famille ?

IV. — Nouvelles preuves de la bonté du Créateur envers sa créature.

Préparons notre cœur aux émotions suaves qu'il va goûter, si le souffle glacé de l'ingratitude ne l'a point refroidi.

Un jour, un homme de foi rencontra dans le monde un de ces infortunés auxquels malheureusement tant d'autres ressemblent, qui était endurci au regard de Dieu à tel point que, quand il fit effort pour le ramener à la pratique de la religion, et que, pour cela, il lui représenta la bonté infinie de Dieu qui l'avait créé pour le rendre éternellement heureux, qui l'attendait avec une patience extrême depuis tant d'années pour lui donner le temps de revenir à lui, et qui lui réservait, même dès ce monde, des joies si pures et si douces, s'il voulait rompre ses chaînes et se jeter dans ses bras ;

il ne reçut, pour réponse à tout cela, que ces froides paroles : « Dieu ! Dieu ! vous avez beau me » parler de Dieu ; cela ne fait pas impression sur » moi ; je reconnais son existence, sans doute ; » mais éprouver de l'amour pour un être invisible, » incorporel, qui ne dit rien à mes sens, c'est me » demander ce qu'il ne m'est pas possible d'ac- » corder. »

Ces paroles, tout imprégnées d'une insouciance rebutante, déconcertèrent son ami au premier abord ; mais bientôt il reprit courage, et alors s'établit une dissertation dont il n'est pas sans intérêt de reproduire le fond.

— Vous croyez donc à l'existence de Dieu ?

— Oui, assurément.

— Vous croyez sans doute aussi que Dieu est le créateur du ciel et de la terre, et de tous les êtres qu'ils renferment ?

— Oui, je le crois fermement, et je ne connais rien de plus absurbe que de vouloir expliquer la création d'une autre manière.

— Voulez-vous me dire maintenant si vous aimez quelque chose en ce monde ?

— Singulière question ! En vérité me prenez-vous pour une statue de marbre ou pour un bloc de glace ?

— Il n'importe ; répondez, je vous prie ; aimez-vous quelque chose en ce monde ! et quels sont les principaux objets de vos affections ?

— Eh bien ! j'aime tendrement mon bon vieux père, qui s'est épuisé pour moi toute sa vie, et qui me témoigne encore une affection qui semble redoubler à mesure que ses années se multiplient.

J'aime tendrement aussi cette excellente mère qui me couvre de baisers et m'inonde de larmes, et qui, je le crois vraiment, donnerait de grand cœur sa vie pour sauver la mienne, si cela était nécessaire. J'aime comme un autre moi-même cette douce compagne à laquelle je me réjouis tous les jours d'avoir uni mon sort par une alliance indissoluble. J'aime, oh ! j'aime à la folie ces charmants enfants en qui je me vois renaître , qui pleurent quand je les quitte, qui bondissent de joie quand je reviens, et qui m'enlacent si affectueusement et si étroitement dans leurs petits bras....

— Cela suffit quant aux personnes ; mais, dites-moi, n'êtes vous pas attaché aussi, quoique par des liens d'une autre nature, à des objets inanimés ?

— Sans doute ; j'aime beaucoup les propriétés que je possède, mes terres, mes maisons, mes rentes, et cette profession lucrative qui me permet d'augmenter encore de temps en temps mes possessions.

— N'aimez-vous pas-même, quoique vous soyez fort sur le matériel, certains avantages qui ne sont saisissables que par le sentiment ?

— C'est vrai ; j'aime l'honneur et la considération que ma position sociale me procure ; j'aime le plaisir que le monde m'invite à goûter dans ses cercles ; j'aime la santé dont je jouis ; j'aime les heureuses inclinations de gaieté, de générosité , d'attachement , de reconnaissance , qui forment comme le fond de mon caractère ; enfin, pour tout vous dire, je m'aime excessivement moi-même, Voilà mes affections , puisque vous tenez à les connaître. Eh bien ! allez-vous encore me prendre pour un bloc de glace ?

— Non ; mais excusez ma verte franchise, je vais vous prendre, et je vous prends en effet, pour un ingrat de premier ordre.

— Comment cela, je vous prie ?

— Comment cela ? En vérité, ne le voyez-vous pas ? Vous aimez la multitude d'objets dont vous venez de me faire la longue énumération, et vous n'aimez pas celui de qui vous les tenez tous, sans exception d'un seul ! Ce bon vieux père dont vous admirez le tendre dévoûment, qui vous l'a donné si affectueux et si dévoué, si ce n'est Dieu ? Cette mère dont l'indicible amour se traduit en baisers et en larmes, qui vous l'a donnée, avec ses baisers et ses larmes, ou plutôt avec son cœur qui produit les uns et les autres, qui vous l'a donnée, si ce n'est Dieu ? Cette douce et aimable compagne qui fait le charme de votre vie, et que vous aimez comme un autre vous-même, qui vous l'a donnée avec ces amabilités qui vous ravissent, si ce n'est Dieu ? Ces petits enfants, que vous aimez, dites-vous, jusqu'à la folie, qui vous les a donnés avec cette candeur naïve et ce gracieux sourire qui vous enchante, qui vous les a donnés, si ce n'est Dieu ? Ces propriétés, ces champs, ces maisons, et tous ces biens temporels dont vous jouissez et auxquels vous collez votre cœur, de qui les tenez-vous, si ce n'est de Dieu ? Qui a créé tout cela, si ce n'est Dieu ? Honneurs, talents, plaisirs, santé, inclinations heureuses, qui vous a donné tout cela, si ce n'est Dieu ? Ces bienfaits de toute espèce, et tant d'autres que nous pourrions y ajouter encore, de qui les tenez-vous, si ce n'est de l'infinie bonté du divin Créateur de toutes choses ? Et vous ne lui en

savez aucun gré ? et vous ne l'aimez pas ! Ingrat ! vous aimez le ruisseau et vous n'aimez pas la source qui l'alimente ! Vous aimez le rayon, et vous n'aimez pas le foyer de lumière d'où il s'échappe ? Vous aimez l'étincelle, et vous n'aimez pas l'éternel brasier qui la produit ! Parlons sans figure : ce Dieu de bonté vous a donné tout ce que vous aimez ; vous aimez éperdument ce qu'il vous a donné ; et lui, vous ne l'aimez pas ! Que dis-je, vous ne l'aimez pas ? vous l'offensez ! Que dis-je encore, vous l'offensez ? vous ne semblez vivre que pour ajouter chaque jour offense à offense ; et quand il vous tend les bras pour vous serrer sur son cœur, et vous procurer l'ineffable joie qu'on goûte à son service, vous lui tournez le dos comme à un ennemi. Ne nous lassons pas de le dire, vous aimez la créature, et vous n'aimez pas le Créateur ! Vous aimez excessivement les bienfaits, et vous n'aimez pas le bienfaiteur ! Vous vous aimez passionnément vous-même, et vous n'aimez pas le Dieu qui vous a créé par amour, qui vous a donné tout ce que vous possédez par amour, et qui, en retour de ses innombrables faveurs, ne vous demande qu'un peu d'amour, c'est-à-dire un peu de ce qui s'échapperait à flots de votre cœur, si l'ingratitude ne l'avait pas désséché, si l'égoïsme ne l'avait pas flétri. Pensez-y sérieusement, et très-certainement vous vous écrierez : C'est vrai ; je n'y avais pas réfléchi ; oui, je suis un ingrat, et c'est envers mon Dieu que je suis ingrat !

Cela fit impression sur ce pécheur, qu'on eut la consolation de voir plus tard augmenter le nombre des chrétiens fidèles, et remplacer au fond de son cœur l'ingratitude par l'amour.

Nous avons cru que ce trait pourrait donner quelques salutaires remords à tant d'hommes ingrats, qui reçoivent chaque jour de la libéralité de Dieu des bienfaits innombrables, sans penser jamais à lui en témoigner la moindre reconnaissance. Un écrivain religieux, choqué avec raison d'une telle ingratitude, ose comparer ceux qui s'en rendent coupables, à ces vils animaux qui, placés sous un chêne, se nourrissent abondamment des fruits qui en tombent, sans penser à lever une fois la tête, en signe de gratitude, vers l'arbre bienfaisant qui les leur prodigue. La comparaison est hardie, sans doute, mais manque-t-elle de justesse? et si elle pèche en quelque chose, n'est-ce pas en ce que l'animal est ingrat sans que la raison puisse lui en faire un reproche, tandis que l'homme étouffe la voix de sa raison, les sentiments de son cœur, et les inspirations de sa foi, qui lui reprochent incessamment les actes d'ingratitude qu'il commet.

V.—Circonstances particulières de notre création, qui augmentent encore le prix de ce bienfait.

Il est certain, d'abord, que je n'avais aucun droit à l'existence. Quel droit le néant peut-il avoir? quel droit surtout peut-il avoir sur Dieu? C'est donc uniquement par une libre détermination de sa volonté souveraine, que Dieu m'a tiré du néant pour me faire ce que je suis. Cette vérité est de tout point incontestable; aussi pouvons nous ajouter qu'elle est incontestée. Mais ce qui est également vrai, c'est que Dieu, qui pouvait ne pas me créer, pouvait très-bien créer à ma place une foule d'êtres qui ne verront jamais le jour. Pourquoi suis-je

l'objet de cette préférence? Où sont mes droits à cette prédilection spéciale? Mystère! mystère d'amour dont le secret est au ciel!

Non-seulement je n'avais nul droit à cette préférence dont j'ai été l'objet, mais combien, parmi cette foule innombrable d'hommes possibles, auraient servi Dieu avec une fidélité parfaite! combien l'auraient aimé de l'amour le plus tendre et le plus dévoué! combien auraient conservé jusqu'à la mort leur innocence baptismale! combien auraient tout sacrifié pour procurer sa gloire! Et ils ne m'ont pas été préférés! et les siècles éternels s'écouleront sans que jamais le néant cesse d'être leur partage! et c'est moi, moi pécheur, moi souillé de mille crimes, moi, sujet révolté dès mon enfance contre le divin auteur de mon être, c'est moi qui ai été préféré! Où sont mes droits à cette prédilection spéciale? Mystère, mystère d'amour dont le secret est au ciel!

Mais admettons, ce qui n'est pas, que mon existence était nécessaire; que j'avais droit à cette existence, et que Dieu était obligé de me placer vivant sur un point du globe. Encore une fois, cela est absurde; mais enfin admettons cette obligation; au moins Dieu pouvait-il me faire naître en un lieu de son choix. Quel obstacle pouvais-je mettre à son inflexible volonté, si elle eût arrêté qu'au lieu de naître au sein de la civilisation, je naîtrais au sein de la barbarie? Tous les jours, dans les forêts du Nouveau-Monde, dans des îles lointaines, non encore explorées par nos navigateurs, dans de vastes contrées où la lumière évangélique n'a pas encore pénétré, des milliers de pauvres

enfants naissent de parents sauvages, destinés à être sauvages eux-mêmes. Hommes par nature, mais brutes par les habitudes et les instincts grossiers, ils ont une âme qu'ils ne savent pas avoir; ils sont immortels sans se douter qu'ils le sont; ils sentent en eux-mêmes un besoin d'adoration qui les fait s'incliner devant le soleil, ou quelque autre créature plus à leur portée. Du reste, la vie de l'animal est leur vie; ses passions sont leurs passions; sa férocité même est, hélas! trop souvent l'image de la leur. Quel état, grand Dieu! quel état, et pourquoi cet état n'est-il pas le mien? Où étais-je, quand Dieu, balançant ma destinée et celle du petit sauvage qui naquit le même jour que moi, assignait à l'un la France, et à l'autre une île sauvage pour berceau? D'où est venue la préférence dont j'ai été l'objet? Où était mon droit à cette prédilection spéciale? Toujours même réponse: Mystère! mystère d'amour dont le secret est au ciel!

Faisons encore un pas dans la voie des suppositions. Admettons pour un instant, ce qui n'est pas, que je dusse naître au sein de la civilisation; que l'Europe, par exemple, qui en est le centre et le noyau, dût être ma patrie; au moins ne pouvais-je pas prétendre à l'inappréciable privilége de naître au sein du catholicisme plutôt qu'au sein de l'hérésie. Pourquoi suis-je né d'un père catholique, et non d'un père juif, musulman, protestant ou schismatique grec? Pourquoi, au lieu de naître catholique en France, cette vieille terre classsique de la foi, ne suis-je pas né, comme tant de milliers et de millions d'autres, protestant à Londres, musulman à Constantinople, ou schismatique à Saint-Péters-

bourg ? A qui dois-je cet immense avantage d'être, comme ma foi me l'enseigne, l'enfant légitime de la véritable Église ? Qu'ai-je fait pour mériter cette incomparable faveur ? Où était mon droit à cette prédilection spéciale ? Toujours même réponse : Mystère ! mystère d'amour dont le secret est au ciel !

Et dans cette France même où la divine bonté m'a fait naître, si les masses ont la foi pour règle, l'incrédulité n'exerce-t-elle pas aussi son funeste empire dans plusieurs contrées ? Sont-ils en petit nombre, les enfants qui donnent à un impie le doux nom de père ? et est-il rare de voir ces malheureux enfants retracer en eux-mêmes l'incrédulité de celui qui leur a donné le jour, et perpétuer ainsi dans la famille les désolantes doctrines de l'impiété, qui sont la cause première de la perte de tant d'âmes ! Si nous sommes nés de parents qui ont reçu et conservé le précieux don de la foi ; s'ils nous l'ont transmis comme un fidèle dépôt ; s'ils nous ont entraînés avec eux dans la voie du salut par la puissance de leurs exemples et de leurs pieux conseils ; ah ! nous ne saurons bien que dans l'éternité, nous ne verrons bien qu'à la lumière même de Dieu, combien nous fûmes heureux de naître dans des conditions aussi favorables au salut de nos âmes. Mais ce bonheur, à qui le devons-nous ? Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous pu faire pour le mériter ? Où était notre droit à cette prédilection spéciale ? Toujours même réponse : Mystère ! mystère d'amour dont le secret est au ciel !

Et que n'aurions-nous pas à dire de ces inclinations perverses, de ces mauvais instincts, de ces

caractères intraitables, de ce fonds de dureté, d'ingratitude, d'égoïsme, de duplicité, de méchanceté, quelquefois même de cruauté, de ces mauvaises dispositions, en un mot, qui se remarquent chez plusieurs et qui semblent naître avec eux ?

Sans doute, la grâce vient au secours de ces naturels dépravés ; sans doute, ceux qui sont dans le triste état que nous venons de décrire, peuvent et doivent en sortir en se faisant violence, et en priant Dieu de leur donner force et courage, ce qu'il ne refuse jamais aux âmes de bonne volonté qui réclament son appui. Mais pourtant il n'en est pas moins vrai que les mauvais penchants dont nous venons de faire l'énumération, sont des obstacles puissants et perpétuels qui fatiguent l'âme, qui l'affaiblissent, qui la découragent, et qui finissent trop souvent par compromettre le succès de l'œuvre du salut. C'est donc une grâce, et une grâce infiniment précieuse, que d'être, par nature, doué d'inclinations à la vertu en général, et à chaque vertu en particulier, à la douceur, à l'humilité, à la chasteté, à la tempérance, à la charité ; c'est donc un avantage, et un immense avantage, de n'avoir pour se sauver qu'à suivre le courant, voiles déployées et bon vent en poupe, au lieu d'être constamment obligé de le remonter à force de rames, et en dépit de mille obstacles sans cesse renaissants. Or, si nous jouissons de l'heureux privilége d'une bonne nature ; si nous avons peu d'efforts, ou si nous n'avons que des efforts ordinaires à faire pour éviter le mal et pratiquer le bien, à qui devons-nous cette inappréciable faveur ? Pourquoi nous a-t-elle été accordée de préférence à tant

d'autres qui n'en jouiront jamais? Quel droit avions-nous à cette prédilection spéciale? Mystère! mystère d'amour dont le secret est au ciel!

Que de motifs n'avons-nous donc pas de nous attacher à Dieu de toutes les forces de notre âme! Avec quel transport de reconnaissance et d'amour ne devons-nous pas nous écrier aussi bien que David : Non, Seigneur, vous n'avez pas été aussi tendre et aussi libéral envers les autres qu'envers moi ; je vous dois plus de gratitude puisque vous avez eu pour moi plus de bonté : *Non fecit taliter omni nationi.* Que vous rendrai-je, Seigneur, en retour de ces innombrables bienfaits dont je me vois comblé? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi!* Élève-toi, mon âme, vers le Dieu qui t'a faite ; bénis sa tendresse, et réunis tes sentiments les plus intimes pour exalter la gloire de son nom : *Benedic, anima mea, Domino; et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.*

V. — Conservation de l'existence. — Création continuée.

Nous succombons déjà sous le poids de la reconnaissance, et cependant voici une nouvelle avalanche de bienfaits qui nous arrive, et qui, bien entendu, réclame à son tour un supplément de gratitude.

Être tiré du néant par la toute-puissance et la libre volonté de Dieu, qui veut nous associer éternellement à son bonheur et à sa gloire, c'est assurément un bienfait que nul autre ne peut avoir la fastueuse prétention d'égaler; mais nous ne pensons pas assez à la conservation de cette existence, qui se prolonge en dépit d'une multitude de causes con-

stamment disposées, ce semble, à en interrompre le cours.

Ne l'oublions pas cependant, nous ne devons la prolongation de notre vie qu'à celui qui nous l'a donnée. La main qui nous a créés, nous conserve. Aucune créature ne possède en elle-même un principe de vie qui lui soit propre, qui lui appartienne, qu'elle tire de son fonds, qu'elle ne doive qu'à elle-même, et dont elle puisse à son gré perpétuer la durée. Le monde n'a été créé que parce que Dieu a voulu qu'il le fût ; et il ne continue d'exister que parce que Dieu continue de vouloir qu'il existe. A l'instant même où cette volonté suprême se retirera, le vaste édifice que nous nommons Univers, qui n'a que cette volonté pour appui, s'écroulera subitement comme si la foudre l'avait frappé.

Quand vous voyez un homme mourir subitement, vous dites : C'est une apoplexie qu'il l'a enlevé ; vous feriez mieux de dire : C'est Dieu qui a cessé de vouloir qu'il existât, et qui a notifié son ordre par l'apoplexie ; la cause de la mort est en Dieu, et non dans l'apoplexie qui n'est que l'instrument aveugle dont Dieu s'est servi pour exécuter sa volonté. Dans le moment que j'écris ces lignes, ou dans le moment que vous les lisez, que ce grand Dieu dise un mot... c'est trop ; qu'il veuille seulement, car il n'a qu'à vouloir, et le soleil va s'éteindre ; les montagnes vont s'affaisser sur leurs bases ; les rochers vont se dissoudre ; le monde, selon l'énergique expression de l'Écriture, va chanceler comme un homme ivre ; la terre va s'enrouler sur elle-même, tomber dans le néant sans qu'il en reste un atome ; et Dieu, immobile sur le trône

de son éternité, dira à ses anges : Voyez comme je les ai engloutis ! J'ai retiré ma main, et les voilà tombés dans le néant comme une pierre au fond de l'eau : *Descenderunt in profondum quasi lapis.*

Que fais-tu donc, homme aveugle, quand tu continues d'offenser ton Dieu, en présence de ces vérités devant lesquelles s'inclinent ta raison et ta foi ? Si tu ne les croyais pas, ces vérités, nous gémirions profondément sur ton incrédulité, et nous prierions Dieu de dissiper tes ténèbres ; mais, le fait de cette incrédulité une fois constaté, nous dirions : Sa conduite, à nos yeux, est déplorable sans doute ; toutefois, avec ses principes, nous concevons sa froide impassibilité au milieu des désordres auxquels il s'abandonne. Mais, écoute, ô homme, et ne passe pas légèrement sur ces lignes : Croire que Dieu qui t'a créé par amour, te conserve l'existence par suite de ce même amour ; — croire que chaque moment de vie qu'il t'accorde n'est dû qu'à son infinie bonté ; — croire qu'il lui est mille fois plus aisé de trancher le fil de tes jours, qu'il ne l'est pour toi d'écraser l'insecte sur lequel tu tiens ton pied suspendu ; — croire que chaque nouvelle offense dont tu te rends coupable, est l'acte de rebellion le plus audacieux qui puisse jamais être ; — croire que cet acte est une provocation, un défi porté à sa toute-puissance et à son effroyable justice ; — croire que c'est le comble de la malice et de l'ingratitude, que d'employer à offenser Dieu le temps qu'il ne t'accorde que pour le désarmer et l'attendrir ; — croire qu'à tout moment tu t'exposes à mettre sa patience à bout, et que si cela arrive, tu vas tomber en enfer pour une éternité :

croire tout cela, et rester pécheur, dis-le, est-ce raisonnable ? ou plutôt n'est-ce pas le comble de la déraison, et n'appellerait-on pas trois fois insensé, celui qui se conduirait de la sorte dans une affaire qui intéresserait sa fortune ou sa vie ?

CHAPITRE II

L'homme créature de Dieu. — Sa vie sur la terre.

I. — Notions préliminaires sur la vie de l'homme.

Puisque c'est à Dieu que nous sommes redevables du bienfait de l'existence, arrêtons-nous quelques instants à la considérer, cette existence. Qu'est-ce donc que cette vapeur que nous nommons la vie de l'homme ? Qu'est-ce que cette ombre qui s'enfuit, pour faire place à l'éternelle réalité qui s'avance ? Quoi de plus digne d'occuper l'homme, que l'étude de lui-même ?

Nous appelons vie, selon l'acception commune de ce mot, l'espace de temps qui s'écoule depuis notre naissance jusqu'à notre mort.

Considérée de la sorte, la vie se compare tout naturellement à une route que l'homme parcourt ici-bas. Aussi l'usage a-t-il adopté cette image sensible et vraie, pittoresquement rendue par les mots *chemin de la vie ;* aussi dit-on, en parlant de l'homme, qu'il est un pèlerin sur la terre, et que ses jours sont des jours de pèlerinage. Il y a bien longtemps que ces expressions sont consacrées, puisque nous lisons dans le plus ancien des livres,

la Genèse, cette scène si naïve dans sa noble simplicité :

« Joseph (qui avait été vendu par ses frères)
» conduisit son père vers le roi (d'Égypte) et le
» plaça devant lui. Jacob bénit le roi, et interrogé
» par lui : Quels sont les jours des années de votre
» vie? il répondit : *Les jours de mon pèlerinage*
» sont de cent trente ans, courts et mauvais ; et
» ils ne sont pas parvenus jusqu'aux jours de
» mes pères, jusqu'aux jours de leur *pèlerinage*. Et
» ayant béni le roi, il sortit. » Quel parfum patriarcal, pour le dire en passant, quel suave arome des temps antiques s'exhale de ces ravissantes paroles, qui sont si bien dans le style biblique !

Le chemin de la vie a, comme tous les chemins, son principe et sa fin. Le point de départ est le berceau ; le terme, est la tombe.

La vie est encore fort bien représentée par l'idée d'un fleuve ; aussi dit-on poétiquement *le fleuve de la vie*. La source de ce fleuve est la naissance ; la mort est son embouchure. C'est là que s'opère cette grande et irrévocable catastrophe, où la vie de l'homme se brise, et où l'homme lui-même avec tout ce qu'il a recueilli de bien et de mal, tombe comme le fleuve dans les gouffres de ce vaste Océan sans fond et sans rive, qui a pour nom : l'Éternité.

La vie de l'homme, dans les desseins primitifs de Dieu, ne devait pas être assombrie par la mort. C'est le péché originel seul qui a amené ce dénoûment fatal de toute existence humaine. Les hommes n'auraient eu, sans ce péché, aucune des misères de l'enfance, ni des diverses souffrances qui rendent la vie si amère. Après avoir passé quelque temps

en cet état déjà si heureux, ils auraient été transportés dans le ciel sans mourir, pour y jouir à tout jamais d'une félicité consommée.

Mais le péché originel a tout bouleversé. La race humaine est tombée dans la disgrâce de son Créateur, et la vie de l'homme, depuis cette grande ruine, n'a plus été au moral comme au physique qu'un tissu de misères, avec la mort pour terme.

Au nombre de ces misères, il en est une bien frappante ; c'est l'aveuglement des hommes qui s'appuient sur leur vie comme sur un fond solide, malgré les preuves innombrables qu'ils ont tous les jours de son instabilité. Ni la mort de leurs parents et de leurs amis, ni l'affaiblissement de leurs propres organes, ni le poids des années, ni les maladies plus ou moins graves qui sont comme les messagères de la mort, ne peuvent détruire cette illusion trompeuse qui leur cache la tombe et ses suites terribles. Essayons d'éclairer ces aveugles, en leur soumettant sur ce point si important des réflexions solides, et que très-certainement ils ne combattront point ; car, ici comme dans toutes les parties de cet ouvrage, nous ne proposons à nos lecteurs *croyants* que des vérités qu'ils admettent comme nous, mais dont malheureusement ils refusent de déduire les conséquences pratiques, ce qui rend leur foi vaine et complétement stérile : *Fides sine operibus mortua est ;* la foi sans les œuvres est une foi morte.

II. — Misères de la vie.

Il y a près de quatre mille ans que Job, éclairé de la lumière divine, laissa tomber ces paroles,

vraies de son temps, vraies aujourd'hui, vraies toujours : « L'homme né de la femme vit peu de » jours, et il est rassasié de misères. Comme la » fleur, il s'élève, et il est foulé aux pieds ; et il » fuit comme l'ombre et ne s'arrête jamais ! »

Il faut vraiment que l'attache à la vie soit bien forte et bien passionnée, pour que l'expérience journalière de tant d'incommodités auxquelles l'homme est sujet, ne lui fasse pas désirer l'affranchissement de toutes ces misères. Il est vrai que, toujours ingénieux à se tromper lui-même, il sent peu, et quelquefois même il ne sent nullement une partie de ses maux ; et ceci même est une grande faiblesse, et la preuve d'un aveuglement bien profond ; car comme le fait observer un écrivain : « le » comble de la misère, c'est d'être misérable et de » n'être point touché de sa misère. Cependant ce » comble de misère fait l'état commun des hommes, » et presque rien ne leur convient plus générale- » ment que d'être tout ensemble accablés de maux, » et insensibles à ces maux qui les accablent (1) ! »

Nous disons que c'est un malheur de s'envelopper ainsi dans une espèce de tourbillon, et de s'étourdir au point de ne pas sentir sa misère. En effet, les maux de cette vie, qui sont le châtiment de la race humaine dégénérée, et qui, sous ce rapport, sont comme autant d'éclats de la vengeance céleste, sont cependant aussi, par une combinaison admirable de la suprême sagesse, des ressources infiniment précieuses auxquelles la divine miséricorde a recours pour le salut des hommes. Nous tenons éperdument à la vie ; nous collons notre cœur à la

(1) *Esprit de Nicole*, ch. III.

terre ; nous aimons passionnément ce qui flatte nos sens ; nous poursuivons avec ardeur les joies frivoles du monde : et Dieu qui voit que toutes ces bagatelles pervertissent ses enfants, et les font courir comme des insensés à leur perte éternelle ; Dieu, dis-je, se fait miséricordieusement sévère, et leur envoie dans son infinie bonté tantôt une adversité, tantôt une autre ; aujourd'hui un revers de fortune, demain une maladie, afin de les forcer à rentrer en eux-mêmes, et de leur faire voir combien leurs folles jouissances sont vaines et fragiles, puisqu'il faut si peu de chose pour en arrêter le cours et les rendre insipides.

Que de conversions ont eu des accidents temporels pour principe ! Que de pécheurs qu'aucune considération n'avait pu désabuser de leur folie, et qui ne sont devenus sages qu'à l'école du malheur ! Que de pécheurs avaient éteint toutes les lumières, étouffé tous les remords, méprisé tous les conseils, bravé toutes les menaces, évoqué toutes les passions, et dont les âmes rongées de mille plaies se couvraient encore chaque jour de quelques plaies nouvelles ! Que de pécheurs, en cet affreux état, ayant sans s'en inquiéter le poids des vengeances divines sur la tête, l'enfer sous les pieds, le démon dans le cœur, marchaient à l'aise sous l'œil de Dieu, comme si par leurs péchés ils n'eussent attaqué qu'un fantôme ! Qui les convertissait, ces hommes égarés ? Un prédicateur éloquent : l'adversité.

Nous l'avons vu, ce pécheur que rien ne pouvait émouvoir; nous l'avons vu, cet adorateur du monde et de la volupté, qui prenait en pitié ceux qu

s'intéressaient à son sort éternel. Tout allait bien selon ses vues perverses ; la fortune, pour lui plaire, tenait sa roue immobile; sa santé supportait tous les excès sans faiblir ; ses années s'écoulaient sans laisser de traces apparentes de leur passage ; le monde n'avait jamais eu pour cet infortuné de plaisirs plus variés, de joies plus enivrantes. Mais voilà tout à coup un malaise général qui se fait sentir ; un accès de fièvre se déclare ; un horrible mal de tête survient ; on court chez le médecin, il arrive en toute hâte, examine, réfléchit, interroge, fait une ordonnance, dit au malade que ce n'est rien, et aux parents que c'est fort grave ; puis se retire en annonçant pour le jour même une seconde visite. Cependant, malgré les remèdes et les soins assidus de parents et d'amis qui donnent ce qu'ils n'ont pas, c'est-à-dire des espérances, le mal continue de progresser ; les forces s'épuisent ; les douleurs augmentent ; la fièvre ne cède pas une pulsation et en gagne au contraire quelques-unes ; le malade commence à manifester des inquiétudes; tout le monde pense au prêtre et personne n'ose en prononcer le nom.... Grand Dieu ! quel sera le dénoûment de la catastrophe qui se prépare ? On s'interroge du regard, et les réponses sont affreuses. Quelle anxiété ! quelles alarmes ! quel silence entrecoupé de sanglots ! quelle morne tristesse sur tous les fronts ! que de soupirs étouffés ! que de larmes furtivement essuyées ! Joies du monde, où êtes-vous ? Compagnons de débauche, où avez-vous fui ? Plaisirs, passions, folies de toute espèce, qu'êtes-vous devenus ? Tout est éclipsé ; tout est évanoui ; la grande ombre a disparu. Alors les éclats de

douleur, alors les agitations, alors les cris tumultueux : « Tout est perdu... qu'allons-nous devenir ?.... Mon Dieu, qu'avons-nous donc fait » pour mériter ce malheur?..... » — Taisez-vous ! vous ne connaissez pas les secrets d'en haut ; n'offensez pas par vos plaintes et vos murmures l'adorable miséricorde d'un Dieu qui n'a frappé que pour guérir, qui n'a brisé son enfant que pour réveiller sa foi par cette rude secousse. Abordez-le, ce pécheur, vous aurez peine à le reconnaître : sa foi n'est plus assoupie ; elle reprend son empire, elle persuade, elle opère, elle a déjà changé l'âme de ce pauvre prodigue plus que la maladie n'a changé son corps. L'entendez-vous cet heureux malade ? Il demande lui-même ce que vous n'avez pas eu le courage de lui proposer : un prêtre ! un prêtre ! je veux un prêtre ! On exécute son ordre ; le prêtre vient, entend le long récit de bien des misères, verse des flots de baume sur bien des blessures, fait tomber des yeux bien des écailles, inspire des sentiments bien différents de ceux de la veille, fait couler des ruisseaux de larmes qui n'ont d'autre source que la joie la plus pure.... et tous les cœurs se consolent, et le ciel se réjouit, et le bonheur est complet ; car le bon Père céleste qui ne voulait que frapper un grand coup pour sauver un enfant chéri, rend à cet enfant la santé qu'il avait fortement ébranlée, et l'attache pour toujours à son service par la double chaîne de la reconnaissance et de l'amour.

Est-il chimérique le tableau que nous venons de tracer ? et ne l'avons-nous pas fréquemment sous les yeux ?

Du reste, ce n'est pas seulement la maladie qui éclaire le pécheur, et le désabuse de ses folles erreurs. Tous les accidents graves, quelle que soit leur nature, produisent très-souvent cet heureux résultat ; tant il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que les grandes misères dont Dieu afflige notre humanité languissante, sont plutôt encore des traits de miséricorde que des éclats de colère.

Nous le reconnaissons aisément dans les grandes occasions, dans ces tribulations de premier ordre qui abattent, qui brisent, qui foudroient celui qu'elles atteignent, et qui le ramènent à la pratique de la religion quand Dieu lui fait grâce d'ouvrir les yeux à la lumière, et de ne pas périr dans la tourmente. Malheureusement, c'est ce qui arrive à plusieurs par un des secrets desseins de la divine justice, qui venge la miséricorde de l'abus prolongé que ces pécheurs en ont fait. Gardons-nous donc de compter sur ces miracles de grâce auxquels nous n'avons aucun droit, et n'attendons pas que Dieu nous frappe pour goûter la douceur de son joug. Soyons à lui, non comme l'esclave que le fouet rend docile, mais comme l'enfant chéri que l'amour paternel attendrit et subjugue.

Ce qui est déplorable, sur le point que nous traitons, c'est que si les grands coups de l'adversité nous réveillent, il semble que les petits coups nous endorment. Cette insensibilité provient de je ne sais quel aveuglement que l'on se plaît à entretenir; elle vient aussi de l'emportement des passions. Ces deux causes réunies font que nous ne voyons pas les desseins de la Providence qui nous envoie nos peines de chaque jour ; de sorte que, loin d'en-

trer dans les vues de la divine miséricorde, qui essaye par ces diverses épreuves de nous détacher du monde, nous nous y attachons au contraire avec une ardeur nouvelle, comme pour trouver dans nos vains plaisirs le contre-poids de nos peines.

Ce n'est pas ainsi qu'agit le vrai chrétien. Le sentiment qu'il a de ses misères quotidiennes les lui fait accepter avec résignation et en expiation de ses fautes passées. Plus il se sent misérable et affligé, plus il se détache d'un monde où il trouve si peu de jouissance, plus il soupire après un monde meilleur d'où les gémissements et les larmes seront bannis à jamais.

Comment croire les vérités de la religion, et ne pas reconnaître que c'est dans la voie de ces heureux chrétiens que l'on doit s'engager, puisque seule elle conduit à l'éternel bonheur, et que toutes les autres aboutissent à des abîmes ?

III. — Brièveté de la vie.

Personne ne doute de la brièveté de la vie ; on est unanime à reconnaître qu'elle fuit avec une excessive rapidité. Quelles sont les lèvres qui n'ont pas articulé cette exclamation, surtout à l'occasion de la mort d'un parent ou d'un ami : *Hélas ! qu'est-ce pourtant que la vie !*

En nous rappelant les scènes délicieuses de notre enfance ; en reproduisant dans notre imagination les petits jeux dont nous étions alors si avides ; en nous replaçant par la pensée sous ce vieux chêne qui nous couvrait de son ombre pendant que nous folâtrions sur la pelouse, arbre chéri que nous

ne revoyons jamais sans émotion ; en nous reportant auprès de ce ruisseau dont nous arrêtions le cours pour former une large nappe d'eau, ou au courant duquel nous confiions un beau navire, ouvrage de nos mains ; en évoquant de notre mémoire le doux souvenir de ces innocentes récréations et de tant d'autres, il semble que nous touchons encore à l'heureux âge qui nous les procurait. Mais bientôt notre imagination, un moment abusée, retombe lourdement sur cette triste réalité, que déjà quarante ou cinquante années nous séparent de cet heureux âge, qui ne reparaîtra jamais que dans nos souvenirs. Ainsi en sera-t-il bientôt, quand, sur notre lit de mort, embrassant d'un coup d'œil l'ensemble de notre vie, nous la regarderons comme un songe frivole ou comme une ombre évanouie.

» Je m'adresse à vous, dit l'Esprit-Saint par la
» bouche de l'apôtre saint Jacques, je m'adresse à
» vous qui dites : Nous irons aujourd'hui ou demain
» en telle ville ; nous demeurerons là un an, et
» nous trafiquerons, et nous gagnerons beaucoup ;
» vous qui ne savez pas même ce qui arrivera
» demain, car qu'est-ce que votre vie ? Une vapeur
» qui paraît pour un peu de temps et qui se dissipe
» aussitôt. *Quæ est enin vita vestra? Vapor est ad*
« *modicum parens et deinceps exterminabitur ?* »

Soyez sincères, vous qui lisez ces lignes : si ce soir la mort, d'un coup foudroyant, vous étendait sur votre lit, et avant de vous ôter entièrement la vie vous laissait encore, par l'ordre de Dieu, quelques instants pour penser à votre âme ; dites-moi, quand, ne pouvant plus vous faire illusion,

vous diriez en soupirant : » Tout est donc fini ! je » vais donc mourir !... » en vérité, le trouveriez-vous long, ce temps qui s'est écoulé depuis votre naissance ? Cette durée que vous verriez éparpillée en semaines, en jours et en heures, qui paraissait être quelque chose pendant qu'elle coulait sans trop d'obstacles, vous semblerait-elle longue quand, ramassée en un seul point qui va s'effacer sans retour, vous entendriez la voix de la mort qui vous annoncerait la fin du temps, et l'avénement de l'éternité ? Eh ! quoi, diriez-vous en gémissant, est-ce vraiment ma vie que je vois là-bas ? est-ce ma vie, cette vapeur que le vent emporte, cette ombre trompeuse que je prenais pour un corps, et qui, je le vois maintenant, n'avait de réel que la rapidité de sa fuite ?

Oui, voilà quel serait votre langage ; cela est incontestable, puisque c'est le langage de tous les mourants. Mais, de bonne foi, pouvez-vous vous aveugler jusqu'au point de croire que parce que Dieu ajoutera *peut-être* (notez ce mot), à votre existence actuelle, dix, vingt, trente, cinquante années même, si vous le voulez ; pouvez-vous, dis-je, vous persuader que quand votre dernière heure sonnera, vous trouverez longue la vie qui vous semblerait actuellement si courte ? Pouvez-vous croire qu'alors cette vie, à laquelle vous tiendrez plus encore qu'aujourd'hui, se déroulera magnifiquement devant vous, pour vous consoler par sa longueur passée du chagrin que vous aurez de toucher à son terme ? Non, assurément non, il n'en sera pas ainsi. Quelques années de plus ne feront rien à la chose. La vie est une mesure,

plus longue pour celui-ci, moins longue pour celui-là, très-courte pour tout le monde. La vie est une mesure ; et qu'importe la longueur de cette mesure quand on a atteint son extrémité? Qu'importe, dans le gouffre sans fond de l'éternité, que ceux qui y sont plongés depuis trois mille ans aient eu pour mesure une durée de vingt ans ou une de soixante? L'éternité rompt toutes les mesures et engloutit comme un néant tout ce qui a un terme. Voilà ce qu'exprimait si bien, dans son langage inspiré, le saint roi David : » Vous avez fait, Sei-» gneur, mes jours mesurables, et ma durée est » devant vous comme le néant; oui, tout homme » vivant sur la terre n'est que vanité ; c'est une » ombre, c'est une image. » *In imagine pertransit homo.*

Redisons-le : Nous coyons tous que ce qui vient d'être dit est la vérité même ; nous proclamons, et bien haut, la brièveté de la vie, et la rapidité de sa course. La n'est pas notre mal au point de vue du salut. Où est-il donc? Il est dans cet aveuglement incroyable qui fait que, tout en reconnaissant que la vie est très-courte, nous agissons cependant comme si elle devait durer toujours. Que l'on considère la conduite de cette foule d'hommes qui ont la foi, mais qui n'en pratiquent pas les œuvres, et l'on verra si ce que nous venons d'avancer n'est pas complétement exact.

Mais non, dira peut-être un de ces hommes, nous ne donnons point dans l'excès que vous signalez ; nous n'agissons pas comme si nous devions toujours vivre ; la mort nous inquiète plus que vous ne pensez, et nous fait faire bien des reflexions qui

n'attristeraient pas notre existence si nous savions qu'elle dût être sans terme.

Attendez, homme aveugle, attendez : la brièveté de la vie, la proximité de la mort, la certitude de trouver bientôt une tombe en travers du chemin que vous parcourez, tout cela, j'en conviens, vous suggère des réflexions qui répandent une teinte lugubre au fond de votre âme ; mais où est le fruit de ces réflexions ? Qu'ont-elles produit depuis le temps qu'elles occupent votre esprit ? Hélas ! disons plus, que peuvent-elles produire chez celui qui s'empresse de les chasser dès qu'elles se présentent, et qui, pour en dissiper promptement la salutaire influence, les remplace aussitôt par des pensées riantes et frivoles ?

C'est de vos œuvres que nous parlons et non de vos réflexions, quand nous avançons que, tout en croyant que la vie est très-courte, vous agissez cependant comme si elle était interminable ; et ceci, de bonne foi, le pouvez-vous nier ? Que feriez-vous, je vous le demande, si vous saviez devoir toujours vivre en ce monde ? Rire, boire, manger, dormir, travailler selon vos besoins ou vos goûts, planter, bâtir, voyager, augmenter vos revenus, supplanter vos rivaux, briguer des honneurs, éviter autant que possible la gêne, l'embarras, la contrainte, ne rien refuser à vos sens, rapporter tout à vous-même et à vous seul, ne tenir aucun compte de Dieu que vous ne devriez jamais voir, et tout au plus le remercier une fois pour toutes et en courant de vous avoir mis sur une terre qui est pour vous le théâtre de tant de jouissances ; n'est-il pas vrai que cette vie serait votre

vie, que ces œuvres seraient vos œuvres, si vous saviez devoir toujours être habitant de ce monde ?

Eh ! mais, n'est-il pas vrai aussi que la vie dont je viens de faire rapidement le croquis, est exactement et trait pour trait l'image de la vôtre ? Qu'y voyez-vous à changer, je vous le demande ? Que faites-vous pour Dieu ? que faites-vous pour le ciel ? que faites-vous pour éviter l'enfer ! Et au contraire, que ne faites-vous pas pour la vanité ? que ne faites-vous pas pour vos passions ? que ne faites-vous pas pour vous procurer les jouissances matérielles auxquelles vous consacrez le temps de votre vie, comme si ce temps, dont vous reconnaissez pourtant la courte durée, ne devait jamais aboutir à l'éternité ?

IV. — Incertitude de la durée de la vie.

La durée de notre existence est le secret de Dieu. Ce que nous savons, nous, c'est que la mort se fait comme un jeu de ne respecter aucun âge.

A l'ombre du même cyprès, l'enfant d'un jour a sa petite tombe auprès de celle du vieillard.

Le jeune homme ardent et vivace, qui dévore l'existence comme une substance qui ne doit jamais finir, et sent le feu de la vie courir en pétillant dans ses veines, voit souvent s'éteindre en quelques mois ce feu dans la débauche. Vieillard de vingt ans, il devance au cimetière l'être décrépit qu'il regardait en pitié quand il le frôlait en passant, et qu'il le voyait appuyer ses quatre-vingts années sur le bâton que tenait sa main noueuse et débile.

La jeune fille, ornée de rubans et de bandelettes, fraîche et brillante comme la fleur des champs, ren-

voyant à l'avenir le sourire dont l'avenir la salue, croit, en s'offrant au monde, lui offrir une idole longtemps digne de son culte ; et voilà que la mort abat cette idole du monde qui ne comptait encore que seize printemps, et la jette en pâture aux vers du sépulcre.

Non, rien n'est plus incertain que la durée de notre vie ; cela se dit, et, ce qui est bien plus fort, cela se voit tous les jours. Mais quel fruit retirons-nous de la pensée de cette incertitude ? C'est ici que nous allons voir se produire la folie des hommes.

Les uns prennent le parti de chasser cette pensée comme une pensée sombre, qui ne peut, si on la roule dans son esprit, qu'y engendrer la tristesse et la mélancolie : ils croient qu'en éloignant la pensée, ils éloignent la chose.

Les autres, se sentant servis par des organes souples et robustes, et n'ayant jamais connu la maladie que par autrui, avouent en principe qu'ils ignorent le nombre de leurs jours, mais agissent, par le fait, comme si le nombre de ces jours devait être infini.

D'autres semblent devenir sages quand ils sont malades. Pendant le cours de la maladie, ils congédient le monde et ses plaisirs ; ils remplacent même leurs pensées, habituellement si frivoles, par des réflexions qui semblent sérieuses sur la brièveté de la vie, et sur l'incertitude de sa durée. L'affaiblissement qu'ils sentent en eux-mêmes, et les réflexions que cet affaiblissement leur suggère, réveillent leur foi qui dormait depuis longtemps. Mais peu à peu les progrès de la maladie se ralen-

tissent ; la faiblesse disparaît graduellement ; une certaine vigueur se fait sentir ; la santé redevient florissante, et l'on commence à croire ce que disent des amis qui ne savent que flatter, que quelquefois, après une maladie, on n'en est que plus robuste et plus vigoureux.

D'autres, par un aveuglement incroyable, ne tiennent compte de l'incertitude où ils sont, relativement à la durée de leur vie, que pour mieux assurer le règlement de leurs affaires temporelles. Ils rédigent leur testament ; ils donnent des éclaircissements sur telle ou telle affaire dans des notes spéciales ; ils font verbalement des recommandations toutes particulières à leurs parents ou à leurs amis les plus intimes ; ils exigent des obligations en forme de tous leurs débiteurs ; ils prennent en un mot toutes les précautions possibles contre ce qu'ils appellent justement une surprise, et puis ils attendent la mort de pied ferme, comme s'ils étaient parfaitement préparés à recevoir sa terrible visite. Les affaires du temps sont réglées ; celles de l'éternité sont en désordre.... Tout est bien !

O enfants des hommes ! quand donc la sagesse viendra-t-elle prendre part à vos délibérations ? Quand donc votre foi, qui, par un miracle permanent, reste allumée dans votre âme comme une lampe sans huile, se fera-t-elle jour au travers des épais nuages qui vous dérobent sa lumière ? « Êtes-vous » hommes? s'écrie Bourdaloue, où est votre raison ? » Êtes-vous chrétiens ? où est votre foi ? »

Ce n'est pas ainsi que raisonne et qu'agit celui qui va puiser ses inspirations dans la foi qu'il professe. Les aveugles dont nous venons de parler

donnent, sur le point qui nous occupe, le démenti le plus formel à leur foi. Ils disent, du moins par leurs œuvres : Je ne sais quand je mourrai, donc je puis mener une vie désordonnée comme si j'avais la certitude de ne mourir jamais ; je ne sais quand je mourrai; si je le savais, je prendrais mes mesures en conséquence ; mais puisque je l'ignore, je vais jouir de la vie, multiplier mes jouissances, rassasier mes sens de tout ce qu'ils convoitent, contredire ma foi, combattre ma raison, étouffer mes remords, séduire mon cœur, asservir mon âme, idolâtrer le monde, oublier Dieu et son ciel, vivre en un mot comme si je savais positivement qu'il n'y a pour moi, ni mort, ni jugement, ni enfer ! Je crois pourtant ces horribles choses ; mais ignorant l'époque fixe de leur avénement, je veux vivre comme celui qui ne les croit point.

Qu'on dise si ce langage n'est pas celui de la folie, mais d'une folie furieuse, d'une folie de la pire espèce, puisqu'elle produit ce double effet — et de rendre coupable celui qui en est atteint, ce qui n'a pas lieu dans la folie ordinaire, — et de le conduire en droite ligne à une éternité de supplices.

Quelle immense différence entre la conduite de cet insensé, et celle du chrétien qui prend sa raison pour conseillère, et sa foi pour guide ? Lui aussi, il dit : J'ignore quand je mourrai ; mais il ajoute : Donc je dois vivre comme si chaque jour je savais que je dusse mourir. Qu'ai-je à craindre en agissant ainsi ? Rien. Qu'ai-je à craindre en agissant autrement ? Des châtiments éternels. Ce malheur dont je suis menacé est si affreux, que je dois prendre les moyens les plus sûrs pour m'en garantir. J'ignore

quand je mourrai, dit-il encore ; je puis donc, comme tant d'autres, être surpris à tout moment par cette mort qui frappe si souvent sans qu'on s'y attende, qui ne frappe qu'une fois, que rien ne peut fléchir, qui fait deux parts de sa victime, l'une qu'elle envoie pourrir au cimetière, l'autre qu'elle jette vivante dans l'éternité. En présence de ces possibilités qui deviennent si souvent des réalités pour une foule d'imprudents et de téméraires, je dois donc, si je suis sage, consulter ma raison, raviver ma foi, écouter ma conscience, surveiller mon cœur, mortifier mes sens, purifier mon âme, mépriser le monde, m'attacher à Dieu par l'observation de sa loi, tenir mes comptes en règle, multiplier mes bonnes œuvres, vivre enfin dans la méditation fréquente d'une mort certaine, d'un jugement terrible, d'un enfer effroyable, d'un ciel qui n'est promis qu'à ceux qui mènent une vie chrétienne.

Qu'on dise si ce langage n'est pas celui de la sagesse ; qu'on dise s'il est possible de raisonner autrement, quand on a la raison saine, et que l'on tient en main le flambeau de la foi.

CHAPITRE III

Dieu Sauveur. — Bienfait de la Rédemption par Jésus-Christ.

I. — Exposé du mystère. — Ineffable amour de Dieu envers l'homme.

Nous croyons d'une foi ferme cet adorable mystère. Rappelons-le cependant en quelques mots.

Dieu avait créé l'homme dans l'état d'innocence. Il lui avait donné une compagne innocente comme lui. Tous les deux avaient pour la pratique de la vertu une inclination uniforme et réglée, qui les portait constamment vers Dieu, et ne les portait vers les créatures que par rapport à Dieu.

Le paradis terrestre, séjour délicieux, orné de la main même de leur Créateur, était le splendide domaine où leurs jours s'écoulaient purs et tranquilles. La peine, quelque légère qu'on pût la supposer, leur était totalement inconnue ; et Dieu, par des visites fréquentes, mettait le comble au bonheur de ses enfants chéris.

Un jour, le démon, jaloux d'une félicité qui rendait plus pénibles encore les tourments qu'il subissait en punition de sa révolte, essaya de faire partager la rigueur de son châtiment à ceux qui, jusque-là, n'avaient cessé de trouver le bonheur dans la soumission la plus parfaite aux volontés de Dieu. Cet esprit infernal les séduisit par l'appât de l'orgueil. Dieu leur avait fait la défense formelle de manger d'un certain fruit ; le démon leur persuada qu'il avait de bonnes raisons pour faire une telle défense, puisqu'il savait que s'ils mangeaient de ce fruit, ils deviendraient semblables à lui en toutes choses. La tentation était attrayante ; le démon la rendit plus attrayante encore par ses discours artificieux, et par le tableau fantastique d'un bonheur inouï qu'il montrait sans cesse à leur imagination. Cette trame, si malignement ourdie, eut le déplorable effet qu'en attendait son perfide auteur. La désobéissance fut consommée. L'autorité de Dieu fut méconnue ; sa volonté suprême fut mé-

prisée ; mais le châtiment ne se fit pas attendre. Les coupables furent chassés immédiatement de leur paradis de délices ; ils tombèrent, eux et toute leur postérité, dans la disgrâce de leur Créateur ; les peines, les maladies, les douleurs de toute espèce fondirent sur eux sans un jour de relâche, et la mort leur apparut comme le hideux couronnement de toutes leurs misères.

Cependant, le plus grand de leurs maux n'était pas extérieur. Au fond de leur âme, il y avait une tache que l'œil de Dieu seul pouvait découvrir, tache horrible à ses yeux, et qui lui rappelait sans cesse le crime dont elle était la marque et la perpétuelle empreinte. Cette tache devait se communiquer à toute la race humaine jusqu'au dernier des jours, sauf une seule exception en faveur de l'auguste Mère du divin Réparateur de tous ces maux ; et l'effet de cette souillure native était de tenir suspendues sur la tête de tout enfant d'Adam les foudres de la justice de Dieu. Chacun de ces enfants était et est encore, en venant au monde, un enfant de colère, selon l'expression de l'Esprit saint lui-même. Impossible de trouver grâce devant la majesté souveraine de Dieu avant de l'avoir apaisée par une expiation suffisante.

Que faire, ô homme, que devenir ?

Te voilà souillé non-seulement de ta lèpre originelle, mais d'une multitude d'autres péchés qui découlent chaque jour de la perversité de ta nature comme d'une source empoisonnée. L'enfer est ouvert sous tes pieds ; qui le fermera ? Le ciel est fermé sur ta tête ; qui pourra l'ouvrir ? Il faut une hostie pure pour désarmer Dieu, et tu

es pécheur ! Il faut une victime d'un mérite proportionné à l'outrage fait à un Dieu ; et cet outrage étant infini, du côté de l'objet auquel il s'adresse, nulle créature, fût-elle le plus saint des anges, ne saurait l'expier de manière à satisfaire pleinement la divine justice. Dieu seul, Dieu seul pourrait offrir une satisfaction suffisante ; mais comment la lui demander puisque c'est lui qui l'exige ? comment prendre pour médiateur celui qui crie vengeance contre le coupable? comment espérer de Dieu la remise d'une dette à laquelle s'opposent les droits imprescriptibles de sa justice ?

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! O mystère ineffable de la divine miséricorde ! C'est de Dieu seul que peut venir le remède à la misère de l'homme ; eh bien ! l'homme ne périra pas, à moins qu'il ne le veuille ; il aura Dieu même pour libérateur et pour victime. Et comment s'opérera cet incompréhensible mystère ? Cieux et terre, écoutez ! La seconde personne de l'adorable Trinité, le Fils de Dieu, ne pouvant souffrir comme Dieu, et voulant souffrir pour sauver l'homme, s'unira dans le sein de Marie à notre nature dégradée qui est devenue mortelle par le péché ; en sorte que, par cette union, il sera vrai homme sans cesser d'être Dieu : et ce Dieu fait homme s'appellera Jésus-Christ ; et ce Dieu fait homme deviendra passible ; et ce Dieu fait homme mourra dans les tourments, et lavera dans son sang divin les souillures de l'humanité. Ainsi donc, voilà le Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même, égal en toutes choses à son père, qui se substitue à l'homme pécheur, et qui se sacrifie pour le sauver d'une ruine éternelle.

» Quel autre moyen que celui-là, dit un écrivain
» déjà cité, eût pu nous marquer autant la bonté
» et l'amour infini de Dieu envers les hommes,
» puisque pour les sauver, non-seulement il leur
» a donné son Fils, mais il l'a livré à une mort
» cruelle ? et par là il s'est engagé à les sauver
» par une espèce de justice ; car le Juste étant mort
» pour les pécheurs, il est juste que les pécheurs
» soient délivrés (1). »

Pourquoi faut-il que ces vérités si imposantes, et qui nous touchent de si près, fassent sur nos esprits et sur nos cœurs une impression si légère ? Les ignorons-nous ? Non ; elles nous furent enseignées sur les genoux de nos mères, et plus tard par nos vénérables pasteurs. Les croyons-nous ? Oui; du moins nous le supposons, puisque dans tout cet ouvrage nous ne parlons qu'aux chrétiens croyants. Les regardons-nous comme peu importantes ? Qui oserait le dire ? et qui pourrait en trouver de plus dignes des méditations d'une âme chrétienne ?

O enfants des hommes, jusqu'à quand donc aurez-vous le cœur appesanti vers la terre ? Jusqu'à quand courrez-vous après la vanité et rechercherez-vous le mensonge (2) *?*

II.—Énumération des biens que nous trouvons en Jésus.—Dialogue entre lui et un pécheur.

Écartons quelques instants cet amas de frivolités qui met comme un nuage épais entre notre âme et les vérités graves que la foi nous propose.

(1) *Esprit de Nicole*, ch. IV. — (2) Ps. IV, 3.

Recueillons-nous aux pieds de Jésus à qui nous sommes redevables de tant de bienfaits, et qui ne nous appelle à lui que pour nous communiquer abondamment ce qui nous manque, le bonheur ; oui, un bonheur pur en ce monde, un bonheur ineffable dans l'autre pendant l'éternité tout entière.

Figurons-nous que ce divin Sauveur, touché de notre aveuglement et de notre misère, et brûlant du désir de sauver notre âme qu'il voit suspendue sur l'abîme infernal, se manifeste à nous, et daigne nous accorder la faveur d'un entretien particulier :

— Prête l'oreille, mon enfant, à la voix de Jésus ton Seigneur et ton Dieu qui veut sauver ton âme.

— Parlez, Seigneur, votre enfant vous écoute.

— Tu crois que je suis le Fils unique de Dieu, Dieu comme lui et son égal en toutes choses ; tu crois cela, n'est-ce pas ?

— Oui, Seigneur, je le crois ; car ma foi est intacte.

— Tu crois aussi sans doute que, par un effort de ma toute-puissance et de mon infinie miséricorde, je me suis abaissé jusqu'à unir ma nature divine à la nature humaine, afin de pouvoir souffrir et mourir pour te sauver de l'enfer, tói et tes semblables ; tu crois cela, mon enfant, n'est-il pas vrai ?

— Oui, Seigneur, je le crois ; je vous l'ai dit, ma foi est intacte.

— Tu crois donc aussi qu'après avoir fait accepter à mon Père mon dévoûment et mon sacrifice, je me suis renfermé comme les autres hommes dans le sein d'une de mes créatures pendant neuf mois entiers ; — que je suis né pauvre, dans une

étable pauvre, dénué de toutes choses comme les pauvres ; — que je suis sorti de cette masure abjecte pour fuir une persécution cruelle qui s'organisait déjà contre moi ; qu'après quelques années d'exil sur une terre idolâtre, je suis revenu dans ma patrie pour y vivre obscur, ignoré, confondu avec le commun des hommes ; — que j'ai gagné mon pain à la sueur de mon front, travaillant sous les ordres de Joseph, et lui obéissant en tout ce qu'il me commandait ;—que pendant les trois dernières années de ma vie, j'ai prêché de tous côtés la céleste doctrine qui a confondu l'enfer, brisé les idoles, enchaîné les passions, étonné et converti l'univers, convaincu les prétendus sages de folie, et fait goûter au monde le plus corrompu la morale la plus pure qui eût jamais été enseignée à la terre. Crois-tu cela, mon enfant, le crois-tu ?

— Oui, Seigneur, j'ai toujours cru et je crois encore ces vérités saintes.

— Crois-tu que pour autoriser ma doctrine et lui imprimer le cachet divin, j'ai fait des miracles que la malignité la plus astucieuse ne pouvait contester, que j'ai parcouru la Judée dans toute son étendue, cherchant les malades pour les guérir, les affligés pour les consoler, les morts même pour les ressusciter, et les pécheurs surtout pour les éclairer et les convertir ? — Crois-tu que j'ai terminé ma vie de privations et de sacrifices par une mort dont rien n'approche dans les annales de l'humanité souffrante, sous le triple rapport de la cruauté, de l'injustice et de l'ignominie ? — Crois-tu que je me suis vu, moi ton Créateur, ton Sauveur et ton Dieu, que je me suis vu pendant trois heures de la plus

affreuse agonie, cloué sur une croix entre deux scélérats, conspué par un peuple comblé de mes bienfaits, escorté de ma tendre mère qui augmentait mes douleurs en les partageant, rejeté de la terre comme un objet d'opprobre, repoussé du ciel comme le représentant de tous les pécheurs, placé entre l'un et l'autre pour remplir ma fonction de médiateur, et occupé jusqu'à mon dernier souffle de reconcilier l'homme criminel avec le Dieu juste, par cette prière qui s'échappait amoureusement de mon cœur brisé : *Pardonnez-leur, ô mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font?* — Crois-tu qu'après ce violent effort de mon amour, j'ai remis doucement mon âme entre les mains de mon Père, et que le dernier battement de mon cœur a été, comme la dernière goutte de mon sang, pour le salut des hommes, oui, pour ton salut, mon enfant? Crois-tu cela, dis-moi, le crois-tu ?

— Mes yeux vous répondent, Seigneur ; voyez mes larmes ; elles attestent ma foi plus éloquemment que ne le pourraient faire mes paroles.

— Crois-tu que j'ai légué aux hommes par testament le seul bien que je possédais, c'est-à-dire les vérités saintes que j'ai consignées dans mon Évangile ? — Crois-tu que ce livre sacré est le code du chrétien ? — qu'il renferme le précis de la loi ? — qu'il sera la base de l'arrêt irrévocable qui fixera le sort éternel de chacun ? Crois-tu cela, mon enfant ?

— Oui, Seigneur, je le crois ; où serait ma foi si je reniais l'Évangile ?

—Tu crois donc, ô mon enfant, qu'il n'y a qu'une seule affaire véritablement importante pour l'homme : le salut de son âme, — que la vie est une

ombre dont la courte durée est connue de moi seul, — que la mort peut frapper à chaque instant l'homme le plus robuste, — qu'il faut être toujours prêt à rendre ses comptes au souverain Juge, — que je viendrai surprendre le pécheur comme un voleur au milieu de la nuit, que son dernier soupir sera le signal de son immuable destinée, — que les supplices de l'enfer seront son partage, — que l'éternité de ces supplices sera tout aussi longue que l'éternité de ma gloire. Tu crois donc tout cela, mon enfant ; car tout cela c'est mon Évangile.

— Oui, Seigneur, je crois ces vérités, et je plains de toute mon âme l'incrédule qui les combat et l'insensé qui les méprise.

— Et ne plains-tu pas aussi l'aveugle qui les croit et qui vit exactement comme celui qui les nie ? Croire mon Évangile, et ne pas faire ce qu'il commande ; est-ce prudence ? est-ce sagesse ? est-ce raisonnable et chrétien ? Révérer ce livre sacré quand il dit : *Crois,* et le repousser quand il dit : *Pratique ;* dis-le moi, est-ce le moyen de fléchir ma justice ? est-ce le moyen de gagner mon amour ? Réponds, mon enfant ; j'en appelle à ta droite raison ; j'en appelle à ton cœur.

— Hélas ! Seigneur, que voulez-vous que je réponde à des questions qui m'accablent ? Que voulez-vous que je dise, en présence de ces vérités qui me brisent et me confondent ? Je ne puis que vous prier de tenir encore la foudre suspendue jusqu'à ce que mon repentir ait apaisé votre juste colère ; je ne puis que vous dire avec David : « Je » me suis égaré comme une brebis qui court à sa » perte ; cherchez votre serviteur, ô mon Dieu !...

» Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de » votre grande miséricorde... C'en est fait, je l'ai » dit, oui, mon parti est pris, je mets la main à » l'œure : » *Dixi, nunc cœpi.*

III. — Réflexions sur l'insensibilité des hommes à l'égard de Jésus-Christ.

Si l'on voulait examiner la chose avec attention, on verrait qu'il n'y a rien de plus étonnant, pour ne pas dire de plus révoltant, que l'insensibilité d'une multitude de chrétiens à l'égard de Jésus-Christ, qui, par pur amour, et sans y être aucunement obligé, leur a rendu un service qui leur était absolument indispensable, et que toutes les créatures réunies, anges et hommes, et Marie à leur tête, eussent été incapables de leur rendre.

Ce qui augmente encore l'étonnement que cause cette insensibilité des hommes, c'est de penser que le sacrifice de Jésus-Christ a été consommé non pas seulement pour ses amis, mais pour ses ennemis les plus déclarés, pour ceux dont il connaissait et dont il prévoyait la noire ingratitude.

Enfin, ce qui met le comble à l'étonnement que cause une telle ingratitude, c'est la pensée des horribles souffrances que Jésus-Christ a voulu endurer pour sauver nos âmes et pour nous prouver son amour. On l'a dit cent fois, tout en lui et de sa part étant infini, puisqu'il était Dieu, il pouvait sauver le monde entier, et des milliers de mondes, par un seul de ses soupirs ou une seule de ses larmes. Mais non ; par un dessein de miséricorde et de justice combinées, qui épuisera nos admirations pendant les siècles éternels, il s'est fait *homme de*

douleur, selon l'expression de nos saints Livres' *virum dolorum*, il s'est réduit à un état tel, que son apôtre le compare à un véritable anéantissement : *semetipsum exinanivit*; et que lui-même nous dit par son prophète : » Considérez attentivement, et » voyez s'il est douleur pareille à ma douleur. » *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Pourquoi, dira-t-on, tant de douleurs, tant d'opprobres, tant d'atroces souffrances, quand une seule larme peut suffire pour atteindre le but qu'on se propose ?

La réponse à cette question est bien simple, mais elle est accablante. Pourquoi toutes ces souffrances ? Ah ! si, tout horribles qu'elles sont, elles nous laissent encore froids et insouciants, qu'eût-ce été si Jésus, s'installant dans un palais, ne s'imposant aucune privation, n'éprouvant aucune douleur, se procurant au contraire des joies abondantes, surpassant les plus heureux du siècle par l'éclat de sa gloire, l'étendue de ses domaines et la réunion de tous les éléments qui constituent ce que nous appelons ici-bas le bonheur ; qu'eût-ce été, disons-nous, si pendant une vie si prospère, terminée par une mort sans souffrance et douce comme le sommeil, il n'eût répandu qu'une larme pour le rachat de l'humanité ? Où serait la reconnaissance de l'homme pour cette larme répandue par un Dieu ? Ces cœurs froids et glacés en face du divin Enfant dans sa pauvre crèche se fussent-ils attendris en le voyant sommeiller sous la soie dans un berceau royal ? Ces hommes qui voient d'un œil sec la naissance de leur Dieu dans une chétive étable eussent-ils senti leur cœur brisé de compassion en l'adorant

dans son palais ? Eussions-nous été reconnaissants devant une larme, quand des flots de sang nous laissent insensibles ?

Soyez béni, Seigneur Jésus, soyez éternellement béni ! Pour forcer notre reconnaissance, pour nous contraindre à vous aimer, pour attirer irrésistiblement nos cœurs, c'est-à-dire pour nous sauver d'un malheur éternel, et pour récompenser notre reconnaissance et notre amour par d'éternelles délices, vous n'avez reculé devant aucune humiliation, devant aucune douleur. Votre vie tout entière a été une longue chaîne de souffrances et de privations. Divin pèlerin sur la terre, vous l'avez arrosée de vos sueurs, de vos larmes et de votre sang. Parti de Bethléem, vous êtes arrivé tout broyé au sommet du Calvaire ; la crèche et la croix, voilà les deux termes de votre divine course ; et entre ces deux termes, quelle vallée, quelle profonde vallée de toutes les misères ! Ah ! sans doute, malgré tant de preuves de votre immense amour pour vos enfants chéris, vous verrez encore parmi eux des ingrats qui ne vous sauront aucun gré de toutes vos souffrances, qui n'y penseront pas même, et qui se feront un jeu de payer vos bontés par l'outrage ; mais au moins vous n'aurez rien négligé pour les convaincre de votre tendresse ; vous pourrez, au jour de vos vengeances, les terrasser avec une souveraine justice par ces paroles, qu'ils devraient bien méditer aujourd'hui avec amour, pour ne pas les entendre alors avec effroi : *Qu'ai-je dû faire pour vous, et que je n'aie pas fait ?* Paroles foudroyantes ! *Quid debui facere... et non feci.*

Je me suis souvent demandé comment il se faisait

que des hommes qui ont dans le commerce de la vie des sentiments de prévenance, de délicatesse, d'attachement et de reconnaissance envers ceux qui leur rendent quelque service, n'avaient que de la froideur et de l'ingratitude envers Jésus-Christ, qui cependant a fait pour eux non-seulement ce qu'aucun de leurs semblables n'a fait, mais ce qu'ils ne pourraient même pas faire quand ils en auraient la volonté, puisqu'il n'est au pouvoir de personne de se faire Dieu, et de s'anéantir ensuite en se revêtant des haillons de l'humanité pour la sauver de sa ruine. Comment expliquer tant de reconnaissance pour l'homme et tant d'ingratitude pour Dieu ? tant de reconnaissance pour l'homme qui ne nous rend que de légers services, et tant d'ingratitude pour un Dieu qui, rassasié de douleurs et d'opprobres, meurt au haut d'une croix pour nous arracher à l'enfer et nous conduire au ciel ? Il y a là deux mystères impénétrables : mystère d'amour du côté de Dieu, mystère d'ingratitude du côté de l'homme.

Disons-le cependant, si nous avions vu mourir Jésus pour nous ; si nous avions vu l'infâme Judas coller ses lèvres d'apostat sur celles de son bon Maître ; si nous avions vu sa chair voler en lambeaux, et tout son corps couvert de plaies vives par une flagellation cruelle ; si nous avions vu d'énormes épines entrelacées en forme de couronne et et enfoncées avec violence sur sa divine tête ; si nous l'avions accompagné sur le chemin du Calvaire ; si nous l'avions vu succombant trois fois sous le poids de sa lourde croix ; si nous l'avions vu étendu sur cette croix comme un pauvre agneau sans défense ; si nous avions compté les coups de

marteau qui enfonçaient les clous dans ses pieds et dans ses mains : si, debout au pied de la croix, tout près de Marie, dont l'âme était alors transpercée du glaive de douleur qu'on lui avait prédit, nous avions vu Jésus les bras étendus pour nous recevoir, la tête inclinée pour nous donner le saint baiser, le cœur ouvert pour laisser tomber la dernière goutte de son sang, et faire voir au monde que la source en était tarie ; si, avant de recevoir son dernier soupir, il nous eût été donné d'appliquer nos lèvres sur ses plaies adorables, et d'essuyer le sang dont la couronne d'épines couvrait son visage ; si, enfin, en retour de ce léger service, nous avions entendu cette ravissante parole : O mon enfant, donne-moi ton cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi :* ah ! sans aucun doute nous le lui eussions donné, ce cœur, et mille autres avec lui, si nous en avions eu mille à lui offrir ; sans doute, aujourd'hui comme alors, si nous revenions à la vie, la reconnaissance s'échapperait de nos cœurs impétueuse et abondante ; sans doute, la pensée seule de l'ingratitude envers un bienfaiteur si dévoué nous glacerait d'horreur. Cela est vrai, cela est très-vrai, et tout homme qui lira ces lignes redira comme nous et avec nous : Cela est vrai, cela est très-vrai.

Mais, ô homme de peu de foi ! n'y a-t-il donc de vrai que ce que tu as vu ? Faudra-t-il que ton bienfaiteur se sacrifie sous tes yeux pour avoir droit à ta reconnaissance ? Si, de ton propre aveu, il te rend un immense service, croiras-tu pouvoir être ingrat parce qu'il lui plaît de se dérober à tes regards ? Jésus-Christ, qui fût mort pour toi seul

comme il est mort pour tous les hommes, cesse-t-il d'être ton Sauveur et de mériter ton amour, parce que dix-huit siècles avant ta naissance, tu étais déjà l'objet de sa tendresse ? Ton ingratitude envers ton divin libérateur est-elle excusable, parce que connaissant et voyant déjà les péchés que tu devais commettre, il les expiait dix-huit cents ans à l'avance en mourant sur la croix pour te sauver ?

Chétien sans christianisme, réveille donc ta foi, et en présence de cette foi, résumons tout ce qui précède, et réponds-moi :

— Crois-tu que Jésus-Christ est Dieu ?

— Oui.

— Crois-tu qu'il s'est fait homme, qu'il est né dans une étable et mort sur une croix ?

— Oui.

— Crois-tu que rien ne l'obligeait de souffrir et de mourir comme il l'a fait ?

— Oui.

— Crois-tu qu'il est mort pour toi, et qu'il t'a sacrifié sa vie avec autant d'amour que s'il ne fût mort que pour toi seul ?

— Oui.

— Crois-tu que, par ses souffrances et sa mort, il t'a procuré le moyen d'éviter l'enfer et de gagner le ciel ?

— Oui.

— Crois-tu enfin que tu étais dans l'impossibilité absolue de te sauver par toi-même et sans son divin secours ?

— Oui.

— Je n'ai plus rien à te dire ; choisis : — ou la reconnaissance, et la vie chrétienne qu'elle exige ;

— ou l'ingratitude, et les châtiments éternels qu'elle mérite.

Nous regardons comme impossible qu'un chrétien dans l'âme duquel est encore allumé le flambeau de la foi, et qui considérera, à la lumière de ce divin flambeau, ce qu'est pour lui Jésus-Christ, ce qu'il doit à Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ a fait pour le salut de son âme, ce qu'il trouvera de paix, de calme et de bonheur en s'attachant à Jésus-Christ, ce qu'il a à redouter de la part de Jésus-Christ si, lassant sa patience par ses retardements et la prolongation de ses désordres, il le force de remplacer la tendresse de sa miséricorde par les éclats de sa colère ; oui, nous regarderons comme impossible qu'il ne mette pas un terme à ses infidélités, et que, moitié par crainte, moitié par reconnaissance et par amour, il ne revienne pas avec empressement à la pratique d'une religion qui, seule, lui a procuré des consolations solides et des joies sans mélange.

CHAPITRE IV.

Le salut.

I. — Aveuglement et inconséquence des hommes sur cette matière.

Nous venons de rappeler les humiliations et la mort d'un Dieu : pourquoi ces humiliations, et pourquoi cette mort ? Pour sauver l'homme, nous l'avons dit. Qu'est-ce donc que cette affaire du salut qui se négocie par un Dieu, et que ce Dieu trouve assez importante pour n'y épargner ni ses

sueurs, ni ses fatigues, ni son sang, ni sa vie? Quelle affaire! quelle étrange affaire! Un Dieu meurt au haut d'une croix pour la traiter; c'est le salut de l'homme qu'elle a pour objet; et l'homme ne la juge pas digne d'occuper ses loisirs!

Un des problèmes les plus insolubles dans la vie du chrétien qui a conservé la foi, c'est de voir qu'il faille lui faire de longs discours, lui exposer mille raisons, composer exprès pour lui des ouvrages, user de toutes les précautions du zèle pour le déterminer à les lire, soutenir avec lui des discussions en règle, le conjurer par des supplications amicales, le menacer par l'exposé des châtiments épouvantables de la justice divine; et tout cela, pourquoi? Pour lui rendre le plus grand service qui puisse jamais lui être rendu; pour l'engager à prendre soin d'une affaire — immensément importante, — qui le concerne personnellement, — que lui seul peut traiter, — que la moindre imprudence peut compromettre, — qui demande, par conséquent, une vigilance continuelle, — qui est absolument irréparable s'il meurt avant de l'avoir parfaitement réglée; pour le déterminer enfin à se garantir d'une éternité de supplices, et à se procurer une éternité de bonheur.

Oui, nous le répétons, c'est un problème insoluble, que la froide insensibilité d'un homme couvert de péchés, séparé de l'enfer par ce je ne sais quoi si fragile que l'on nomme *la vie,* et disant stupidement à l'ami de son âme qui fait effort pour le sauver: « Que me voulez-vous donc? De grâce, » laissez-moi respirer et penser un peu à mes » affaires. »

Si la foi n'était pas là, ce langage serait tout naturel ; mais quand on la possède, convenons qu'il est totalement inexplicable.

Il y a certains hommes frappés d'un aveuglement tel, qu'ils croient en quelque sorte qu'on doit leur savoir gré de se convertir. Ils regardaient déjà comme un grand acte de douceur et de tolérance, de recevoir sans se fâcher les conseils que leur donnaient des amis dévoués ; et quand, subjugués par ces conseils, ils se déterminent à revenir à Dieu, ils le font quelquefois de si mauvaise grâce, qu'ils semblent rendre un service à celui qui les obsède par les importunités de son zèle, et qu'il doit être content d'eux, comme on l'est d'une personne qui consent à faire un grand sacrifice pour plaire à un ami. Ils s'aveuglent au point de ne pas voir que ce n'est point un service que l'on sollicite de leur obligeance, mais que c'est un grand acte de compassion qu'on leur demande pour eux-mêmes.

Sans doute, cet ami chrétien qui brûle du désir de faire partager le bonheur qu'il goûte ; ce prêtre zélé qui prie, qui travaille, qui prêche pour les gagner à Jésus-Christ ; cette tendre mère, cette pieuse Monique qui couvre de baisers et de larmes son cher Augusiin ; cette épouse chérie qui frémit à la pensée d'être séparée dans l'éternité de celui qu'elle aime tant sur la terre ; sans doute ces diverses personnes désirent avec une vive ardeur la conversion des pécheurs auxquels elles s'intéressent ; sans doute, pour obtenir cette conversion, elles se determineraient par un effort de zèle et de charité à de très-grands sacrifices ; mais pourtant, est-ce de leur propre affaire qu'il s'agit ? Leur salut

personnel sera-t-il compromis parce que les tentatives de leur zèle auront été infructueuses ? Évidemment non. Il y a plus, chacune de ces tentatives étant un acte de vertu très-méritoire, recevra sa récompense, et une récompense éternelle, du Dieu juste et bon qui demande les efforts, mais qui n'exige pas le succès. De qui donc, en définitive, s'agit-il ici, si ce n'est du pécheur qui ne veut pas voir que c'est lui qui va périr, et que l'on veut préserver d'une irrémédiable infortune ? Ah ! s'il voyait les choses comme elles sont en effet, il rougirait de ses inconséquences ; et bien loin de penser qu'on doit lui savoir gré de consentir à sauver son âme, il tomberait aux pieds de ceux qui l'y auraient déterminé par l'insistance de leur zèle, et ne verrait en eux que des libérateurs.

Malheureusement rien n'obscurcit l'intelligence, au regard du salut, comme le péché. Les ténèbres qu'il répand dans l'âme sont si épaisses, que la vérité, malgré tout son éclat, ne peut souvent parvenir à les dissiper. Tel homme, sur tout autre point que celui de la religion, brille par son talent ; vous admirez en lui le jurisconsulte éclairé, le philosophe judicieux, le littérateur distingué, le mathématicien profond, tout ce que vous voudrez en fait de science profane. Sur toutes ces matières, il vous étonne par l'étendue de ses connaissances, par la finesse de ses aperçus, par la délicatesse de son goût, par la justesse de ses raisonnements. Vous l'accompagnez avec bonheur dans ses excursions scientifiques ; vous ratifiez mot pour mot tout ce qu'il dit ; vous marchez côte à côte sur le terrain de la science sans vous froisser jamais, du

moins en matière tant soit peu notable ; et si c'est la première relation que vous ayez avec cet homme, vous vous dites tout bas qu'il sera très-aisé de convaincre un esprit si juste de la nécessité de revenir à la pratique de la religion. Hélas ! vous vous trompez. Abordez le terrain religieux ; démontrez à l'incrédule les vérités de la foi, et à l'homme qui a la foi, la nécessité d'en pratiquer les œuvres ; à l'instant même, aux étincelantes lumières que vous admiriez tout à l'heure, va succéder une obscurité complète. Cet homme qui vous éblouissait par l'éclat de sa science, vous étonne et vous déconcerte par les pitoyables arguments qu'il vous jette à la face, par les inconséquences dans lesquelles il s'engage, par les absurdités qu'il débite ; ce n'est plus un homme qui raisonne, c'est un enfant qui babille ; on ne sait où sa raison s'est réfugiée ; il en a éteint le flambeau, et il court à l'aventure sans que la vérité le puisse saisir.

C'est un des secrets mystères de la justice divine à l'égard des savants du monde, qui sont si souvent remplis d'eux-mêmes et bouffis d'orgueil. Pour les punir, Dieu permet que les vérités saintes qui éclairent les humbles laissent ces orgueilleux dans les ténèbres. Que de science dans les génies du siècle d'Auguste, à l'aurore du christianisme ! Que de simplicité, au contraire, chez les pêcheurs de Galilée ! Eh bien ! c'est la faiblesse qui confondra la puissance ; ce sont les pêcheurs qui confondront les génies : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Cette lumière accordée aux humbles et refusée aux superbes, est un fait admira-

blement constaté par ces paroles de Jésus-Christ à son Père : « Je vous rends gloire, ô mon Père, » Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous » avez caché ces choses aux sages et aux pru- » dents, et que vous les avez révélées aux pe- » tits. »

II. — Nécessité indispensable du salut.

Essayons, en faisant appel à la divine miséricorde, essayons de convaincre le pécheur de la nécessité de mettre parfaitement en règle la grande affaire du salut de son âme. Nous allons peser avec soin toutes nos expressions, afin de ne rien dire qui ne soit exactement vrai dans toute la rigueur du terme, et qui ne porte avec soi la lumière et la conviction jusqu'au fond de l'âme. Entrons en matière et procédons méthodiquement.

Quand on a plusieurs affaires à traiter, c'est par la plus importante, et par celle qui presse le plus que l'on doit commencer. Voilà un premier principe qu'aucun homme sage ne s'avisera de contester ; et bien certainement si une voix s'élevait pour le contredire, mille autres la couvriraient à l'instant par un murmure de désapprobation, peut-être même de dédaigneuse pitié.

En effet, qui ne sait que tous les jours nous faisons dans nos affaires temporelles l'application de ce principe ? Quel est celui qui ne laisse pas de côté une affaire dont il s'occupait, pour s'appliquer à une autre plus urgente et plus grave qui se présente à régler ? Serait-il sage celui qui, pour ne pas interrompre une affaire peu importante, en négligerait une bien plus considérable qui récla-

merait impérieusement et immédiatement tous ses efforts et son application ? Serait-il sage, par exemple, celui qui, pour ne pas interrompre une petite affaire de ménage, abandonnerait sa maison aux ravages d'un incendie qu'il serait en son pouvoir d'arrêter dès le principe ? Nous croirions faire injure à nos lecteurs en insistant davantage sur une vérité si claire, si universellement reconnue, et dont ils sont tous si profondément convaincus. Concluons donc, et admettons comme un principe incontestable, que lorsque nous avons plusieurs affaires à traiter, si nous ne pouvons les traiter en même temps, c'est par la plus importante, et par celle qui admet le moins de délais, que nous devons commencer.

Ce principe une fois posé et admis, que devons-nous faire ? Nous devons, si nous sommes sages, voir parmi toutes nos affaires quelle est la plus grave et la plus urgente. Ceci est si simple et si clair, qu'un enfant de huit ans d'une intelligence ordinaire le comprendrait à merveille. En effet, si je suis convaincu que c'est par l'affaire la plus importante que je dois commencer, il est évident que mon premier soin doit être d'examiner laquelle de toutes mes affaires est la plus sérieuse et la plus urgente.

C'est à cet examen que nous appelons les infortunés pécheurs, qui traitent avec tant d'insouciance la grande affaire du salut de leur âme. Puissent-ils ne pas fermer les yeux à la lumière qui va leur être présentée !

Vous avez donc des affaires, beaucoup d'affaires, et des affaires de différente nature à traiter ; c'est

vrai. L'un court après un emploi ; l'autre pense à un mariage ; celui-ci a une spéculation commerciale en tête ; celui-là fait des démarches pour acquérir une propriété ; l'un s'occupe de planter, l'autre de bâtir ; celui-ci entreprend un lointain voyage, celui-là se plonge au fond de son cabinet, et s'y livre à des études opiniâtres. Voilà des affaires, des affaires graves, sérieuses, importantes, très-importantes même si vous voulez. Nous admettons tout cela, et nous vous accordons sur ce point tout ce qu'il vous plaira, pourvu que, de votre côté, vous vous souveniez du principe que nous venons de poser et d'admettre, savoir que quand on a plusieurs affaires à régler, c'est par la plus grave et la plus urgente que l'on doit commencer.

Voyons donc si, parmi vos nombreuses affaires, il ne s'en trouve pas une plus sérieuse, plus importante, plus rigoureusement indispensable que celles que nous avons énumérées tout à l'heure.

Et d'abord qu'est-ce qu'une affaire grave et importante ? C'est celle qui, si elle est bien conduite et couronnée de succès, produit de très-grands avantages, et qui est suivie de très-grands malheurs si elle vient à échouer. Évidemment, une affaire de laquelle ne peuvent résulter ni de grands biens, ni de grands maux, n'est pas une affaire importante. Mais celle qui peut produire ou des avantages immenses, ou des désastres épouvantables, selon qu'elle est bien ou mal réglée, est, de l'aveu de toute personne sage, une affaire importante et très-importante. D'après cela, nous demandons à quelque pécheur que ce soit, pourvu qu'il ait conservé la foi, s'il peut avoir à traiter une affaire

aussi importante que celle d'où dépend pour lui — une éternité de bonheur — ou une éternité de supplices.

Écoutez, frères égarés, écoutez au fond de votre cœur la voix de Dieu qui s'y fait entendre pour vous sauver. Il ne s'agit plus de vous étourdir, ni de vous aveugler comme vous le faites si souvent en cette terrible matière. Non, le moment est venu où il faut arracher le funeste bandeau qui depuis si longtemps dérobe à vos yeux la céleste lumière. Dites donc, en présence de Dieu qui vous observe; en présence de votre conscience agitée dont vous étouffez si souvent la voix ; en présence du ciel ouvert sur votre tête, et de l'enfer entr'ouvert sous vos pieds... dites si vous avez, et si vous pouvez avoir à traiter une affaire aussi importante que celle d'où dépend pour vous — une éternité de bonheur — ou une éternité de supplices ! Répondez, pécheur, répondez.

Au reste, si vous voulez voir plus clairement encore la distance infinie qui se trouve, sous le rapport de l'importance, entre vos affaires temporelles et cette grande affaire de votre éternité, mettons-les quelques instants en regard, et vous verrez combien l'une est grave et imposante, et combien les autres, comparées à celle-là, sont petites et mesquines. Produisez-les donc ces affaires qui ont la prétention de se comparer à celle que Jésus-Christ appelle si justement l'*unique nécessaire*.

Si je manque cet emploi ou ce mariage, je ne retrouverai peut-être pas une aussi belle occasion de figurer dans le monde, et de m'y établir avec avantage. — C'est peut-être vrai ; mais ce qui est

absolument certain, ce qui n'admet aucun *peut-être,* aucune ombre de doute, c'est que si vous manquez à traiter comme il faut la grande affaire de votre salut, vous serez précipité corps et âme au fond des enfers pour toute l'éternité.

— Si je n'entreprends pas ce voyage, je ne réaliserai pas les bénéfices qui me sont proposés. — C'est peut-être vrai ; mais si vous négligez la grande affaire de votre éternité, les richesses du ciel, qui valent infiniment mieux que tous vos bénéfices, sont perdues pour vous, et l'enfer avec toutes ses horreurs devient votre partage.

— Si je ne me hâte d'acquérir cette propriété, je cours risque de la voir acquise par un autre, car plusieurs la convoitent. — C'est peut-être vrai ; mais si vous ne vous hâtez pas de gagner le ciel, qui vaut mieux, je pense, que toutes les propriétés de la terre, vous courez le risque effroyable de tomber demain peut-être, et pour toujours en enfer.

— Si je manque cette spéculation, je suis ruiné. — C'est peut-être vrai ; mais si vous manquez le ciel, vous êtes perdu, ruiné, damné sans ressource.

Eh bien ! avez-vous encore quelques grandes affaires à produire ? Montrez-les, et vous verrez si, en comparaison de celles que la foi leur oppose, toute leur importance ne va pas s'effacer et s'évanouir. Toujours avec vos affaires soi-disant importantes, toujours vous roulerez dans la sphère du temps ; et nous, quand nous vous rappellerons votre grande affaire, toujours nous vous confondrons, nous vous dominerons, nous vous frapperons de stupeur en vous montrant du doigt la grande et terrible éternité, dans laquelle une fois

plongé, vous n'aurez ni assez de soupirs, ni assez de larmes pour expier votre criminelle insouciance.

Plaçons-nous au reste à votre point de vue, et mettons les choses au pis. Supposons que toutes vos affaires temporelles sont perdues et ruinées à jamais ; que votre fortune tout entière a disparu, que votre honneur est flétri, que vos dignités vous sont ravies, que vos amis vous trahissent, que vos parents même vous persécutent, que des maladies cruelles vous rongent et vous dévorent, que des peines cuisantes vous consument ; en un mot, que tout ce qui peut, temporellement parlant, rendre un homme malheureux sur la terre est venu fondre en un instant sur vous..... Ah ! pauvre ami, assurément, nous vous plaindrons du fond de notre âme ; nos entrailles seront émues de compassion, et si nous ne pouvons vous consoler autrement, du moins nous mêlerons nos soupirs à vos soupirs, nos larmes à vos larmes, et nous tâcherons de vous faire voir tout ce qu'il y a de tendresse au fond du cœur d'un ami chrétien qui vous aime en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Mais après ce témoignage de compassion chrétienne, nous vous transporterons sur les hauteurs de la foi, de cette foi qui est la vôtre, et nous vous dirons : Mettez ordre à l'affaire de votre salut ; réglez vos comptes avec votre conscience et avec Dieu, et puis levez la tête et dites avec assurance : Quelques jours de peine et de misères.... — *Quelques jours,* entendez-vous ? — et une éternité de bonheur dans le ciel ! Quelques jours de larmes, de soupirs, de privations pénibles... et une éternité de délices dans le sein de Dieu même !

Nous le demandons à tout homme de bonne foi, dont la passion n'a pas encore totalement perverti la raison ; en présence de ces vérités si claires et si palpables, ne doit-on pas avouer que nos prétendues affaires dont nous aimons à rehausser l'importance , méritent à peine le nom d'affaires, si on les compare à celle qui doit nécessairement aboutir aux délices du ciel ou aux supplices de l'enfer?

Mais au reste, et ceci va tout concilier, est-ce que par hasard ces affaires temporelles dont on se fait autant de prétextes pour retarder indéfiniment celle du salut, ne peuvent pas marcher de front avec elle? Si ces affaires sont des œuvres de péché ; si elles ont pour objet l'injustice, la vengeance, le libertinage ou l'impiété, n'en parlons point ; ensevelissons-les dans une éternelle réprobation ; ce ne sont point des affaires, mais des crimes ; encore une fois, n'en parlons point. Mais si, comme il est fort probable, ce sont les affaires ordinaires de la vie ; si ce sont des affaires légitimes au fond, honorables même aux yeux de Dieu et des hommes, nécessaires peut-être au point de vue social ; où donc a-t-on vu qu'il fallait les mépriser et les négliger pour ne s'occuper que de l'affaire du salut? En quelle page de l'Évangile trouvera-t-on cette morale? Non, ces affaires ne doivent point être négligées ; non, si on ne les mulitiplie pas outre mesure, ce que la prudence humaine désapprouverait comme la religion, elles ne mettront pas obstacle à l'affaire du salut. Voyez cette masse de chrétiens fidèles dont vous enviez peut-être la paix et le bonheur ; leurs

affaires temporelles sont-elles en désordre? Abandonnent-ils leur famille, leurs occupations, et les divers travaux inhérents aux emplois qu'ils exercent, pour se retirer dans les solitudes où Dieu ne les veut pas? Non certes ; ils restent au milieu du monde pour l'édifier par la sainteté de leur vie, et pour être autant de preuves vivantes qu'il est possible et très-possible de sanctifier ses travaux et de soigner les affaires du temps, sans préjudicier à celle de l'éternité.

Prenons ces hommes de Dieu pour modèles, afin de ne pas les avoir pour accusateurs au grand jour des vengeances.

III. — Objections et vains subterfuges du pécheur.

— L'affaire du salut, dit-on, présente des difficultés insurmontables.

— Insurmontables ! vous n'y pensez pas ; ce mot est un blasphème. — Comment cela? — C'est facile à comprendre. Dieu commande le salut à tous les hommes, et sa volonté formelle est que tous soient sauvés : *Omnes homines vult salvos fieri.* Or, s'il y a des difficultés réellement *insurmontables* dans l'affaire du salut, il faut dire que Dieu commande à sa créature des choses impossibles : commander l'impossible serait injuste, et accuser Dieu d'injustice, c'est un horrible blasphème.

Revenons à votre objection. Le salut vous offre des difficultés insurmontables ! Qu'avez-vous fait, je vous prie, pour surmonter ces difficultés? Il est écrit dans nos saints Livres que nous n'avons qu'à

demander le secours de Dieu pour l'obtenir, et qu'avec ce secours nous sommes victorieux et invincibles. Si c'était un homme qui vous eût fait cette promesse, vous pourriez suspecter sa sincérité et vous défier de ses protestations ; mais c'est Jésus-Christ même qui vous dit formellement : *Demandez et vous recevrez.* Assurément on n'a pas coutume de mettre au rang des choses difficiles, celles qu'il ne faut que demander pour les obtenir. Mais demandez-vous le salut de votre âme ? Où sont les prières que vous avez faites avec ferveur et persévérance pour obtenir la grâce de renverser les obstacles qui vous découragent ? Il en est plusieurs qui les ont faites, ces prières, et qui en les faisant sont parvenus à surmonter ce que vous déclarez insurmontable. Priez comme eux, et vous verrez si Dieu n'exauce pas vos prières comme celles de tant d'autres.

Le salut est très-difficile ! Et quand cela serait vrai ; est-il nécessaire ? ou ne l'est-il pas ? S'il est nécessaire ; s'il est d'une nécessité absolue, indispensable, et qui n'admet pas que l'on s'y soustraie par de vains subterfuges, la difficulté de l'exécution n'est plus une excuse. Or vous savez bien qu'il est nécessaire ; et quand Jésus-Christ le déclare tel, et ajoute que, parmi toutes nos affaires, il n'y a que celle-là qui soit réellement nécessaire, *unum est necessarium,* vous ne voudrez pas sans doute lui donner un démenti.

Nous ne comprenons pas assez ce qui c'est qu'une affaire rigoureusement nécessaire, et nous confondons souvent sur ce point l'importance avec la nécessité. C'est une erreur que fait parfaitement

ressortir Bourdaloue avec son inflexible logique ?

« Entre une affaire d'une importance extrême, » dit-il, et une affaire d'une absolue nécessité, la » différence est essentielle. Qu'on me fasse en» tendre qu'une affaire est importante pour moi et » très-importante, je conçois précisément par là » que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il » s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu » pour moi et qu'il ne me restera plus rien. Mais que » ce soit une affaire absolument nécessaire et seule » nécessaire, je conclus et je dois conclure que si » je venais à la perdre, tout me serait enlevé et que » ma perte serait entière et sans ressource. Or, tel » est le salut..... Je ne puis me passer du salut, » car c'est de là que dépend mon bonheur pendant » toute l'éternité. Je puis au contraire me passer » de tout ce que je vois dans le monde ; je puis me » passer des richesses, des honneurs, des plaisirs » et des divertissements du monde. Tout cela, il » est vrai, ou une partie de tout cela peut m'être » utile par rapport à la vie présente ; mais je puis » me passer de cette vie présente elle-même, et il » faudra bien, tôt au tard, que je la perde. Par » conséquent, je n'ai de fonds à faire que sur le » salut ; c'est là que je dois tendre incessamment, » uniquement, nécessairement, à moins que, par » un affreux désespoir, je ne consente à être in» failliblement, pleinement et éternellement mal» heureux. Terrible alternative : ou un malheur » éternel, qui est la damnation ; ou une éternelle » béatitude, qui est le salut ! Voilà sur quoi je suis » obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun » tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point

» d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à » moi, et il ne me sera jamais ravi ; si je me » damne, l'enfer devient irrémissiblement mon » partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir (1). »

On doit voir, à la lumière de ces raisonnements sans réplique, que l'affaire du salut n'est pas seulement importante et très-importante, mais qu'elle est absolument nécessaire. Or nous l'avons déjà dit, quand la nécessité d'une affaire est démontrée, la difficulté qu'elle présente n'est plus une excuse pour se dispenser de la traiter.

Au reste, pourquoi s'exagérer cette difficulté, quand l'expérience de tous les jours démontre que, dès que l'on entreprend généreusement de se donner à Dieu, on est étonné de voir avec quelle facilité on renverse une multitude d'obstacles que l'on croyait insurmontables ?

— Il est vrai, dit le pécheur, je néglige l'affaire de mon salut ; mais j'ai confiance en la divine miséricorde : Dieu ne m'a pas fait pour me damner. — C'est encore Bourdaloue qui détruit en peu de mots cette fausse ressource du pécheur : « *Dieu » ne m'a pas fait pour me damner*... Non, sans » doute ; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour » l'offenser. Vous renversez toutes ses vues, de » quoi vous plaignez-vous s'il change à votre » égard l'ordre de sa Providence ? Quoiqu'il ne » vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez ; » ne vous étonnez plus que, quoiqu'il ne vous ait » pas fait pour vous damner, il vous damne. »

— Pour se sauver, dit-on encore, il faut mener

(1) *Pensées* de Bourdaloue.

une vie chrétienne ; or les obligations qu'impose cette vie sont fatigantes et ennuyeuses.

Cette objection vient évidemment se briser contre la démonstration que nous avons établie de la nécessité indispensable du salut. L'ennui que peut nous causer une vie chrétienne n'autorisera jamais à se dispenser de mener une telle vie, si elle est nécessaire, comme elle l'est en effet, pour assurer le succès de l'affaire du salut. Mais est-il bien vrai que la vie chrétienne soit aussi ennuyeuse que les mondains se le persuadent ? De bonne foi, n'est-ce pas plutôt chez eux que chez les chrétiens fidèles que l'ennui se rencontre ? Le chrétien qui travaille sérieusement à son salut, place son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et sociaux, dans le calme de sa conscience, dans le soin qu'il prend de s'assurer une félicité éternelle, dont il ressent déjà comme un avant-goût dans ses communications affectueuses avec le Dieu qu'il adore. Allez donc lui persuader qu'il s'ennuie, et essayez de le lui démontrer ; il vous répondra, soyez-en sûr, par un doux sourire et par un profond gémissement sur votre aveuglement et votre misère.

Les obligations de la vie chrétienne sont ennuyeuses ! « En avez-vous de plus importantes » ou de plus agréables ? répond un auteur trop » peu connu (1). Prier Dieu, réfléchir sur soi-même » pour redresser son cœur, se nourrir d'une lec- » ture solide et instructive, travailler à la sancti- » fication de son âme et au soulagement du

(1) Villiers, *Pensées et Réflexions sur les égarements des hommes*, etc., t. I, p. 41.

» prochain, sont-ce des occupations plus désa-
» gréables que de s'assujettir à des bienséances
» forcées, que de se livrer, en ouvrant sa maison,
» à l'inutilité et à la gêne de cent visites frivoles,
» que d'aller et venir de maison en maison sans
» affaires et sans dessein, que de passer les nuits
» à lire les aventures chimériques d'un héros fa-
» buleux ? Sont-elles plus ennuyeuses que de
» calculer des dépenses, que de déchiffrer des con-
» trats, que de se coller nuit et jour sur un siége,
» essuyant toutes les révolutions d'un jeu taciturne
» et querelleux, où la tête s'épuise autant que la
» bourse ; que de passer sa vie à dire d'heure en
» heure que ferons-nous, sans trouver jamais rien
» à faire ? »

Non, la vie chrétienne n'est pas une vie fatigante et ennuyeuse ; elle ne le serait que si l'on voulait allier dans sa conduite ce que la religion prescrit avec ce qu'elle condamne ; alors, sans doute, ne goûtant pleinement ni les fausses joies du monde, ni les joies pures de la vertu, on se trouverait dans un état de tiraillement pénible. Mais qu'on se donne à Dieu avec cette sainte générosité qu'il bénit toujours, et l'on verra si la vie chrétienne n'est pas une source abondante de consolations et d'ineffables jouissances.

— Quoi qu'il en soit, dira-t-on peut-être, l'Évangile est austère ; ne nous dit-il pas que, pour sauver son âme, il faut porter sa croix, la porter tous les jours, se renoncer soi-même et suivre Jésus-Christ ?

« Ne croirait-on pas, dit encore l'abbé de Vil-
» liers, que ceux qui se font ce caractère de la

» vie chrétienne, sont des gens qui nagent dans
» les plaisirs et dans la joie, et qui n'ont pas un
» moment de trouble et de chagrin dans la vie?
» Cependant il n'y a aucun de ces gens-là qui soit
» et qui se dise heureux. Quelque vie qu'on se
» propose, on y trouve des chagrins et des peines.
» Quand la vie chrétienne serait une vie de con-
» trainte, serait-elle en cela différente de celle
» qu'on mène dans le monde lorsqu'on en veut
» suivre les lois, les caprices, les étiquettes et
» les modes? On se fait un devoir de se con-
» traindre pour le monde, et l'on ne veut pas
» s'en faire un de se contraindre pour Dieu et
» pour sauver son âme. Quel repos cependant le
» monde peut-il faire espérer qui soit égal à celui
» d'une bonne conscience? »

Qu'il y a de bon sens et de vérité dans ces paroles! et quels fruits admirables de salut elles produiraient si elles étaient méditées de sang-froid, dans le silence des passions et sous l'œil de Dieu.

Au reste, ce n'est pas entendre sa religion, que de se laisser rebuter par l'idée de *porter sa croix.* Qu'est-ce en effet que porter sa croix? Est-ce courir au désert, s'y nourrir de racines et de miel sauvage, se couvrir le corps d'un affreux cilice, déchirer sa chair par une discipline sanglante et se dévouer à des austérités de tout genre? Non assurément. Qu'est-ce donc que porter sa croix? c'est réprimer ses passions en ce qu'elles ont d'excessif et de déréglé, ce qui, au dire des philosophes païens eux-mêmes, est plutôt un principe de bonheur qu'une source de peines, puisque ce

sont nos passions qui font nos maux véritables, et puisqu'elles nous font payer excessivement cher les fausses jouissances qu'elles nous procurent.

Qu'est-ce encore que porter sa croix? C'est se soumettre aux pénitences que l'Église nous impose avec la tendresse d'une mère qui sait combien elles nous sont nécessaires, et combien nous serions peu disposés à les pratiquer si nous étions abandonnés à nous-mêmes ; pénitences, au reste, dont elle nous dispense avec une indulgence toute maternelle, dès qu'elle connaît nos infirmités.

Qu'est-ce enfin que porter sa croix? C'est souffrir librement, pour l'amour de Dieu, avec patience et résignation, les peines courantes de la vie qui sont communes aux justes et aux pécheurs, et que l'on est contraint de souffrir malgré soi dans les accidents inévitables de la condition humaine. Puisque ces peines sont ici-bas le partage de l'humanité, et que les mauvais chrétiens comme les bons ne peuvent s'y soustraire, seront-elles plus pénibles si on les supporte avec patience que si on les accueille avec murmure? N'est-il pas même évident que la certitude de recevoir dans le ciel la récompense des peines endurées patiemment sur la terre, émousse la pointe de la douleur et la fait supporter avec plus de courage, surtout quand on s'inspire de la croix de Jésus dont la vue seule est une leçon de patience et de résignation?

— Mais ne faudra-t-il point que j'abandonne mes plaisirs et que je renonce aux divertissements du monde, si je veux travailler sérieusement à l'œuvre de mon salut?

Si vos plaisirs sont criminels il est évident qu'il en faut faire à Dieu le sacrifice ; cela ne peut pas faire la matière d'un doute.

Si vos plaisirs sont licites, la loi de Dieu ne vous en interdit que l'excès, qui dégénérerait en perte de temps et en une foule de désordres que les vrais sages, même hors du christianisme, condamnent comme la religion.

C'est une illusion déplorable et malheureusement fort commune, de se figurer qu'il n'y a plus de bonheur ni de vraies jouissances pour celui qui s'occupe sérieusement de sauver son âme. Comme on est tout au plaisir et à ses passions, on envisage avec une sombre horreur la vie de celui qui se prête au monde sans l'aimer, et qui tient constamment ses passions en bride. Nous devrions pourtant être désabusés de cette erreur par ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Que d'hommes ne connaissons-nous pas, idolâtres comme nous autrefois, et plus que nous peut-être, du monde et des passions, lesquels ayant ouvert les yeux à la lumière, ont pris généreusement la détermination de se donner à Dieu et d'embrasser son service !

Allez voir un de ces vrais sages qui descend dans sa conscience sans y trouver le remords, qui passe auprès d'un cimetière sans trembler, qui voit une fosse ouverte sans pâlir, qui entend tomber la terre sur un cercueil sans frissonner, qui n'a rien à changer dans sa conduite si la mort vient ce soir frapper à sa porte, qui enfin contemple l'éternité d'un regard tranquille, peut-être même le sourire sur les lèvres. Allez voir cet homme

de Dieu que tout le monde estime, que les pauvres appellent leur père, et pour lequel l'impiété même sait trouver des éloges ; allez le voir, cet homme que la prière rend heureux, qui ne s'ennuie plus devant Dieu, et qui laisse tomber de douces larmes au pied des autels où il adore son Sauveur ; allez le voir, et il vous dira s'il regrette ce qu'il a quitté, et s'il se repent d'avoir grossi le nombre des chrétiens fidèles. Puis, après ce beau spectacle, allez au milieu du monde, et tâchez de trouver un de ses sectateurs qui jouisse d'un bonheur aussi pur, aussi solide, aussi complet. Cherchez dans ces salons étincelants où la folie agite bruyamment ses grelots, comme pour étourdir tant de consciences malades ; cherchez sur le parquet de ces salons dorés, cherchez quelques larmes que l'ivresse du bonheur y ait fait répandre; mais non, ne cherchez point ; vos recherches seraient vaines ; ce n'est qu'aux pieds de Dieu que le cœur surabonde de consolation, et que les yeux répandent de délicieuses larmes.

Pourquoi faut-il, hélas ! qu'on ait tant de répugnance à travailler au salut de son âme, quand ce travail est payé par de telles jouissances ?

« Qu'attendons-nous pour nous convertir ? s'écrie Bossuet, quelle dureté est semblable à la » nôtre ! Attendons-nous que Dieu ressuscite des » morts pour nous instruire ? Il n'est point néces- » saire que les morts reviennent... Les vérités de » l'éternité sont assez bien établies ; nous n'avons » rien que de faible à leur opposer ; c'est par pas- » sion, et non par raison, que nous osons les com- » battre. Si quelque chose les empêche de régner

» sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est
» que le monde nous occupe ; c'est que les sens
» nous enchantent ; c'est que le présent nous en-
» traîne... Si nous sommes assurés qu'il viendra
» un dernier jour où la mort nous forcera de con-
» fesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mé-
» priser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser
» par force (1) ? »

« Faites pénitence, dit-il ailleurs, tandis que le
» médecin n'est pas encore à vos côtés, vous don-
» nant des jours et des heures qui ne sont pas en
» sa puissance, et toujours prêt à philosopher ad-
» mirablement de la maladie après la mort. Con-
» vertissez-vous de bonne heure ; que la pensée
» en vienne de Dieu et non de la fièvre, de la raison
» et non du trouble, du choix et non de la force ni
» de la contrainte (2). »

CHAPITRE V

Le Péché.

Le péché seul ruine l'affaire du salut. Après avoir établi la nécessité du salut, nous devons donc attaquer sans délai le péché qui lui fait obstacle.

C'est encore un point sur lequel se produit d'une manière bien frappante chez l'homme, l'opposition complète entre sa croyance et ses œuvres. Demandez au chrétien prévaricateur qui néglige

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*
(2) *Oraison funèbre du P. Bourgoing.*

depuis longtemps le salut de son âme, ce que c'est que le péché, et très-certainement il vous dira sans balancer que c'est une désobéissance à la de loi Dieu, une transgression libre de cette divine loi.

Cette simple réponse qui est juste, qui est théologique, considérée sans commentaire avec une attention sérieuse, ne doit-elle pas faire voir aussitôt que, puisque le péché est une désobéissance à la loi de Dieu, le pécheur est un sujet révolté, un serviteur insolent, un enfant ingrat, qui ose opposer résolûment sa volonté à la volonté divine ; qui, par conséquent, fait injure à Dieu et outrage sa souveraine majesté. Tout le monde sait qu'il ne faut point ici de longs raisonnements pour arriver à conclure que Dieu étant l'autorité suprême, le Créateur de toutes choses, le juge inflexible des actions des hommes, c'est une véritable folie de la part du pécheur, d'oser se révolter contre celui qui peut en un clin d'œil le frapper de mort et le plonger en enfer.

Cette conséquence n'est-elle pas toute naturelle ? Faut-il déployer les ressources de l'éloquence, ou recourir aux industries de la dialectique pour faire ressortir sa justesse ? Non assurément ; cela se voit, cela se déduit de soi-même. Eh bien ! cette conséquence si naturelle, le pécheur ne la déduira point, ou s'il la déduit, ce ne sera qu'en spéculation et nullement en pratique. Il dira : C'est vrai, le péché est horrible, c'est un outrage fait à Dieu par sa créature, et cet outrage, vingt fois, cent fois par jour peut-être, il s'en rendra coupable sans qu'on le voie plus triste, plus soucieux, plus in-

quiet, et moins ardent à rechercher les vains plaisirs que le monde et ses passions lui procurent.

Q'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, et comment daignez-vous encore penser à lui, quand il ne pense à vous que pour mépriser vos ordres et braver vos foudres ? *Quid est homo quod memor es ejus?*

Nous l'avouons, en présence de cette froide insensibilité du pécheur ; en l'entendant se condamner lui-même et ne tenir aucun compte de cette condamnation ; en le voyant braver la colère de Dieu comme s'il dépendait de lui d'en arrêter à son gré les funestes effets ; en considérant cette froide impassibilité et ce rire d'insensé, sur les bords de l'abîme infernal où il sait que ses péchés peuvent le précipiter à chaque instant ; nous nous sentons profondément abattu, découragé, tenté même de renoncer à convaincre celui qui oppose à toute conviction une infranchissable barrière. Et pourtant, non, nous ne céderons pas à cette tentation ; nous ferons effort pour surmonter le découragement qui nous gagne, et nous espérons de la divine miséricorde qu'elle nous suggérera quelques bonnes pensées qui produiront dans la conscience du pécheur de salutaires remords.

Mais ici l'embarras du choix se fait vivement sentir ; les raisons qui combattent le pécheur sont si nombreuses et si convaincantes, qu'on ne sait, dans l'impossibilité où l'on est de les produire toutes, auxquelles il convient de donner la préférence.

Le péché est si odieux de sa nature ; il renferme quelque chose de si révoltant et de si difforme, qu'il n'offre pas un seul aspect qui rend tant soit

peu plausibles les raisons que croit avoir le pécheur pour le commettre. Essayons de mettre en relief les traits qui le caractérisent.

I. — Caractère du péché.

Nous aimons ce qui est beau : quelle que soit la corruption de notre cœur, la beauté morale, la beauté de la vertu nous séduit encore ; si nous la profanons par notre conduite, nous admirons au fond de l'âme ceux qui la pratiquent. Eh bien ! cette vertu qui nous charme, le péché en est le bourreau ; c'est lui qui l'immole et qui la sacrifie. Il n'est pas un péché qui ne blesse une vertu.

Nous aimons ce qui est sage et harmonieusement disposé. Quel que soit le désordre de notre conduite, nous avons dans l'âme un fonds de droiture qui nous fait estimer et aimer ce qui est en règle. Eh bien ! cette règle, cette sagesse, cette constante harmonie, le péché la bouleverse et la détruit de fond en comble ; il l'attaque jusque dans sa source, jusqu'en Dieu même qu'il voudrait, s'il le pouvait, rendre complice de son désordre en lui arrachant le privilége de l'impunité pour un mal qu'il abhorre. Disons plus, cette sagesse, le péché *seul* lui porte atteinte. Toutes les créatures la respectent, obéissent à Dieu et le bénissent chacune à sa manière ; le péché seul trouble l'harmonie de l'univers et dérange, autant qu'il le peut faire, les combinaisons régulières de l'éternelle sagesse.

Nous aimons ce qui est grand, noble, distingué. Quel que soit notre abaissement comme pécheurs, nous ne cessons pas d'être hommes ; et comme

hommes, nous portons au fond de l'âme le sentiment de notre dignité primitive. Eh bien ! le péché avilit cette dignité, ravale cette grandeur, ternit cette noblesse. Élevés jusqu'à Dieu quand notre âme est sans tache, le péché nous dégrade dès que nous le commettons ; il nous ravit le titre d'enfant de Dieu ; il nous chasse du ciel comme autrefois Adam du paradis terrestre, et nous asservit au démon, ange déchu lui-même, dont la gloire s'est changée en éternel opprobre.

Nous aimons ce qui est bon. Les monstres seuls résistent aux charmes de la bonté ; la rigueur rebute, comprime, endurcit quelquefois notre cœur ; mais la bonté le dilate, l'attire, le gagne et le subjugue. Eh bien ! cette bonté qui, chez l'homme, n'est qu'une goutte émanée de la source infinie de bonté qui est en Dieu, le péché la repousse, la combat et l'attaque jusque dans le cœur du divin Père où elle a son siége. Oui, le péché nous rend mauvais ; car n'est-ce pas le comble de la malice que d'offenser un Dieu qui, après nous avoir créés par pure bonté, continue de nous faire sentir à chaque instant les effets de sa tendresse ?

Nous aimons ceux qui nous aiment. Oh ! oui, nous l'éprouvons tous les jours, l'amour attire l'amour. L'homme le plus vil et le plus abject, si nous pouvons acquérir la certitude qu'il nous aime, qu'il nous est cordialement attaché, nous détournons les yeux de son abjection pour ne voir que son amour ; et son amour appelle notre amour ; et nous l'aimons malgré sa difformité qui le rend odieux à tout le monde. Allons plus loin et plus bas ; l'animal lui-même, s'il peint on amour dans

ses mouvements empressés et les caresses qu'il nous prodigue, ne trouve pas notre cœur froid et insensible ; nous lui rendons caresses pour caresses ; et le morceau que nous portons à notre bouche, nous aimons à nous en priver pour le lui offrir. Eh bien ! le péché détruit toutes les notions de l'amour ; il en pervertit les lois ; il en dénature les sublimes inspirations ; c'est le pécheur seul qui jette à Dieu l'offense et l'outrage en retour de l'amour infini qu'il lui témoigne. C'est lui qui, plus dur que le rocher, répond froidement : Je ne veux pas obéir, *non serviam,* à celui qui lui dit avec tant d'amour : Mon enfant, donne-moi ton cœur ; *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Nous aimons ceux qui, non contents d'avoir pour nous des sentiments d'amour et de bonté, traduisent ces sentiments en actes multipliés de bienfaisance ; oui, nous aimons nos bienfaiteurs, quand surtout leurs bienfaits sont continuels et d'une haute importance. Qui voudrait se voir imputer le crime odieux de l'ingratitude que tout le monde déteste ? — Personne. — Qui pourrait dire que la reconnaissance ne s'échappe pas de son cœur en présence d'un bienfait ? — Personne. — Vous vous trompez, pécheur, vous êtes cet homme-là, vous ! *Tu es ille vir.*

Comptez, si vous le pouvez, les immenses bienfaits dont la main de Dieu vous a comblé jusqu'à ce jour, les dangers dont il vous a préservé, la patience inépuisable avec laquelle il vous a attendu et vous attend encore, les avances qu'il vous fait tous les jours pour gagner votre cœur, et mille autres bienfaits dont l'énumération serait infinie ; eh bien !

le péché vous endurcit l'âme à tel point que vous regardez ces faveurs comme des biens qui vous sont dus, et que non-seulement vous ne remerciez pas celui qui vous les donne, mais que vous l'offensez à chaque instant, non par surprise et fragilité, mais volontairement, délibérément et sans remords. Vous allez plus loin, vous usez de ses dons mêmes pour l'offenser. Le corps qu'il vous a donné pour le lui consacrer et procurer sa gloire, vous le prostituez à la débauche. L'âme qu'il a créée à son image et qu'il vous a donnée pour le bénir, vous la souillez chaque jour de quelques nouveaux crimes. Le cœur qu'il a fait capable d'amour pour que vous l'aimiez de toutes vos forces, vous en faites le foyer des plus sales passions. Les créatures enfin, animées ou inanimées, qu'il vous a données pour de saints usages, vous les associez à vos désordres, et vous en faites autant d'instruments de vos iniquités et de vos révoltes. Dites encore, dites si vous pouvez échapper au reproche d'ingratitude ; dites si le péché n'a pas le funeste pouvoir de faire de vous un ingrat.

Nous aimons ceux qui s'imposent, pour nous combler de bienfaits, des privations et des sacrifices pénibles. Où trouver un cœur assez dur pour payer d'ingratitude un bienfaiteur si dévoué ? Où trouver ce cœur de bronze? — Chez le chrétien qui s'est vendu pour être assujetti au péché, selon l'expression de saint Paul, *venumdatus sub peccato?* Qu'il se place en face de Jésus-Christ, s'il ose soutenir son tendre regard ; qu'il le considère sacrifiant pour lui son honneur et sa gloire, cachant sa divinité sous les haillons de notre chétive nature, naissant

dans une vieille masure abandonnée, menant une vie d'artisan pour mieux dissimuler sa souveraine grandeur, et se condamnant à un état d'abjection tel, que saint Paul, en son langage inspiré, l'appelle un véritable anéantissement : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens.* Où trouvera-t-il un ami qui lui ait jamais témoigné un amour aussi fort ? Le trouvât-il, cet ami, serait-il un Dieu ? serait-il surtout un Dieu abaissé, humilié, rassasié d'opprobres pour une créature ingrate et rebelle qui ne tient aucun compte de ses humiliations et de ses sacrifices ? Péché ! voilà ton ouvrage ; voilà l'ingratitude que tu enseignes à l'homme qui a le malheur de te commettre !

Mais ce qui mettrait le comble à notre reconnaissance et à notre amour, ce serait la générosité d'un ami qui pousserait l'héroïsme du dévouement jusqu'à briser nos chaînes si nous étions esclaves, et s'en charger lui-même ; jusqu'à prendre notre place au fond d'une obscure prison pour nous en délivrer ; jusqu'à mourir enfin sur un échafaud de la mort la plus honteuse et la plus cruelle, pour nous sauver la vie. Si surtout ce tendre ami pouvait prévoir que l'ingrat pour lequel il se sacrifie de la sorte ne lui saura nul gré de ce qu'il fait pour lui : s'il savait même positivement qu'au lieu de le remercier, il se rangerait parmi ses ennemis et qu'il se ferait comme un jeu d'opposer à chaque instant l'outrage à la tendresse et l'ingratitude à l'amour ; si, dis-je, il prévoyait cette horrible conduite, et que, malgré cette prévision, il poursuivît cependant son œuvre de dévoûment, et mourût dans les tortures pour pour sauver cet indigne ami ; nous le demandons,

le monde aurait-il assez d'anathèmes pour foudroyer un tel monstre? C'est vrai, dira-t-on d'une voix unanime ; mais où trouver un ingrat si pervers et un ami si généreux ? — L'ingrat, vous le trouvez chez le pécheur obstiné dans son péché. — L'ami généreux, allez au calvaire ; c'est là qu'il va vous apparaître au haut de sa croix de bois, pâle, sanglant, défiguré, broyé sous le poids de la douleur, mourant par amour pour l'ingrat qui l'offense, et plaidant sa cause auprès de la Justice divine, par ces paroles qui amolliraient les rochers eux-mêmes s'ils les pouvaient comprendre : « Mon père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. » *Pater, ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt.*

Voilà, sans aucune exagération, ce que fait le péché, ou plutôt ce que fait le pécheur quand il se détermine à le commettre. Il était esclave, et esclave du démon ; Jésus l'a délivré de cet esclavage et en a pris sur lui-même la honteuse livrée : *Formam servi accipiens.* Il était condamné à une prison perpétuelle ; et cette prison, c'était l'enfer dont il lui était impossible de sortir par ses propres forces; Jésus est mort pour le délivrer de ces tourments éternels : « Il m'a aimé, s'écrie saint Paul, et il s'est livré pour me sauver : » *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Oui, le péché seul a été cause des abaissements étonnants et de la mort cruelle de Jésus ; sans le péché, pas de Calvaire. Le péché continue, non pas de faire souffrir Jésus, mais de l'outrager et de lui faire injure. Saint Paul allait même plus loin que nous, quand il disait aux pécheurs de son temps que, par leurs péchés de rechute, ils crucifiaient

de nouveau le Fils de Dieu autant que cela dépendait d'eux, et l'exposaient à l'ignominie : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes.*

Ces péchés innombrables que les hommes ont commis depuis le sacrifice sanglant de notre divin Sauveur, et que nous commettons, hélas ! tous les jours encore, Jésus les connaissait, puisque étant Dieu rien n'échappait à sa vue. Il voyait clairement l'indignité de notre conduite, l'abus et la profanation que nous devions faire de ses mérites et de son sang, l'ingratitude dont nous devions payer son amour ; il voyait tout cela, et cette vue, qui augmentait ses douleurs et provoquait sa colère, n'a fait, au contraire, qu'enflammer son amour et exciter sa miséricorde. L'indignité de notre conduite n'a pas épuisé sa tendresse, et n'a pas un seul instant suspendu l'effusion de son sang adorable. Il est mort, ce tendre ami ! il est mort, cet ami généreux et dévoué ! il est mort dans des tortures affreuses ! et c'est pour nous qu'il est mort ! pour nous, pécheurs ; pour nous, ingrats, qui ne lui savons gré de ses souffrances et de sa mort ; pour nous qui péchons encore malgré tant de raisons que nous avons de ne plus pécher jamais !

Qu'on dise si le péché ne renferme pas un caractère de noirceur et d'abomination, et si l'homme qui le commet ne mérite pas d'être stigmatisé comme ingrat.

Les caractères du péché sont vraiment hideux, et il semble difficile que le peu que nous venons d'en dire, n'inspire pas un vif sentiment d'horreur pour cette affreux désordre, qui met la créature faible

et misérable en état de révolte contre son Créateur, quoiqu'il n'ait pour elle que des bontés, et qu'il veuille l'associer à son bonheur éternel.

Cependant, comme la vue d'un mal, considéré en lui-même et dans la difformité de sa propre nature, nous touche souvent moins que la considération des terribles effets qu'il produit, nous allons voir les suites du péché, les biens dont il nous prive, le mal qu'il nous fait, même dès ce monde, et les maux effroyables dont il nous accable pendant l'éternité, si nous mourons avant d'en avoir obtenu le pardon.

II. — Effets et châtiments du péché.

La justice de Dieu étant un de ses attributs essentiels et nécessaires, il est impossible qu'elle ne récompense pas ce qui mérite récompense, et qu'elle ne châtie pas ce qui mérite châtiment. Le péché donc, qui est une provocation dirigée contre cette justice ; le péché qui est un outrage à l'infinie bonté de Dieu, ne peut en aucune façon se soustraire à la vengeance divine, à moins que le pécheur ne l'efface et ne le détruise par une conversion véritable et un sincère repentir. « Dieu, dit » un auteur déjà cité, ne peut regarder le péché » qu'avec une haine démesurée. Il le hait tellement » qu'il faut nécessairement, ou qu'il détruise le » péché dans le pécheur en réformant son cœur, » ou qu'il abîme le pécheur et le péché au fond des » enfers, pour y être l'objet éternel de sa juste » sévérité (1). »

(1) *Esprit de Nicole,* ch. XII.

Malheureusement, voilà ce que nous ne voyons pas, et ce qui ne fait sur nous qu'une impression légère. Emportés dans le tourbillon du monde et des passions, séduits pas nos sens, éblouis par le vain prestige du plaisir, ennemis de toute gène et de toute contrainte, habitués à une vie de distractions et d'irréflexion continuelle, nous faisons le mal par habitude et le bien par hasard ; nous rions comme des insensés quand il faudrait apaiser Dieu par nos larmes, et nous ne commençons à ouvrir les yeux à la vraie lumière, que quand la mort se présente pour nous les fermer.

En ce triste et désolant état, nous ne pouvons pas dire comme ce généreux martyr de Lyon : *Chez nous l'âme commande et le corps obéit.* Hélas ! c'est le contraire qui est vrai : l'esclave commande, et la souveraine est asservie. Aussi, quelle fausse idée n'avons-nous pas du péché, qui est pourtant la seule chose au monde que Dieu haïsse, puisque le pécheur même, il ne le hait qu'à cause du péché qui est en lui ! Quelle fausse idée n'en avons-nous pas !

Si c'est un péché de pensée, qu'est-ce pour nous qu'une pensée, cette ombre fugace qui n'est saisissable par aucun côté matériel ?

Si c'est un péché de parole, qu'est-ce à nos yeux qu'une parole que le vent emporte dès qu'elle est proférée ?

Si c'est un péché d'omission, qu'est-ce qu'un péché purement négatif qui se commet en ne faisant rien ?

Si même c'est un péché d'action, à moins qu'elle ne soit difforme et honteuse de sa nature, qu'est-ce

qu'une action si vite consommée, qui souvent n'offense personne, et dont la fragilité humaine plaide aussitôt la cause ?

Cet aveuglement de la plupart des hommes fait vraiment frémir ; car peut-on être plus éloigné du salut qu'en regardant comme des bagatelles ce qui le ruine sans ressource ? Pour rectifier nos vues, méditons ces paroles que Dieu nous adresse par un de ses prophètes : *Mes pensées ne sont pas vos pensées ; mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.*

Quand l'homme pèche, la chose du monde qui l'occupe le moins est précisément celle qui devrait absorber toutes ses réflexions, je veux dire l'outrage qu'il fait à la majesté infinie de Dieu. Quels sont les pécheurs qui, quand ils ont commis un péché, s'arrêtent à penser que, chétifs vers de terre qu'ils sont, ils viennent d'attaquer Dieu sur le trône même de sa gloire ? Mais si ces pensées sont trop élevées pour eux, pensent-ils du moins aux pertes immenses que leur occasionne, et aux maux affreux que leur attire le péché qu'ils viennent de commettre ? Hélas ! rien ne les touche, rien ne les désarme. Essayons cependant de les attendrir sur eux-mêmes.

Quand l'homme est uni à Dieu par la grâce et l'amour ; quand sa conscience ne lui fait aucun reproche ; quand il observe fidèlement les commandements de la loi qui lui sont imposés ; alors, chez lui, tout est dans l'ordre. Si les passions ne sont pas détruites, elles sont disciplinées et soumises : peut-être même sont-elles transformées en

vertus sublimes ; car quand une Madeleine et un Augustin dirigent la passion de l'amour dont leur cœur brûlait, non plus vers la créature dont ils reconnaissent le vide, mais vers Dieu seul dont ils découvrent l'impérissable beauté, ils n'éteignent pas en eux la flamme de l'amour, mais ils lui donnent une divine tendance.

Ainsi en est-il de l'homme juste : ses passions, je le répète, sont disciplinées, soumises ou divinement transformées. De là un calme profond ; car nos passions seules nous enlèvent la paix et le bonheur. En cet heureux état, nous sommes unis à Dieu par des liens, invisibles il est vrai, mais dont la douceur se fait tellement sentir que les yeux proclament souvent la joie du cœur par des larmes. Notre âme est alors comme le paradis terrestre où nos premiers parents goûtaient avant leur chute un bonheur si suave. Parfaitement unis à Dieu par l'amour, ils trouvaient dans cette union des torrents de délices ; et nous aussi, au centre de notre âme, seuls avec Dieu qui ne nous quitte jamais, nous lui parlons et il nous parle ; nous l'aimons et il nous aime ; nous nous attachons à lui, et il s'attache à nous par des liens que jamais il ne rompt le premier. Union délicieuse et vraiment divine, qui est comme l'avant-goût de l'éternel bonheur !

Qui la détruira, cette union, si elle l'est jamais ? le péché, le péché seul aura ce funeste pouvoir. Qu'il entre dans l'âme par la volonté perverse de l'homme ; à l'instant même, la chaîne d'amour se brise, l'ordre est remplacé par le chaos, la paix par le trouble, la joie par le remords. Le cœur est souillé : la conscience est muette ou elle parle en

vain ; l'âme est asservie, le corps lui-même est l'instrument du désordre ; Dieu n'est plus là ; le démon le remplace, et c'est à ses volontés que l'homme se soumet. Péché, voilà ton ouvrage !

Il est vrai, au milieu de cette affreuse tempête, un débris de la frêle nacelle subsiste encore et peut tout sauver ; c'est la foi. La charité périt infailliblement dans ce naufrage, car comment être ami et ennemi de Dieu tout ensemble ? Mais ordinairement la foi survit au désastre et ne s'éteint qu'après bien des secousses ; très-souvent même, par un miracle de la divine miséricorde, l'âme est noire de crimes, et la foi continue d'éclairer cette sombre horreur. Mais voici le nouveau désordre que le péché produit dans l'âme du pécheur ; comme il est une œuvre de ténèbres, la lumière l'importune ; il la fuit, il la déteste. De là, ces luttes de l'âme esclave contre la foi qui lui reproche son esclavage. C'est tout naturel, celui qui fait le mal abhorre le plein jour : *Qui malè agit odit lucem.* Quand on veut satisfaire ses passions et se vendre au péché, la foi qui fait voir les funestes suites de cette détermination ; la foi qui rappelle sans cesse un Dieu vengeur, une mort prochaine, un jugement terrible, un enfer éternel, la foi doit être nécessairement considérée comme un censeur incommode dont il faut se défaire. Aussi lui livre-t-on les plus rudes combats ; et à la suite de ces luttes, il arrive quelquefois qu'elle éteint son flambeau. Alors les passions triomphent et respirent à l'aise, protégées qu'elles sont par l'incrédulité qui leur vient en aide. Malheur effroyable ! Si la foi ne périt pas ; si elle survit aux attaques dirigées contre elle, du moins

est-elle notablement affaiblie ; sa voix n'est plus qu'un souffle, sa lumière une lueur faible et vacillante qui menace à chaque instant de s'éteindre, et dont on ne tient absolument aucun compte. Péché, voilà ton ouvrage !

S'arrêtera-t-il là ? Non, son œuvre de démolition n'est pas complète. La foi étant ou éteinte, ou notablement affaiblie, l'âme ne subissant plus ses salutaires influences, perd chaque jour en énergie pour le bien ce qu'elle gagne en énergie pour le mal. Plus faible que le roseau, le vent des passions l'agite en tous sens, la courbe, la recourbe et la chasse devant lui comme une feuille desséchée. Au lieu de spiritualier le corps comme elle le faisait avant sa chute, c'est le corps qui la matérialise et qui lui prête ses grossiers instincts. Péché, voilà ton ouvrage !

Quand l'âme était pure et amie de Dieu, la compagnie de ce tendre père avait pour elle des douceurs infinies. La solitude lui offrait des éléments de bonheur qu'elle préférait mille fois aux joies bruyantes du monde. Seule avec son Dieu, elle oubliait la terre et se croyait au ciel. Aujourd'hui tout est changé. La prière la fatigue, la solitude l'accable, l'idée de Dieu la trouble, le pied de l'autel arrosé naguère de si douces larmes la rebute et l'ennuie, la société des amis chrétiens qui sont restés fidèles, la gène et l'embarrasse ; le goût de Dieu, de la vertu, de la piété, des cérémonies religieuses a disparu, et s'est vu remplacé par le goût frivole du monde, ou par le goût dépravé des passions. Péché, voilà ton ouvrage !

Avant d'avoir introduit le péché dans son cœur,

l'homme recevait chaque jour de Dieu de nouveaux dons et de nouvelles faveurs. Sous l'influence de ces précieux dons, il voyait s'affaiblir progressivement ses vices et croître ses vertus ; la piété dirigeait ses actes et leur imprimait ce caractère de droiture, de sagesse et de régularité qui lui attirait l'estime universelle. Ceux-là mêmes qui n'imitaient pas sa conduite, en faisaient l'éloge. Quand il venait s'asseoir à la Table sainte, rien, en fait de bonheur, n'égalait la joie pure dont son âme était inondée. Et maintenant, la source des divines faveurs est tarie ; la main de Dieu est fermée, le ciel est de bronze ; la vie sainte, régulière et chrétienne est remplacée par une vie d'inutilités et de désordres. Péché, voilà ton ouvrage !

Quand la fragilité humaine faisait commettre quelque infidélité, elle était aussitôt pardonnée que commise, grâce à l'amer repentir qui survenait à l'instant et apaisait Dieu. La conscience n'était pas une puissance enchaînée ; elle savait plaider contre le vice la cause de la vertu ; et la paix la plus profonde était toujours le fruit de sa victoire. Hélas ! quel changement ! le remords aujourd'hui est un trait émoussé ; la conscience étouffe sous le poids du vice ; les iniquités se multiplient ; les habitudes s'enracinent ; l'endurcissement est à son comble. Péché, voilà ton ouvrage !

Quand on était ami de Dieu, les peines de la vie, si insupportables pour l'impie, n'altéraient point les jouissances de l'âme. La douleur trouvait on contre-poids dans la résignation. Si Dieu frappait d'une main, il caressait de l'autre. Les afflictions apparaissaient au flambeau de la foi bien moins

comme des maux que comme des moissons de mérite ; et l'œil fixé sur le ciel, si l'on pleurait encore, l'espérance autant que la douleur faisait couler les larmes. Aujourd'hui, les peines sont purement des peines, et l'on en sent toute l'amertume sans aucune compensation. Ni les joies de l'âme, ni le calme de la conscience, ni la paisible résignation, ni la divine espérance ne viennent consoler ce pauvre cœur brisé, que Dieu frappe déjà sur la terre en attendant qu'il le foudroie bientôt dans l'éternité. Péché, voilà, voilà ton ouvrage !

Est-il vraiment possible de considérer attentivement à la lumière de la foi les funestes effets du péché que nous venons d'exposer, sans gémir profondément sur le malheur de ceux qui en contractent l'habitude, et qui passent des années entières, et presque toute leur vie, au service d'un maître dur et impitoyable qui, en échange de quelques fausses douceurs, leur enlève les biens les plus précieux, et leur attire les plus terribles châtiments ? Et nous n'avons pas tout dit en fait de châtiments ! Écoutez, pécheurs infortunés, et voyez s'il est misère semblable à votre misère.

Que dire, par exemple, de l'extinction subite et complète des mérites acquis par suite d'un seul péché mortel que l'on vient de commettre ? Ceci n'est point une exagération pieuse, c'est une vérité incontestable. Oui, il est de foi qu'un seul péché mortel anéantit tous les mérites qu'avait acquis précédemment celui qui le commet. Actes de pénitence et de mortification, prières ferventes, sacrifices pénibles, efforts et combats, communions saintes et édifiantes, abondantes aumônes, bonnes

œuvres de toute nature : quel trésor de mérites pour l'éternité, quand surtout on a passé de longues années dans la pratique journalière de ces actes de vertu ! Eh bien ! supposez qu'après la vie la plus longue, consacrée tout entière à ces œuvres si méritoires, un seul péché mortel soit commis par celui qui était, avant ce péché, si riche pour le ciel ; le voilà subitement tombé devant Dieu dans la plus pitoyable et la plus complète indigence. Peut-être il se croira riche encore ; mais Dieu lui dira ce qu'il fit dire à un pécheur qui, comme lui, ne connaissait pas sa propre misère : *Tu dis : Je suis riche et opulent et je n'ai besoin de rien ; tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu.* Sans doute, les divers mérites qu'il avait acquis pourront renaître, s'il rentre en grâce avec Dieu par une sincère pénitence ; mais il est certain, il est de foi que s'il meurt avant d'avoir reconquis l'amour de Dieu par une vraie conversion, jamais il n'y aura de récompense au ciel pour les œuvres saintes dont le péché, un seul péché, a détruit complétement le mérite ! Quelle perte ! et où trouver des regrets assez amers pour la déplorer comme elle doit être déplorée ?

Mais voici l'aggravation du mal et le progrès de la misère. Non-seulement les mérites passés sont anéantis ; mais la présence du péché dans l'âme la frappe d'une stérilité telle, que jusqu'à ce qu'il soit détruit, il est impossible de faire un seul acte dont on reçoive un jour la récompense au ciel. Ceci est encore un point que la foi nous révèle, et que l'Apôtre saint Paul nous inculque avec une bien grande énergie. *Quand je parlerais,* dit-il,

toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité (c'est-à-dire si j'ai perdu l'amour de Dieu par le péché mortel), *je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante.*

Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

Et quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien.

Quoi donc ? est-ce que les bonnes œuvres du pécheur vont être transformées en péchés ? Non certes ; à Dieu ne plaise que nous exagérions sa misère déjà si déplorable ! Non, ces bonnes œuvres ne sont pas des péchés ; non, il ne doit pas renoncer à les pratiquer ; bien plus, s'il est sage, il doit s'y appliquer avec une vive ardeur, non pas sans doute avec l'espoir d'en être récompensé dans l'éternité, puisque cela ne peut être, mais avec le désir d'apaiser la colère de Dieu et d'obtenir de sa miséricorde la grâce d'un prompt et sincère repentir. Qu'il multiplie donc ses bonnes œuvres ; qu'il prie surtout ; mais qu'il n'oublie pas ce qu'il est devant Dieu ; qu'il se rappelle en priant que, sujet révolté, il ne doit prier son roi que pour obtenir de lui le pardon de sa révolte. Tant qu'il sera pécheur, il n'y a qu'une prière qui lui convienne, et cette prière, en voici la substance : « Seigneur, je ne vous demande pas, pour prix du » bien que je fais, des récompenses éternelles

» auxquelles je sais que je ne puis actuellement
» prétendre ; mais je vous supplie, en considéra-
» tion de mes bonnes œuvres et de mes prières,
» de m'ouvrir les yeux, de me toucher le cœur,
» et d'arracher de mes mains les armes que je
» tiens dirigées contre vous. »

Qu'il est triste de ne pouvoir adresser au ciel qu'une telle prière ! Qu'il est affligeant de se voir séparé de Dieu comme le péché en sépare, et de ne pouvoir plus s'entretenir avec lui comme avec un père !

Enfin, sont-ce là tous les effets que le péché produit ? sont-ce là tous les maux qu'il attire sur l'homme assez insensé pour le commettre ? Hélas ! nous voudrions le pouvoir dire ; mais ne voit-on pas que les châtiments du péché que nous venons de faire connaître, ne sont infligés au pécheur que pendant la courte durée de son existence ? Et le péché n'a-t-il pas des suites éternelles ? Et ces suites ne sont-elles pas effroyables ? Mourir dans le péché mortel, quelle mort ! Si nous avions une foi vive, cette pensée nous ferait frissonner d'épouvante. Mais les suites de cette mort ! mais le Juge aux pieds duquel elle nous jette dès qu'elle a frappé son coup ! mais l'arrêt éternel que ce juge prononce contre le pécheur ! mais l'éternité malheureuse à laquelle il le condamne ! qu'est-ce que tout cela, si ce ne sont les châtiments du péché ?

Nous ne parlerons pas ici avec détail de ces vérités terribles ; car il faudra bien que nous traitions chacune d'elles en particulier. Deux mots seulement ; et Dieu veuille que les pécheurs les lisent, ces mots, avec l'attention qu'ils méritent !

Un seul péché mortel, et la mort en cet état... plus de miséricorde pour nous dans le cœur de Dieu ! justice, justice sévère et inflexible !

Un seul péché mortel, et la mort en cet état... plus de ciel pour nous, plus de bonheur jamais !

Un seul péché mortel, et la mort en cet état... tourments affreux, ver rongeur, feu qui ne s'éteint point, enfer éternel !

Bienheureux Augustin, que vous avez raison quand vous dites : « Celui qui ne s'éveille pas au » bruit de ces tonnerres, n'est pas seulement en- » dormi ; il est mort : *Qui non expergiscitur ad* » *hæc tonitrua, non dormit sed mortuus est !* »

III. — Vaines objections du pécheur.

— Dieu a-t-il vraiment autant d'horreur du péché qu'on veut le faire entendre ?

Nous pourrions répondre à cette question par une autre question. Nous pourrions demander si Dieu n'a pas mille fois plus d'horreur du péché que nous ne pouvons le faire entendre en notre faible langage ? Et nous répondrions affirmativement avec toute l'énergie d'une conviction qui repose sur le principe inébranlable de notre foi.

Qu'est-ce que le péché ? C'est le souverain mal, un mal radical et essentiel, un mal qui est purement mal, c'est-à-dire sans mélange d'aucun bien, un mal que rien ne peut légitimer, parce que rien ne peut autoriser la révolte de l'homme contre Dieu. Bien plus, le péché *seul* est un mal véritable, un mal que Dieu doit nécessairement détester et qui a des conséquences éternelles. Les maladies, les pertes de fortune et de réputation, les divers

accidents de la vie, non-seulement ne sont pas des maux véritables, mais deviennent même des biens du plus haut prix quand nous les acceptons avec résignation ; ils sont alors le principe d'un bonheur plus considérable pour l'éternité ; Dieu, loin d'en être offensé, les envoie à ses plus chers amis pour perfectionner leur vertu et augmenter leurs mérites. Mais le péché est à ses yeux un mal souverain ; et comme il est, lui, le souverain bien, il doit, de toute nécessité, haïr d'une haine infinie la souveraineté du mal dans sa créature, comme étant essentiellement opposée à la souveraineté du bien qui est en lui-même.

Dieu n'a pas autant d'horreur du péché qu'on veut le faire entendre ! Jugez-en par ses propres paroles : nous ne pouvons pas les rapporter ici, car il faudrait dérouler les saintes Écritures tout entières. Lisez les anathèmes lancés contre le péché, soit par Dieu même, soit par ses envoyés ; lisez ces prophètes éclairés de sa lumière et embrasés de son feu : vous frémirez jusqu'au fond de l'âme en voyant de quel œil ils considèrent la révolte de l'homme contre son Dieu, et vous avouerez que tout ce que disent les écrivains religieux dans leurs livres, et les prédicateurs dans les chaires, n'est qu'une ombre affaiblie de ce que Dieu nous révèle dans le livre de sa loi.

Jugez encore de l'horreur qu'inspire à Dieu le péché par les châtiments dont il le punit. Les anges rebelles, dans le ciel, commettent un péché, un seul péché, un péché d'un moment, un péché de pensée, un péché d'orgueil que leur suprême élévation semblait rendre plus excusable ; et à

l'instant même Dieu qui est essentiellement juste; Dieu qui, par suite de sa justice souveraine, proportionne exactement le châtiment à l'offense ; Dieu précipite des milliers d'anges prévaricateurs dans un lieu de tourments, où son inexorable justice ne cessera de les poursuivre pendant l'éternité.

Adam règne au paradis terrestre ; il y est tenté par sa compagne, laquelle l'avait été d'abord elle-même par l'esprit infernal. Ces deux infortunés cèdent à la tentation ; le péché se consomme, un seul péché, commis à la suite d'une multitude d'actes de vertu, expié sur-le-champ par le repentir et les larmes pendant une vie de plusieurs siècles. Adam va-t-il rentrer en grâce et reprendre son ancien état? Grande question ! Rentrer en grâce ? Oui, si son repentir est sincère. — Reprendre les priviléges et les faveurs de son ancien état? Attendez : la justice de Dieu va peser les choses. Elle les pèse en effet, et elle prononce dans son inflexible équité que, pour proportionner le châtiment à l'offense, et infliger aux coupables le châtiment qu'ils méritent, il faut les chasser à l'instant du paradis de délices, leur ôter toutes les prérogatives de leur état d'innocence, les rendre accessibles aux infirmités, aux maladies, aux inquiétudes et aux ennuis, aux afflictions corporelles et spirituelles, et à la mort enfin qui couronnera toutes ces misères. — Est-ce assez? Non, il faut encore que la divine justice englobe la race humaine entière dans la disgrâce de ses auteurs, et poursuive le péché jusque dans le dernier rejeton de cette tige dégénérée. Et Dieu qui agit ainsi est la justice même !

Et Dieu qui agit ainsi est infiniment bon par nature, et ne châtie que quand les coupables l'y obligent ! Et Dieu qui agit ainsi connaît au juste l'horreur du péché, et ne le punit comme il le fait que parce qu'il voit en lui ce que malheureusement nous ne voulons pas y voir, une attaque audacieuse à sa majesté trois fois sainte et une malice en quelque sorte infinie.

Mais si nous voulons voir à fond quel mal est le péché, c'est au pied de la croix qu'il faut l'étudier. Quel mal que celui qui ne peut être détruit que par la mort d'un Dieu ! L'homme a péché ; Dieu veut sauver l'homme ; mais il ne peut le faire qu'en exterminant, qu'en anéantissant le péché. Cette extermination radicale et complète, l'homme est incapable de l'opérer : c'est le sang d'un Dieu qu'il faut pour que le péché disparaisse, et le sang d'un Dieu va couler ! Et Jésus-Christ, vrai Dieu, va mourir pour expier le péché de l'homme ! Et Dieu, juste appréciateur des choses, qui encore une fois ne châtie qu'autant qu'il doit châtier ; Dieu met en regard — la malice du péché — et le sang de son Fils : et sa souveraine justice prononce que le sang de son Fils doit être répandu ; elle prononce que le péché attaquant une majesté infinie, il faut, pour l'expier, l'immolation d'une victime d'un mérite infini ! » Il a été broyé pour nos crimes, s'écrie le prophète, et nous avons été guéris par la lividité de ses plaies : *Attritus est propter scelera nostra, et livore ejus sanati sumus.* »

Osons dire encore que Dieu ne hait pas autant le péché que nous voulons le faire entendre !

— Dieu connaît notre faiblesse, dit-on encore ; il sait que nous ne sommes que misère et péché.

Dieu connaît notre faiblesse! c'est vrai; et voilà pourquoi il nous donne des secours si abondants. Mais si nous les repoussons, ces secours que sa bonté nous présente; si nous n'en faisons aucun usage; si nous répondons à l'amour qui nous les envoie, par l'ingratitude qui les rejette et qui les méprise; sommes-nous excusables? Notre faiblesse elle-même n'est-elle pas une arme que nous donnons à Dieu pour nous briser, puisque c'est nous et nous seuls qui l'augmentons chaque jour, cette faiblesse, par nos résistances à la divine bonté?

Dieu connaît notre faiblesse, c'est vrai; mais il connaît aussi notre malice; et nous voudrions que sa compassion pour un coupable qui ne se repent pas de l'être, anéantît sa souveraine justice! Nous n'y pensons pas; nous voulons faire de Dieu un être stupide.

Dieu connaît notre faiblesse, oui, sans doute; et c'est pour cela qu'il nous dit : Priez; et nous ne prions pas; combattez la tentation, et nous ne la combattons pas; fuyez les occasions du péché, et nous ne les fuyons pas; approchez des sacrements, qui rendent si forts ceux qui les reçoivent, et nous n'en approchons pas. Encore une fois, sommes-nous excusables? et Dieu ne peut-il pas nous dire ce qu'il disait si justement à son peuple : « Israël, c'est de toi-même que vient ta ruine. » *Perditio tua Israel.*

— Sans doute, dit le pécheur, aux yeux de la foi, les effets du péché sont affreux et ses châtiments sont terribles; mais cela ne se voit pas; cela ne tombe pas sous les sens; et, par conséquent, il n'est pas surprenant que cette considération influe faiblement sur notre conduite.

Cette allégation est, au fond, le vrai principe du désordre universel que nous voyons chez tant de pécheurs qui ont la foi, mais qui agissent comme si les vérités que proclame cette foi étaient des ombres fugitives et impalpables. Que de pécheurs croyant au jugement, à l'enfer et à l'éternité, commettent sans remords tel ou tel péché qu'ils ne commettraient jamais, s'ils savaient qu'ils dussent l'expier aussitôt, en tenant une seule minute leur main plongée dans un ardent brasier! Pour un homme qui croit à l'enfer, qu'est-ce que la brûlure dont nous venons de parler, en comparaison des épouvantables supplices réservés aux pécheurs? Qu'est-ce que les peines de la terre comparées à celles de l'enfer? Qu'est-ce qu'une minute comparée à l'éternité?

O homme! jusqu'à quand donc seras-tu le jouet de tes sens? Quand donc t'inspireras-tu de ta foi, puisque tu te glorifies de la posséder encore? Et qu'importe que tu ne voies pas actuellement les châtiments de l'autre vie, si tu sais indubitablement qu'ils existent? Crois-tu, oui ou non, que si la mort te surprend ce soir en état de péché mortel, tu vas tomber en enfer pour l'éternité? Oui, sans doute, tu le crois, puisque tu as la foi. Eh bien! qu'as-tu besoin de voir de tes yeux le châtiment qui t'attend, pour te mettre en mesure d'en éviter la rigueur? Hélas! retiens ce mot: Quand tu le verras, cet effroyable châtiment, il ne sera plus temps de t'y soustraire.

— J'ai déjà commis bien des péchés, et il ne m'en est rien arrivé de fâcheux; j'espère qu'il en sera de même de ceux que je dois commettre encore.

Voici une des futiles ressources du pécheur qui s'obstine à demeurer pécheur. Il s'habitue à l'impunité, et ne croit jamais atteindre le moment où la vengeance divine éclatera sur sa tête. Il ne veut pas voir que l'endurcissement de son âme, qui fait chaque jour de nouveaux progrès, est déjà un châtiment terrible qui lui rend de plus en plus difficile la conversion sur laquelle il compte dans un avenir qui n'arrive jamais. Il ne veut pas voir que Dieu diminue le nombre de ses grâces en raison directe du nombre de ses péchés. Il ne ne veut pas comprendre que, suivant ce beau mot de saint Augustin, si Dieu use de patience, c'est qu'il a toute l'éternité pour se venger : *Patiens, quia æternus.* Il ne veut pas s'appliquer cet cet avis si charitable que lui donne avec simplicité, mais avec une puissante énergie, saint Alphonse de Liguori, et par lequel nous terminons ce chapitre :

« Vous dites : Je veux commettre ce péché ; je » m'en confesserai plus tard ; mais savez-vous si » vous en aurez le temps ? Qui vous assure que » vous ne mourrez pas aussitôt après l'avoir commis ? Dieu fait miséricorde à qui le craint, non » pas à qui le méprise. Dieu supporte un temps, » mais il ne supporte pas toujours. Nous avons » tous une mesure de péchés que Dieu nous laisse » remplir ; mais nous n'en connaissons pas la capacité. Quand elle est pleine, Dieu frappe et ne » pardonne plus : *In plenitudine peccatorum* » *puniet.* Il est temps, pécheurs, il est temps ; » mettez un terme à vos péchés ; donnez-vous à » Dieu, et craignez que ce ne soit ici le dernier

» avertissement qu'il vous donne. Considérez bien
» qu'il s'agit de votre âme, qu'il s'agit d'une éter-
» nité ! O infortuné pécheur que je suis ! que me
» reviendra-t-il, à l'heure de ma mort, de tant de
» péchés que j'ai commis ? La conscience déchi-
» rée, le cœur désolé, l'âme accablée, l'enfer mé-
» rité, Dieu perdu pour jamais ! Ah ! mon Dieu !
» mon vrai Père ! attachez-moi à votre saint amour
» et arrachez-moi pour toujours aux maux que
» j'ai mérités. »

CHAPITRE VI

La mort.

La mort, dit l'apôtre saint Paul, est la solde du péché : *Stipendium peccati, mors ;* elle en est la conséquence. Nous avons vu l'horreur du péché ; voyons-en le châtiment.

La mort ! voilà ce qui a fait peut-être plus de conversions que tous les prédicateurs du monde. Leur éloquence provoque les admirations de la foule ; mais, hélas ! trop souvent la foule se disperse sans remporter autre chose que le plaisir d'avoir entendu un discours sublime. Du reste, on n'en est souvent, après ce discours, ni plus déterminé à se donner à Dieu, ni plus dégoûté du monde, ni plus désabusé de ses vains plaisirs.

Mais que la mort se présente sans rien dire ; qu'on la voie dans sa hideuse nudité, consommant son œuvre de destruction, ou subitement et d'un

seul coup, ou graduellement pendant le cours d'une grave maladie ; qu'on la voie enlevant pièce à pièce tous les avantages corporels, amaigrissant le corps, défigurant les traits, paralysant les organes, tarissant la source de la vie, donnant à sa victime l'aspect d'un cadavre quoiqu'elle vive encore, et annonçant la catastrophe qui va s'opérer par le râle effrayant d'une pénible agonie. Qu'on la voie suspendre l'âme au dernier souffle qui va s'exhaler, et, quand il s'exhale, disant aux parents en larmes : *C'est fini !* Qu'on la voie roulant sa proie dans un linceul, l'étendant dans une bière et faisant porter le tout au cimetière pour y pourrir sous cinq pieds de terre, dans la compagnie silencieuse d'une multitude de générations qui dorment sous l'herbe, jusqu'au réveil de l'éternité ; qu'on voie ce spectacle, et les plus aveugles ouvriront les yeux à la lumière ; et les plus endurcis se sentiront frémir ; et les plus effrénés mondains diront tout stupéfaits : Vanité des vanités ! *Vanitas vanitatum !* et les impies eux-mêmes reconnaîtront sans l'avouer que teur incrédulité faiblit en face d'un cercueil.

Parlons donc de cette mort, puisqu'elle est si féconde en bons résultats.

S'il est une vérité incontestable, c'est que l'homme n'avait pas été fait pour mourir. La mort qu'il subit est un châtiment, et non pas une loi essentiellement inhérente à sa nature primitive. Dieu, principe de vie, n'a pas voulu, en créant l'homme, le détacher de son principe par la mort. Il l'a créé pour vivre et non pour mourir. La mort, encore une fois, est un châtiment ; et, quand nous

n'aurions pas d'autres preuves de la déchéance de l'homme, par suite du péché originel, que l'ardent et insatiable désir de la vie, que la sombre et terrible horreur de la mort, nous devrions dire avec assurance : Il y a eu chez l'homme un désordre grave, une révolte contre son Créateur, et son Créateur, qui l'avait créé pour vivre, a dû le châtier en le faisant mourir. C'est bien aussi l'enseignement de la foi.

L'arrêt est donc porté, la sentence de mort est donc prononcée contre l'homme ; et, depuis l'origine du monde jusqu'au jour de son embrasement général, nul n'a pu, nul ne pourra se soustraire à l'exécution de cette formidable sentence. Marie elle-même, cette créature si sainte et si parfaite, Marie a vu se briser un instant sous la main de la mort les liens qui unissaient sa belle âme à son corps virginal. Bien plus, Jésus-Christ, *Roi immortel des siècles,* principe et auteur de la vie, a vu s'éteindre dans les angoisses d'une mort cruelle cette vie d'homme qu'il s'était donnée pour sauver l'homme.

Il est donc arrêté, comme le déclare saint Paul de la part de Dieu, il est donc arrêté que les hommes mourront une fois : *Statutum est hominibus semel mori.*

Étudions cette mort, et tâchons de profiter de cette étude pour sanctifier notre vie. Voyons comment elle agit à l'égard de l'homme, ou plutôt, voyons la conduite miséricordieuse de Dieu, se servant de la mort comme d'un instrument pour le salut de l'homme.

I. — La mort donne des avertissements à l'homme, avant de le frapper.

Soyons justes envers la mort : nous parlons souvent de ses surprises, pourquoi ne pas parler aussi de ses avertissements ? Si la mort nous surprend, et cela n'est que trop vrai, disons-le, elle ne nous surprend que parce que nous voulons être surpris. La mort subite elle-même ne surprend pas le chrétien fidèle ; sous une forme ou sous l'autre, il l'attend tous les jours ; pourquoi ? Parce qu'il n'est pas sourd aux avertissements que Dieu lui donne relativement à ce dernier passage. Oui, la mort s'annonce avant de nous foudroyer. Comment cela ? De mille manières toutes plus frappantes les unes que les autres, si nous voulions y prêter une attention tant soit peu soutenue.

Quand, par exemple, une maladie un peu sérieuse nous arrive et nous donne quelques inquiétudes ; quand, sans en rien dire à personne, nous nous disons à nous-mêmes avec un commencement d'anxiété : Eh ! mais, ce que j'éprouve ne va-t-il point avoir une mauvaise issue ?... Cette maladie, cette inquiétude qui l'accompagne, qu'est-ce, si ce n'est un avertissement que la mort nous donne ?

Quand, sans être malades, nous sentons pourtant les rouages de la machine refuser une partie de leur service ordinaire ; quand nous éprouvons un affaiblissement qui ne nous permet plus de jouer, de courir, de voyager, de consacrer des nuits entières au plaisir ; qu'est-ce que cet engourdissement général ? qu'est-ce que cette pesan-

teur qui nous fait fouler la terre comme d'un double poids que notre corps semble avoir acquis ? qu'est-ce que ce besoin de repos après une fatigue que nous n'eussions nullement ressentie il y a quelques années ? qu'est-ce que tout cela, si ce n'est autant d'avertissements que la mort nous donne ?

Quand les glaces de l'âge refroidissent le corps ; quand la face se ride comme un fruit passé ; quand on ne peut faire vingt pas sans le secours de cet appui si justement appelé le bâton de vieillesse ; quand on est tout courbé vers la terre, comme si le corps cherchait instinctivement le lieu de sa sépulture ; quand on se sent chaque jour mourir en détail, c'est-à-dire quand les infirmités se multiplient et s'aggravent, que les yeux ne distinguent plus aisément les objets, que les oreilles s'épaississent, que la mémoire s'éteint : en vérité, qu'est-ce que cela, si ce n'est pas un avertissement quotidien que la mort nous donne ?

Quand on voit passer devant soi toute une génération que la tombe engloutit, et que l'on s'étonne de se voir encore languir quelques jours sur la terre, semblable à ces grappes de raisin rares et et desséchées que le vendangeur a oublié de cueillir ; quand on se sent poussé vers le tombeau par une génération nouvelle qui vient occuper la terre à son tour ; quand tous les vieux amis ont disparu, et que l'on ne peut plus en trouver ni en former de nouveaux, accablé que l'on est sous le poids des ans et des infirmités : n'est-ce pas un avertissement que la mort nous donne ?

Quand, de la part de Dieu, le ministre de sa

miséricorde nous rappelle avec énergie cette pensée de la mort qui nous importune ; quand il fait retentir à nos oreilles cette effrayante et salutaire parole : Soyez prêts, *estote parati* ; quand il nous assure que le jour du Seigneur viendra comme un voleur au milieu de la nuit, et qu'une ruine soudaine nous surprendra lorsque nous nous croirons parfaitement en assurance ; qu'est-ce que cela, si ce n'est pas un avertissement que la mort nous donne ?

Quand les exigences de l'amitié ou les bienséances du monde nous obligent à honorer de notre présence un convoi funèbre, et que nous sommes témoins des tristes cérémonies et des pompes lugubres que l'Église déploie autant pour toucher les vivants que pour soulager les morts ; qu'est-ce que cela, si ce n'est un avertissement solennel que la mort nous donne ?

Mais quand nous sommes forcément témoins de cette mort qui nous fait frémir, et qu'elle nous apparaît, non plus voilée d'un drap mortuaire comme à l'église, mais à découvert et telle qu'elle est, en la personne d'un parent tendrement chéri dont il faut essuyer les dernières larmes et recevoir le dernier baiser ; qu'est-ce que cela, si ce n'est pas un avertissement sévère que la mort nous donne ?

On le voit, oui, nous recevons chaque jour des avertissements salutaires, qui auraient infailliblement pour effet de nous porter à la réforme de notre conduite, si nous n'opposions pas une résistence opiniâtre aux efforts que fait la divine miséricorde pour sauver nos âmes.

II. — La mort surprend le pécheur.

Nous venons de voir que la mort *avertit* le pécheur de sa venue ; comment se fait-il qu'elle le *surprenne?* N'est-ce point une contradiction ? Nullement. Elle avertit, c'est très-vrai ; mais si l'on est sourd à son avertissement, elle surprend quand elle frappe. Un avertissement qu'on ne veut pas comprendre, qu'on s'efforce même de ne pas entendre, est frappé de nullité par celui qui lui fait un si mauvais accueil.

Voilà précisément ce qui arrive au pécheur ; Dieu l'avertit chaque jour que sa mort approche ; il varie la formule de ses avertissements afin de l'impressionner par celui-ci s'il est insensible à celui-là ; mais le pécheur, qui veut rester pécheur, ne voyant dans ces poursuites miséricordieuses de la mort que des importunités fatigantes, qu'une source continuelle de trouble et d'inquiétude, se bouche les oreilles, sourit au monde qui lui tient un tout autre langage, s'embarrasse dans mille affaires temporelles, ne les interrompt que pour se saturer de grossières jouissances, et s'enveloppe tellement dans le vain tourbillon qui l'emporte, qu'il se sent frappé de stupeur quand la mort se présente et lui dit : Me voici !

Oui, la mort surprend le pécheur, et, comme nous l'avons dit plus haut, elle ne surprend pas le juste. Comment ! Est-ce que le juste sait le moment de sa mort ? Dieu le lui a-t-il fait connaître par une révélation spéciale ? Non ; mais ce n'est pas être surpris que de voir arriver ce que chaque jour on attend.

Voici, par exemple, un homme sage qui dit à ses serviteurs : « J'attends à chaque instant la visite du prince qui doit venir inspecter mon administration, et qui me châtiera très-sévèrement si mes comptes ne sont pas en règle. Tenons-nous donc prêt pour éviter ce malheur. » Cet homme n'est-il pas prudent ? n'est-il pas raisonnable ?

Mais en voici un autre qui se dit à lui-même vaguement et en courant : « Il est vrai, le prince qui m'a annoncé son arrivée sans en fixer l'époque, pourrait bien venir prochainement ; il est vrai aussi, mes comptes sont loin d'être en règle ; ils sont même, franchement, dans un affreux désordre ; mais n'importe ; nous verrons plus tard ; en attendant, amusons-nous et jouissons de la vie. » Cet homme n'est-il pas un insensé ? Ne se condamne-t-il pas par ses propres paroles? Le plaindra-t-on s'il subit le châtiment dont il est menacé ? La réponse se place d'elle-même à la suite de ces questions.

Pécheur ! voilà pourtant ton état ; ou plutôt voilà une comparaison qui ne donne qu'une très-faible idée de l'affreux malheur qui t'attend, si tu n'es pas en règle quand la mort viendra. Qu'est-ce que les comptes d'une administration temporelle, comparés aux comptes de conscience dont les suites sont éternelles ? Qu'est-ce qu'un prince de la terre, en comparaison du Juge souverain des vivants et des morts ? Qu'est-ce que le châtiment que les hommes infligent, en comparaison de ceux que Dieu tient en réserve dans les arsenaux de sa colère ?

Qu'il faut être aveugle pour ne pas voir à quoi l'on s'expose, en se ménageant une surprise dont les suites sont si épouvantables !

La mort surprend le pécheur ! c'est vrai; il croit vivre longtemps, et il mourra bientôt. Qu'est-ce, hélas ! que la vie ? Nous la dépensons chaque jour pièce à pièce : ces pièces dont elle se compose, nous n'en savons pas le nombre ; après la dernière, la mort : voilà ce que nous savons.

La mort surprend le pécheur ! Si Dieu lui confiait pour quelques instents le livre de l'avenir ; et si, dans ce livre, le jour de la mort de chaque homme était inscrit, quel saisissement quand il l'ouvrirait ! Quel effroi quand il arriverait à la page fatale ! Quelle désolation, s'il voyait que cette mort qu'il croyait si éloignée frappera bientôt son coup ! Pourquoi ne pas nous mettre en mesure comme si l'avenir nous avait révélé de tels secrets ? Que risquons-nous en agissant de la sorte ? Que ne risquons-nous pas en tenant une conduite opposée !

La mort surprend le pécheur ! Il sait bien qu'il n'est pas immortel ; mais qu'importe si, se croyant mortel en spéculation, il se regarde comme immortel en pratique ? Et voilà ce qui lui arrive : il se fait, si l'on peut ainsi parler, une immortalité de détail. Il se croit immortel aujourd'hui, il se croira encore immortel demain, et chaque jour de même, jusqu'à celui qui mettra fin à ses rêves, et par la plus horrible surprise le désabusera, mais trop tard, de ses illusions.

La mort surprend le pécheur ! Quand il sent la sève de la vie circuler avec rapidité dans ses veines, si la pensée de la mort traverse son âme criminelle et lui en découvre le désordre, comme l'éclair qui, dans un naufrage nocturne, montre aux matelots effrayés les abîmes sur lesquels ils sont suspendus;

que fait-il ? Met-il à profit cette pensée plus salutaire encore qu'effrayante ? L'insensé ! il se réfugie dans de riantes espérances pour dissiper son trouble ; il espère une vie longue ; il espère une maladie qui lui donnera le temps de soigner sa conscience; il espère les secours de la religion, l'assistance d'un confesseur, la miséricorde de Dieu et mille autres avantages qu'il s'accorde à lui-même comme s'il était le souverain arbitre des événements ; et au milieu de ces présomptueuses espérances, la mort vient à l'improviste, dérange tous ses calculs, jette le trouble dans son âme éperdue, et le fait subitement passer de l'excès de la présomption à l'excès de la terreur. La confiance démesurée l'aveuglait, la frayeur excessive le désespère !

La mort surprend le pécheur ! hélas ! le croirait-on ? elle le surprend jusque dans la dernière maladie dont elle le frappe. Des parents tendrement cruels sont si ingénieux à tromper cet infortuné ; ils savent si bien dissimuler l'inquiétude qui les ronge; ils donnent avec un art si perfide tant de confiance et d'espoir par leurs paroles par leur contenance, par le sourire même qui paraît sur leurs lèvres pendant que leur cœur est noyé dans les larmes; ils cachent, en un mot, si bien la mort, que la pensée même de cette mort ne se présente pas à l'esprit du mourant.

Disons plus ; la mort surprend le pécheur lors même qu'il s'attend à mourir de la maladie dont il est atteint. Ses espérances, il est vrai, ne lui montrent plus des années en perspective, mais elles lui montrent des jours ; si elles ne lui montrent plus des jours, elles lui montrent des heures ; et cela

suffit pour qu'il ajourne encore et toujours la grande affaire du salut de son âme. — Voudriez-vous voir un prêtre ? lui lui dit-on. — Non, pas encore ; j'ai trop de fièvre en ce moment ; attendons qu'elle soit tombée... Nous verrons plus tard... Il sera temps demain... « Insensé, s'écrie un illus-» tre écrivain, qui eût bien dû s'appliquer ses » propres paroles, ce temps dont tu abuses creuse » ta fosse, et demain ce sera l'éternité ! » (*Lamennais.*)

III. — La mort nous éclaire.

Cette mort, qui nous apparaît toujours sous une teinte sombre et lugubre, répand pourtant dans l'âme les plus vives clartés. Quoi de plus lumineux que les enseignements qu'elle nous donne ! En un instant elle désabuse le pécheur, et dissipe les ténèbres au sein desquelles il languissait misérablement depuis de longues années.

Voyez-vous cet homme, vendu au péché, esclave du monde et de ses passions ? Il y a entre lui et Dieu un immense intervalle : sermons, lectures, exhortations, bons exemples, remords cuisants, tout a été inutile pour le convertir. La mort vient; il la voit, il la touche, pour ainsi dire ; cela suffit ; tout est changé ; ses amis n'y conçoivent rien ; il les pervertissait hier, il les prêche aujourd'hui. Il parle de Dieu, de la religion, du salut, des folies du monde avec un accent de foi et de conviction qui pénètre les cœurs les plus durs. Son masque d'incrédulité a disparu ; on le disait impie, voltairien, athée même ; il en avait effectivement le langage ; mais le fond n'était rien moins que ce

qu'annonçait la surface ; un rayon de lumière tout changé, un rayon de lumière a fait voir à cet aveugle qu'il avait l'apparence de l'incrédulité et la réalité de la foi ; et ce rayon, c'est la mort et la mort seule qui l'a dardé.

« Quand on est sur le point de mourir, dit un » pieux auteur, la sagesse vient de tous les quar- » tiers du monde dans la tête d'un mourant ; c'est- » à-dire que toutes les créatures de l'univers lui » prêchent alors la vérité toute pure, sans déguise- » ment, et lui font voir et sentir qu'il n'y a rien » de bon en cette vie que d'aimer et de servir » Dieu ; que tout le reste n'est que vanité et que » folie..... Pour lors, chacun croit que celui qui » meurt ne mérite d'estime et de louanges que » pour les bonnes œuvres qu'il a faites ; qu'en cet » état, à la porte de l'éternité, ce n'est rien pour » lui de s'être bien amusé, d'avoir gagné des » batailles, amassé de l'argent et figuré dans le » monde avec avantage..... Ces vérités font d'ad- » mirables changements dans les âmes. Elles dés- » abusent l'esprit de toutes les tromperies qui le » séduisent. Elles dégagent le cœur de tous les » attachements qui le captivent. On s'attache uni- » quement à Dieu ; on n'a que du mépris pour tout » ce qui se passe. On ne pense plus qu'à s'assu- » rer un fonds solide pour l'éternité (1). »

L'homme, en face de la mort, ne se comprend pas lui-même : il lui semble que sa vie a été un long rêve, et que la raison l'attendait au réveil. L'impie explique tout par la crainte et l'affaiblisse-

(1) *Dialogues spirituels,* par le P. Surin.

ment de l'esprit. La crainte ! elle est là sans doute ; mais elle n'y est pas seule ; la sagesse l'accompagne : *Initium sapientiæ, timor Domini.* L'affaiblissement de l'esprit ! où en est la preuve ? quand donc cet esprit a-t-il porté des jugements plus raisonnables ? quand a-t-il mieux apprécié les hommes et les choses ? Étrange affaiblissement d'esprit qui rend subitement la sagesse à celui qui l'avait bannie de son âme !

Hier, il regardait la vie comme une durée sans terme ; il la voit aujourd'hui dissipée comme une vapeur, évanouie comme une ombre : lequel de ces deux jugements a la raison pour base ?

Hier, il aimait le monde et s'attachait à lui avec frénésie ; aujourd'hui, il ne voit en lui qu'un ingrat qui abandonne ses sectateurs quand ils ont le plus besoin d'être secourus. Était-ce hier qu'il était sage ? Est-ce aujourd'hui qu'il a cessé de l'être ?

Hier, ses passions étaient des idoles, auxquelles il sacrifiait son corps et son âme ; aujourd'hui, ces idoles ne sont plus à ses yeux que des ennemis domestiques qui l'ont conduit en riant à des abîmes. Était-ce hier qu'il jugeait sainement ? Est-ce aujourd'hui qu'il déraisonne ?

Hier, il asservissait son âme pour mieux satisfaire ses appétits sensuels ; aujourd'hui, il lui rend le sceptre que les passions lui avaient ravi ; la voilà qui redevient souveraine. Était-ce hier que l'esprit était fort ? Est-ce aujourd'hui qu'il est faible ?

Taisez-vous, impies ! c'est bien assez de perdre votre foi, respectez au moins votre raison. Si vous ne voulez pas être chrétiens, du moins restez hommes.

O grand Apôtre, que vous avez raison de vous écrier : « Ces hommes qui se disaient sages, sont » devenus des insensés : *Dicentes se esse sapientes,* » *stulti facti sunt !* »

Au reste, c'est une chose éminemment digne de remarque, que les impies, si audacieux et si rassurés pendant la vie, rendent eux-mêmes hommage aux vérités de la religion, quand la mort leur présente son lugubre flambeau. Nous engageons nos lecteurs à voir autour d'eux ce qui se passe chez ces hommes, qui professent l'impiété par leurs discours et par leur conduite, lorsque la mort s'annonçant par une maladie sérieuse, amortit le feu de leurs passions, et dissipe le vain prestige qui leur dérobait les vérités de la foi. Si ces infortunés habitent une de ces vastes contrées où l'instruction chrétienne est la base de l'éducation, et s'ils ont eux-mêmes reçu cette instruction dans leur enfance, on verra, si presque tous, quand ils en ont le temps et les moyens, ne reviennent pas, et de grand cœur, à la divine religion qu'ils ont combattue toute leur vie.

Nos incrédules, réels ou prétendus, ne sont pas plus fermes dans leur impiété que ne le furent leurs chefs, ces hommes si tristement célèbres, qui se concertaient pendant le siècle dernier pour anéantir la religion catholique qu'ils avaient en horreur. La Mettrie, Boulainvilliers, du Marsais, Maupertuis, Boulanger, le marquis d'Argens, Tressan, ami intime de Voltaire, de Langle et tant d'autres, ont en face de la mort reconnu et abjuré leurs erreurs. L'histoire nous a conservé leurs rétractations, l'époque précise de leur retour à la foi, les noms de

leurs confesseurs, et les circonstances particulières et très-édifiantes de leur conversion.

D'autres, plus modérés et plus sages, mais connus cependant par des ouvrages et des systèmes plus ou moins antichrétiens, ont été, comme les précédents, éclairés par la mort et sont revenus aussi de leurs tristes égarements. De ce nombre sont : Montesquieu, qui eut pour confesseur le P. Routh, lequel a donné une relation de ses derniers moments qu'on ne saurait lire sans être édifié et attendri ; Fontenelle, qui mourut le 11 janvier 1757 dans les dispositions les plus religieuses, et qui, dix jours auparavant, sans se trouver plus mal qu'à l'ordinaire, avait de lui-même demandé les sacrements et les avait reçus avec une parfaite connaissance ; Buffon, qui mourut dans les sentiments les plus religieux, après s'être confessé au père Ignace Bougault, capucin, son curé et son ami, et plusieurs autres que nous pourrions citer encore.

Enfin d'autres philosophes n'ont pas eu, il est vrai, le bonheur de se confesser avant de paraître devant Dieu, mais ils en ont eu le vif désir. De ce nombre sont — Diderot — Voltaire lui-même — et d'Alembert qui en fut empêché par Condorcet qui repoussa le curé de Saint-Germain. *Si je ne m'étais trouvé là*, disait-il, *il faisait le plongeon* (1).

Tant il est vrai que la mort, malgré sa sombre horreur, ramène la lumière dans les âmes, et avec la lumière, la sagesse et la paix. Ne faisons point les faux braves, et surtout n'attendons pas,

(1) *Dogme de la confession*, par M. l'abbé Guillois.

pour nous donner à Dieu, la fin d'une vie qui lui appartient tout entière, et qui d'ailleurs se termine souvent d'une manière si brusque et si rapide, qu'on passe du temps à l'éternité avant d'avoir pu se préparer à ce terrible passage.

IV. — La mort nous dépouille.

La mort est pour l'homme un naufrage complet. Quand il jouit de la plénitude de la vie, nautonnier joyeux, il promène en chantant sa fugitive nacelle sur la mer du monde, puis s'endort sans souci au souffle de la brise. Fait-il une maladie légère? c'est un coup de vent qui agite sa barque; il s'éveille un instant, et puis il se rendort quand le calme renaît. Une maladie sérieuse vient-elle à se déclarer? c'est une tempête qui menace d'engloutir la frêle nacelle et celui qui la gouverne. Mais le naufrage, le naufrage complet surtout; quelle horreur! Lutter violemment contre des vents affreux, sonder les profondeurs d'une mer en furie, ne se voir séparé de ses abîmes que par l'épaisseur d'une planche, et après des efforts impuissants se briser contre les rochers et disparaître sans retour; quel désastre! Corps et biens, dit-on, tout a péri!

Voilà la mort! Plus impitoyable que la mer et ses abîmes, elle dit à tout homme quel qu'il soit : Prends garde! au terme de ta navigation, je te réserve un naufrage. Et le naufrage arrive à point nommé; et la ruine est complète; et chacun dit ou peut dire avec certitude : Corps et biens, tout a péri!

Pauvre mourant! où trouver un désastre plus complet que le tien? De quoi n'es-tu pas successivement dépouillé sur ton lit de mort? Que te reste-t-il de tant d'avantages temporels dont tu jouissais, comme si jamais tu n'avais dû les perdre? Cette santé florissante qui alimentait tes illusions, qu'est-elle devenue? Cette beauté que mille artifices rehaussaient encore, par quelle hideuse difformité n'est-elle pas remplacée? Ces propriétés, achetées à grands frais, embellies avec tant d'art, qui vont être échangées contre six pieds de terre dans le cimetière commun, de quel œil les vois-tu au moment de t'en séparer pour jamais? Ces arts d'agrément que tu cultivais avec un soin si assidu, et qui te faisaient rechercher des sociétés mondaines, occupent-ils seulement un moment ta pensée? Cette science, ces talents que l'amour-propre et la flatterie exagéraient de concert, mais qui, quelque réels qu'ils fussent, vont périr sans retour; que sont-ils à tes yeux quand tu les vois s'éteindre en t'éteignant toi-même? Ces folles joies du monde dont tu t'enivrais jusqu'à la satiété; ce tourbillon de plaisirs qui t'emportait loin de Dieu et de toi-même; cet amas de vanités qui mettait entre ton âme et la lumière divine un voile sombre, un épais nuage; qu'est devenu tout cela? qu'est devenue cette grande misère, que tu croyais quelque chose quand l'illusion lui prêtait ses charmes, et qui maintenant, dépouillée de son prestige, t'apparaît sous la main de la mort, comme un arbre en fleurs qui tombe sous la hache?

Vanité des vanités! s'écriait si justement Salo-

mon, *oui tout est vanité.* Exceptons seulement une chose ; et quelle chose ? *Aimer Dieu,* dit l'immortel auteur de *l'Imitation, aimer Dieu et le servir avec fidélité.* Voilà le bien solide ; voilà le trésor à l'épreuve de la rouille et des vers ; voilà ce qui défie la mort et ses ravages.

O homme, d'où donc te viendra la lumière, si de telles vérités te laissent aveugle !

Le dépouillement que nous venons de rappeler, et auquel chacun de nous doit s'attendre avec certitude, est sans doute quelque chose de bien douloureux pour la nature, quand surtout, au lieu de tenir son cœur libre et détaché de la terre, on s'est occupé toute sa vie à fortifier et à serrer les liens qui l'attachaient aux vains plaisirs du monde. Cependant, un dépouillement plus complet encore est réservé au mourant ; et ce dépouillement, c'est quand il aura rendu son dernier soupir qu'il sera consommé. Mourant, il tient encore par un fil aux objets de ses affections : ce fil est sur le point de se rompre, il est vrai, mais il n'est pas encore rompu, et on l'a vu quelquefois reprendre de la force ; c'est assez pour alimenter l'illusion de la dernière heure. D'un autre côté, ce mourant, qui descend rapidement dans la tombe, n'est pas encore tout à fait séparé des vivants ; il voit, de ses yeux presque éteints, circuler autour de lui comme des ombres, ses parents et ses amis empressés à le soulager ; il entend leurs tendres paroles, il reçoit leurs baisers, il serre leurs mains avec affection. Les liens qui l'attachent encore au monde ne sont pas entièrement brisés ; le naufrage est imminent, il n'est pas consommé ; le dépouillement n'est pas

complet. Mais quand le cœur a cessé de battre ; quand l'âme s'est échappée de sa prison avec le dernier souffle ; quand on a dit d'une voix noyée dans les larmes : Il est mort !... Quand les cris éclatent ; quand les convulsions se déclarent ; quand on se jette sur ce qui n'est plus qu'un cadavre comme pour lui rendre, à force de baisers, la vie qu'il n'a plus ; c'est alors que la ruine est à son comble : c'est alors que tous les liens sont dissous ; c'est alors que le dépouillement est aussi complet qu'il le peut être.

Qu'est-ce qu'un mort, je le demande ? Qu'est-il relativement au monde vivant et animé qu'il laisse après lui ?

« La mort en elle-même, dit Bourdaloue, est » une séparation entière de toutes les choses du » monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, » des emplois, des charges, des parents, des amis, » des affaires, des négociations, des entretiens, de » tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. » C'est par rapport à la société humaine une espèce » d'anéantissement. Un mort n'a plus de part à » rien sur la terre, n'entre plus en rien : on ne le » voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y » pense plus. »

Le voilà parti pour une terre étrangère ; il a obéi au prêtre qui, au nom de Dieu, a dit à son âme, dans les prières de l'agonie : Partez, âme chrétienne, *Proficiscere, anima christiana*. Jamais, jamais il ne reviendra figurer sur la scène du monde ; il y a joué son rôle ; le rôle joué, la toile est tombée, il a disparu. Les uns l'ont applaudi, les autres l'ont sifflé ; tous vont maintenant l'ef-

facer chaque jour de leur mémoire et l'engloutir dans un éternel oubli. Pour lui, qu'est-il actuellement dans cette solitude affreuse de la tombe ? Que lui reste-t-il de tout ce qui faisait son faux bonheur sur la terre ? Quel isolement ! quel dénùment ! quelle obscurité ! quel silence !

« Considère, dit saint Liguori, avec son énergique simplicité, comme à l'heure de la mort, tu » te trouveras étendu sur un lit, ayant à tes côtés » des parents ou des amis qui pleureront, un prêtre » qui t'assistera, un crucifix sous les yeux, un » cierge allumé près de toi, n'ayant plus qu'un pas » à faire pour entrer dans ton éternité. Tu te sentiras alors la tête accablée, les yeux obscurcis, » la langue desséchée, la gorge serrée, la poitrine » oppressée, le sang glacé, le cœur brisé ; tu » verras tout disparaître ; tu laisseras tout : pauvre et nu pécheur, tu seras dépouillé, tu seras » jeté dans la terre pour y pourrir. Là, devenu la » proie des vers qui te rongeront les chairs, il ne » restera de toi que quelques ossements arides, un » peu de poussière infecte et rien de plus. Ouvre » une fosse, un tombeau, et vois à quoi est réduit » cet homme si riche, cet avare, cet orgueilleux, » cette femme si fière et si vaine : ainsi finit la » vie ; ainsi tout s'engloutit à la mort. »

Eh bien ! avions-nous tort de dire que la mort était pour l'homme un naufrage complet ? Que voyez-vous survivre à ce suprême désastre ? Corps et biens, tout n'a-t-il pas péri ?

Quelle folie de sacrifier son âme et son salut éternel à cette multitude de frivolités, dont la mort découvre si bien le vide et le néant quand elle

précipite l'homme dans la tombe ! Soyons sages avant le jour où il est trop tard de le devenir.

V. — La mort nous jette dans l'éternité.

Si nous avions une foi vive, quelque profond que fût l'abîme de péchés dans lequel nous serions plongés, il ne faudrait, pour nous en arracher à jamais, que cette seule pensée : J'arriverai certainement, et bientôt, à ce moment solennel où je ne serai séparé de mon juge et de mon éternité que par le peu de temps qu'il faudra pour rendre un soupir ; mon dernier souffle une fois exhalé, ce sera pour moi la fin du temps et le commencement de l'éternité. Ce moment suprême, je ne le connais pas ; mais il est totalement inévitable et chaque jour m'en rapproche. Si je frémis en pensant qu'il viendra, que sera-ce quand il sera venu ? Que sera-ce quand je me dirai : Encore quelques minutes, et mon sort éternel va être fixé ; et la sentence du juge souverain, qui est Dieu même, va m'assigner irrévocablement — ou le ciel — ou l'enfer pour éternelle demeure ! Je ne sais pas encore laquelle de ces deux éternités va être la mienne ; mais ce va être infailliblement l'une ou l'autre ; encore un moment et je vais le savoir.

Où trouver une passion qui n'éteigne son feu dans la méditation de cette pensée, si l'on permet à l'esprit de s'y arrêter quelques instants pour la considérer au flambeau de la foi ? Malheureusement, c'est cette méditation que les passions redoutent, et à laquelle elles s'opposent en aveuglantle pécheur et en le séduisant de telle sorte par leurs fausses douceurs, qu'il arrive à ce mo-

ment suprême sans y avoir jamais sérieusement pensé. Mais alors qu'arrive-t-il ? Le trouble s'empare de son esprit; une anxiété terrible le saisit ; le désordre de sa conscience l'épouvante ; la difficulté de faire une longue confession d'une vie tout entière, le décourage ; la proximité de la mort le déconcerte ; la pensée de l'éternité sur le seuil de laquelle il se trouve, le fait frissonner ; et, au milieu de tout cela, les douleurs vives qu'il ressent dans son corps, et les scènes déchirantes que produit la désolation des parents et des amis qu'il va quitter pour jamais, viennent mettre le comble à son affreux malheur. Quel état, grand Dieu ! quel état ! Combien il est à craindre que la tentation du désespoir ne s'empare d'une âme étonnée, agitée, déchirée, bouleversée comme elle l'est à ce moment formidable !

Si la pensée de l'éternité fait frémir en tout temps les plus intrépides, quel effroi ne doit-elle pas inspirer au pécheur, quand il la voit, en quelque sorte, dilater ses gouffres ? car ce n'est pas la mort considérée seule et en elle-même qui est affreuse. Hélas ! envisagée de la sorte, et abstraction faite de ses suites, elles est souvent plutôt un bien qu'un mal, puisqu'elle débarrasse de mille inquiétudes, et qu'elle met un terme à des peines de toute espèce et à des infirmités que chaque jour ne fait qu'aggraver. Mais ce qui est épouvantable, c'est le jugement qui la suit immédiatement ; c'est l'éternité dont elle ouvre la porte ; c'est l'enfer dont le pécheur découvre les horreurs dès que la mort l'a frappé. Voilà ce qui fait frémir quiconque a conservé quelque étincelle de foi.

« Ce qu'il y a de formidable dans les suites de
» la mort, dit Bourdaloue, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi
» la fin de cette vie présente, sera en même temps
» pour moi le commencement d'une éternité ou
» bienheureuse ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera ;* et dans l'instant qu'on
» pourra dire de moi avec vérité : Il est mort, on
» pourra ajouter avec la même certitude : Voilà
» son sort décidé devant Dieu ; le voilà pour jamais
» ou prédestiné ou réprouvé ; car on ne meurt
» qu'une fois, et, après la mort, il n'y a plus de
» grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent,
» l'état où l'on se trouve alors est invariable ; et
» si c'est un état de damnation, il est irréparable.

» Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est
» que je ne sais quand se fera cette redoutable
» décision de ma destinée, ou pour un bonheur
» ou pour un malheur éternel, parce que je ne
» sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni
» de plus connu que la nécessité de la mort ; mais
» rien de plus inconnu ni de plus caché que
» l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne
» puisse être mon dernier jour ; il n'y a donc point
» de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et
» être ou sauvé pour toujours ou perdu sans ressources. »

Rions tant qu'il nous plaira ; multiplions nos plaisirs ; étourdissons-nous pour ne rien entendre; aveuglons-nous pour ne rien voir ; endurcissons-nous pour ne rien sentir ; satisfaisons toutes nos passions ; profanons notre âme ; souillons notre cœur ; pervertissons nos sens ; bannissons la

pensée de la mort; courons tête baissée à l'éternité sans y songer jamais ; méprisons la dévotion et ceux qui la pratiquent ; entassons chaque jour de nouveaux péchés dans notre âme ; étouffons les remords que ces péchés font naître..... La mort est au bout de toutes ces folies. Encore quelques jours, et quand cette mort va nous apparaître, semblables à ces insensés dont parle l'Écriture, nous allons nous écrier, dans l'épouvante et la stupeur : *Grand Dieu ! nous nous sommes donc trompés! nous avons donc erré hors de la voie de la vérité, et la lumière de la justice n'a pas lui à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons marché par des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur :* ERGO ERRAVIMUS !

Prévenons l'amertume et l'inutilité de ces tardifs regrets, et faisons dès aujourd'hui ce que nous serions désolés plus tard de n'avoir pas fait.

VI. — Le juste et le pécheur au moment de la mort.

Pour mieux faire ressortir les vérités que nous venons d'exposer, et pour achever de désabuser ceux que les passions aveugleraient encore, supposons que nous sommes placés entre deux hommes qui vont mourir. Nous les connaissons tous les deux ; nous savons quelles étaient leurs inclinations, leurs habitudes, leur conduite ; ils étaient nos amis, et nous étions parfaitement au courant des vertus de l'un et des vices de l'autre. Ils vont mourir : mais, hélas ! leurs dispositions sont loin d'être les mêmes. L'un a mené une vie chrétienne ;

l'autre n'a vécu que pour le monde et pour ses plaisirs. Après avoir parcouru des voies bien différentes, la mort, qui n'a pas cessé de les compter au nombre de ses victimes, les amène au même terme. Encore une fois ils vont mourir !

Le pécheur a passé presque toute sa vie dans la haine et l'inimitié de Dieu ; il n'a connu sa loi que pour la violer ; il faut qu'il remonte jusqu'aux années de son enfance, pour trouver quelque chose qui puisse avoir un peu de valeur au tribunal du souverain juge. Le monde a été son idole ; il n'a vécu que pour lui plaire et pour s'en faire aimer ; à cette idole, il a tout sacrifié, même son âme et son salut éternel. Il n'est pas un commandement de Dieu ou de l'Église qu'il n'ait enfreint, et habituellement enfreint. Il a donné liberté plénière à ses sens, à ses passions, à tous les instincts dépravés de son cœur ; il a constamment ajourné l'affaire de son salut ; il a même évité la compagnie de ceux qui lui en auraient rappelé la nécessité ; il a tourné en plaisanterie, peut-être en ridicule, les avertissements que lui donnait au passage un ami chrétien ; il a négocié mille affaires dans lesquelles, n'ayant point sa conscience pour guide, il mettait quelquefois ses propres intérêts au-dessus d'une exacte justice ; il a scandalisé par ses conversations et par sa conduite antichrétienne ceux qui ont été témoins de ses désordres ; il s'est étourdi relativement à la durée de son existence ; tout en croyant qu'elle finirait un jour, il a constamment cru que ce jour était éloigné ; récemment encore il avait la même persuasion : depuis quelques heures seulement le prestige est évanoui ; il sait qu'il

va mourir ; le voile est tombé ; la lumière luit à ses yeux presque éteints ; mais cette lumière éclaire des abîmes et lui montre dans sa conscience un véritable chaos ; la mort le presse, et il demande du temps, et encore du temps, pour régler la grande affaire qu'il a négligée toute sa vie.

Pour comble de malheur, tout son être est abattu, Son corps est brisé par la douleur — son cœur est déchiré par la vue de parents en larmes — son âme est chargée de péchés et ballottée entre une lueur d'espérance et un affreux désespoir — sa mémoire lui rappelle ses folies — sa conscience est en proie à des remords cuisants. Il n'a pas une parole de consolation pour ceux qu'il quitte ; hors de lui comme en lui-même, dans le temps qui va finir et dans l'éternité qui va commencer, il ne voit que des terreurs qui le bouleversent et qui le désolent. Enfin, par cet ensemble de circonstances qui jettent l'inquiétude et la consternation dans tous les esprits, il vérifie en sa personne cette parole que Dieu lui-même nous a révélée dans la sainte Écriture : *La mort des pécheurs est affreuse : Mors peccatorum pessima.*

Le juste, au contraire, est aussi tranquille que le pécheur est agité. Détaché de la terre, il la quitte sans regret ; dégoûté du monde et de ses folles joies, tous ses désirs ont le ciel pour objet ; il voit la fin de ses peines et le commencement de sa béatitude ; son âme est pure ; son cœur est uni à Dieu ; sa conscience est parfaitement calme ; la mort ne l'étonne point et n'altère nullement sa douce sérénité ; il l'attendait chaque jour, et chaque jour il était prêt à la recevoir. S'il voit quel-

ques misères dans le passé, il y voit en revanche une riche moisson de mérites et de bonnes œuvres ; sa vie habituellement et constamment chrétienne se déroule à ses yeux et le rassure contre les frayeurs du jugement qu'il va subir ; Dieu lui apparaît plutôt comme père que comme juge ; toutes ses craintes s'évanouissent. Pendant qu'il vivait, Dieu lui donnait la crainte pour le préserver du péché ; mais à la mort, il le récompense par l'amour pur dont il l'embrase : de là, ces transports d'allégresse qui ravissent tous les assistants ; de là ces larmes de joie qui sillonnent ses joues, et qui annoncent le bonheur dont son âme est inondée ; de là, ces exhortations si touchantes à ceux qui le pleurent et auxquels il donne rendez-vous dans la céleste patrie ; de là, cette sainte ardeur dont il se sent pénétré quand il voit entrer le prêtre qui lui apporte son Dieu. Comme saint Philippe de Néri, quand il vit entrer Jésus-Christ qu'il allait recevoir avant de mourir, il s'écrie : *Voici mon amour, voici mon amour et l'objet de tous les désirs de mon cœur !* Comme le pieux et savant Suarez, il dit avec bonheur : *Ah ! vraiment, je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir !*

Voilà la mort du juste ; nous avons vu celle du pécheur ; nous sommes placés entre l'un et l'autre ; prononçons : Laquelle de ces deux morts est la bonne ? A laquelle de ces deux morts désirons-nous que la nôtre ressemble ? Quelle joie délicieuse si c'est de la mort du juste que nous mourons ! Quels regrets ! quelle terreur ! quel désespoir peut-être, si c'est la mort du pécheur qui est la nôtre ! Dieu nous peint en peu de mots le bonheur de l'une et le malheur de l'autre ; pesons bien ces mots :

La mort des pécheurs est affreuse, nous dit-il : *Mors peccatorum pessima.*

La mort des élus est précieuse aux yeux du Seigneur : Pretiosa in conspectu Dei, mors sanctorum ejus.

Dieu nous laisse le choix de l'une de ces deux morts ; laquelle donc voulons-nous choisir !

« Y a-t-il à délibérer ? dit Bourdaloue. Une sainte » mort ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux » de nos cœurs ? Mais telle est notre misère, ô » mon Dieu : nous voulons une sainte mort, et » nous vous la demandons ; mais pour cela vous » demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que » nous ne voulons pas. Cependant, il faut vouloir » l'un et l'autre tout ensemble ; car selon votre » Providence ordinaire, vous ne donnez point l'un » sans l'autre ; et se promettre de mourir comme » vos plus zélés serviteurs sans vous avoir servi » comme eux, c'est la plus fausse et la plus trom- » peuse illusion.

» A quoi donc me suis-je exposé depuis tant » d'années ? Faites-moi, ô mon Dieu, ressentir » pendant la vie toutes les frayeurs de la mort afin » que je ne les ressente pas à la mort même.... » Il m'importe peu de vivre ; mais il m'importe » infiniment de bien vivre, de vivre religieusement » et saintement pour mourir de même. »

CHAPITRE VII

Le jugement de Dieu.

S'il est dans la vie de l'homme un moment horriblement solennel, c'est celui qui la termine. Le pécheur sécherait d'épouvante, il serait glacé d'effroi, si, se recueillant profondément en lui-même, il s'appliquait à considérer froidement dans la lumière de la foi la scène qui l'attend inévitablement à son dernier soupir. S'il pouvait, d'un regard anticipé, aidé d'un rayon de foi vive, complétement dégagé pour quelques instants des passions, des créatures, des affaires, des plaisirs, des frivolités de toute espèce qui s'interposent sans cesse entre lui et la vérité ; s'il pouvait, disons-nous, en cet état si favorable à l'action de la lumière divine, voir actuellement les choses comme il les verra quand il entendra sonner sa dernière heure ; oui, nous le répétons, il en sécherait d'épouvante et d'effroi.

Un jour, un jeune libertin fit ce que nous venons de dire : obéissant à l'impulsion d'une grâce puissante, il se transporta par une pensée de foi lumineuse au tribunal de Dieu, et il fut si frappé de ce qu'il se représenta que, sans rien voir ni rien entendre autour de lui, il s'enfuit en s'écriant : *Laissez-moi ; j'ai vu mon juge! j'ai vu mon juge!* et, rentrant en lui-même, il mit ordre à sa conscience sans différer d'un seul jour.

Conçoit-on que l'homme, doué de raison, éclai-

ré de la foi, ennemi déclaré de tout ce qui peut troubler son bonheur, témoin chaque jour de la brièveté de la vie, de la fragilité des faux biens de la terre, sachant qu'il mourra bientôt, qu'une tombe l'attend au cimetière, qu'il laissera infailliblement après lui tous les objets de ses affections, et que son dernier soupir sera le signal du jugement de Dieu qui le condamnera à des supplices éternels ; conçoit-on que l'homme, en de telles circonstances si propres à l'impressionner et à le convertir, non-seulement ne se convertisse pas, mais multiplie chaque jour ses désordres, invente à tout moment de nouveaux plaisirs pour s'étourdir plus encore, et arrive, noir de crimes, au moment suprême où il va comparaître au tribunal de celui qui trouve des taches jusque dans les anges, et entre les mains duquel il est horrible de tomber quand on est coupable ? Un tel aveuglement peut-il s'expliquer ? Est-il vraiment un homme raisonnable celui qui agit de la sorte ? Serait-il estimé et réputé sage au milieu du monde, s'il se conduisait exactement dans ses affaires temporelles comme il le fait dans l'affaire de son salut éternel ? Ses parents, ses amis, tous ceux qui connaîtraient ses imprudences et ses désordres, ne lui prédiraient-ils pas une ruine infaillible ? Le plaindraient-ils quand elle arriverait, cette ruine, et n'appelleraient-ils pas folie son inexplicable conduite ?

Grand Dieu ! que l'homme est misérable quand il rompt les liens qui l'attachent à vous ! qu'il est misérable quand il éteint votre lumière pour se plonger dans les ténèbres du vice !

Essayons encore de l'attendrir sur son propre sort, cet infortuné pécheur, en lui mettant sous les yeux ce qui l'attend dans un avenir prochain.

C'est une vérité fondamentale enseignée par la foi, que quand notre âme se séparera de notre corps, elle paraîtra devant Dieu et lui sera présentée comme à son juge. A la fin des temps, au dernier jour du monde, il y aura un jugement général où tous les hommes seront rassemblés pour y entendre une sentence définitive et un arrêt solennel ; mais avant l'avénement de ce grand jour, il y a pour chaque homme un jugement particulier à subir, jugement qui a lieu au moment de la mort, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'âme. *C'est un arrêt porté contre les hommes,* nous dit l'Esprit-Saint, *de mourir une fois; après quoi vient le jugement.* Personne depuis Adam n'a été dispensé de ce jugement, et nous devons regarder comme aussi certain que nous le subirons nous-mêmes, que si actuellement nous étions aux pieds de notre juge. A chaque instant nous pouvons, par un de ces accidents dont nous sommes si souvent témoins, nous trouver subitement au tribunal de Dieu, pour y rendre un compte exact de toutes nos pensées, nos paroles et nos œuvres.

Prévenons, autant qu'il est en nous, la rigueur de ce jugement, en examinant sans aucune exagération ce qui se passe, aussitôt après la mort, entre Dieu et le pécheur dont le sort éternel va être invariablement fixé.

I. — État du pécheur qui vient d'expirer.

S'il n'est pas frappé de mort subite, comme il

arrive à plusieurs, ou bien il meurt en impie, sans que ses parents, impies eux-mêmes, lui disent un mot de religion ; ou bien il accepte un prêtre par complaisance pour ceux qui le lui proposent, plutôt que pour profiter de son ministère ; ou bien il refuse positivement de se confesser et meurt dans le désespoir ; ou bien il fait une confession à la hâte sans presque savoir ce qu'il fait, ne pensant qu'à ses souffrances, et n'ayant réellement au fond de l'âme aucun repentir véritable des péchés sans nombre qu'il a commis. Son agonie commence ; une pieuse femme allume un cierge bénit qui brûle à son chevet ; les larmes des assistants coulent en abondance ; des sanglots éclatent ; on récite les dernières prières : il n'entend plus rien ; le pouls a cessé de battre ; la respiration n'est plus sensible ; l'âme est sur les lèvres ; un dernier souffle la jette dans l'éternité.... Il est mort !....

Le corps n'est pas encore refroidi ; il est là sur sa couche en attendant la tombe que le fossoyeur va lui préparer pour le lendemain. Mais l'âme où est-elle ? Dans quelle vaste région est-elle tout à coup transportée ? La foi va nous l'apprendre. Dès que le lien qui l'attachait au corps a été rompu, elle s'est trouvée seule, dans le dénûment le plus complet, en face de Dieu qu'elle a sur-le-champ reconnu pour son juge. A-t-elle franchi de grands espaces pour trouver ce juge ? S'est-il passé quelques instants entre le dernier soupir et le commencement du jugement ? Non ; tout a été instantané.

« Il ne faut point, dit Bourdaloue, que l'âme » fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte

» bien loin pour comparaître en la présence de
» Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se
» trouve là pour y exercer sa souveraine justice;
» car il est partout, et il agit partout également
» et avec la même puissance. Ainsi en quelque
» lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plutôt
» rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que
» je serai comme investi de la majesté de Dieu....
» Il m'enveloppera pour ainsi dire, et se rendra
» maître de moi sans avoir besoin de nul autre
» que de lui-même pour me saisir et pour m'ar-
» rêter. »

Nous ne sommes pas en ce monde dans la région de la claire vue. Nous ne voyons les choses de l'autre vie qu'au travers de notre foi, qui est naturellement et essentiellement obscure, puisqu'elle consiste à croire ce qui ne se voit point : *Argumentum non apparentium,* dit saint Paul. Dieu lui-même, quoique tout proclame sa gloire, quoique les cieux et la terre nous révèlent sa puissance et sa grandeur, Dieu ne se montre à nous ici-bas qu'en énigme; une masse de créatures interceptent le vif éclat de sa lumière, et ne nous la transmettent que par une réflexion pâle et notablement affaiblie. D'un autre côté, notre âme, affublée de ce lourd vêtement d'argile que nous nommons *corps,* subit l'influence matérielle de cette masse grossière, par suite de l'alliance étroite qui les unit l'un à l'autre. Elle ne jouit pas de la plénitude de sa vie, du moins quant à l'exercice de cette vie ; elle est là, dans sa prison de boue, comme une puissance enchaînée, comme une reine esclave, jetée pour quelque temps au fond d'un

noir cachot. Mais quand ce cachot s'ouvre, quand cette prison tombe en ruine, l'âme secoue ses chaînes, prend son essor, et plus vivante que jamais, elle est tout étonnée d'avoir sur Dieu, sur l'éternité, sur le paradis, sur l'enfer, et même sur le monde qu'elle vient de quitter, des connaissances claires et précises qui forment le plus frappant contraste avec les notions faibles, obscures, effacées qu'elle avait sur la terre quand un nuage de frivolités lui dérobait la lumière de Dieu.

C'est au sein de cette éclatante lumière qu'elle se trouve subitement transportée, quand le corps, en exhalant son dernier soupir, lui ouvre la porte de l'éternité.

La voilà donc devant Dieu, cette âme pécheresse ! la voilà seule, devant Dieu seul ! Le monde a fui comme un vain fantôme ; les parents arrosent de larmes le cadavre qui leur reste, et ne pensent pas à l'âme qui leur est enlevée ; et pourtant le corps est insensible ; il ne voit plus rien, n'entend rien, ne sent rien ; mais l'âme qui ne meurt point, où est-elle ? Nous venons de le dire : La voilà tremblante et immobile devant la face de Dieu ! La voilà dégagée de tout ce qui l'appesantissait, de tout ce qui la séduisait, de tout ce qui l'aveuglait : dégagée de son corps qu'elle ne reprendra qu'au jour du jugement général, pour tomber en enfer avec lui; dégagée du monde visible qu'elle a quitté sans retour, qu'elle ne reverra jamais ; dégagée du temps dont elle voit clairement l'étonnante brièveté en présence de la vaste éternité qui est désormais son domaine.

Que sont maintenant pour elle les biens, les

honneurs, les plaisirs, les applaudissements, les flatteries, les pompes du luxe, les recherches de la parure, les bals, les festins, les spectacles, et tant d'autres futilités dont elle se faisait des occupations réelles, et qui étaient l'occasion d'une multitude de péchés ; péchés qui lui restent seuls en ce moment, et qui vont attirer sur elle un déluge de maux ?

Qu'a-t-elle emporté dans l'éternité ? Avec quel bagage est-elle passée sur cette terre étrangère ? Que possède-t-elle aux pieds de son juge ? Une seule chose, rien de plus ; et quoi donc ? ses œuvres. Tout le reste a disparu. Le corps lui-même n'est pas là ; il est immobile sur le lit où il est mort ; on lui prépare sans qu'il en sache rien de pompeuses funérailles ; la vanité le poursuit jusque dans la tombe, sur laquelle on se propose peut-être de lui ériger un superbe mausolée. Cependant il dort son sommeil, en attendant qu'il se réveille au son de la fatale trompette. L'âme seule, accompagnée de ses œuvres, voilà tout ce qui reste au pécheur quand il a cessé de vivre ; voilà tout ce qu'il emporte au tribunal de Dieu. Et ces œuvres que sont-elles ? Hélas ! elles sont — ou des péchés — ou des actions faites en état de péché, c'est-à-dire sans ombre de valeur devant Dieu.

Quel dénûment ! quelle pitoyable indigence ! Et l'âme voit clairement sa détresse ! Et l'âme apprécie pour la première fois la malice des péchés dont elle est couverte ! Et l'âme sent que le temps de la miséricorde est passé pour elle ! Et l'âme se trouve comme broyée sous le poids de la colère de Dieu ! Et l'âme se voit si clairement coupable,

et se reconnaît si indigne de pardon, qu'elle est la première à prononcer contre elle-même un éternel anathème !

Grand Dieu, quelle scène ! quelle horreur ! comment se la représenter sans changer de vie si l'on est pécheur, sans devenir plus saint si l'on est saint déjà ?

II. — Examen du pécheur au tribunal de Dieu.

Sur la terre, l'instruction des procès est et doit nécessairement être longue. En effet, quelle que soit la perspicacité d'un juge, il est homme, et ses vues sont bornées ; il est homme, et ses jugements, malgré toutes ses précautions et toute son expérience, sont souvent encore erronés. D'ailleurs, il ignore complétement ce qui s'est passé ; ce sont les témoins et le coupable lui-même qui l'éclairent ; il faut donc qu'il recueille et qu'il pèse leurs déclarations.

Mais au tribunal de Dieu, tout est nu et découvert aux yeux du juge, comme aux yeux du pécheur : *Omnia nuda et aperta oculis ejus.* Dieu, pour qui il n'y a ni passé ni avenir, et devant qui tout est actuel et présent ; Dieu qui, par l'infinie compréhension de ses connaissances, embrasse tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera, comme un seul point fixe et lumineux incessamment placé sous son regard ; Dieu n'a besoin ni de témoins, ni des aveux du coupable, ni de temps pour délibérer et pour formuler son jugement. Tout ce que le pécheur, présent devant lui, a pensé, tout ce qu'il a désiré, tout ce qu'il a

fait, tout ce qu'il a omis depuis le jour où il a pu pécher avec réflexion, tout cela est nu et découvert aux yeux de Dieu comme aux yeux du coupable : *Omnia nuda et aperta oculis ejus.*

Ce n'est pas l'un après l'autre que Dieu rappelle ces innombrables péchés au pécheur qui les a commis ; non, Dieu qui les voit tous d'un seul regard, communique sa lumière à l'âme, qui, en moins d'un clin d'œil, voit clairement et distinctement son état, et se connaît dans les plus minutieux détails, comme jamais elle ne s'est connue.

« D'un seul trait de sa lumière divine, dit » Bourdaloue, Dieu rapprochera les objets les » plus éloignés, et sans nulle confusion, il les » réunira tous dans un même point, et me les » présentera, chacun aussi distinctement que s'il » était séparé des autres, et que je n'eusse en » particulier que celui-là à considérer. Je les ver- » rai donc tous dans le même moment, et malgré » leur innombrable variété, mon âme d'un coup » d'œil les démêlera tous, parce qu'elle ne dépen- » dra plus des organes qui l'arrêtaient et qu'elle » agira selon toute l'étendue de ses puissances et » toute leur activité. »

De là, bien entendu, l'impossibilité non-seulement de se disculper, mais de penser même à se disculper, à dissimuler, à contester, ou à séduire un juge à qui rien n'échappe, et qui connaît mille fois mieux les péchés du coupable et toutes leurs circonstances, qu'il ne les connaît lui-même.

Rien donc encore une fois de plus simple et de plus prompt que l'examen du pécheur au jugement de Dieu. L'âme chassée du corps par la mort, trouve

à sa sortie son juge qui l'attend. D'un rayon de sa lumière infinie, il la pénètre et met tous ses actes à nu. L'âme éclairée de ce même rayon, se voit telle qu'elle fut et telle qu'elle est : cela suffit, et cela est l'affaire d'un instant ; et l'âme s'incline devant l'infinie justice de son juge, et elle dit ces paroles que la force de la vérité lui arrache : Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est l'équité même : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

III. = Dieu juge le pécheur.

C'est le Seigneur lui-même qui est notre juge, dit le prophète : *Dominus judex noster.*

Nous n'avons, en ce monde, aucune idée nette et précise de Dieu, considéré comme juge. Sa justice souveraine, infinie, combinée avec ses autres perfections qu'elle ne froisse jamais, parce que les perfections de Dieu forment un tout complet, ravissant de beauté, de sagesse et d'harmonie ; sa justice, disons-nous, échappe à nos connaissances faibles et bornées. Nous dénaturons même cette perfection de la justice de Dieu, en voulant lui prêter l'imperfection de notre justice propre ; et au lieu de trouver la lumière en voulant sonder en Dieu son impénétrable foyer, nous n'y trouvons que ténèbres, semblables à ces insensés qui affaiblissent leur vue en voulant braver les rayons du soleil, et contempler fixement le vif éclat de son disque. Adorons et craignons la justice de Dieu ; là seulement est la sagesse ; franchir cette limite, c'est une curiosité téméraire et souvent criminelle.

Dieu est donc le juge au tribunal duquel l'âme

comparaît infailliblement, dès qu'elle est séparée du corps. Si, comme nous le supposons, cette âme est celle d'un pécheur mort dans son péché, quelle impression d'horreur, de haine et de vengeance ne doit-elle pas voir en son juge, qui hait souverainement le péché, qui ne hait que le péché, qui haïra éternellement le péché, et qui voit cette âme dénuée de ce qu'il aime, et couverte de ce qu'il abhorre ! Cette idée, qui n'est qu'une idée, c'est-à-dire une ombre en comparaison de la réalité, fait cependant frissonner quand l'esprit s'y attache avec fixité.

Que peut faire cette âme en face d'un tel juge ? Peut-elle essayer de le tromper, comme on trompe tous les jours les juges de la terre ? Tromper Dieu, qu'elle folie ! tromper un Dieu scrutateur des cœurs, un Dieu sous les yeux duquel se déroule toute la vie, sans qu'une seule pensée lui échappe ; quelle tentative absurde !

Peut-elle l'éviter, et se soustraire par la fuite à son autorité ? Où irait-elle pour ne le pas rencontrer ? Elle voit son immensité ; et elle en est comme investie. Elle reconnaît son autorité qui s'exerce en tout lieu ; et elle en est accablée. Elle voit l'éternité de sa puissance ; et elle est muette de stupeur et de désolation.

Peut-elle l'apaiser ? elle le pouvait ; mais elle ne le peut plus, et elle voit clairement qu'elle ne le peut plus. Le temps de la miséricorde est passé ; celui de la justice commence et ne finira jamais. Hier encore elle pouvait, cette âme criminelle, se réfugier dans le sein de la miséricorde et désarmer la justice ; aujourd'hui la miséricorde s'est retirée, l'inexorable justice a pris sa place.

Peut-elle le récuser? Récuser Dieu, un Dieu maître souverain de tout ce qui existe , un Dieu de qui cette âme elle-même tient l'existence , et sur laquelle il exerce la plénitude des droits que lui donne une toute-puissance absolue ; quelle entreprise insensée !

Peut-elle se disculper ? et comment le ferait-elle ? C'est Dieu même qui lui révèle ses iniquités ; c'est lui qui lui en rappelle un grand nombre qu'elle ne connaissait plus, et qu'elle avait depuis longtemps oubliées ; c'est lui qui, à la lumière de sa face, lui montre les degrés de malice et de perversité de chacun de ses actes ; et en présence de ce grand jour dont elle est éclairée, elle oserait dire à Dieu : Non, je n'ai pas péché ; non, ce que vous regardez comme péché n'est pas péché ; quelle folie !

Peut-elle du moins s'excuser, apporter quelques prétextes pour pallier sa culpabilité ? Sur quoi s'excuserait-elle ? sur son ignorance ? Que de lumières ne pouvait-elle pas puiser dans tant de livres faits exprès pour elle, dans toutes les instructions entendues ou qu'il ne tenait qu'à elle d'entendre, dans tous les bons exemples qu'elle avait sous les yeux, dans tous les bons conseils que lui donnaient des parents et des amis chrétiens et dévoués ? S'excusera-t-elle sur sa faiblesse, elle qui n'a été faible que parce que, commettant chaque jour de nouveaux péchés, chaque jour aussi elle s'est, par ces péchés, de plus en plus affaiblie ? S'excuser sur sa faiblesse ! Et pourquoi ne prenait-elle pas les armes qui lui étaient offertes pour combattre et pour vaincre ? pourquoi ne fuyait-elle pas les lieux et les personnes qui étaient pour elle des occasions

continuelles de péché ? pourquoi ne priait-elle jamais, ou priait-elle mal le Dieu de bonté qui lui disait sans cesse : *Demande et tu recevras ?* pourquoi fuyait-elle les sacrements institués exprès pour lui procurer les secours que réclamait sa misère ?

Toute excuse est vaine ; elle le sait, et c'est parce qu'elle le sait, qu'elle n'en allègue aucune, et qu'elle redit en face de son juge irrité : Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est l'équité même : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

IV. — Dieu prononce la sentence contre le pécheur.

L'âme du pécheur étant présentée à Dieu, étant éclairée de la lumière de Dieu, étant examinée dans le plus grand détail au tribunal de Dieu, voyant clairement jusqu'à quel point elle est coupable envers Dieu ; reconnaissant qu'elle mérite d'être éternellement réprouvée de Dieu ; que doit-elle attendre, et qu'attend-elle en effet, sinon la terrible sentence que va prononcer son juge, sentence irrévocable, et qui va s'exécuter à l'instant même ?

« Pour mieux sentir l'impression de cet irrémé-
» diable malheur, dit Bourdaloue, je n'ai qu'à
» imaginer que je suis actuellement devant le
» trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir
» interrogé il se déclare enfin et lance sur moi ce
» redoutable anathème : *Retirez-vous de moi,*
» *maudit*. Quel coup de foudre ! que je me retire
» de mon Dieu ! que je sois éternellement privé de
» mon Dieu ! que mon Dieu me frappe de sa malé-
» diction et de toute sa malédiction, sans qu'il me
» soit désormais possible de l'apaiser ni qu'il me

» reste aucune espérance de le retrouver jamais
» et de le posséder ! Était-ce donc pour cela qu'il
» m'avait comblé de tant de grâces et qu'il m'avait
» fourni tant de moyens de sanctification ? »

Quelque lumière qui nous soit donnée en ce monde, quelque énergique que puisse être la peinture de l'épouvantable scène du jugement de Dieu, ce n'est jamais qu'une peinture. Impossible de rendre exactement sur la froide page d'un livre, ce que cette scène a d'horrible pour le pécheur qui en est témoin. Nous l'avons déjà dit, nous ne connaissons pas Dieu sur la terre ; nous savons qu'il existe et qu'il est infiniment parfait ; mais cette connaissance, toute certaine qu'elle est, puisqu'elle a la foi pour base, laisse dans nos esprits une profonde obscurité sur l'état de ce grand Être; et cette obscurité ne s'éclaircira que quand nous nous trouverons face à face devant lui dans le plein jour de l'éternité.

Ce que nous connaissons encore moins que tout le reste ici-bas, relativement à Dieu, c'est la terreur de son inflexible justice. Nous n'avons pas, si l'on peut ainsi parler, la connaissance expérimentale de cette justice ; nous avons plutôt la connaissance pratique de son infinie bonté. Cela se conçoit. Tant que nous sommes habitants de la terre, nous sommes dans le royaume de la miséricorde. *Seigneur,* dit le prophète, *la terre est remplie de votre miséricorde.* Tout ce qui se passe en nous et hors de nous, nous rappelle la bonté de Dieu ; nous sentons invinciblement que c'est lui qui nous a créés par amour, qu'il nous conserve par amour, qu'il nous nourrit par amour, qu'il nous préserve

de mille accidents par amour, qu'il nous comble de faveurs continuelles pour le corps et pour l'âme, et tout cela par amour ; qu'il nous rappelle à lui quand nous péchons, et qu'il nous reçoit avec un bonheur que nous goûtons nous-mêmes ; et cela encore par amour.

Mais l'inexorable justice ; mais les éclats de la vengeance, mais la terreur des châtiments, mais la face d'un Dieu irrité, mais le saisissement d'une âme qui comparaît subitement devant l'immense Majesté qu'elle a osé outrager ; mais l'épouvante de cette âme qui se faisait de Dieu une idée vague et confuse, et qui le voit maintenant sans ombre et sans voile, déployer l'appareil de sa toute-puissance et de sa formidable justice : voilà ce dont rien ici-bas ne nous donne l'idée, et ce qui pourtant nous attend infailliblement au moment de de notre mort, si nous mourons en pécheurs.

Rappelons-nous donc souvent cette sentence de malédiction que Jésus-Christ lui-même a voulu consigner dans son Évangile pour nous inspirer d'avance une frayeur salutaire : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel !*

Pour inculquer plus profondément dans nos esprits la terreur dont il est si important que nous soyons pénétrés en méditant cette sentence, nous allons terminer ce chapitre par un passage bien frappant que nous devons à la foi vive et à la plume éloquente de Bossuet, dans ses *Pensées chrétiennes et morales*.

« *Ego vado, je m'en vais.* Ces paroles nous re-
» présentent Jésus-Christ se séparant et disant à
» l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons

» avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant » son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour » te donner la vie, tu n'as pas voulu ; adieu donc, » adieu pour jamais, je me retire maintenant : » *Ego vado ;* c'est moi qui m'en vais ; mais je vais » te chasser : *Discedite à me,* retirez-vous de moi.

» Trois choses à considérer : le pécheur quittant » Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin » Dieu chassant le pécheur. *Discedite,* « retirez- » vous ; » *maledicti,* « maudits » *in ignem æternum,* » allez au feu éternel... » L'homme a une infinité » de liaisons avec Dieu : un coup de foudre part » qui rompt tout : *Retirez-vous.* Adieu, mon père; » adieu, mon frère ; adieu, mon ami ; adieu, mon » Dieu ; adieu, mon Seigneur ; adieu, mon maître ; » adieu, mon roi ; adieu, mon tout. Jésus-Christ » ne le peut plus souffrir ; il le hait infiniment, » nécessairement, éternellement, substantielle- » ment, comme il s'aime lui-même, parce qu'il » est dans l'état du péché ; non dans l'acte, ni » dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est » humanisé en lui; c'est un homme devenu péché; » il perd tout bien; il ne reste pour tout bien en lui » que la simplicité de son être, et c'est son mal- » heur extrême, parce que Dieu le conserve pour » être éternellement en butte à ses vengeances et » le sujet de toutes les misères possibles.

» *Maledicti,* maudits. Cette parole exprime un » jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur » à toute l'exécration de sa justice ; et elle contient » une imprécation contre lui qui déracine jus- » qu'aux moindres fibres de la capacité qui était » en lui pour recevoir du bien et pour en faire. Il

» se trouve moins capable de recevoir du bien que
» le néant ; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu
» répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans
» le mal. *Il a rejeté la bénédiction,* dit le prophète,
» *et la bénédiction s'éloigne de lui.*

» *In ignem æternum,* allez au feu éternel ; feu
» surnaturel dans sa production, instrument de la
» puissance divine dans son usage, immortel dans
» dans son opération : méditez. — Cela est-il vrai ?
» Qui est-ce que cela regarde ? pourquoi, mon Sei-
» veur, faut-il vous quitter ? *Retirez-vous.* — Votre
» bénédiction, avant de partir ! *Vous êtes maudits.*
» — Ce ne sera peut-être pas pour toujours ; je
» reviendrai faire pénitence : ah ! mes yeux, que
» je vous ferai bien porter la peine de tous ces
» regards voluptueux qui me coûtent si cher !
» Quel torrent de larmes je vous forcerai alors de
» répandre ! quelle violence je ferai à tous mes
» sens pour en expier l'abus et les soumettre à la
» loi divine ! — Non, vous vous flattez en vain ;
» il n'y aura plus de temps ; tout est désormais
» éternel, le supplice comme la récompense. »

Malheur à nous, si ces formidables vérités nous laissent froids et insensibles ! heureux au contraire, et mille fois heureux, si elles nous déterminent à devenir, par une sincère pénitence, les précieuses conquêtes de la divine miséricorde !

CHAPITRE VIII

De l'éternité malheureuse.

I. — Réflexions préliminaires.

Nous n'avons encore écrit que le titre, et nous voudrions déjà que le dernier mot de ce chapitre fût tombé de notre plume. C'est toujours avec une peine extrême que nous annonçons aux fidèles le dogme épouvantable de l'enfer.

Oui, croyez-le, dignes lecteurs, c'est avec une douleur profondément sentie, que nous venons exposer à vos regards l'effrayant tableau des châtiments éternels de la justice de Dieu. Le seul mot d'enfer vous fait frémir, et ce n'est que de cet enfer que nous allons vous parler dans ce chapitre. Oh ! que nous aimerions bien mieux vous ramener à Dieu par la voie de l'amour que par celle de la crainte ! qu'il nous serait bien plus doux de vous faire la peinture des misécordes de Dieu, que celle de ses éternelles vengeances ! Mais que faire ? Ne vous montrer de l'Évangile que les pages consolantes, et tenir cachetées celles qui contiennent les vérités terribles, c'est une prévarication dont Jésus-Christ ne manquerait pas de nous demander un compte sévère. Et que pourrions-nous lui répondre quand il nous dirait : De quel droit as-tu tronqué mon Évangile ! de quel droit as-tu supprimé des vérités, terribles sans doute, mais, par leur terreur même, infiniment utiles à une multitude de pé-

cheurs qui se montrent insensibles aux charmes de mon amour, et que les éclats de mon tonnerre peuvent seuls réveiller ? Ministre de ma parole, qu'es-tu autre chose que mon organe et mon écho ? Quel organe que celui qui veut se faire intelligent, et qui refuse de rendre les pensées qu'on lui ordonne d'exprimer ! Quel écho que celui qui ne répercute que la moitié du son qu'on lui confie !

Lisez donc, frères bien-aimés, lisez ces quelques pages, que nous n'écrirons pas pour avoir le triste plaisir de vous effrayer, mais uniquement pour essayer de sauver vos âmes et de les arracher au sommeil de mort dans lequel elles sont plongées. Hélas ! vous serait-il plus agréable de prolonger toute votre vie ce sommeil, et de vous réveiller subitement dans le *lieu des tourments*, comme l'Évangile l'appelle ? Ne seriez-vous pas les premiers à accuser notre coupable silence, et ne nous attribueriez-vous pas peut-être la cause de votre éternelle infortune ?

Du reste, nous vous prions de bien vous pénétrer d'une réflexion que nous croyons féconde en bons résultats. Dans l'enfer, et jusqu'au fond de toutes ses terreurs, on trouve encore, sous un certain rapport, un trait frappant de l'amour de Dieu envers sa créature. Quelques considérations vont mettre cette vérité dans tout son jour. Et d'abord, combien ne faut-il pas que Dieu tienne à être aimé de l'homme, puisqu'il va jusqu'à le menacer d'une éternité de supplices s'il refuse de l'aimer ? Quand on ne tient nullement à être aimé d'une personne, c'est assez dire qu'on est indifférent à son égard ; mais quand on désire,

quand on sollicite même son affection, ce désir qu'on a d'en être aimé est la preuve évidente qu'on lui est sincèrement attaché, puisque, encore une fois, on ne tient nullement à l'affection d'une personne pour laquelle on n'a que de l'indifférence. Que serait-ce donc si, ayant comblé cette personne d'une multitude de bienfaits, et ayant sur elle une souveraine autorité, on lui disait : Je vous aime tendrement ; je désire ardemment d'être aimé de vous ; je vous ai donné mille preuves de mon affection par des bienfaits de toute nature ; je veux même vous procurer, comme fruit de mon attachement, un immense bonheur. Mais, pensez-y, si vous persistez obstinément, non-seulement à me refuser votre amour, mais encore à m'offenser comme vous le faites chaque jour, j'userai de tous les moyens en mon pouvoir pour vous punir de votre ingratitude ; et à force de tourments que vous ne devrez qu'à vous seul, je vous obligerai de reconnaître que l'intensité de ces tourments révèle l'intensité de mon amour, puisqu'il est évident que si j'étais froid à votre égard et indifférent à votre affection, je n'aurais pas seulement l'idée de vous punir d'une froideur à laquelle je serais complétement insensible.

Ainsi en est-il à l'égard de Dieu. Il s'adresse à l'homme et lui dit : Écoute, mon enfant ; je tiens à ton amour, j'y tiens infiniment, et je n'y tiens infiniment que parce que je t'aime infiniment. Si tu m'étais indifférent, je te jetterais de côté comme une vile écume, et je ne te demanderais pas plus d'amour que je n'en demande à la brute ; mais je t'aime d'un amour infini ; je t'en ai donné la preuve

en te créant par amour, en te conservant par amour, en te rachetant par amour, en te comblant sans cesse de mille autres bienfaits par amour. Bien plus, je t'aime pour te rendre heureux, et je te promets, si tu veux répondre à mon amour, que mon propre bonheur sera ton partage pour l'éternité ; je t'accorde tous les secours nécessaires pour mériter cet éternel bonheur ; je ne recule devant aucun sacrifice pour te témoigner ma tendresse et pour gagner ton cœur ; le sang même de mon Fils, je le répands jusqu'à la dernière goutte pour te prouver que je t'aime et t'engager à m'aimer toi-même. Ce n'est pas tout encore : influencé toujours par le vif désir de te prouver mon amour et d'obtenir le tien, j'emploie un nouveau moyen pour mieux réussir. Sachant que tu es plus sensible à la rigueur de mes châtiments qu'aux charmes de ma bonté, je te menace d'une éternité de supplices si tu persistes à ne pas m'aimer, et à ne payer mon infinie bonté que par l'ingratitude et l'outrage. Pendant que tu seras habitant de la terre, ton âme fût-elle souillée de crimes innombrables, un seul acte de vrai repentir désarmera ma colère, te rendra mes bonnes grâces, et éteindra sur-le-champ les flammes éternelles. Mais si tu veux vivre et mourir en pécheur et en ingrat, mon amour méprisé se changera en fureur, et j'exécuterai sans pitié la menace que je t'ai faite. Puis-je te prouver mieux le prix infini que j'attache à la possession de ton cœur, et, par conséquent, la tendresse infinie que j'ai pour toi, qu'en recourant aux moyens que je t'annonce ? Ferais-je ce que je viens de dire si je n'avais pour toi que de l'indifférence, et si je ne

tenais pas infiniment à ton amour? Aussi sache bien que jamais tu ne cesseras de rendre hommage à cet amour, et que, même en enfer, si malheureusement tu t'y précipites, tu avoueras que je t'ai procuré abondamment tous les moyens nécessaires pour ne pas y tomber; que de plus, je t'ai constamment aimé de toute éternité et pendant toute ta vie d'une affection sans bornes; que je t'en ai donné les preuves les plus convaincantes, et que, l'enfer lui-même, je t'en ai menacé pour te contraindre à m'aimer, pour te prouver combien je t'aimais et combien je tenais à ton amour. Tu reconnaîtras aussi que ma bonté pour toi ne devait pas être une bonté stupide, et qu'après l'avoir en quelque sorte épuisée pour te sauver, ma justice, qui est infinie comme ma bonté, devait exercer ses droits contre une créature ingrate et rebelle qui, jusqu'à son dernier soupir, a persisté à m'outrager, à dédaigner mes récompenses, à braver mes menaces et à mépriser mon amour.

N'avions-nous pas raison de dire que la terreur même de la justice de Dieu nous révélait, en un sens, l'immensité de son amour?

II. — Exposé du dogme catholique de l'enfer.

Ce qui se nomme *enfer,* dans l'acception commune de ce mot, est le lieu où les hommes qui meurent coupables de péché mortel sont éternellement punis.

C'est un article de notre foi qu'il y a, après la vie présente, un enfer où les méchants sont châtiés.

La foi nous oblige encore de croire, relative-

ment à l'enfer, que les peines qu'y endureront les réprouvés sont éternelles. La rigueur de ces peines ne détruit point, n'anéantit point ceux qui les subissent ; ils sont immortels en enfer comme le sont les élus en paradis.

Les châtiments de l'enfer, quoique terribles pour tous les réprouvés, n'ont pas cependant la même intensité pour chacun ; comme ces châtiments sont infligés par la justice de Dieu, la souffrance qu'ils causent est plus ou moins vive selon le degré de culpabilité des réprouvés.

« Parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes, » dit Mgr le cardinal Gousset, qui aient reçu les » mêmes grâces et qui soient coupables au même » degré, il n'y a peut-être pas deux réprouvés qui » soient punis avec la même sévérité. Ceux qui » seront condamnés au feu éternel seront tous » punis, et ils le seront tous éternellement, mais » plus ou moins sévèrement, selon qu'ils auront » été plus ou moins coupables (1). »

Voici, sur le même point, le fragment précieux d'un sermon de saint Julien, archevêque de Tolède, vers la fin du VIIe siècle (2). Il est écrit en latin : en voici la traduction :

« Le feu de l'enfer est d'une seule et même nature ; mais il ne tourmente pas les pécheurs » d'une seule et même manière ; car le sentiment » de la peine est exactement proportionné au de-

(1) *Théologie dogmatique.*

(2) Extraits d'un vol. in-folio intitulé : *Selectæ sententiæ ex Bibliothecâ Patrum, ad usum Prædicatorum,* art. *Infernus,* p. 748.

» gré de culpabilité de chacun. De même qu'une
» multitude innombrable d'hommes subissent en
» ce monde l'influence d'un seul soleil, sans ce-
» pendant ressentir également son ardeur, les uns
» en étant plus pénétrés que les autres ; de même,
» ce feu de l'enfer, quoique d'une seule et même
» nature, ne fait pas sentir également son action ;
» la diversité de sentiments que nous voyons ici-
» bas dans les corps soumis à l'action du soleil
» se retrouve en enfer à l'égard des pécheurs, en
» sorte que, quoique soumis à l'action du même
» feu, chacun n'en éprouve pas également la
» rigueur..... »

» La croyance d'une vie future, dit S. É. Mgr.
» le cardinal Gousset, où les bons sont récompen-
» sés et les méchants punis, est aussi ancienne
» que le monde; on la trouve dans tous les temps
» et chez tous les peuples.... Une preuve que la
» croyance à l'éternité des peines remonte à la
» tradition primitive, et qu'elle est aussi ancienne
» que le monde, c'est que nous la retrouvons,
» quoique plus ou moins altérée, chez tous les
» peuples. Les Grecs, les Romains, les Égyptiens,
» les Chaldéens, les Perses, les Syriens, les In-
» diens, les peuples du Nord et ceux de l'Améri-
» que, tous ceux dont on connaît la religion,
» admettaient une récompense éternelle pour les
» justes et des peines éternelles pour les mé-
» chants. »

« Telle est, dit encore Mgr. Gousset, et telle a
» toujours été la croyance de l'Église catholique ;
» telle a été, de tout temps, la croyance des chré-
» tiens, même des communions séparées du saint-

» siége, si l'on en excepte quelques hérétiques
» obscurs, tels que les origénistes (1). »

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails relativement au dogme catholique de l'éternité des peines de l'enfer, puisque, dans cet ouvrage, nous parlons aux chrétiens qui ont la foi. Bornons-nous à donner quelque idée des châtiments terribles réservés au pécheur dans ce lieu de supplices.

III. — Premier châtiment du réprouvé. — Absence complète et éternelle du bonheur.

Nous ne parlons point ici de l'homme endurant une souffrance proprement dite ; nous parlons simplement de l'homme privé de tout bonheur, c'est-à-dire de toute jouissance réelle et positive ; et nous disons que c'est déjà un état dont la seule idée fait horreur (2). Pourquoi fait-elle horreur, cette idée ? Parce que nous sommes tellement faits pour le bonheur, nous le désirons si passionnément, que, pour en satisfaire le besoin, il ne suffit pas que nous soyons exempts de souffrance ; il faut de plus que nous possédions des biens, des avantages réels dont la jouissance nous procure du bien-être, de l'agrément, du plaisir, en un mot ce que nous appelons du bonheur. Quand donc la possession de ces avantages nous manque, et que nous ne trouvons jamais d'aucun côté ce que nous

(1) *Théologie dogmatique.*

(2) Nous n'ignorons pas que cette privation est elle-même une souffrance ; mais nous supposons ici qu'elle est la seule que l'homme endure, et que, du reste, il n'y a chez lui qu'absence complète de bonheur, et non point douleur et souffrance dans le sens ordinaire que présentent ces mots.

cherchons partout et toujours avec une insatiable ardeur, il s'opère dans tout notre être une perturbation, un abattement, une désolante tristesse qui nous ronge peu à peu, qui nous rend la vie presque insupportable, et qui même, quand la charge est trop forte, surtout pour certaines natures plus faibles, mène droit au désespoir et au crime affreux qui en est le résultat, le suicide.

Mais, hâtons-nous de le dire, l'absence complète de bonheur ne se trouve jamais sur la terre. Nos peines y sont toujours compensées par quelques jouissances plus ou moins abondantes. Si l'on est pauvre, on jouit quelquefois d'une bonne santé ; si l'on souffre, on a les consolations de l'amitié, les adoucissements que procurent les ressources de la fortune, etc., et lors même que l'on serait privé de toutes les jouissances de cette nature, il resterait encore l'espoir de les obtenir plus tard ; et cet espoir, tout trompeur qu'il est, rend une multitude d'afflictions supportables à des milliers de malheureux. Tant qu'ils ont quelque lueur d'espérance, il n'y a pas chez eux absence complète de bonheur. Au reste, si ce dernier bien leur était ravi comme tous les autres ; si le bonheur leur faisait , ici-bas , complétement défaut ; s'ils ne le goûtaient jamais ; s'ils n'avaient aucun espoir d'en jouir plus tard ; s'ils avaient même la certitude de n'en jamais jouir ; tout serait-il perdu pour eux ? Nullement. Si, devenant sages à l'école du malheur, il voulaient prendre la foi pour guide, en menant une vie chrétienne, ils pourraient se tenir assurés que la mort mettrait prochainement un terme à leurs misères, et que moins ils auraient été

heureux en ce monde, plus ils le seraient éternellement en l'autre.

Hélas ! il n'en est pas ainsi en enfer. Jamais, tant que Dieu sera Dieu, un seul réprouvé ne verra luire un faible rayon de bonheur ; jamais une ombre de consolation n'adoucira les maux qu'il endure. Entre lui et le bonheur, il y aura éternellement un infranchissable chaos. L'homme ne puise pas son bonheur en lui-même ; il ne se le donne pas à son gré ; il le tient de Dieu seul qui le lui accorde à titre de bienfait ou de récompense ; or, il n'y a en enfer ni récompenses ni bienfaits accordés aux réprouvés ; le châtiment seul leur est dû, le châtiment seul leur est infligé. La source et l'unique source du bonheur est en Dieu ; et comme le réprouvé a éternellement Dieu pour ennemi, jamais le bonheur ne sera son partage. L'espérance elle-même lui sera ravie ; car l'espérance est l'aurore du bonheur, et jamais Dieu ne fera briller cette aurore aux yeux de ceux qui seront morts dans sa haine. La vue du bonheur des autres mettra le comble à l'infortune du réprouvé, par les excès d'envie que cette vue délicieuse fera naître dans son âme. Il éprouvera donc au souverain degré tout ce qu'il y a de pénible dans l'absence complète de bonheur, et il l'éprouvera pendant l'éternité tout entière.

Comment se faire une juste idée des sentiments du réprouvé, quand il se verra pour toujours privé d'un bonheur dont il ne cessera jamais d'être passionnément avide ?

IV. — Deuxième châtiment. — État de malheur perpétuel.

Quelle que soit la divergence d'opinions chez les hommes sur presque tous les points, il en est un sur lequel ils se réunissent avec une complète unanimité de sentiments ; et quel est ce point ? L'horreur de la souffrance.

Nous avons vu ce qu'il y avait de désolant dans l'absence de tout bonheur ; cette idée est déjà affreuse ; mais entre la privation du bonheur et la souffrance réelle et positive, il y a un grand intervalle. Dire d'un homme qu'il n'est pas riche, ce n'est pas dire qu'il souffre les horreurs de l'extrême pauvreté ; dire qu'il n'est pas investi d'une haute dignité qui lui attire les hommages du monde, ce n'est pas dire qu'il est abreuvé d'humiliations ; dire qu'il ne passe pas sa vie dans les plaisirs, ce n'est pas dire qu'il la passe dans les tortures. On comprend qu'entre ces deux états il en est un dans lequel, sans éprouver ce qui s'appelle bonheur terrestre, on n'éprouve pas pour cela ce qui s'appelle malheur et souffrance.

Mais supposons que ces deux accidents se réunissent chez le même homme ; supposons que n'étant heureux d'aucun côté, il est positivement et réellement souffrant et malheureux autant qu'il est possible de l'être ici-bas ; qu'il endure dans le corps et dans l'âme toutes les douleurs dont l'humanité peut être affligée sur la terre, qu'il souffre tout cela sans la moindre consolation d'aucun côté, et qu'enfin il a la certitude de souffrir comme il souffre jusqu'à son dernier soupir : conçoit-on sur

la terre une affliction pareille? S'y trouve-t-elle même jamais avec toutes les circonstances que nous venons de supposer? Non; quelque malheureux que nous soyons ici-bas, nous ne le sommes jamais autant que nous le pourrions être.

Nous pouvons dire de nos peines ce que nous avons dit de l'absence du bonheur; cette absence, pendant la vie présente, n'est jamais complète; et l'état de souffrance ne l'est pas davantage. Si nous souffrons d'un côté, nous ne souffrons pas de l'autre; si un égoïste ou un ingrat nous déchire le cœur en nous tournant le dos, nous trouvons au moins une âme compatissante qui nous adresse quelques mots de consolation; si nous souffrons aujourd'hui, nous avons en perspective un avenir qui tarit, ou qui du moins adoucit nos larmes par un rayon d'espérance. Non, le malheur complet, le malheur qui exclut absolument tout bonheur, le malheur qui embrasse l'être de l'homme tout entier; le malheur qui ne reçoit pas une ombre de consolation; le malheur qui ne doit jamais avoir aucun terme; ce malheur-là n'est pas de ce monde. Deux puissances règnent sur la terre; et comme toute puissance vient de Dieu, c'est aussi de lui qu'elles émanent. Ces deux puissances sont la Miséricorde et la Justice; elles sont comme les deux mains de Dieu. S'il frappe de l'une, il caresse de l'autre; et celle qui caresse est encore plus occupée que celle qui frappe; car il est écrit, comme nous l'avons dit ailleurs: *Seigneur, la terre est pleine de votre miséricorde.*

Mais à la mort, la scène change. Aussitôt après son dernier soupir, l'homme se trouve en face de

deux infinités ; l'une de bonheur complet ; l'autre de malheur sans terme ; l'une de bonheur absolument ineffable et sans mélange ; c'est le ciel, royaume éternellement délicieux où la miséricorde triomphe ; l'autre de malheur épouvantable en lui-même et éternel dans sa durée ; c'est l'enfer où la souveraine justice venge la majesté divine outragée par une créature rebelle.

L'enfer, voilà donc le lieu de la souffrance proprement dite ; voilà donc le lieu d'où est perpétuellement bannie toute ombre de bonheur et de consolation, avec l'éternité pour durée !

V. — Troisième châtiment. — Séparation éternelle de Dieu. — *Discedite, maledicti.*

Être éternellement séparé de Dieu ; être éternellement chargé de la malédiction de Dieu ; avoir éternellement Dieu pour ennemi, et porter en soi-même la conviction la plus intime que jamais on ne pourra reconquérir son amour; quel supplice ! Il est exprimé par ces deux mots, ou plutôt par ces deux coups de foudre qui terrasseront le pécheur : Retirez-vous de moi, maudits : *Discedite...... maledicti.*

Ce supplice de la séparation, de la malédiction et de l'éternelle inimitié de Dieu est, selon l'opinion générale des saints Pères, des docteurs, des théologiens, et des écrivains religieux, le plus terrible que la justice divine inflige au pécheur. Cependant, le péché aveugle tellement ici-bas celui qui le commet, que la pensée de cet horrible supplice ne fait sur lui qu'une impression légère. Privé sur la terre de la vue de Dieu ; n'ayant pour lui aucun amour ; habitué à se passer de sa présence ; plus

tranquille même dans ses désordres quand la pensée de Dieu ne vient pas en troubler la criminelle jouissance, il ne se figure pas qu'il doive lui être bien pénible de se voir, même éternellement, séparé de Dieu. Les créatures lui tiennent lieu du créateur, et si malgré toutes ses misères, il lui tombait du ciel un brevet d'immortalité sur la terre ; loin de s'affliger de ne voir jamais Dieu, il fèterait au contraire dans les transports d'une folle joie sa misérable immortalité.

Mais, hélas ! quel étonnement sera le sien quand son âme, opprimée aujourd'hui par la masse de chair qui l'enveloppe, échangera subitement ses idées terrestres et grossières contre celles que la vue de Dieu fera naître en elle ! Détachée pour jamais de la terre, du monde, des passions, des honneurs, des plaisirs et de toutes les futilités qui l'absorbaient ; ne voyant plus que Dieu seul, n'aimant que Dieu seul, ne soupirant qu'après Dieu seul, ne voyant pour elle de bonheur qu'en Dieu seul, ne trouvant de beauté, de bonté, d'amabilité de toute espèce qu'en Dieu seul, se sentant attirée de toute l'énergie de ses puissances vers Dieu seul ; quel écrasant anathème sera pour elle cette parole : *Retire-toi, maudit !*

Et quand, obéissant à cet ordre suprême, le pécheur tombant au fond de l'abîme et trouvant là de nouveaux tourments, fera encore et toujours, et toujours des efforts violents pour s'élancer vers son Dieu dans lequel seul il verra le bonheur ; quelle peine ! quelles angoisses ! quels déchirants accès de désespoir !

On peut dire sans la moindre exagération qu'il

y aura chez le réprouvé un mélange de sentiments horriblement pénibles. Il désirera ardemment le bonheur, et il ne l'obtiendra jamais : il voudra sans cesse se délivrer de ses maux, et il les endurera toujours. Est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit être toujours ? » L'âme réprouvée, dit Bourdaloue, » voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui » ne sera jamais ; elle ne consentira jamais à être » éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. » De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire malheu- » reuse d'être abandonnée de son Dieu, et plus » malheureuse dans ce terrible abandonnement de » ressentir la perte qu'elle aura faite et d'en com- » prendre toute la grandeur. Malheureuse d'être » déchue de toutes ses prétentions au royaume de » Dieu, et plus malheureuse dans cette funeste » décadence de soupirer uniquement après ce séjour » bienheureux. Eh ! que ne peut-elle oublier Dieu ! » que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'en- » traîne et de cette pente qui la domine et qui la » tyrannise ! L'enfer ne lui serait plus enfer qu'à » demi. »

Nous supplions dans ses intérêts les plus chers le pécheur qui lira ces lignes, de ne pas fermer ses yeux à la lumière et de ne pas confondre les sentiments qu'il a de Dieu sur la terre, avec ceux qu'il aura quand il sera dans le grand jour de l'éternité.

VI. — Quatrième châtiment. — Ver rongeur qui ne meurt point. — *Vermis eorum non moritur.*

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous assure que dans l'enfer les réprouvés sont rongés d'un ver qui ne meurt point ; et ce ver, d'après les commentateurs, exprime l'excessive amertume du regret qu'ils éprouvent d'avoir perdu le ciel, et de l'avoir perdu par leur propre faute. Ce regret cuisant dont ils ne peuvent jamais s'affranchir, puisque le bonheur du ciel est le seul qu'ils désirent, leur fait endurer des peines intérieures inexprimables ; et comme ils ne peuvent attribuer ces peines qu'à leur propre malice, ils se déchirent eux-mêmes par un continuel remords que notre divin Sauveur exprime en disant : Leur ver ne meurt point : *Vermis eorum non moritur.*

Pour bien sentir la vivacité de cette peine, il faudrait pouvoir se faire une juste idée des amabilités infinies de Dieu, de l'immense bonheur dont il inonde ses amis dans le ciel, et de l'ardent désir que l'on a, dès que l'on est mort, de jouir de Dieu et des délices ineffables qu'il fait goûter à ses élus. Il faudrait pouvoir se représenter ce que doit être un remords que l'on ressent à l'occasion de la perte d'un bien infini, d'un bien qui est le seul que l'on désire, d'un bien enfin après lequel on ne cessera jamais de soupirer, tout en sachant parfaitement que jamais on ne pourra le posséder.

Quand le réprouvé est broyé sous le poids de ces réflexions qu'il a sans cesse présentes à l'esprit, et qu'il vient à se dire dans l'excès de sa douleur : C'est moi seul qui ai consommé ma perte ; *si je*

l'eusse voulu, le ciel et toutes ses joies seraient mon partage ; *si je l'eusse voulu,* au lieu d'être éternellement malheureux en enfer, je serais éternellement heureux du bonheur de Dieu même dans le ciel ; *si je l'eusse voulu,* rien ne me manquait pour sauver mon âme : non-seulement Dieu a été juste à mon égard pendant que j'étais sur la terre, mais il a été bien plus miséricordieux encore que juste envers moi ; il pouvait me frapper de mort après le premier péché mortel que je commis, et il m'accorda de longues années pour revenir à lui ; et au lieu d'employer ces années à désarmer sa colère, je les employai à multiplier à l'infini mes offenses. Lumières, conseils, exhortations, menaces, bons exemples ; tendres invitations, salutaires remords, il mit tout en œuvre pour me sauver, et moi j'ai mis tout en œuvre pour me damner ; oui c'est moi, c'est moi seul qui suis cause de mon éternelle réprobation. Conçoit-on ce que ces réflexions ont d'accablant, quand surtout elles sont incessamment présentes à l'esprit, et que jamais une goutte de consolation ne vient tempérer leur amertume ?

Pour faire sur nous une impression plus vive, Dieu a voulu nous révéler lui-même dans la sainte Écriture les sentiments des réprouvés. Voici ses propres paroles :

« A la vue des justes, les méchants seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur. Ils seront » frappés d'étonnement en voyant tout d'un coup, » contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en » eux-mêmes, étant touchés de regret, et poussant » des soupirs dans le serrement de leur cœur : Les » voilà ceux qui ont été l'objet de nos railleries et

» de nos outrages. Insensés que nous étions ! leur
» vie nous paraissait une folie et leur mort hon-
» teuse ; et cependant les voilà élevés au rang des
» enfants de Dieu, et leur partage est avec les
» saints. Nous nous sommes donc égarés de la voie
» de la vérité. La lumière de la justice n'a point lui
» à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est
» point levé pour nous. Nous nous sommes lassés
» dans la voie de l'iniquité et de la perdition. Nous
» avons marché par des chemins difficiles, et nous
» avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous
» a servi notre orgueil ? Qu'avons-nous retiré de la
» vaine ostentation des richesses ? Toutes ces choses
» sont passées comme une ombre....... A peine
» étions-nous venus au monde que nous avons
» cessé de vivre ; nous avons été consumés dans
» notre malice. Voilà ce que les pécheurs diront
» dans l'enfer : *Talia dixerunt in inferno qui pec-*
» *caverunt.* »

En présence de telles vérités, qui ne sont encore proposées que sous le voile de la foi, mais qui peuvent d'un moment à l'autre apparaître aux pécheurs dans leur terrible éclat, puisque chaque jour ils peuvent entrer dans leur éternité, comment est-il possible qu'ils continuent leurs désordres, et qu'ils s'exposent à des tourments affreux dont la seule peinture fait frémir d'épouvante ?

VII. — Feu éternel. — *Ignem æternum.*

En cette épouvantable matière où l'homme est si disposé à contredire l'homme, nous voulons nous taire et laisser la parole à Dieu seul ; nous voulons même n'ouvrir que l'Évangile, pour nous mettre

plus sûrement à l'abri de toute contestation qui pourrait s'élever, si nous empruntions à l'Ancien Testament certains textes souvent allégués, mais sur le sens desquels il n'y a pas accord unanime parmi les docteurs. Voyons donc l'Évangile, et citons-le dans son énergique simplicité.

Nous trouvons en quatre endroits différents de ce livre sacré, des passages incontestablement relatifs au châtiment des réprouvés en enfer. Voici ces passages :

Saint Jean-Baptiste annonçant aux péchenrs la venue prochaine de Jésus-Christ, leur dit ces paroles : « Il a le van à la main, et il nettoiera son » aire ; il amassera le blé en son grenier, mais il » brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra » jamais : *Palcas autem comburet igni inextingui-* » *bili.* »

Écoutons maintenant Jésus-Christ lui-même :

« Un homme était riche, vètu de pourpre et de » lin, et donnait tous les jours de magnifiques re- » pas. Et un homme, nommé Lazare, mendiait » couché à sa porte et couvert d'ulcères, souhai- » tant de se rassasier des miettes qui tombaient de » la table du riche, et personne ne lui en donnait ; » mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. » Or, il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut » porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et » le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans » l'enfer : *Et sepultus est inferno.*

» Or, levant les yeux lorsqu'il était dans les » supplices, il vit de loin Abraham, et Lazare » dans le sein d'Abraham, et s'écriant il dit : » Abraham, mon père, ayez pitié de moi, et en-

» voyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de
» son doigt dans l'eau et qu'il rafraîchisse ma
» langue, car je suis vivement tourmenté dans
» ces flammes : *Crucior in hâc flammâ.* Et Abra-
» ham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que vous
» avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare
» les maux : or, maintenant celui-ci est consolé,
» et vous tourmenté. Et de plus, entre vous et
» nous il y a un abîme, et ceux qui le veulent ne
» peuvent passer d'ici vers vous, ni venir ici du
» lieu où vous êtes. Et le riche dit : Je vous
» conjure, père Abraham, d'envoyer Lazare dans
» la maison de mon père, car j'ai cinq frères, et
» je voudrais qu'il les avertît de ne pas venir
» dans ce lieu de supplices : *Ne et ipsi veniant in*
» *hunc locum tormentorum.* »

Écoutons encore Jésus-Christ, et voyons avec quelle insistance il répète à plusieurs reprises ce qu'il eût pu ne dire qu'une fois, relativement au supplice du feu éternel en enfer. N'oublions pas que c'est un Dieu qui parle, et qu'il ne peut par conséquent ni se tromper ni nous tromper.

« Si votre main vous scandalise, coupez-la ; il
» vaut mieux pour vous que vous entriez dans la
» vie éternelle n'ayant qu'une main, que d'en
» avoir deux et aller en enfer, *dans le feu qui ne*
» *s'éteint pas,* où le ver qui les ronge ne meurt
» point, *et le feu ne s'éteint jamais.* Et si votre
» pied vous scandalise, coupez-le ; il vaut mieux
» pour vous que n'ayant qu'un pied, vous entriez
» dans la vie éternelle, que d'en avoir deux et
» d'être envoyé en enfer dans *ce feu qui ne s'é-*
» *teint pas;* où le ver qui les ronge ne meurt

» point, *et le feu ne s'éteint jamais.* Et si votre
» œil vous scandalise, arrachez-le ; il vaut mieux
» pour vous que, n'ayant qu'un œil, vous entriez
» dans la vie éternelle, que d'en avoir deux et
» d'être envoyé dans le feu de l'enfer, où le ver
» qui les ronge ne meurt point, et où *le feu ne*
» *s'éteint jamais.* »

Qu'on dise s'il est possible de démontrer plus clairement l'éternité des peines de l'enfer, que par la répétition fréquente des mots essentiels, auxquels Jésus-Christ ne change pas une lettre, comme pour faire voir l'invariabilité des supplices qu'ils expriment : « Leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. » *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur.*

Enfin nous lisons, et toujours dans l'Évangile, la fameuse sentence dont nous avons déjà parlé en traitant du jugement. Pour la rendre plus saisissante encore, Jésus-Christ la met en regard de celle qu'il prononcera avec tant de tendresse sur les élus placés à sa droite :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa
» majesté et tous les anges avec lui, il s'assoiera
» sur le trône de sa gloire, et toutes les nations
» seront assemblées devant lui, et il séparera les
» uns d'avec les autres, comme le berger sépare
» les brebis d'avec les boucs : et il mettra les
» brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche.
» Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite :
» Venez, les bénis de mon Père ; possédez le
» royaume qui vous a été préparé dès le commen-
» cement du monde... Puis, il dira à ceux qui
» seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, mau-

» dits ; *allez au feu éternel* qui a été préparé pour
» Satan et pour ses anges... et ceux-ci iront *au*
» *supplice éternel* et les justes à la vie éternelle. »

N'avions-nous pas raison de nous borner au simple exposé de la divine parole? Qu'est-ce que l'homme pourrait ajouter à ce qui vient d'être lu ?

A la vue de ce feu éternel dont Jésus-Christ nous menace, éteignons celui de la passion qui nous brûle. L'un serait infailliblement la cause de l'autre, et une fois atteints par celui de l'enfer, n'oublions pas que jamais nos larmes ne parviendraient à l'éteindre. Si la moindre contrariété nous blesse ; si la peine la plus légère, quand elle se prolonge, nous est insupportable; si une opération d'une minute au moyen du fer ou du feu nous fait frémir de crainte; si enfin nous sommes si sensibles à la douleur, quelque forme qu'elle prenne ; que sera-ce, grand Dieu ! que sera-ce, si notre corps et notre âme sont condamnés à souffrir éternellement en enfer ?

Un jour, un saint homme voulant fuir les dangers du monde et assurer son salut, se retira au fond d'un désert où il vivait parfaitement heureux et dans l'union la plus intime avec Dieu. Une femme de mauvaise vie, informée de sa sainteté, entreprit de l'en faire déchoir. Elle se rendit à sa cabane, et le pria de lui donner l'hospitalité pour une nuit seulement, alléguant qu'elle s'était égarée dans le désert et qu'il lui était impossible, à cause de l'obscurité, de retrouver son chemin. L'homme de Dieu, heureux de pratiquer une œuvre de charité, lui accorda ce qu'elle demandait. Mais bientôt il s'aperçut que c'était à un perfide serpent qu'il avait ouvert

sa porte. Tout saint qu'il était, la tentation s'alluma dans son cœur, et peut-être y eût-il succombé si Dieu, pour le préserver de ce malheur, ne lui eût suggéré la pensée du feu de l'enfer. Impressionné vivement par cette pensée, il quitte la malheureuse, sort de sa cabane et l'y laisse seule. Alors, il prépare un grand feu, s'étend sur la terre, et tient ses pieds immobiles dans le brasier.—Grand Dieu ! que faites-vous là ! s'écrie sa tentatrice, qui venait de sortir. — Ce que je fais ? répondit-il ; je fais ici-bas l'épreuve du feu, afin de voir si je pourrai m'habituer plus tard à souffrir éternellement celui de l'enfer. Il n'en fallut pas davantage pour convertir cette femme débauchée, et pour affermir plus que jamais le pieux solitaire dans une sainteté si éminente, qu'elle lui a valu les honneurs d'un culte public.

A l'exemple de ce saint homme, méditons souvent sur l'enfer, et vivons de manière à ne mériter jamais d'y être précipités par la justice divine.

VIII. — Conclusion de ce chapitre.

Si par hasard, en présence des vérités terribles qui viennent de nous être exposées, nous avions senti vaciller notre foi sur le dogme de l'éternité des peines de l'enfer, raffermissons-la par cette solide réflexion de notre grand Bossuet.

« Pourquoi, dit-il, pour un péché qui passe si
» vite, est-on condamné à une peine éternelle ?
» O homme, qui es-tu pour répondre à Dieu ? Et
» néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta ques-
» tion, n'est-il pas vrai que lorsque tu te livres
» aux objets de tes passions, tu veux pécher sans

» fin? Combien de fois as-tu protesté aux complices
» de tes désordres que tu ne leur serais jamais
» infidèle ! Toutes tes protestations s'en vont en
» fumée ; le vent les emporte, parce que Dieu
» confond tes projets ; mais c'est là l'intention de
» ton cœur ; tu ne veux jamais voir finir la chose
» où tu mets ton bonheur : et la marque que tu
» désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne
» mets point de fin à tes crimes tant que tu vis.
» Combien de pâques, de jubilés, de maladies,
» d'exhortations, de menaces dont tu n'as tiré
» aucun profit ! Tout passe pour toi comme l'eau ;
» n'est-il pas juste ensuite que celui qui n'a jamais
» voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi
» d'être tourmenté ? » *(Pensées chrétiennes et morales.)*

Au reste, pesons bien, en terminant ce chapitre, cette judicieuse observation de Mgr le cardinal Gousset :

« D'après l'ordre que Dieu a établi lui-même et
» dans lequel se montre visiblement sa Providence,
» on peut dire que sa sagesse, qui ne doit point
» être séparée de ses autres attributs, s'oppose à
» ce que les peines de l'enfer aient un terme. En
» effet, si malgré la croyance universelle à l'éter-
» nité de ces peines, la terre est comme inondée de
» crimes ; s'il se trouve encore un si grand nombre
» de pécheurs qui boivent l'iniquité comme l'eau,
» et vivent comme s'ils n'avaient rien à craindre
» après la mort, que deviendrait le monde si l'en-
» fer n'existait plus qu'en purgatoire ? Otez la
» crainte de l'éternité malheureuse, c'en est fait
» des lois de la religion et de la morale pour le

» plus grand nombre ; elles seront impuissantes
» contre le crime. Donnez à l'égoïste, à l'avare, à
» l'usurier, au voluptueux, à l'adultère, au plus
» grand scélérat l'assurance ou seulement l'espoir
» d'en finir un jour avec la justice divine ; bientôt
» vous verrez disparaître de dessus la terre, avec
» la crainte de Dieu, la pratique de la vertu. »
(Théologie dogmatique.)

Croyons donc et croyons fermement le dogme inattaquable de l'éternité des peines en enfer. Les plus effrénés impies, qui semblaient avoir juré la destruction de la religion catholique, ont tenté tous les moyens de s'affranchir de l'épouvante que leur causait cette effrayante vérité, et tout ce qu'ils ont pu faire, ç'a été de demeurer dans une incertitude accablante qui eût bien dû, en une telle matière, leur faire prendre le parti le plus sûr.

Quand on demandait à Jean-Jacques Rousseau s'il y avait un enfer, il répondait : *Je n'en sais rien.*

Voltaire, de son côté, ayant reçu une lettre d'un de ses amis qui lui apprenait, comme une bonne nouvelle, qu'il croyait avoir acquis la preuve de la non-existence de l'enfer, lui répondit : *Vous êtes bien heureux ! je suis loin de là.*

Aimons Dieu ; pratiquons fidèlement les commandements qu'il nous impose ; enchaînons nos passions qui ne nous procurent que de folles jouissances ; menons une vie régulière et chrétienne qui est toujours accompagnée d'une paix profonde et d'une joie sans mélange ; méprisons ce monde qui passe ; pesons tout à la balance de l'éternité ; et non-seulement nous croirons à l'enfer, mais nous y croirons sans redouter à l'excès ses supplices; la

crainte qu'ils nous inspireront encore s'unissant à la confiance et à l'amour, deviendra notre préservatif infaillible. Elle nous tiendra dans un état de vigilance attentive pour nous empêcher de tomber, et nous relèvera sur-le-champ si nous faisons parfois encore la triste épreuve de la faiblesse humaine.

Ce n'est pas envers les bons, mais envers les méchants que Dieu est terrible. Autant il est inexorable à l'égard du pécheur impénitent qui meurt dans sa haine, autant il est plein de tendresse et de miséricorde à l'égard de l'enfant docile qui meurt dans sa grâce et dans son amour.

CHAPITRE IX.

Pensée du Ciel.

N'oublions jamais les effrayantes vérités qui viennent de nous être rappelées. Malgré l'épouvante dont elles frappent les esprits, ou plutôt précisément à cause de cette épouvante, elles seront notre sauvegarde la plus assurée, relativement à la grande affaire de notre éternité.

Cependant, après avoir courbé notre esprit rebelle sous le poids d'une salutaire terreur, il est bien permis de le relever doucement avec le puissant levier de l'espérance. Quoi de plus propre à la raviver, cette divine espérance, que la pensée du beau ciel qu'elle nous propose comme l'heureux terme de notre pèlerinage, et la glorieuse récompense de nos travaux et de nos peines?

Reposons-nous donc de nos terreurs en pensant au ciel, cette inépuisable source de toutes les consolations ; et puisque c'est un moment de doux repos que nous voulons goûter, n'imposons point à notre esprit la sévérité d'un plan méthodique sur la matière qui va nous occuper. Dirigeons sans effort nos pensées et nos réflexions vers le ciel, et apprenons à mépriser le faux bonheur qui passe, par la considération du vrai bonheur qui ne passera jamais.

I. Quand quelque grande douleur s'abat sur l'homme, comme le vautour sur la blanche colombe, son premier mouvement, à la première pointe de cette douleur, est de regarder le ciel. Son œil prend en ce moment une expression où se peignent sans efforts trois sentiments bien naturels puisqu'ils se produisent avant qu'il ait eu le temps et la pensée de les rechercher, de les grouper et de les combiner dans son âme. Ces sentiments sont : — la douleur, — la prière, — l'espérance. Les peintres ont retracé avec bonheur ce triple sentiment. Ils ont surpris l'homme à ce premier moment où, foudroyé par la douleur, il regardait le ciel ; et dans ce regard ils ont lu : *Douleur, prière, espérance.* Leur tâche est remplie, remplissons la nôtre : ils ont peint le regard du malheureux ; expliquons-en le mystère.

Entre Dieu et l'homme, le rapport est si étroit, si intime, si absolument nécessaire que, pour en empêcher l'expression, il faut des efforts incroyables, des luttes opiniâtres, et surtout quelques-uns de ces vices grossiers qui matérialisent tout ce qu'ils

touchent. Encore ne parvient-on jamais à effacer entièrement ce qui rappelle cette relation naturelle de l'homme avec Dieu. Elle est tellement dans le fond de sa substance, qu'elle se produit instinctivement et tout spontanément quand il n'a pas eu le temps de la combattre par ses réflexions impies. De là, ce regard irréfléchi de l'homme affligé vers le ciel. L'impie lui-même, quand il sent la première étreinte de la douleur, le jette, ce premier regard, aussi bien que le chrétien. Il a beau faire, ce regard est un acte de foi, non pas sans doute de foi méritoire, puisqu'il la combat quand il l'aperçoit, mais de foi inhérente au fond de son être, et dont, malgré sa volonté perverse, il ne lui est pas donné d'arracher la dernière fibre.

Mais laissons l'impie, et revenons à nous-mêmes, qui, grâce à Dieu, ne le sommes point. Notre regard, jeté spontanément au ciel au premier moment de nos peines, veut donc dire : Douleur, prière, espérance : c'est que c'est bien réellement l'état où nous sommes en ces pénibles rencontres. Voyez l'admirable relation qui existe entre ces trois sentiments : la douleur s'empare du cœur de l'homme ; *il souffre*. Et que faut-il à l'homme qui souffre ? Du secours ; appeler au secours, c'est dire : Je souffre. L'homme souffrant appelle donc au secours : *il prie*. Mais en attendant que le secours lui arrrive, il a besoin de quelque soutien ; le découragement l'affaiblit, l'affreux désespoir veut l'entraîner dans son gouffre ; malheur à lui si l'espérance l'abandonne ! Il le sait, ou plutôt il le sent, et cette divine espérance, son triste regard, expression de son besoin, la demande au ciel : *il espère*.

Beau ciel ! ciel ravissant, océan sans rive et sans fond de toutes les consolations que réclament les misères de l'homme ! beau ciel fait pour l'homme ! oui, pour cet homme ingrat qui n'y pense que quand il souffre, qui le dédaigne quand la douleur s'envole, et qui, dans sa fausse appréciation, recommence à mettre la fange impure d'une passion brutale au-dessus de ses éternelles délices ! beau ciel ! montre-nous tes charmes, quoique nous soyons indignes de les contempler.

II. Il a le charme d'une patrie, ce beau ciel, objet de nos froideurs et de nos dédains. Qu'est-ce que l'homme sur la terre, si ce n'est un voyageur qui la parcourt ? Parti du ciel, puisqu'il a Dieu pour auteur, où va-t-il ? où doit-il aller, du moins, si ce n'est au ciel ? « Nous n'avons point ici-bas, » nous dit saint Paul, de demeure permanente ; » cette demeure fixe et invariable, nous la deman- » dons à l'avenir. » *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

Voyez, dans la société civile, l'homme condamné par l'homme à vingt ans d'exil, puis, à l'expiration de sa peine, saluant avec transport sa bien-aimée patrie : n'est-ce pas exactement l'image du chrétien fidèle exilé pour un temps plus ou moins long sur la terre, et à la fin de son exil, retournant au ciel sa patrie, qu'il aborde en entonnant l'éternel *Hosanna* ?

— Il a le charme d'un port assuré, ce beau ciel, après une navigation périlleuse. Qu'est-ce que l'homme embarqué sur la mer du monde ? Pauvre petite nacelle, perpétuellement agitée, ballottée par

des vagues furieuses, évitant un écueil, pour en heurter un autre, assaillie par des tempêtes, qui, lasses de souffler, sont suivies d'un calme plat aussi dangereux qu'elles : voilà l'homme et sa grande misère ! Les passions fougueuses, voilà les tempêtes ; la fausse paix dans l'âme après des luttes coupables contre le bien, voilà le calme plat. Grand Dieu ! que de dangers pour l'homme si faible et si misérable ! que de dangers surtout environnent cet insensé qui ferme les yeux pour ne les pas voir, qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre les sages avis du prudent nautonnier qui veut l'arracher aux abîmes sur lesquels il est suspendu ! Hélas ! si les plus expérimentés font encore des naufrages ; s'ils n'échappent à la mort que par une protection visible du divin Père qu'ils implorent ; si jusqu'au dernier coup de rame, la nacelle peut périr, tomber dans les gouffres et disparaître sans retour, quelle joie délicieuse quand elle entre au port, et qu'elle laisse derrière elle les écueils et les tempêtes !

Homme faible qui portes en toi-même le germe d'une mort éternelle, et qui le retrouves, ce germe fatal, dans tout ce qui t'entoure, n'est-ce pas là ton image ? Au dehors, des combats, dit saint Paul ; au dedans, des craintes et des inquiétudes continuelles ; partout des piéges ; partout, et jusqu'au dernier soupir, une ruine imminente. Quelle joie quand, après avoir été secoué, maltraité, froissé, brisé par le péché, réparé par la pénitence, brisé de nouveau et réparé encore comme par miracle, l'âme sortant enfin de sa prison de boue, s'élance radieuse vers le ciel, qui s'ouvre devant elle

comme s'ouvre le port devant le vieux vaisseau qui y fait enfin sa glorieuse entrée !

— Il a, ce beau ciel, le doux charme d'une abondante moisson après une laborieuse et pénible culture. Le voyez-vous, cet heureux laboureur, avec sa figure épanouie, quoique sillonnée par des ruisseaux de sueur ? Entendez-vous les chants d'allégresse dont il fait retentir les échos du village, quand, assis triomphalement sur le sommet du chariot qui contient sa dernière gerbe, il sourit à sa famille qui partage sa joie comme elle a partagé ses fatigues.

Tel est le chrétien qui, après avoir semé de bonnes pensées, de pieux désirs, de pénibles sacrifices, de ferventes prières, et une multitude innombrable de saintes œuvres, récolte dans le ciel le fruit de la semence qu'il avait répandue sur la terre, et ne se souvient des travaux et des fatigues du temps, que pour mieux apprécier les impérissables trésors de l'éternité.

— Il a, ce beau ciel, le doux charme d'une fête joyeuse qui éclaterait subitement, après des larmes qu'on croyait ne pouvoir jamais tarir. Voyez, par exemple, cet infortuné dont la vie n'a été qu'une lourde chaîne de privations, d'accidents et de misères. Que de soupirs il a poussés ! que de larmes il a répandues ! Qui pourrait dire ses brisements de cœur quand une famille éplorée lui demandait le pain qu'il ne pouvait lui fournir ! qui pourrait dire ses combats contre l'horrible tentation du suicide ! qui pourrait dire cette secrète jalousie, quand il se voyait, lui, manquant de tout, auprès d'un riche qui regorgeait des somptuosités de l'a-

bondance ! Quels jours sombres ! quelles nuits cruelles ! quelle vie d'angoisses et de désolation ! Mais supposez qu'un de ces événements qu'on prend longtemps pour un rêve, ramène soudain la joie dans la région des larmes par un riche héritage totalement inattendu. Quel changement de scène ! quels tressaillements d'allégresse dans cette pauvre famille, hier encore si désolée ! La mesure de ses peines passées devient la mesure de son bonheur actuel.

Voilà le chrétien, recueillant dans la joie après avoir semé dans la douleur ! Voilà le chrétien, refoulant son dernier soupir, essuyant sa dernière larme, et prenant possession pour jamais de ce paradis de délices où il va partager le bonheur de Dieu même ! Comme la foi a été son flambeau, l'espérance son appui, le divin amour toute sa richesse, il reçoit avec plénitude ce que sa foi lui montrait, ce que son espérance lui promettait, ce que le divin amour lui faisait pressentir quand il procurait à son âme l'avant-goût des éternelles jouissances dont il est maintenant inondé.

— Que dirons-nous enfin ? Il offre, ce beau ciel, le doux charme d'une réunion de famille après une longue et douloureuse séparation. Qui peindra les rigueurs de cette séparation ? qui peindra, par exemple, l'inexprimable torture d'une famille dispersée par suite de dissensions civiles, et dont les membres jetés çà et là sur la face de la terre, se cherchent pendant des années entières sans avoir la consolation, non pas de se réunir, mais seulement de pouvoir s'entr'envoyer les témoignages de la douleur qui les ronge ? Pauvres cœurs divisés,

que vous êtes à plaindre! Infortunée Pologne ! que de fois tu fus le théâtre de ces scènes déchirantes !

Mais quand les dissensions sont apaisées; quand le calme a remplacé la tempête ; quand l'heure de l'amnistie générale a sonné; quand chaque membre de la famille désolée reprend en hâte le chemin de la patrie ; quand de divers points, ils reviennent s'abriter sous le toit paternel ; quand aucun ne manque à l'appel ; quand on se confond dans de tendres embrassements ; quand on se parle par de touchants regards et par de douces larmes ; quand enfin, la syncope de la joie étant terminée, chacun raconte ses peines, ses dangers, ses privations et ses cruelles inquiétudes : ô Dieu ! après une immensité de douleur, quelle immensité d'allégresse ! Nous n'avons point connu cet excès d'angoisses et cet excès de joie ; que ceux qui en ont éprouvé le sentiment nous en fassent la peinture.

Beau ciel ! voilà bien les ravissantes scènes qui se renouvellent tous les jours dans les splendeurs de ta gloire ! Patrie commune des enfants de la terre qui meurent fidèles à leur Dieu, ils se donnent rendez-vous dans tes sacrés parvis. Tu rassembles dans l'éternelle vie ceux qui, sur la terre, ont été si péniblement arrachés les uns aux autres par la mort. C'est là que le bon fils retrouve sa tendre mère, l'épouse son époux, le frère son frère, l'ami son ami ; c'est là que se racontent dans le sein du divin Père, les peines, les dangers, les privations et les sombres inquiétudes dont la pauvre vie de la terre était incessamment remplie ; c'est là qu'on se réjouit d'avoir acheté par des sacrifices d'un jour des joies éternelles ; c'est là qu'on bénit Dieu

dans la tendre effusion de son âme, de cette conversion solide, qui fut l'œuvre de sa miséricorde, et à laquelle on doit l'éternité de bonheur dont on jouit ; c'est là qu'on éclate en transports de reconnaissance et d'amour, en pensant qu'on pouvait être éternellement malheureux en enfer, comme on est éternellement heureux dans le ciel ; c'est là, enfin, que, dans l'extase de sa gratitude, on s'écrie : « Bonté divine, c'est à vous, c'est à vous » seule que nous devons de n'être pas condamnés » à des supplices éternels : *Misericordiæ Domini* » *quia non sumus consumpti.* »

III. L'expérience nous révèle quelque chose d'affligeant relativement au bonheur éternel que Dieu nous propose. Elle nous apprend que la pensée du ciel, toute consolante qu'elle est, fait généralement peu d'impression sur les hommes du monde. La crainte des châtiments les touche beaucoup plus que l'espoir de la récompense.

Cependant, s'ils voulaient approfondir sérieusement les choses qu'ils dédaignent, leur insouciance pour les délices du ciel serait bientôt remplacée par un ardent désir de s'en procurer la jouissance.

Qu'un homme du monde commence par se dire énergiquement à lui-même, en descendant au fond de son âme : J'ai une soif insatiable du bonheur ; il me faut du bonheur pour étancher cette soif comme il me faut de l'air et des aliments pour vivre ; oui, je le sens comme je sens mon existence, je suis fait pour être heureux.

A cette première réflexion, qu'il en ajoute une seconde bien frappante encore ; qu'il se dise : Le

bonheur que je désire est-il sur la terre ? Évidemment non, puisque ce que je veux avant tout, en fait de bonheur, c'est l'exemption de ce qui m'empêche de le goûter, l'exemption de la souffrance. Or, la souffrance étant le partage de tout homme en ce monde, il m'est donc impossible d'y trouver le bonheur après lequel je soupire. D'ailleurs, l'eussé-je trouvé, ce bonheur exempt de peines et de souffrances dont aucune créature n'a joui jusqu'à ce jour, serais-je satisfait ? Ma soif de bonheur serait-elle étanchée ? Nullement ; je le pense, il est vrai, mais en le pensant je m'abuse. Je dois savoir, et je sais effectivement, que mes désirs satisfaits font place à d'autres désirs, et que jamais je n'en trouve le terme.

Au reste, lors même, ce qui n'a jamais lieu, que tous mes désirs seraient satisfaits, il en est un qui ne le sera jamais, et qui, seul, empoisonnerait tout le reste ; c'est le désir d'échapper à la mort. Eussé-je toutes les jouissances physiques et morales que l'homme est susceptible de goûter sur la terre, sans le contre-poids de la douleur, de la satiété et de l'ennui, j'ai toujours la mort en perspective ; quoi que je fasse, une tombe m'attend au bout du sentier fleuri que je parcours, et m'avertit que l'objet de mes désirs n'est pas sur la terre, puisque la mort que je redoute plus que toutes choses est absolument inévitable.

Ces réflexions, dont la vérité est saisissante et palpable, et que, du reste, personne ne pense à contredire, m'amènent nécessairement à conclure que, — puisque je suis fait pour être heureux, — puisque je ne puis trouver en ce monde le bonheur

que je désire, je dois croire que le ciel me réserve ce que la terre me refuse ; et cette pensée me replace sur le terrain solide de ma foi.

Je l'interroge donc, cette foi, et elle me dit que c'est effectivement au ciel que je trouverai le bonheur que je désire ; bonheur pur, sans mélange, remplissant tout mon être, solide, complet et éternel comme Dieu même qui en est l'intarissable source. Je ne puis pas, il est vrai, comprendre un tel bonheur ; mais c'est cela même qui doit m'en donner une sublime idée. Si je pouvais le comprendre, ce serait la preuve qu'il serait peu de chose, puisque la sphère de ma compréhension est excessivement bornée ; mais un bonheur tellement en dehors et au-dessus de mes conceptions, que tout ce que j'en puis penser est infiniment au-dessous de sa réalité ; voilà ce qui doit raviver mes désirs et m'enflammer à chaque instant d'une nouvelle ardeur pour en acquérir la possession.

La foi me dit que la vue de Dieu, de l'humanité glorieuse de Jésus-Christ, ravit les élus dans une extase perpétuelle et leur procure des torrents de voluptés et d'ineffables délices ; je ne comprends pas ce bonheur-là, je ne puis même pas le comprendre : non, mes sens et les créatures grossières qui les occupent sans cesse, ne me permettent pas de comprendre un bonheur qu'ils n'ont jamais goûté, et qui diffère essentiellement de celui qu'ils poursuivent. Mais la foi, mais la parole de Dieu doit me suffire. Or, d'après cette foi, si le ciel s'ouvre à moi après les peines de cette triste vie, jamais je ne verserai une seule larme; jamais je ne sentirai la pointe d'une seule douleur ; jamais

je n'éprouverai un seul moment de dégoût et d'ennui ; jamais je ne serai troublé par la crainte de perdre ou de voir s'altérer mon souverain bonheur. Toujours je serai heureux ; toujours mes désirs seront satisfaits ; toujours je verrai Dieu ; toujours cette vue me découvrira de nouvelles beautés et me procurera de nouvelles jouissances ; toujours j'aimerai Dieu ; toujours cet amour remplira toute la capacité de mon être et me pénétrera d'un bonheur dont rien sur la terre ne me peut donner la plus légère idée ; toujours je posséderai Dieu ; toujours il sera mon trésor et mon souverain bien; toujours il sera l'objet et le rassasiement de tous mes désirs ; toujours je posséderai en lui un Père infiniment tendre, un Sauveur infiniment miséricordieux, un Dieu enfin souverainement aimable, qui m'associera pendant l'éternité tout entière au bonheur infini dont il jouit lui-même.

Ce que je vois ici-bas ne me satisfait point ; je vois même tous les jours bien des choses qui m'affligent.

Ce que j'aime ici-bas ne me satisfait point ; mon cœur, en s'y attachant, ne dit jamais : C'est assez ; et puis, les êtres que j'aime échappent à mon amour ; ils me quittent, ou je les quitte, et le baiser d'adieu est un coup de foudre.

Ce que je possède ici-bas ne me satisfait point ; mon cœur est mille fois plus vaste que tout ce qui s'offre pour combler ses désirs ; et quand les créatures viennent l'une après l'autre pour le remplir, c'est comme si un enfant, voyant l'immense bassin des mers entièrement vide, entreprenait de le remplir avec l'eau qu'il tient dans le creux de sa petite main.

Le ciel donc, le ciel ! voilà le bonheur vrai, voilà le bonheur solide, voilà le bonheur que le cœur appelle, voilà le bonheur que rien ne peut ravir, voilà le bonheur dans toute sa plénitude, voilà le bonheur dont Dieu récompense éternellement ceux qui l'ont servi fidèlement sur la terre.

Quelques jours de combats — et une éternité de triomphes.

Quelques jours de fatigues — et une éternité de repos.

Quelques jours de souffrances — et une éternité de délices !

Non, s'écrie saint Paul, *l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a rien goûté qui puisse être comparé aux jouissances qu'il réserve à ceux qui l'aiment.*

Ces divines jouissances, nous nous garderons bien d'essayer de les décrire avec plus de détails. Le grand apôtre Paul, par un privilége spécial, y fut initié pendant quelques instants, et tout ce qu'il put en dire, ce fut qu'il avait vu des merveilles qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter : *Quæ non licet homini loqui.* Ne parlons point quand l'apôtre se tait. Disons seulement avec un pieux écrivain, et tâchons de bien goûter chacune de ses paroles :

« Paradis ! oh ! le grand mot ! Qui dit paradis
» dit éloignement de tous les maux, l'assemblage
» de tous les biens, le chef-d'œuvre de la magnifi-
» cence de Dieu, l'accomplissement de tous les
» désirs du cœur humain, et quelque chose de
» plus encore que tout cela. Voir Dieu clairement,
» et tel qu'il est dans sa gloire ; aimer Dieu sans

» mesure ; posséder Dieu sans craindre de le per-
» dre jamais ; être heureux de la félicité de Dieu
» même : voilà l'objet de mes espérances. Ah ! je
» n'ai plus que quelques jours d'exil et de pèleri-
» nage, et puis je serai éternellement avec celui
» que mon cœur aime.

» Qu'importe où nous soyons ici-bas, pourvu que
» nous soyons heureux pendant toute l'éternité ?
» Puis-je me plaindre qu'une félicité infinie me
» coûte un peu de peine? Ah! bienheureuse éternité,
» si les hommes savaient ce que tu vaux ! ! ! (1) »

N'ouvrirons-nous point les yeux en présence de vérités si dignes de fixer nos regards ? Resterons-nous stupides et insensés, en présence d'un Dieu qui nous propose avec tant d'amour une couronne immortelle dans son propre royaume ? Nous qui sommes fous d'honneurs, de richesses et de plaisirs, persisterons-nous à chercher dans la boue ce qui nous est offert dans la divine gloire ? Préférerons-nous les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre, qui s'enfuient à la mort comme une ombre légère et qui ne peuvent descendre avec nous dans la tombe, les préférerons-nous à l'éternité de bonheur que Dieu nous destine dans la céleste patrie ? Non, il n'en sera point ainsi : nous vivrons saintement pour mourir de même, et nous ferons la conquête du trône de gloire qui nous est réservé, en méditant souvent ces paroles de notre divin Maître :

« Que sert à l'homme de gagner tous l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?

(1) *Pensées chrétiennes,* par le P. Bouhours.

TROISIÈME PARTIE

DIFFICULTÉS ET OBSTACLES QUI EMPÊCHENT LES GENS DU MONDE DE REVENIR A LA PRATIQUE DE LA RELIGION — MOYENS DE LES SURMONTER

Le titre seul de cette troisième partie indique suffisamment sa haute importance. Si Dieu daignait nous éclairer d'une vive lumière et nous accorder la grâce de communiquer à nos lecteurs l'énergie de volonté nécessaire pour renverser les obstacles qui les arrêtent dans la voie du salut, quel immense bonheur pour eux ! quelle source abondante de consolations ! quel fleuve de paix et de divines jouissances !

O Dieu infiniment bon, qui ne demandez qu'à répandre la plénitude de votre amour et le vaste océan de vos miséricordes sur vos enfants chéris, pourvu qu'ils ne mettent pas obstacle à vos amoureuses effusions par la perversité de leur volonté ; pénétrez leur âme d'un rayon d'éclatante lumière, afin qu'ils voient, comme ils ne l'ont jamais vu, — d'une part, l'affreux état dans lequel ils sont, relativement au salut de leur âme, — et de l'autre, le bonheur pur que vous leur proposez, même dès ce monde, si, par un généreux effort, ils veulent enfin briser leurs chaînes et s'arracher de leur abîme.

CHAPITRE PREMIER.

Le respect humain. — Premier obstacle à la conversion de de plusieurs.

I. — Notion du respect humain.

Lorsque Dieu et la conscience disent incessamment à un homme : *Convertis-toi ;* étouffer cette double voix pour obéir à celles d'hommes irréligieux dont on redoute la raillerie si l'on revient à Dieu : voilà le respect humain tel que nous l'entendons dans ce chapitre.

Les quelques mots que nous venons d'en dire, s'ils étaient médités froidement, avec le calme de la raison et la lumière de la foi, suffiraient assurément pour faire voir la laideur et la bassesse de ce vice, qui ne sera jamais flétri comme il mérite de l'être.

Malheureusement, cette méditation si salutaire, les esclaves du respet humain ne s'y livrent jamais. Leur foi assoupie, leur volonté sans nerf, leurs matérielles jouissances, leur dissipation continuelle, le tourbillon de leurs affaires, et pour couronner tout le reste, l'atmosphère d'irréligion qu'ils respirent au milieu de leurs amis, toujours prêts à détourner du bien celui qui semble vouloir leur échapper pour se donner à Dieu : voilà les chaînes sous le poids desquelles gémissent, quelquefois toute leur vie, tant d'hommes infortunés qui n'ont pas le courage de les secouer et de les briser par

l'énergique effort d'une volonté vigoureuse. La crainte d'une raillerie est pour eux un épouvantail énorme, devant lequel ils reculent avec une lâcheté que rien ne peut vaincre.

Dire combien le respect humain arrête de conversions, cela n'est pas possible. Dieu seul pourrait le révéler à l'homme. Ce que nous savons seulement, c'est que ce nombre est considérable, et dépasse de beaucoup l'idée que l'on s'en forme communément. En effet, ce vice étant odieux de sa nature, et personne par conséquent n'osant avouer qu'il en est coupable ; bien plus, l'esclave de ce vice étant toujours le premier à proclamer que ce n'est pas le respect humain qui l'arrête, il en résulte que par le fait et devant Dieu, le nombre de ceux que de vice asservit est beaucoup plus considérable que nous ne pensons.

Disons toutefois qu'il n'est pas ordinairement le seul obstacle à la conversion : il a très-souvent, et même presque toujours, plusieurs autres désordres pour auxiliaires ; et cette accumulation de vices dans la même âme y produit forcément un fonds de faiblesse, et même une espèce d'impuissance, qui frappe de stérilité tous les efforts que le zèle emploie pour remporter une victoire décisive.

Quand la foi ne jette plus dans l'âme qu'une pâle lueur ; quand les vérités les plus terribles sont vues dans un lointain indéfini, et recouvertes d'un voile qui atténue considérablement ce qu'il y a de saisissant dans leurs traits ; quand on ne s'embarrasse que des soins et des affaires de la vie présente ; quand on ne veut chercher son bonheur ici-bas que dans la fange ; il est clair que si, avec un ensemble

de dispositions si antipathiques à la conversion, on porte en soi-même une volonté naturellement faible, qui ne sait pas mépriser celle des autres quand elle est méprisable, et qui n'a pas le courage de se déclarer nettement telle quelle est, cette funeste disposition se trouve singulièrement fortifiée par toutes les autres. Les divers défauts auxquels on est sujet se prêtent alors un mutuel concours, et comme les vertus sont ordinairement enchaînées les unes aux autres, selon ce mot d'un saint personnage, *concatenatæ sunt virtutes,* on peut dire que les vices aussi forment les anneaux d'une même chaîne : *concatenata sunt vitia.* Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, lors même que le respect humain n'est pas le seul obstacle à la conversion, il contribue toujours puissamment, pour sa part, à en ajourner indéfiniment l'exécution, et mérite par conséquent qu'on le combatte vigoureusement et sans relâche.

Quelque commun que soit ce vice, il est pourtant vrai de dire qu'il n'exerce pas également ses ravages dans toutes les localités. Les grandes villes, Paris surtout, sont tellement populeuses, les amis s'y trouvent ordinairement si éloignés de leurs amis, disséminés qu'ils sont sur la vaste étendue de cette tumultueuse capitale, que l'on peut aisément soustraire à la raillerie l'expression de sa foi. Se confesser, communier, entendre la messe, observer les autres lois de l'Église, tout cela peut se faire sans que l'on soit presque jamais exposé à rougir de ses habitudes religieuses.

Nous disons *presque* jamais ; car, à Paris même, le respect humain compte aussi des esclaves. En

effet, quand par hasard les amis se rencontrent, quand ils se visitent, quand ils s'entr'invitent à un repas ou à une soirée, il peut arriver, et il arrive en effet, qu'un ami sans religion, croyant que ses amis n'en ont pas plus que lui, dit ou fait bien des choses qu'ils ont la lâcheté d'approuver par leurs paroles, quoique leur foi les condamne au fond de leur conscience.

Dans certaines écoles aussi, dans les colléges par exemple, dans les ateliers, dans les casernes, et partout où il y a agglomération d'individus qui se connaissent, qui sont appliqués aux mêmes œuvres, et qui ont les uns avec les autres des rapports journaliers, le respect humain se trouve là, bien entendu, sur son propre domaine; et à chaque instant, pour ainsi dire, il fait sentir le poids de son joug à ses nombreux esclaves.

Si, de Paris, nous nous transportons à une extrémité tout opposée, je veux dire au centre de nos paisibles villages, l'expérience démontre que, dans les heureux diocèses où la foi théorique et pratique est en règne, le respect humain ne fait presque pas de victimes. Cela se conçoit : la masse est *croyante* et *pratiquante :* dès lors on n'a plus sujet de rougir en faisant ce que font tous les autres. Dans ces contrées privilégiées, on pourrait presque dire que le respect humain conduit à la pratique de la religion, des hommes qui, ne voulant pas se singulariser, font par une considération tout humaine ce que peut-être ils s'abstiendraient de faire s'ils jouissaient d'une indépendance complète. Quelques-uns, dans ces heureuses régions, pourraient bien être vertueux par

respect humain, comme on est vicieux par le même motif en d'autres pays.

Il est loin d'en être ainsi, même dans les campagnes, là où l'incrédulité, l'indifférentisme, le libertinage, ou d'autres désordres de semblable nature, ont perverti les populations; et, malheureusement, de vastes contrées sont soumises à ces malignes influences. Plus de foi, plus de principes ni de sentiments religieux ; absence presque totale de religion pratique, et par conséquent tentation de respect humain pour quiconque veut se distinguer de la foule, en se déclarant chrétien au milieu des nombreux ennemis du christianisme dont il est entouré.

Mais le grand théâtre du respect humain, la terre classique de ce vice méprisable, ce sont les pensionnats de jeunes gens, les petites villes et les grosses bourgades. Là, tout le monde se connaît, tout le monde s'érige en contrôleur plus ou moins malin de la conduite de ses concitoyens. Quelques hommes, un peu supérieurs aux autres, soit par leur position sociale, soit par l'importance de leur fortune soit par une certaine réputation, souvent usurpée, d'un talent qui n'est que relativement distingué, et qui ne doit son éclat qu'aux ténèbres de la médiocrité qui l'environne ; quelques hommes, disons-nous, placés dans ces circonstances, donnent le ton aux habitants de la localité ; ils sont les oracles du lieu, et pour agir autrement qu'eux, en religion surtout, il faut ceindre son front d'un bandeau d'acier, s'armer de courage et faire tête à l'ennemi avec une vigueur de foi qui même n'est pas toujours à l'épreuve de la raillerie que l'on redoute.

Un jour, un de ces hommes dont le portrait vient d'être légèrement esquissé, se sentant touché de la grâce, et voulant faire, comme il le fit en effet, une conversion sincère, me dit avec une énergie qui me frappa vivement : « Vous prêchez » beaucoup ; vous exercez un ministère apostoli- » que très-étendu ; eh bien ! croyez-moi, prêchez » souvent, prêchez fortement dans nos petites » villes contre le respect humain : voilà, soyez-en » sûr, ce qui en détourne un grand nombre de la » voie du salut. L'incrédulité, parmi nous, n'est » pas réelle ; elle n'est qu'apparente. On fait bien » parade de cette fausse incrédulité ; mais elle » n'est qu'un voile qui cache la véritable plaie ; » cette plaie, chez plusieurs, c'est le respect hu- » main. »

Nous allons essayer de le combattre ; mais avant de commencer l'attaque, faisons encore une réflexion qui n'est pas propre à donner du courage, qui le briserait au contraire, si nous ne lui donnions pour contre-poids une confiance sans bornes dans la miséricorde divine, qui applanit souvent sans effort les obstacles que l'homme déclare insurmontables.

Nous voulons donc faire remarquer qu'il est excessivement difficile de vaincre le respect humain quand il a pris possession d'une âme, et qu'il y règne en maître ou plutôt en despote. En cette matière, rien de plus aisé que de convaincre celui que l'on veut gagner. Montrer le respect humain tel qu'il est, sans nuage, sans déguisement, sans exagération, c'est dévoiler par là même ce qu'il y a de bas, d'odieux et de méprisable aux yeux de

la raison de tout homme qui respecte tant soit peu sa dignité d'homme. Cela n'est contredit par personne ; et nous croyons pouvoir avancer que bien des prêtres, après plusieurs années d'un ministère très-actif, sont encore à trouver l'occasion de soutenir une discussion en règle avec un homme qui se déclare franchement le champion du respect humain, et qui se glorifie de porter ses chaînes. Non, encore une fois, cela ne se voit point ; et, comme nous l'avons dit plus haut, celui-là même qui est le plus servilement soumis au respect humain, est le premier à proclamer que ce vice ne mérite que le mépris et l'indignation de tout homme d'honneur.

Convaincre, est donc ici chose fort aisée ; mais faire agir conformément à la conviction, voilà le difficile. Combien d'hommes, victimes du respect humain, ratifieront mot pour mot ce que nous avons dit et ce que nous allons dire encore de ce vice odieux, tout en continuant de lui être asservis !

Fréquenter assidûment l'église où l'on ne se montrait jamais ; respecter et pratiquer ostensiblement la loi de l'abstinence et du jeûne contre laquelle on a décoché tant de fois le trait de la raillerie ; rompre avec des amis pervers que l'on égalait hier, que peut-être même on surpassait en perversité ; désapprouver par un froid silence ce qui se dit contre la religion , ou même prendre hautement son parti contre des incrédules réels ou prétendus que l'on avait naguère pour amis intimes ; veiller exactement sur sa langue pour ne pas proférer un seul mot qui blesse les mœurs ou la foi ; rechercher la compagnie des hommes ver-

tueux ; adopter des habitudes religieuses, et venir sans façon prendre place au tribunal de la pénitence ou à la table sainte entre deux dévotes : voilà ce que ne craint nullement, ce que pratique même avec gloire et à front découvert, l'homme honorable qui a le courage de ses convictions ; mais voilà ce qui épouvante l'homme lâche ; voilà ce qui rétrécit son cœur, ce qui paralyse sa volonté, ce qui abat son courage, ce qui lie sa langue, ce qui abaisse son front, ce qui le met enfin tellement en lutte contre sa propre raison, qu'il se dit tout bas et en rougissant : Oui, je suis un lâche, et je n'ai pas le courage de cesser de l'être.

On doit voir maintenant que, sans un miracle de la grâce que Dieu ne doit à personne, et moins qu'à tout autre au pécheur obstiné qui rougit de le servir, il est excessivement difficile d'arracher de son abîme l'homme sans nerf et sans énergie, qui résiste volontairement, opiniâtrément, constamtamment et par un froid calcul, à ses convictions les plus intimes.

Quand il ne faut que convaincre un pécheur pour le convertir, et quand surtout il cherche la lumière avec le désir de la prendre pour guide, s'il la rencontre, on peut déjà l'inscrire au nombre des chrétiens fidèles. La conviction qu'il ne redoute point, la lumière qu'il désire, le courage qu'il sent en lui-même pour repousser le respect humain ; tout cela est l'indice assuré d'une victoire décisive et prochaine. Mais quelle victoire a-t-on l'espoir de remporter sur un vice dont on ne peut pas dire un mot pour en faire voir la bassesse, sans que celui qui en est l'esclave réponde aussitôt, du moins en

lui-même : « C'est vrai, je sais tout cela ; je recon-
» nais que vous avez parfaitement raison ; j'avoue
» que je devrais mépriser la vaine raillerie que je
» redoute, et que ma conduite n'est justifiable
» d'aucun côté : mais, malgré tout cela, je ne sens
» pas en moi le courage de braver la censure ma-
» ligne que j'appréhende ; j'espère que l'avenir
» amènera quelque heureuse circonstance où le
» monde s'occupant moins de moi, me permettra
» d'être chrétien sans que je craigne de le paraître,
» et de me donner à Dieu sans que j'aie à rougir
» d'arborer son étendard. Jusque-là, mon parti est
» pris ; non, je ne secouerai point la chaîne qui
» m'enlace ; je n'en ai pas le courage. »

Voilà certainement le plus puissant obstacle que la perversité du pécheur puisse opposer aux efforts miséricordieux de la divine bonté. Ici, en effet, nous ne voyons ni l'impétueuse ardeur d'une passion furieuse, ni les entraînements d'un cœur aimant et faible, ni les transports d'une imagination délirante : ce que nous avons à combattre, c'est une irréligion froide, une servitude pleinement volontaire, une résistance systématiquement calculée. Ne soyons donc pas surpris si nous voyons tous les jours cet obstacle résister aux grâces les plus fortes, et déconcerter le zèle ardent de tant de fervents missionnaires, qui voient à leurs pieds des milliers de prodigues, et qui, parmi ces prodigues, ne voient presque jamais les coupables victimes du respect humain.

Grand Dieu, dont la voix brise les cèdres du désert et fait voler les montagnes en fumée, daignez bénir les efforts que nous allons faire pour désar-

mer ces enfants rebelles ; donnez-nous ces expressions vives et lumineuses, ces traits aigus et enflammés qui pénètrent leurs cœurs de glace, et qui redonnent à leur foi son ancienne énergie.

II — Motifs qui doivent faire mépriser le respect humain. Premier motif, tiré de la notion du véritable honneur.

Si nous rencontrions dans le monde un homme assez franc pour nous dire : « C'est vrai ; le respect » humain m'enchaîne ; je redoute la raillerie qui » m'atteindra certainement si l'on apprend ma con- » version : c'est une faiblesse, j'en conviens ; mais » pour vaincre cette faiblesse, il me faut une force » supérieure que je ne sens pas en moi ; » nous serions heureux de lui dire avec l'accent du plus tendre intérêt ; mais en même temps axec l'énergie d'une foi vive et d'une charité brûlante :

Avez-vous de l'honneur ? Oui sans doute ; du moins vous le dites, et vous voulez qu'on le croie ; et pour en fournir la preuve, vous ne reculeriez pas peut-être devant la balle ou l'épée d'un duelliste. Eh bien ! moi qui ne crains ni votre épée ni vos balles, je vous dirai franchement, non pour vous offenser, que Dieu m'en préserve ! mais pour vous éclairer et vous fortifier : S'il n'y a que la crainte d'être raillé par vos amis qui vous empêche de vous convertir, ne me vantez plus votre honneur, humiliez-vous plutôt à la vue de votre lâcheté. Oui, si c'est cette prétendue raillerie qui vous empêche de revenir à Dieu, permettez-moi de vous le dire : vous êtes un lâche. — Un lâche ! dites-vous peut-être, jamais ce mot ne m'a été jeté à la face, et nul ne me l'y eût jeté impunément. — J'attendais

cette réplique ; mais elle ne m'effraye point, et surtout elle ne me fait pas révoquer l'accusation de lâcheté qui vous blesse. L'expression de *lâche* ne vous a jamais été jetée à la face, dites-vous ; c'est possible, mais soyez convaincu qu'on a pensé, et pensé bien souvent, ce que l'on n'a pas voulu vous dire de vive voix. Oui, tout homme grave, judicieux, d'un caractère élevé, d'une portée d'esprit au delà du commun ; tout chrétien surtout qui, conséquent avec lui-même, et mettant publiquement sa foi d'accord avec ses œuvres, ravit l'estime et l'admiration des impies eux-mêmes, et se fait gloire de mépriser les vains quolibets de quelques petits esprits, qui ne font tort qu'à eux-mêmes par la platitude de leurs attaques ; tout homme de cette trempe, sachant que le respect humain seul vous détournait de la voie du salut, a dit de vous à plusieurs, s'il ne vous l'a pas dit à vous-même : C'est un lâche.

Au fait, raisonnons : Votre conduite et celle de l'homme honorable dont nous venons de parler, sont assurément tout ce qu'il y a de plus contradictoire au monde ; c'est le blanc et le noir ; c'est le oui et le non ; c'est le pair et l'impair ; la chose est évidente. Si donc la manière d'agir de l'un de ces hommes est honorable, la manière d'agir de l'autre ne l'est point, puisque la conduite de l'un est le démenti le plus formel de la conduite de l'autre. Or, nous le demandons à tout homme sérieux et désintéressé dans l'affaire : lequel de ces deux caractères est le plus noble ? De quel côté se trouve l'honneur, ou chez celui qui cache sa conviction, ou chez celui qui la révèle ? ou chez celui qui

parle contre ses principes par crainte d'une raillerie, ou chez celui qui professe les siens en dépit des railleurs ? ou chez celui qui, dans tous ses actes, s'inspire sans cesse au triple foyer de sa foi, de sa raison et de sa conscience, ou chez celui qui méprise ces trois autorités si respectables, au point de les faire plier devant la fade ironie d'un libertin ou d'un esprit frivole ? Nous ne répondrons pas à ces interpellations ; il est clair que la réponse se place d'elle-même à la suite de ces questions lumineuses.

Au reste, allons au fond de cette discussion sur l'honneur. En quoi consiste le véritable honneur ? Il consiste évidemment, et de l'aveu de tout le monde, à exécuter généreusement sa résolution et à renverser tous les obstacles qui s'opposent à sa réalisation, lorsque l'on est convaincu qu'elle est bonne et louable. Ainsi, dans le cas présent, pourrions-nous dire à notre adversaire, si votre conversion n'est réellement suspendue que par l'appréhension d'une misérable raillerie, vous n'avez pas, quoi que vous puissiez dire, vous n'avez pas seulement l'ombre du véritable honneur dont vous aimez à vous prévaloir, puisque la crainte de quelques fades plaisanteries vous empêche d'exécuter un dessein dont vous sentez, au fond de l'âme, l'importance et la nécessité. Aussi, n'en doutez point, si ces mondains frivoles, ces esprits légers et superficiels, ces libertins peut-être dont vous redoutez la raillerie, pouvaient voir ce qui se passe au fond de votre conscience, ils riraient entre eux de cette lâcheté qui vous empêche d'agir. Voyez-vous, se diraient-ils les uns aux autres, comme

nous le tenons suspendu? Voyez-vous comme nous enchaînons sa volonté, comme nous paralysons ses actes, comme nous étouffons jusqu'à ses désirs?

O homme qui tiens tant à l'honneur, et qui bondis quand on t'appelle lâche, place-le donc ailleurs qu'à la pointe de ton épée, cet honneur que tu connais si peu; aie donc de la force de vouloir, et de réaliser ce que tu veux. Du courage, un noble mépris, une sainte audace, et tes chaînes sont brisées, et ton âme reprend son sceptre, et ton front se relève, et tes perfides amis sont confondus, et la liste des hommes d'honneur porte un nom de plus qu'on regrettait de n'y pas voir!

III. — Deuxième motif, tiré du côté de Dieu que le respect humain outrage.

Si les hommes que le respect humain tient enchaînés n'avaient pas rompu depuis longtemps avec toute pratique religieuse; s'ils avaient conservé quelque notion de Dieu et des rapports nécessaires qu'ils ont avec cet Être souverain, ils frémiraient à coup sûr en se disant à eux-mêmes au fond de la conscience : Que fais-je en obéissant au respect humain? Je rougis de Dieu! je rougis d'appartenir à Dieu et de m'attacher à son service!

Rougir de Dieu!! avoir honte de faire la volonté de Dieu! craindre comme un opprobre, comme un odieux stigmate, comme une ignominie dégradante, comme une ignoble flétrissure, de se déclarer serviteur, ou plutôt enfant chéri de Dieu! Quelle horreur! Où trouver des expressions qui la reproduisent avec les couleurs qui lui conviennent?

Est-il vraiment possible de faire un pas de plus dans la voie de l'ingratitude ?

Aussi, écoutons ce qu'en dit le souverain Maître : *J'avais des enfants,* dit ce Dieu de bonté avec l'accent d'une profonde tristesse ; *je les avais exaltés* par la noblesse de leur origine, par la perfection de leur être, par la splendeur de leur destinée ; *je les avais nourris,* je les avais comblés de tous les dons naturels dont ils sont si avides, et je l'avais fait avec une profusion toute paternelle, toute miséricordieuse ; et pour fruit de ma tendre sollicitude qu'ai-je recueilli ? *Cieux, frémissez d'horreur* à la vue du crime que je vais signaler : *Obstupescite cœli, super hoc ;* j'ai recueilli le mépris ! Oui, en vérité, *ils m'ont méprisé !* mes bienfaits sans nombre, ils en ont joui sans réflexion comme la brute ; et moi, ils m'ont méprisé ! *Ipsi autem spreverunt me.* Je ne puis rien ajouter à ce mot; il peint à lui seul l'infamie de leur conduite et la noirceur de leur ingratitude : *Filios exaltavi, et enutrivi ; ipsi autem spreverunt me.*

Dieu disait encore à son peuple de prédilection, qui, tout chargé de ses bienfaits, se dégoûtait de son service et se consacrait au culte des idoles : Avec quoi donc avez-vous mis votre Dieu en parallèle ? *cui ergo similem fecisti Deum ?* Cette idolâtrie était assurément, de la port d'un peuple si tendrement aimé, une ingratitude révoltante ; cependant, l'aveuglement avait bien aussi sa part dans ce grand crime. En effet, dans les idoles qu'ils auraient dû mépriser, c'était pourtant la Divinité qu'ils cherchaient ; c'était la Divinité qu'ils respectaient ; c'était la Divinité qu'ils croyaient cachée sous l'en-

veloppe matérielle du bois ou de la pierre. Mais le chrétien que l'Évangile illumine de sa clarté céleste ; le chrétien qui a des révélations nettes et précises sur Dieu, sur son culte, sur sa loi, sur les récompenses et les châtiments éternels qui l'attendent; le chrétien qui, malgré ses nombreuses résistances à la divine grâce, n'a pas encore éteint le flambeau de sa foi; le chrétien qui, à la lumière de cette foi, découvre la suprême grandeur de Dieu ; où trouvera-t-il son excuse, lui, quand cette écrasante question lui sera posée : *Cui ergo similem fecisti Deum?* Au rang de qui as-tu placé ton Dieu ? ou plutôt au-dessous de qui l'as-tu fait descendre, quand tu lui as préféré une misérable créature dont tu as respecté les vains jugements, sans nul égard pour l'adorable volonté du Créateur de toutes choses? Qu'as-tu reçu de cette créature? Rien. Et tu fais ce qu'elle veut? Qu'as-tu reçu de Dieu? Tout. Et tu le méprises! *Cui ergo similem fecisti Deum?*

Prenons garde : ce n'est pas ici une exagération de zèle, une de ces déclamations sans fondement solide qui, réduites à leur juste valeur par une froide raison, se trouvent aussitôt dépouillées du brillant coloris et de la chaleur vive que leur prêtaient des expressions saisissantes. Non, ce que nous disons est littéralement exact, et nous n'avons pas un mot à changer à cette proposition : Obéir au respect humain, c'est placer la volonté de l'homme au-dessus de celle de Dieu ; c'est respecter la créature, au point de lui sacrifier sa raison, sa foi, sa conscience, et le salut de son âme : obéir au respect humain, c'est, en même temps, mépriser

Dieu. au point de ne tenir aucun compte de ses bienfaits, de son amour, de sa loi suprême, de ses châtiments et de ses récompenses.

En effet, quand le moment est venu de se trouver aux prises avec le respect humain, que voyons-nous en face de celui qui va bientôt en devenir la victime ? Ne voyons-nous pas Dieu et l'homme ? Dieu qui appelle, et l'homme qui détourne ? Dieu qui parle, et l'homme qui ricane ? Dieu qui menace, et l'homme qui raille ? Dieu qui dit par des inspirations pressantes et par des remords plus pressants encore : Que vas-tu faire, pauvre enfant ? Vas-tu donc, pour plaire à un impie, oublier mes bienfaits, mépriser mon amour, et tomber dans mon éternelle disgrâce ; et l'homme qui, de son côté, le sourire sarcastique sur les lèvres, dit à son esclave : Eh bien ! voici donc le grand jour ! c'est donc aujourd'hui que l'on inscrit son nom sur la liste des bigots !

Fléchir devant l'insensé qui tient ce langage, lui tendre la main, et se précipiter avec lui dans l'abîme du vice ; qu'est-ce que cela, si ce n'est pas déférer à la volonté perverse de l'homme ?

Étouffer la voix de Dieu, violer la loi de Dieu, ne tenir aucun compte des menaces terribles et des sollicitations amoureuses de Dieu ; qu'est-ce que cela, si ce n'est mépriser la volonté souveraine du Créateur pour obéir à la volonté criminelle d'une créature révoltée ?

Qu'on dise maintenant si le respect humain n'est pas digne du plus foudroyant anathème !

V. — Troisième motif, tiré du côté de Jésus-Christ et de l'Évangile.

Ce qui vient d'être dit de l'outrage que le respect humain fait à Dieu, s'applique non-seulement au chrétien, mais encore à tout homme qui croit en Dieu et qui reconnaît l'autorité d'une loi naturelle. Oui, celui qui ne professerait point d'autre religion que celle du déiste, et qui, par respect humain, violerait la loi naturelle dont l'obligation lui serait rappelée par sa conscience, celui-là devrait s'appliquer presque tout ce que nous avons dit plus haut. Mais c'est à des chrétiens que nous parlons. Quand nous faisons ressortir tout ce qu'il y a d'odieux dans le respect humain, nous nous adressons à des hommes qui regardent Jésus-Christ comme leur chef et l'Évangile comme la règle de leur conduite. Or, à l'égard de tels hommes, que de nouveaux motifs ne puisons-nous pas, pour les porter à détester ce vice, et dans l'Évangile qu'ils vénèrent, et dans la personne adorable de Jésus-Christ qu'ils reconnaissent pour leur Sauveur !

Croire que Jésus-Christ a fait pour nous tout ce que nous savons qu'il a fait, et rougir de lui ; quel crime !!!

Où trouver un ami qui soit mort pour nous ? Où trouver un ami qui nous ait prouvé la vivacité de son affection par la simple effusion de quelques gouttes de son sang ? Où trouver un ami qui ait été humilié, trahi, raillé, conspué, outragé, flagellé, couronné d'épines, crucifié par pur amour pour nous, et sans qu'aucune nécessité ait pu l'y contraindre ? Où trouver un ami qui, du haut d'une croix sur laquelle il endurait d'horribles tortures,

ait proclamé publiquement, en face d'un peuple immense, qu'il mourait par amour pour ses amis et pour ses ennemis, et qu'il donnait son sang jusqu'à l'épuisement total de ses veines pour les sauver de l'affreux malheur qui les menaçait ? Où trouver cet ami ? Ah ! nous le savons bien, cet ami-là ne se trouve qu'au calvaire.

Mais où trouver un ingrat pour qui cet ami généreux ait souffert tout ce que nous venons de dire, sans avoir pu faire jaillir de son cœur la moindre étincelle de reconnaissance ? Où trouver un ingrat qui ait vu d'un œil sec le dévouement de cet insigne bienfaiteur, et qui lui ait rendu l'insulte en échange de sa tendresse ? Où trouver un ingrat qui ait rougi de se déclarer l'ami d'un tel ami ; qui ait honteusement souri quand il l'entendait outrager, et qui ait eu la bassesse de fraterniser avec ses bourreaux ? Où trouver, où trouver cet ingrat ?

Esclave du respect humain, c'est à toi de placer la réponse à la suite de ces questions !

En présence d'une ingratitude si criminelle, ne soyons pas surpris si l'Évangile fait gronder la foudre sur la tête de celui qui s'en rend coupable. Jésus-Christ, qui a tonné contre tous les vices, pouvait-il passer sous silence celui qui l'outrage plus que tous les autres ? Recueillons donc ses paroles, suivons ses conseils, et frémissons à la pensée de ses terribles menaces.

Ce divin Sauveur, toujours bon, toujours charitable et miséricordieux, sachant que plusieurs auraient la faiblesse de suivre le torrent du mauvais exemple, et craindraient de se singulariser en se séparant de la multitude des méchants, pour s'at-

tacher au petit nombre de chrétiens fidèles, commence par leur adresser ces paroles si graves et si imposantes :

Entrez par la porte étroite : — La porte qui conduit à la mort est large, et la voie qui y mène est spacieuse ; — il y a un grand nombre de pécheurs qui y entrent. — Combien est étroite la voie qui conduit à la vie éternelle, et qu'il y en a peu qui la suivent !

Ce qui veut dire, selon l'heureux commentaire d'un pieux et spirituel écrivain, que, pour se sauver, « il faut se singulariser, non point par or-
» gueil et parce qu'on dédaigne les autres, mais
» parce qu'il *faut* être bon au milieu du monde
» qui est mauvais. Le mal abonde, et le bien est
» rare ; il y a beaucoup de méchants et peu de
» bons, beaucoup de païens et peu de chrétiens.
» Les mauvais forment la masse ; ce sont eux qui
» font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre
» l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de
» se singulariser (1). »

Cependant, notre divin Maître sachant quel despotique empire le respect humain exerce sur une foule d'hommes lâches et pusillanimes, redouble ses instances et donne à ses conseils un supplément de force et d'énergie ;

Ne craignez pas, dit-il, *ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : craignez celui qui peut tuer le corps et perdre l'âme dans l'enfer. Ah ! je vous le dis, craignez celui-là.*

(1) Mgr de Ségur, *Réponses courtes et familières*, etc., p. 180.

Enfin, s'attaquant directement au respect humain, ou plutôt à celui qui serait tenté de se laisser dominer par ce vice, Jésus-Christ profère ces paroles qui couvriront tant d'hommes d'une éternelle confusion :

Quiconque me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai devant mon Père qui est dans le ciel. — Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans le ciel. — Oui, celui qui rougira de moi et de ma religion, je rougirai de lui devant mon Père, et devant l'univers entier au jour du dernier jugement. Ouvriers d'iniquité, leur dirai-je, *je ne vous connais point.*

Méditons ces paroles, et n'oublions pas qu'elles ont été prononcées par celui qui bientôt sera notre juge, par celui qui a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ;* elles auront un retentissement éternel ; *cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

V. — Quatrième motif, tiré de la pensée de l'enfer, où le respect humain conduit, et de la pensée du Ciel qui devrait bien faire mépriser une raillerie.

Croire à l'enfer, et s'exposer chaque jour à y tomber, pour ne pas savoir mépriser la crainte, souvent imaginaire, d'une raillerie, quel nom donner à cette imprudence qui a des supplices éternels pour résultat ? L'appeler folie, n'est-ce pas lui donner la qualification qu'elle mérite !

Si je me convertis, dit le lâche serviteur du respect humain, mes amis vont me railler. — Mais si vous ne vous convertissez pas, Dieu va vous condamner. Ainsi, placé entre l'éventualité d'une rail-

lerie, et une sentence prononcée par Dieu même et suivie des châtiments les plus épouvantables, vous osez balancer ! Que dis-je ? vous osez braver cette sentence et continuer vos désordres ! Eh ! mais, la froide raillerie d'un mondain fait donc plus d'impression sur vous que les foudres vengeurs d'un Dieu courroucé ! Allez, pauvre aveugle, vous ne savez pas ce que c'est que l'enfer. Si la justice de Dieu vous y précipite, souvenez-vous de ma prédiction, vous verserez éternellement de brûlantes larmes, en pensant que vous êtes tombé dans cet affreux abîme de toutes les misères, pour n'avoir pas eu le courage de mépriser une raillerie.

Si je me convertis, je serai raillé ! — Vous n'en avez point la certitude. Plusieurs qui partageaient votre crainte, se sont néanmoins convertis sans être raillés comme ils croyaient l'être ; car, après tout, se convertir franchement, noblement, et pour obéir à ses convictions, c'est un acte honorable devant lequel la malignité elle-même se trouve souvent désarmée ; mais quand elle devrait vous atteindre, cette raillerie qui vous épouvante, en vérité, le ciel que vous espérez ne doit-il pas suffire pour vous faire mépriser une raillerie !

Eh ! quoi, des légions innombrables de martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition endurent des souffrances si atroces, que leur simple récit nous fait frissonner ; et cependant, au milieu de leurs tortures, ils estiment, ils disent même, en souriant de bonheur, que le ciel leur est donné pour rien ; qu'eût-ce été si, pour l'acquérir, il ne leur en eût coûté que le vain opprobre d'une ironie passagère !

Si, pour acquérir une fortune immense, il ne fallait qu'essuyer une raillerie, qui ne consentirait à cette condition? Qui ne l'accepterait même avec enthousiasme? Que m'importe, dirait-on, je vais être raillé; mais mon bonheur est assuré pour le reste de ma vie. Ainsi, et à mille fois plus forte raison, si l'on était sage, devrait-on raisonner à l'égard du salut. Que m'importe, devrait-on dire en se convertissant : je serai peut-être raillé; mais j'ai des torrents d'éternelles délices dans le royaume de Dieu, pour me consoler de cette raillerie. Libertins et impies, devrait-on ajouter, riez de ma démarche tant qu'il vous plaira; quelques jours seulement vous sont accordés pour me railler; mais moi, j'ai toute l'éternité pour vous plaindre!

VI. — Cinquième motif. — L'estime des gens de bien, et souvent l'estime et la conversion même des railleurs que l'on redoute.

Qu'est-ce que se convertir, dans le langage chrétien? C'est passer du mal au bien, du vice à la vertu, de l'imprudence à la sagesse, des folies d'un monde frivole à la pratique d'une religion divine généralement vénérée. Nous avions donc mille fois raison quand nous disions plus haut que se convertir est un acte honorable, qui doit infailliblement concilier à celui qui le pratique, l'estime de la partie la plus saine et la plus respectable de la société. Aussi, nous le demandons à tout homme raisonnable, croyant ou non croyant, s'il voyait ce jeune homme, par exemple, qui se ruine par de folles dépenses, qui se déshonore par une conduite licencieuse, qui consterne ses excellents parents par des folies et des désordres

de toute espèce; s'il le voyait rentrer en lui-même, rappeler à sa mémoire les heureuses et saintes années de son enfance, et revenir par une conversion d'éclat à la pratique fidèle de la religion; que penserait-il, que dirait-il, cet homme raisonnable dont nous invoquons le témoignage? Ne serait-il pas le premier à féliciter ce jeune homme sur son retour à la vraie sagesse? Ne mettrait-il pas autant d'empressement à louer sa pieuse démarche, qu'il en mettait naguère à stigmatiser sa conduite par le blâme et le mépris? La chose est incontestable, et celui qui oserait la contredire, ne mériterait pas assurément que l'on briguât son suffrage.

Cependant, dira peut-être quelque homme indécis, j'ai des amis irréligieux qui raillent en toute circonstance les dévots et la dévotion, et si je me convertis, je n'échapperai pas moi-même à leurs mordantes critiques.

Écoutez : si vos amis vous raillent quand vous voulez passer du mal au bien, fuyez-les. Ne voyez-vous pas qu'ils sont indignes de votre estime puisqu'ils encensent le vice et méprisent la vertu? Quels amis que ceux qui vous honorent si vous restez vicieux, et qui vous raillent si vous cessez de l'être ! Du reste, consolez-vous : si vos anciens amis osent vous railler, d'autres amis plus honorables et plus vrais applaudiront à la générosité de votre démarche. Quoi donc ! n'y aurait-il d'amis qu'au sein de l'impiété ? et parce qu'on est privé de la société de quelques hommes sans religion, doit-on renoncer à trouver le moyen de se dédommager de cette privation ? Non, certes, il n'en est

point ainsi. Si vous revenez à Dieu, l'impiété peut-être vous fermera ses cercles ; mais, en revanche, la charité chrétienne vous ouvrira son sanctuaire. Si vous revenez à Dieu, vos anciens amis, qui étaient peut-être vos compagnons de débauche, vous donneront un congé de renvoi (plût à Dieu qu'ils vous l'eussent donné dès le principe !) ; mais ce congé sera précisément votre titre d'admission auprès d'amis vertueux qui vous attendent avec impatience pour vous donner le saint baiser. A la raillerie du libertin succéderont les éloges du chrétien fidèle ; à une amitié qui ne reposait que sur le vice, succédera une amitié pure qui aura la religion pour base, la vertu pour lien, et le ciel pour terme.

Mais je vais plus loin, tout en restant dans le vrai : si vous vous convertissez, dites-vous, vos amis vous railleront ; vous vous trompez ; il vous admireront. Nous sommes vaincus, diront-ils en eux-mêmes ; il a méprisé nos conseils ; il n'a fait aucun cas de nos exemples ; il a bravé l'attrait du plaisir que nous lui proposions ; bref, il a fait ce que nous n'avons pas le courage de faire, et ce que nous serons heureux plus tard d'exécuter comme lui. Voilà, n'en doutez point, les réflexions secrètes que leur inspirera votre démarche. Honteux de leur lâcheté, ils contempleront avec admiration votre courage ; esclaves infortunés, ils envieront en gémissant la précieuse liberté qui deviendra votre partage. Leur langue, soyez-en sûr, ne sera pas d'accord avec leurs pensées : la raillerie peut-être se trouvera sur leurs lèvres ; mais descendez au fond de leur cœur, et vous y trouverez l'admiration et l'éloge.

Qui sait même, ce qui assurément n'est pas sans exemple, qui sait si tel de ces amis dont vous redoutez la censure, ne sera pas heureux de se laisser gagner par la sainte contagion de votre exemple ? S'il était retenu comme vous par le respect humain, quoi de plus propre à lui faire rompre ses chaînes, que de voir revenir à la religion celui qu'il craignait d'avoir pour censeur, quand il sentait en lui-même quelque velléité de conversion ?

Si l'on pouvait voir ce qui se passe au fond des cœurs étroits des lâches esclaves du respect humain, on ne se figure pas le pitoyable spectacle que l'on aurait sous les yeux. On les verrait honteusement asservis les uns aux autres par mille engagements secrets, n'osant pas se permettre un mot, un geste, une approbation, un blâme, un acte quelconque qui semble avoir la religion pour principe, sans en avoir obtenu la permission, du moins tacite, de leurs compagnons de chaîne. Quand donc un de ces lâches, indigné de sa lâcheté, se redresse avec un saint orgueil, secoue son joug, brise ses entraves, et fait entendre à ses amis étonnés, non plus les gémissements de l'esclave, mais la parole du maître qui reprend la liberté de son allure et l'indépendance de ses actes ; quand il leur dit avec l'accent de la conviction et la puissance de la foi : « Mon
» parti est pris : j'obéis à ma conscience ; me suive
» qui voudra ; je me donne à Dieu sans retour,
» heureux de faire aujourd'hui spontanément et li-
» brement ce que peut-être je n'aurais pas le
» temps de faire plus tard, ce que du moins je ferais
» sous le coup de la nécessité, et par conséquent
» sans mérite et sans gloire ; » quand il leur tient

ce langage, n'en doutons point, des paroles si noblement exprimées trouvent de l'écho dans plus d'un cœur ; et quelquefois celui qui les profère est tout étonné d'avoir pour apologistes et même pour imitateurs, ceux dont il n'attendait que de mordantes épigrammes et de fades ironies.

Il y a quelques années, le jeune C***, un des élèves les plus distingués de l'École polytechnique, perdit son chapelet. Un camarade le trouva, et à l'heure de la récréation, il appela toute l'École, attacha le chapelet à un des arbres de la cour, et d'un air de défi : « Que celui à qui appartient ce chapelet vienne le réclamer, » s'écria-t-il. « C'est moi qui l'ai perdu, dit avec un grand calme le jeune C***, en s'avançant au milieu des élèves ; ce chapelet est un souvenir de ma mère ; j'y tiens beaucoup et le récite tous les jours. » — « Bravo ! » s'écrie une grosse voix. Tous se retournent : c'était le général commandant l'École. « Bravo, mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien ; vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin ! » C*** sortit le premier de l'École ; et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous les élèves (1).

Tant il est vrai que la noblesse de caractère ravit tous les suffrages dès qu'elle se déclare, et réduit au silence les langues les plus envenimées. Méprisons donc ce vil respect humain qui humilie l'homme et le dégrade. Plaçons les inspirations de notre conscience au-dessus des froides railleries

(1) *Réponses courtes et familières*, etc., p. 183.

qui déshonorent mille fois plus celui qui se les permet que celui qu'elles attaquent. Soyons certains d'ailleurs qu'en prenant résolûment notre parti, nous recueillerons infiniment plus d'éloges que de critiques. Mais pas de demi-mesures ; pas de voies détournées ; ne biaisons pas, ne louvoyons pas, ne laissons pas croire à nos amis irréligieux que nous sommes encore des leurs ; non, marchons au grand jour, le front découvert, et adoptons généreusement pour devise le *Christianus sum* des martyrs. Sans rompre entièrement avec les amis que nous fréquentions, si quelques raisons de nécessité ou de bienséance s'opposent à cette rupture, diminuons cependant la fréquence de nos rapports, surtout si nos conseils à ces anciens amis sont totalement infructueux. Enfin choisissons-nous un cercle plus ou moins étendu d'amis vertueux, avec lesquels nous puissions échanger ces bonnes paroles qui détournent de plus en plus du mal et affermissent dans le bien.

De cette manière, nous recueillerons les fruits de notre courageuse détermination ; et ces fruits seront : la réconciliation parfaite avec Dieu, l'estime générale de nos concitoyens, l'honneur et la gloire de la religion, la paix du cœur, le calme de la conscience et le bonheur le plus pur qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre.

Honte et malheur à celui qui, pour acquérir de tels biens, ne sait pas mépriser la raillerie d'un insensé !

CHAPITRE II

Nuance d'incrédulité. — Deuxième obstacle à la conversion de plusieurs.

I. — Notion précise de cette nuance d'incrédulité.

Nous l'avons assez dit, cet ouvrage ne s'adresse point aux incrédules vraiment incrédules ; mais, comme nous l'avons fait remarquer dans un chapitre spécial, il y a une certaine apparence d'incrédulité que l'on confond souvent avec l'incrédulité véritable, quoiqu'elle n'en soit que l'ombre, et qu'elle n'en ait que la nuance. Malheureusement cette apparence, cette ombre, cette nuance, tout éloignée qu'elle est de l'incrédulité réelle, n'en produit pas moins des effets désastreux, au point de vue du salut, chez celui qui en subit les funestes influences. Elle constitue, chez plusieurs, un véritable obstacle à la conversion, et cet obstacle, nous avons à cœur de le renverser.

Essayons d'abord de mettre dans tout son jour la disposition secrète de ceux qu'une nuance d'incrédulité tient éloignés de la voie du salut. Il suffit souvent de dévoiler les misères cachées de l'esprit et du cœur pour y apporter un remède efficace : en de telles circonstances, la simple lumière produit quelquefois plus d'effet que les subtils arguments de la dialectique. Voici donc notre pensée.

Il y a des hommes, parmi ceux qui ont rompu avec la pratique de la religion, qui n'ont jamais fait

un acte de formel d'incrédulité proprement dite : ils n'ont jamais dit : Je rejette tel ou tel dogme, je le crois faux, je le déclare absurde. Non ; le fonds de foi qu'ils possèdent, l'instruction religieuse qu'ils ont eu le bonheur de recevoir dans leur jeunesse, les bons conseils et les pieux exemples de parents chrétiens dont les heureux effets se font encore sentir, tout cela s'oppose à ce qu'ils se jettent témérairement dans l'abîme sans fond d'une incrédulité consommée. Ils veulent bien marcher imprudemment sur les bords de cet abîme ; mais ils seraient désolés de se réveiller un jour dans ses profondeurs. Que font-ils donc ? Le voici : Voulant s'affranchir d'une religion pratique qui ne leur procure plus de divines jouissances, et qui laisse leur cœur froid depuis que les passions l'ont envahi, ils s'en vont cherchant de tous côtés des assurances contre le remords, un peu de paix dans le désordre, et un terrain solide ou à peu près, sur lequel ils puissent s'ébattre tout à leur aise et dresser leur tente de pécheurs.

Cela dure jusqu'au retour de la sagesse qu'ils n'ont pas à tout jamais congédiée, mais dont ils ne veulent suivre les avis que dans un avenir vague, indéterminé et aussi éloigné que possible. Disposés de la sorte, tout ce qui leur donne un peu de repos et d'assurance, tout ce qui les berce et les endort, est pour eux une aubaine, une excellente fortune. Aussi saluent-ils d'un gracieux sourire, non pas cette impiété brutale qui les révolte, mais cette nuance d'incrédulité qui les rassure sans les bouleverser, et à l'ombre de laquelle ils se disent à eux-mêmes : Eh ! mais, après

tout, est-elle donc incontestablement vraie, cette religion dont le souvenir me poursuit ? Ne fait-on point contre elle de forts arguments ? N'y a-t-il point dans ses enseignements certains dogmes qui heurtent la raison ? N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore des hommes d'esprit qui la combattent ? Et pourquoi donc, dans ce choc d'opinions et au milieu de ces incertitudes, prendrais-je le parti sévère qui m'interdit le plaisir que la passion me propose ? Pourquoi donc passerais-je dans les tremblements de la dévotion les plus belles années d'une vie si courte, et dont il est bien permis de jouir quand on est jeune encore ? Donc, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent : *Coronemus nos rosis, antequàm marcescant.*

Le voilà formulé ce semblant d'incrédulité que nous signalons comme un obstacle à la conversion. On le voit, il n'est pas seul à l'entraver, cette conversion ; il est là comme l'auxiliaire de la passion ; mais il est là pourtant, et il n'y est pas sans produire un grand mal. Qui pourrait dire à quelles extrémités conduit la fausse assurance que donne cette ombre d'incrédulité que nous venons de décrire ? Quand on incline déjà vers le vice ; quand la vertu n'apparaît plus qu'avec une teinte sévère ; quand des amis qui ont franchi le pas, appellent en folâtrant un ami retardataire qui désire les rejoindre, il faut bien peu de chose pour l'entraîner. Qu'est-ce qui le retient encore ? C'est l'aiguillon de la conscience ; c'est le frein de la religion ; c'est la terreur qu'inspirent les vérités de la foi. Mais voilà précisément ce que combat la fausse incrédulité que l'on invoque : l'aiguillon de la conscience,

elle en émousse la pointe ; le frein de la religion, elle le brise, ou du moins le jette à l'écart ; la terreur des vérités de la foi, elle en atténue notablement la puissance ; elle est donc, et elle est sans aucun doute un obstacle réel à la conversion d'un grand nombre. Essayons de renverser cet obstacle.

II. — Motifs de combattre la nuance d'incrédulité. — Premier motif ; le peu de solidité que cet appui présente.

Dans une affaire aussi grave que celle du salut et dont les suites sont si terribles, on ne conçoit pas que l'on puisse en compromettre le succès avec autant de légèreté que l'on en remarque tous les jours chez les gens du monde.

Quand il s'agit de leurs affaires temporelles, ce n'est pas sur des probabilités qu'ils s'appuient ; ce n'est pas sur la foi d'un *peut-être* qu'ils s'aventurent ; ce n'est pas de mauvaises raisons, ni même de faibles raisons qu'ils se payent ; non, il leur faut, en ces circonstances, un fondement assuré, une démonstration claire et nette qui les tranquillise, une certitude aussi complète que possible que les moyens qu'ils emploient auront le succès qu'ils désirent : on ne peut pas prendre trop de précautions, disent-ils, dans une affaire de cette importance.

Mais quand il ne s'agit que de gagner un royaume éternel et d'éviter une éternité d'horribles supplices, c'est différent : on met sans scrupules la raison à l'écart, et l'on appelle, pour la remplacer, l'inconséquence, la frivolité, la dissipation, et cette excessive témérité qu'en toute

autre matière on appellerait folie. Les considérations les plus futiles, les prétextes les plus vains, les arguments les moins solides, tout cela suffit pour tranquilliser des hommes, d'ailleurs graves et sérieux, sur le sort d'une affaire qui ne leur offre aucun intérêt, et à laquelle même ils ne pensent que par hasard et en courant.

Ainsi, pour venir à notre sujet, quoi de plus faible, quoi de plus pitoyable que cette fausse incrédulité que l'on donne en pâture à une conscience agitée, pour la réduire au silence ?

Est-il vraiment, foncièrement tranquille, cet homme qui dit vaguement : « Après tout, je vois » des obscurités dans nos mystères ; je vois des » autorités contre la religion ; tout ce qu'elle » m'enseigne n'est pas également ratifié par ma » raison ; » et mille autres propos de même nature ?

Quand il s'est entretenu dans ces réflexions, est-il en repos ? mourrait-il en paix si, dans le moment où nous lui disons la vérité sur cette page, la mort le frappait d'un coup imprévu ? En définitive, est-il incrédule, ou ne l'est-il pas ? Incrédule ? il ne le fut jamais, et il sait bien lui-même que si sa foi est assoupie, elle n'est pas éteinte. Mais s'il n'est point incrédule ; s'il croit, au fond de l'âme, les grandes vérités de la religion qu'il écarte comme d'effrayants fantômes, quelle paix peut-il goûter ? Quelle solide assurance peut-il avoir ? Ce nuage d'incrédulité qui ombrage son âme et qui, pour un instant, pour quelques jours peut-être, lui dérobe les célestes clartés de la foi, n'est-il pas un vain prestige qui le séduit,

une fausse lumière qui lui cache la véritable, et qui le conduit à d'affreux abîmes? Pour peu qu'il rentre en lui-même, ne voit-il pas la faiblesse des raisons sur lesquelles il s'appuie? Ne prononce-t-il pas contre lui-même une condamnation sévère au tribunal de sa conscience et de sa raison? Comment donc peut-il passer des années entières dans un état qui ne le satisfait d'aucun côté? Comment peut-il regarder le sable mouvant sur lequel il marche, comme un terrain solide? Comment peut-il compromettre avec tant d'imprudence et de témérité une affaire comme celle du salut, dont les conséquences, heureuses ou malheureuses, sont éternelles comme Dieu même?

Si l'incrédule vrai, l'incrédule aussi complet qu'on le puisse supposer, n'a pas et ne peut pas avoir, comme on le lui a cent fois démontré, une paix véritable, une paix qui ne lui laisse aucune crainte d'erreur; si, malgré tous ses efforts pour acquérir une telle paix, il lui est impossible d'aller au-delà du doute; quelle tranquillité peut avoir celui qui, loin de professer une incrédulité réelle dont il ne veut pas même qu'on l'accuse, n'a de cette incrédulité que le pâle reflet et la plus légère apparence?

III. — Deuxième motif. — Origine et progrès de cette nuance d'incrédulité.

Quand on est engagé dans une erreur, et que, séduit par son illusion frivole, on s'égare chaque jour davantage, il est souvent très-utile, pour mettre un terme à ses égarements, de se replier sur le passé, de remonter à l'origine des choses,

et de suivre les progrès de l'erreur fatale dont on est la victime. C'est ce que nous allons faire relativement à cette nuance d'incrédulité qui contribue à la perte de tant d'âmes. Nous allons interpeller celui que nous nous proposons de combattre ; et si nous répondons nous-même en son nom à nos propres interpellations, nous sommes convaincu d'avance qu'il ratifiera nos réponses.

— Lorsque, pour la première fois, ivre de bonheur et les larmes aux yeux, vous approchâtes de la table sainte pour y recevoir votre Dieu, aviez-vous des doutes sur la foi ?

— Des doutes ! Ah ! le plus léger, le plus involontaire vous eût donné l'alarme.

— Quand donc ces doutes, ou plutôt ces légers nuages ont ils commencé à s'élever dans votre âme ? Soyons attentifs, et ne laissons pas passer une question sans l'avoir pesée avec l'application qu'elle mérite. Quelque temps après ce jour de délices où vous communiâtes pour la première fois, ne vous liâtes-vous point avec quelque ami dangereux ? Cet ami ne vous apprit-il point ce que vous aviez jusque-là heureusement ignoré ? Ne sûtes-vous point alors ce que c'était qu'une passion, ce que c'était qu'une action honteuse et mauvaise ? Mais aussi n'apprîtes-vous point en même temps ce que c'était qu'un remords ? Une voix intérieure et gênante ne condamnait-elle point sévèrement ce funeste apprentissage que vous faisiez du vice ?

— Oh ! que tout cela est vrai ! me répondez-vous au fond de l'âme.

— Oui, sans doute, cela est vrai ; mais ce n'est pas tout. N'eûtes-vous point à soutenir alors le

terrible combat de la passion contre le remords ? Le cœur qui plaidait pour la passion, et le remords qui plaidait pour la conscience, ne furent-ils point quelque temps aux prises ? La cruelle pensée d'un enfer ne vint-elle point troubler, surtout au début, vos coupables plaisirs ? Quand vous commettiez dans l'ombre quelques-uns de vos crimes, la pensée d'un Dieu présent partout n'altéra-t-elle point votre fausse jouissance ? Dès lors, ne cherchâtes-vous point à vous débarrasser de cette pensée fatigante, de ces remords importuns ?

— Oh ! que tout cela est vrai ! me répondez-vous encore en secret.

— Oui, assurément, cela est vrai ; mais allons jusqu'au bout. Eh bien ! n'est-il pas vrai aussi qu'aimant mieux froisser votre foi que de renoncer à vos passions qui étaient dans toute leur fougue, vous prîtes alors le funeste parti de la couvrir de nuages ? N'est-il pas vrai que vous essayâtes de l'affaiblir, cette foi qui avait été pour vous la source pure des plus douces jouissances ? N'est-il pas vrai que, sachant bien que vous ne méritiez que l'enfer, vous aimâtes à vous dire qu'il n'était peut-être pas absolument certain qu'il y eût un enfer ? N'est-il pas vrai qu'ayant appris à l'école de votre foi qu'il était terrible de tomber criminel entre les mains du Dieu vivant, vous voulûtes calmer vos frayeurs en pensant que peut-être la religion qui nous troublait ainsi n'était pas à l'abri de toute attaque ? N'est-il pas vrai que pour vous tranquilliser de plus en plus dans ce triste état, vous soumîtes vos réflexions aux amis qui vous avaient perverti ? N'est-il pas vrai que ces amis corrompus aggravè-

rent le mal, et que vos entretiens avec eux ne furent plus que des leçons mutuelles d'incrédulité? N'est-il pas vrai enfin que, pour dissiper entièrement vos craintes et vos troubles, vous allâtes chercher dans des livres dangereux le remède aux dernières inquiétudes qui vous tourmentaient encore?

— Oui, dites-vous, tout cela est vrai, exactement vrai; et je le reconnais, je n'ai échappé à l'incrédulité complète que par hasard.

— Dites plutôt par un trait visible de la divine miséricorde. Mais, infortuné que vous êtes! si vous trouvez vrai ce qui vient d'être dit, comment êtes-vous tranquille? comment êtes-vous sans alarmes? Eh! ne voyez-vous pas que votre sécurité prend sa source dans le crime; qu'elle s'est accrue à mesure que vos crimes se sont accrus; qu'elle n'est devenue profonde que lorsque vos crimes sont devenus innombrables? Quelle paix, grand Dieu, que celle qu'on n'achète qu'au prix de mille remords! Quelle tranquillité que celle qu'on n'obtient qu'en résistant péniblement et longtemps à l'aiguillon de sa propre conscience!

IV. — Troisième motif. — Le danger de devenir réellement incrédule.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme ici-bas, c'est de tomber dans l'incrédulité. Quand la religion n'est plus rien pour lui; quand la lumière de la foi ne rayonne plus dans son âme; quand il fait le mal sans craindre le châtiment, et le bien sans en espérer la récompense; qui peut dire la profondeur de ses égarements et l'extravagance de sa conduite?

« Il faut avoir, dit Pascal, toute la charité de la » religion que les incrédules méprisent, pour ne » pas les mépriser eux-mêmes jusqu'à les abandonner dans leur folie. » *(Pensées.)*

Nos lecteurs conviendront aisément de ceci, et nous dirons sans doute qu'ils plaignent comme nous l'incrédule, qu'ils ont horreur de son état et qu'ils en reconnaissent tous les dangers ; mais, diront-ils peut-être, c'est précisément parce que nous connaissons l'horreur et les dangers de l'incrédulité complète, que nous nous tenons assurés de n'y tomber jamais.

Prenez garde, prenez bien garde : la foi n'est pas un bien qui vous appartienne en propre, et que vous soyez le maître d'acquérir ou de conserver à votre gré. La foi est un don de Dieu, et le plus précieux de tous ses dons. Sans doute il l'accorde toujours aux âmes de bonne volonté qui le lui demandent avec le désir sincère de l'obtenir ; mais si, par vos résistances, vos infidélités et vos révoltes, vous éloignez ce don de Dieu ; si vous le contraignez en quelque sorte à vous refuser par justice ce qu'il voulait vous accorder par miséricorde ; si par exemple, sur le point si important qui nous occupe, au lieu de désirer vivement la foi et de la demander instamment à Dieu, vous la froissez par vos réflexions imprudentes, et par ces légers doutes qui sont comme les préliminaires de l'incrédulité ; si, loin de la fortifier et de l'affermir dans vorte âme, vous l'ébranlez au contraire par de sourdes attaques et par le désir secret de la trouver en défaut ; comment ne craignez-vous pas que Dieu, voyant l'abus que vous faites de son bienfait, ne vous l'enlève

quelque jour pour le reporter à d'autres qui en feront un meilleur usage ?

Voyez les incrédules dont vous abhorez, dites-vous, les pernicieuses doctrines ; pensez-vous qu'ils sont tombés au premier choc dans l'abîme de leur impiété ? Pleins de foi comme vous au printemps de leur vie, croyez-vous qu'ils l'ont perdue tout à coup, et qu'ils n'ont pas soutenu bien des combats et des luttes avant de remporter leur funeste victoire ? Interrogez-les, et, s'ils sont sincères, ils vous diront certainement que la passion livra la première bataille, que les doutes sur la foi lui vinrent en aide, que les mauvaises conversations et les mauvaises lectures fortifièrent les doutes, et qu'enfin, de ces doutes, ils passèrent à l'incrédulité complète dont ils se glorifient aujourd'hui comme d'une précieuse conquête.

Or, s'il en est ainsi, et l'expérience ne nous permet pas d'en douter, comment pouvez-vous affirmer avec certitude que ce qui est arrivé à tant d'autres, ne vous arrivera pas à vous-même ? Ne voyez-vous pas que vous suivez exactement la route qui les conduisit au précipice, et que, parcourant la même voie, vous devez nécessairement, si vous continuez d'avancer, arriver au même terme ? Ne voyez-vous pas que pour l'atteindre, ce terme fatal, vous n'avez plus qu'un pas à faire ? En effet, la passion, disions-nous tout à l'heure, leur a livré le premier assaut ; cet assaut-là vous a été livré à vous-même ; — certains doutes sur la foi vinrent en aide à la passion ; voilà bien votre état ; — des conversations mauvaises et des lectures dangereuses fortifièrent ces doutes ; c'est encore un trait

de votre histoire ; — enfin, de ces doutes, ils passèrent à une incrédulité consommée ; voilà le dernier pas que vous avez à faire pour tomber dans le gouffre.

Reculez donc d'horreur, et replacez-vous sans délai sur la terre ferme ; dissipez ce nuage d'incrédulité qui assombrit votre âme ; revenez à cette foi vive qui vous procura dans le passé une paix si douce et des joies si pures, et gardez-vous de rester plus longtemps dans un état qui ne peut que compromettre vos intérêts éternels.

V. — Quatrième motif. — Danger de perdre les autres par son exemple, et espoir de les ramener au bien, si l'on y revient soi-même.

Cette double considération devrait bien retirer de la voie tortueuse d'une fausse incrédulité ceux qui ont le malheur d'y être engagés.

Nous avons dit que lorsqu'on voulait émousser le remords, afin de s'asseoir paisiblement au milieu de ses vices, on communiquait à ses amis certains légers doutes sur les vérités de la foi, espérant qu'ils fortifieraient ces doutes par des réflexions analogues. C'est ce qui se voit tous les jours.

Quand on est seul à combattre des vérités jusque-là respectées, on sent en soi je ne sais quelle faiblesse qui réclame un appui ; et c'est cet appui que l'on va solliciter de quelques amis que l'on sait être dans des dispositions semblables à celles où l'on est soi-même. La passion régnant en maîtresse au fond de tous ces cœurs ; et, d'un autre côté, le besoin de repos se faisant sentir au fond de toutes ces consciences, on s'entre-communique

ce que l'on croit le plus propre à calmer la conscience sans détrôner la passion. Il se fait donc alors un échange mutuel de certains arguments recueillis, ou dans des livres qui attaquent la foi, ou sur les lèvres de quelques impies déclarés. Comme, dans ces réunions, tous veulent être séduits, est-il possible qu'ils ne le soient point ? Aussi chacun se retire-t-il emportant dans son âme le pernicieux poison qui va bientôt la gâter et la corrompre.

Quelques-uns, plus fortement constitués, si l'on peut ainsi parler, sous le rapport de la foi, pourront résister aux effets délétères de ce poison subtil, et recourir à l'heureux antidote des pratiques religieuses ; mais combien d'autres, entraînés par l'exemple de leurs amis, plongés plus profondément que jamais dans des erreurs qui leur plaisent, passeront d'abîmes en abîmes jusqu'à ce qu'ils tombent dans le gouffre d'une incrédulité complète !

Or n'est-il pas terrible de prendre sur soi la responsabilité d'un tel désastre, dont les suites sont éternelles ? N'est-ce pas assez de se perdre soi-même sans coopérer à la perte des autres, et surtout à la perte de ses amis intimes ?

Quel heureux contraste avec ce qui vient d'être dit, si, au lieu de fortifier les doutes de ceux qui nous les communiquent, nous essayions au contraire de faire ressortir, dans des conversations franchement chrétiennes, ce que ces doutes ont de faible et de pitoyable ! Se figure-t-on l'immense étendue du service qu'on rendrait à un ami qui voudrait s'aveugler et s'étourdir, quand, au lieu de seconder la disposition perverse de son cœur, on

lui dirait avec une ronde franchise : « Écoute, mon
» ami ; ne te lance point dans la voie tortueuse à
» l'entrée de laquelle je te vois placé. Je connais
» le fond de ton âme ; tu n'es pas incrédule : tu
» luttes contre ta foi ; donc tu la possèdes. Malheu-
» reusement, je ne suis pas, en pratique, plus
» chrétien que toi ; mais je ne veux pas abdiquer
» des croyances qui, je le sens, seront plus tard
» le principe de mon retour à une religion que je
» regrette de ne plus pratiquer. Voilà mes sen-
» timents intimes, et en les révélant, je révèle les
» les tiens propres. Ne nous jetons pas, crois-moi,
» au milieu des écueils ; nous sommes déjà dans
» un triste état devant Dieu et en face de notre
» conscience ; ne nous enfonçons pas davantage
» dans le gouffre, et reconnaissons franchement
» qu'il serait bien plus sage d'aviser de concert
» aux moyens d'en sortir. »

On ne se figure pas l'heureux effet que produirait ce langage de la part d'un homme foncièrement croyant, à l'égard d'un ami qui espérait trouver en lui du renfort contre la foi, et qui est tout étonné de le voir défenseur zélé de cette foi dont il veut s'affranchir.

Quand donc verrons-nous nos chrétiens dégénérés reprendre vigueur et courage pour manifester et défendre les nobles doctrines qu'ils ensevelissent honteusement dans la fange de leurs vices ? Quand donc seront-ils aussi ardents à prêcher la vertu, que tant d'autres le sont à étaler et à répandre leurs funestes principes ? Qu'il est triste de voir des hommes, d'ailleurs raisonnables, cacher leur foi comme un haillon, ou la jeter de côté

comme une ruine ! Puisqu'elle vit au fond de notre âme, puisque nous savons bien qu'elle seule peut nous procurer le bonheur qu'elle nous fit goûter aux beaux jours de notre vie, ne repoussons pas une amie si dévouée, et faisons-lui plutôt le gracieux accueil qu'elle mérite.

CHAPITRE III

Défaut contraire à la sainte vertu. — Troisième obstacle à la conversion.

I. — Réflexions préliminaires.

La corruption du cœur : voilà le grand obstacle au salut. Débarrassez l'homme du vice impur, ou supposez, par impossible, que la religion autorise ce vice ; quelle prodigieuse quantité de conversions vous allez voir sur toute la surface de la terre ! Élargissez les temples ; dressez de nouvelles tables eucharistiques ; réduisez de moitié le nombre des prédicateurs ; les foudres de leur éloquence ne sont presque plus nécessaires. De tous côtés les pénitents pullulent. Le faux incrédule jette son masque, l'homme du monde sourit à la religion qu'il raillait, le libertin agenouillé dans sa fange se confesse, et tous exaltent à l'envi le christianisme fait chair, le christianisme humanisé.

Être soumis à l'obligation de dompter une passion rebelle, et d'assujettir des sens avides de satisfactions conformes à leur nature, voilà donc

un puissant obstacle à la conversion d'un grand nombre ; cela ne peut pas se révoquer en doute.

L'homme est un composé de deux parties essentiellement différentes, et cependant unies par les liens les plus intimes et les plus mystérieux.

L'âme, principe immatériel, souffle dvin, substance impalpable, douée de facultés sublimes, perpétuellement agissante, et variant à chaque instant ses opérations avec une mobilité si rapide, que rien, dans les êtres matériels, ne peut se comparer à son incompréhensible activité.

Le corps, merveille d'architecture, petit monde de prodiges, mais masse pesante, inerte de sa nature, sujet à une foule de misères, pourvu de cinq sens qui ont leur vie propre, leurs instincts variés, leurs satisfactions appropriées au mode de sentiment et de perception de chacun.

Ces deux substances sont de nature si diverse, que le nœud de leur alliance et l'action incessante de l'une sur l'autre est, et peut-être sera éternellement, un problème dont Dieu seul connaîtra la solution. Il fallait toute la puissance de ce grand Être, non-seulement pour créer, mais encore, et surtout, pour allier aussi étroitement deux substances qui, par leur nature, s'excluent et se repoussent au lieu de s'associer et d'agir l'une sur l'autre, comme nous voyons à chaque instant qu'elles le font.

La plus simple réflexion suffit pour convaincre que la plus noble de ces deux substances est incontestablement celle qui est immatérielle et que nous nommons *âme*. Séparé de cette compagne ou plutôt de cette souveraine, nous savons ce que

devient son esclave que nous nommons *corps*. La mort n'est autre chose que la séparation momentanée de la reine et de l'esclave. La reine partie, l'esclave s'affaisse, s'immobilise, se flétrit, se cadavérise, se putréfie, devient le réceptacle d'une fourmilière d'insectes et de reptiles qui le rongent, s'en assimilent les chairs, et laissent ce qui ne leur convient point tomber en poussière, ou se volatiliser en gaz impalbables, qui concourent, sous l'empire des lois physiques, à des milliers de transformations connues de Dieu seul.

Voilà ce qui arrive au corps dès que l'âme a rompu le lien qui la tenait captive. Le corps était son cachot ; en le quittant elle le foudroie, ou plutôt il s'écroule de lui-même, et proclame par sa ruine la puissance de celle qui lui imprimait le mouvement et la vie. Pour elle, elle se rit de la mort, et munie de son brevet d'indestructibilité, elle s'élance radieuse dans le monde des intelligences. Plus vivante que jamais, débarrassée de sa grossière enveloppe et de ce lourd manteau dont elle était comme affublée, elle voit clairement que si (pour parler humainement), pendant l'éternité passée, elle a pu ne pas être, pendant l'éternité future, l'immortalité lui est assurée.

Cependant, quand l'union de l'âme et du corps existe, et que ces deux substances vivent de leur vie propre, chacune d'elles a ses inclinations, ses jouissances et ses besoins, au fond desquels on doit retrouver, et l'on retrouve en effet, la nature de la substance qui les possède. Le corps est matériel, et par conséquent c'est dans la matière que doit être le principe de ses jouissances ; aussi

voyez ce que ses sens convoitent et poursuivent : l'œil n'est satisfait que des beautés physiques qui le frappent ; l'oreille n'est heureuse qu'en entendant les sons matériels qui la réjouissent ; le goût ne prend plaisir qu'aux aliments délicats qui lui sont présentés, et ainsi des autres. Comme il est matière, ce corps, c'est la matière seule qui le satisfait.

L'âme, au contraire, étant tout immatérielle, et ne s'occupant du monde physique que pour porter sur lui des jugements purement intellectuels, mais nullement pour matérialiser ses jouissances, l'âme n'est heureuse que par ce qui fait le bonheur de Dieu même. Penser, juger, vouloir, connaître, sentir, aimer surtout : voilà ses jouissances. On voit comme elles sont pures et dégagées de cette matérialité grossière, que le corps revendique comme son triste apanage.

Quand un homme s'absorbe dans le sentiment d'une jouissance matérielle et qu'il est uniquement occupé d'en goûter la douceur, l'animal est presque en droit de l'appeler son frère. Au fait, puisqu'en agissant de la sorte, cet homme met à l'écart ce qui fait sa gloire ; puisqu'il abdique ce qui le rend semblable à Dieu, pour ne conserver que ce qui lui est commun avec la brute ; de quoi se plaint-il si celle-ci traite avec lui sur le pied de l'égalité?

II. — Motifs pressants de combattre le vice opposé à la sainte vertu.

Pour bien convaincre l'homme dominé par le vice impur de la nécessité de s'en affranchir, nous allons entrer en discussion avec lui, et combattre

les raisons qu'il allègue pour ne pas échanger ses jouissances charnelles avec les jouissances si pures et si douces de la vertu, que nous lui proposons.

Ce que nous avons de plus fort à opposer à l'homme souillé du vice de l'impureté, c'est incontestablement l'autorité de Dieu même qui, en mille endroits de la sainte Écrtture, déclare l'horreur que ce vice lui inspire, et menace ceux qui s'y livrent des châtiments les plus terribles, châtiments qu'il a souvent infligés, même dès ce monde, avec une sévérité qui glace d'épouvante.

Le déluge universel, qu'est-il autre chose que le châtiment de la corruption de la chair en la personne de l'homme? *La terre était corrompue devant Dieu,* dit la Genèse ; *lorsqu'il eut vu que la terre était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie, il dit à Noé : La fin de toute chair est venue pour moi...., je perdrai les hommes avec la terre.*

Cinq villes infâmes attirent sur elles, par leurs impudicités, les fléaux de la colère céleste, et sont réduites en cendres par une pluie de souffre et de bitume.

Onan est frappé de mort pour un acte impur. *Le Seigneur le fit mourir,* dit l'Écriture, *parce qu'il commettait une action détestable.*

David, tout saint qu'il était avant son péché, paye son adultère par la mort de son fils, et se fût attiré bien d'autres châtiments, s'il ne les eût conjurés par une prompte et sincère pénitence.

Sous la loi évangélique, Jésus-Christ condamne jusqu'aux pensées, jusqu'à l'adultère du cœur, et ne promet le bonheur qu'aux cœurs chastes.

Saint Paul enfin prononce formellement que jamais l'impudique, s'il ne fait pénitence, n'entrera dans le royaume des cieux.

Voilà des autorités accablantes contre lesquelles les frivoles allégations du voluptueux ne prévaudront jamais. Au reste, écoutons-le :

— Tout ce qui précède, dit-il, est parfaitement exact, et, sur ce point comme sur tant d'autres, la raison doit s'incliner devant la foi et ratifier ses sentences ; mais quoi qu'on dise pourtant, les inclinations charnelles ont leurs exigences, et elles sont si passionnées et si violentes qu'il est comme impossible de les faire plier sous la pression de la foi.

— Hélas ! nous ne le savons que trop : oui, les passions sont violentes ; oui, leur bouillante impétuosité va jusqu'à la fureur, jusqu'au dévergondage de la folie ; mais pourtant sont-elles indomptables ? Ne disons pas *oui ;* car, par ce mot, nous accuserions Dieu d'injustice, ce qui serait un horrible blasphème. En effet, Dieu fait à l'homme un précepte formel de la vertu de chasteté ; donc il lui donne le moyen d'être chaste. Dieu châtiera éternellement l'esclave du vice impur ; pourquoi ? Parce que tout homme, pouvant, s'il le veut, enchaîner ses passions et sauver son âme, si au lieu de la sauver il la perd, lui seul doit s'imputer cette perte effroyable.

— Le temps, ajoute-t-on, calmera les vagues furieuses qui ballottent mon cœur ; le poids des ans aplatira la passion ; les glaces de l'âge éteindront sans secousse les flammes qui me dévorent.

— Age..., temps..., années..., homme raisonnable, est-ce là le fond sur lequel vous vous appuyez? Vous y croyez-vous solidement affermi? Ne croyez-vous pas au contraire combien votre base est ruineuse? Le poids des ans! et qui vous a dit que demain on ne s'occupera pas de vos funérailles? Vous ne le croyez pas, je le sais; vous dites en vous palpant : Non, la vie est là, elle coule à pleins bords; assurément je ne mourrai point demain. Qu'en avez-vous? Combien parlent ainsi aujourd'hui, et seront demain dans l'éternité! Et si ce malheur vous arrive! Et si vos passions, au lieu de s'éteindre, comme vous l'espérez, dans les glaces de l'âge, s'éteignent cette nuit dans celles de la mort! Et si, au lieu de vous réveiller en ce monde, vous vous réveillez en enfer; qu'allez-vous devenir?

— Mais je suis entraîné par des tentations violentes...

— Raison de plus pour les combattre; et vous ne les combattez point; et vous les accueillez par un sourire; et vous chérissez leurs blessures; et vous alimentez leur ardeur; et vous les excitez quand elles s'endorment; et vous les aguisez quand elles s'émoussent; et vous choisissez exprès et par calcul les lieux, les personnes, les circonstances qui secondent l'impétuosité de leurs attaques. Allez: vous n'êtes esclave que parce que vous voulez l'être. Changez. pôle pour pôle, votrevolonté. Veuillez vaincre comme vous voulez être vaincu, et sur-le-champ le ciel va vous décerner la palme de la victoire.

— Mais elles sont si douces les jouissances de la passion satisfaite!

— Le fussent-elles mille fois plus encore, oserez-vous les comparer aux ineffables et éternelles délices que Dieu vous propose, et que vous sacrifiez indignement à des passions brutales ? Les jouissances de la passion sont douces ! Oui peut-être, avant de les goûter, quand l'imagination les exagère dans de riantes peintures ; oui peut-être encore, pendant le moment fugitif où elles se font sentir; mais après cet éclair insaisissable et fugace, quelle nuit ténébreuse ! Quel vaste vide ! quel triste retour sur soi-même, si la conscience conserve encore un reste de voix pour se plaindre ! Quelle honte, quelle secrète confusion, si l'on possède encore une ombre de pudeur !

« Il y a, dit un moraliste, à chaque dérèglement
» du cœur une peine ou une honte attachée qui
» est comme un continuel motif de le quitter ; mais
» il n'y en a point qui ait ce motif plus vif et plus
» fréquent que le vice contraire à la pureté.

» Souvent il en coûterait moins pour rompre
» une intrigue qu'il n'en coûte pour la ménager ;
» et si un homme envisageait avec un égal sang-
» froid, et la peine qu'il y a à rompre un attache-
» ment, et celle qu'il y a à le souteuir, il conclue-
« rait pour le rompre.

» Quelque entêté qu'on soit de cette passion, on
» ne peut, au milieu même de son entêtement ,
» s'en cacher à soi-même la peine et la honte : on
» ne fait pas une démarche pour la dérober aux
» yeux du monde, qui ne soit une leçon pour la
» combattre... Les précautions que prend un homme
» d'une profession grave pour ne rien laisser

» connaître de ses intrigues, sont une marque qu'il
» en voit toute la honte.

» Se dire heureux au milieu de tout ce que cette
» passion fait souffrir, c'est un *jargon* où le cœur
» n'a point de part (1). »

Entretenir opiniâtrément une passion qui ne laisse aucun repos ; s'attacher éperdument à un vice que l'on méprise au fond ; lui sacrifier la pureté de l'âme, les joies du cœur, le doux calme de la conscience ; ruiner souvent, pour fomenter ce vice, sa santé, son honneur et sa fortune ; être exposé sans cesse à mille inconvénients qui traînent après eux le scandale et le déshonneur, et hasarder pour cela son salut éternel ; peut-on imaginer une plus grande fureur ? et la seule idée d'un tel vice ne devrait-elle pas suffire pour en dégoûter à jamais ?

— Encore, dira-t-on peut-être, si la religion nous offrait quelques joies en rapport avec celles qu'on nous ordonne de sacrifier ! Mais non, les jouissances qu'elle nous propose sont sèches et arides et le prétendu bonheur qu'elle promet n'est accessible qu'à certaines âmes d'une dévotion avancée à laquelle nous ne saurions prétendre.

— Qui vous a dit tout cela, je vous prie ? Si l'aveugle de naissance vous faisait une dissertation sur la lumière et les divers phénomènes de l'optique, que penseriez-vous de ses explications ou plutôt de ses aberrations choquantes ? Vous les entendriez avec un sourire de pitié. Pourquoi ? Parce que vous trouveriez qu'il est ridicule de parler avec l'autorité d'un maître, d'une chose dont on n'a pas même la

(1) Villiers, *Égarements des hommes*, etc., t. II, p. 267 et suiv.

possibilité de s'instruire. Hélas ! laissez-moi vous le dire, vous êtes aveugle au moral, comme cet infortuné l'est au physique. Votre dissertation sur les joies de l'âme au service de Dieu ressemble exactement à celle de l'aveugle-né sur les lois de l'optique. Vous raisonnez tous les deux sur ce que vous ignorez l'un et l'autre.

Les jouissances que la religion propose sont sèches et arides, dites-vous. Avant de les qualifier ainsi, commencez donc par vous mettre en état de les goûter ; balayez vos vices et toutes leurs ordures ; plantez sur leur ruine des vertus solides ; devenez ami de Dieu, enfant chéri de ce bon Père, par une de ces confessions pendant lesquelles le confesseur et le pénitent versent des larmes que les anges déposent dans le sein de Dieu : Faites cela, et puis nous disserterons tant qu'il vous plaira sur ces divines jouissances que vous déclarez arides aujourd'hui, et que vous trouverez alors souverainement délicieuses.

Les jouissances que la religion propose sont sèches et arides ! De tous les points du globe, il vous arrive des démentis par milliers ; mais le plus solennel de tous, c'est sur les lèvres de Dieu même que je le recueille : Heureux, dit Jésus-Christ, non pas ceux dont le cœur est le foyer de la passion ; mais heureux ceux dont le cœur est pur comme le ciel qu'ils espèrent : *Beati mundo corde*. Malheur, au contraire, à ceux qui se gorgent de grossières jouissances, et qui s'y livrent jusqu'à la satiété : *Væ vobis qui saturati estis !* O homme passionné, que deviennent tes affirmations, quand un Dieu les déclare mensongères ?

Les jouissances que la religion propose sont sèches et arides ! Offrez donc à ceux qui les goûtent de leur substituer les vôtres ; et vous verrez s'ils délibèrent un seul instant pour préférer à leurs trompeuses douceurs les joies solides et pures d'une vie chrétienne sur la terre, avec la certitude d'une éternelle félicité dans le ciel. Pourquoi prendre plaisir à s'aveugler sur un point de cette importance? Nous voyons tous les jours des hommes désabusés se repentir d'avoir adoré la volupté ; où sont ceux qui se repentent d'avoir aimé Dieu ? Plusieurs maudissent les passions qu'ils eurent la folie de prendre pour guides ; où sont ceux qui maudissent les jours de leur paisible innocence ?

Vous qui lisez ces lignes, et qui vous faites l'apologiste de la volupté, qu'un rayon de lumière parti du ciel vous éclaire soudain, et la justesse de ces réflexions va vous frapper ; et vous allez voir poindre à l'horizon de la vertu, la brillante aurore d'une vie chrétienne ; et vous allez vous chercher vous-même en vous-même, sans pouvoir comprendre le changement subit qui vient de s'opérer ; et l'église qui était pour vous un désert, une maison vide, un vaste tombeau dans lequel vous redoutiez d'entrer, l'église va vous parler par toutes ses pierres, l'église va recevoir vos ineffables larmes, l'église va devenir pour vous la source de consolations si suaves, que vous la quitterez avec regret comme vous l'eussiez abordée hier avec dégoût. Mille et mille mondains, plus passionnés que vous encore, ont goûté le bonheur dont nous parlons ; et ce qu'ils ont obtenu de la miséricorde

infinie de Dieu, en vérité je vous le dis, vous pouvez, si vous le voulez, l'obtenir vous-même.

— Nous ne contestons pas cela, dira-t-on peut-être ; cependant, quelque douces que puissent être les joies de l'âme que vous nous proposez en échange du sacrifice de nos passions, nous n'y voyons rien de matériel ; et habitués comme nous le sommes à ne trouver de bonheur que dans la satisfaction de nos sens, l'idée d'une jouissance purement spirituelle nous rebute.

— Il faut bien en convenir, voilà ce qui fait toute la puissance de l'obstacle que nous essayons en ce moment de renverser. Quand on s'est fait une longue habitude des jouissances matérielles ; quand on a sensualisé tout son être, et qu'au lieu de spiritualiser en quelque sorte son corps par une vie chrétienne, on a matérialisé pour ainsi dire son âme elle-même par des vices grossiers, on ne voit plus qu'avec dégoût ce qui s'éloigne du sensualisme auquel on s'est voué, et l'on va même jusqu'à regarder comme un bonheur fantastique et purement idéal, celui qui ne satisfait que l'âme et qui prive les sens du plaisir charnel dont ils sont si avides.

Ce déplorable état auquel conduit inévitablement le vice impur quand on a le malheur de s'y livrer, devrait bien arrêter tant d'infortunés jeunes gens qui se précipitent chaque jour avec une impétuosité frénétique vers ce libertinage effréné, dans la fange duquel s'ensevelissent, avec leur candide innocence, les chastes plaisirs qui leur procuraient une paix inaltérable, un bonheur sans nuage.

Mais revenons à notre objection : nous voudrions

des plaisirs pour le corps, et la religion ne nous en offre que pour l'âme.

Sans doute c'est surtout à l'âme que la religion procure des jouissances ; cependant il est des plaisirs légitimes et permis, des récréations innocentes dont les sens sont appelés à goûter les charmes, et que la religion n'a jamais interdits aux observateurs de ses lois. La douceur du lien conjugal, les joies ravissantes de la famille, les relations de l'amitié, les petits festins, les voyages, les lectures, l'harmonie des concerts, et mille autres amusements qui délassent sans nuire, et qui désennuient sans corrompre ; tout cela n'est point assurément un bonheur chimérique et purement idéal, et la religion ne fait point un devoir de s'en abstenir.

Qu'est-ce donc qu'elle interdit, en fait de plaisirs ? Elle interdit ceux qui sont criminels, et elle réprime l'excès de ceux qui sont permis. Elle interdit les plaisirs coupables, c'est-à-dire qu'elle défend ceux que la raison, la foi et la conscience défendent aussi bien qu'elle ; c'est-à-dire qu'elle défend les plaisirs honteux qu'on ne se permet que dans l'ombre, et après s'être bien assuré que les ombres elle-mêmes ne recèlent pas quelque témoin, qui ferait monter la rougeur au front si l'on venait à le découvrir. Les plaisirs qu'autorise la religion ne craignent la censure de personne ; on n'a jamais à rougir de se les permettre ; mais les plaisirs qu'elle condamne, le monde lui-même les trouve si hideux que, s'ils paraissent au grand jour, il les frappe aussitôt de sa réprobation. Il est vraiment glorieux pour la religion de voir que le monde même, et un monde qu'elle condamne à cause de

ses désordres, devient son auxiliaire quand elle fait ressortir la turpitude du vice impur.

III. — Moyen de vaincre ce vice.

Si quelques-uns de nos lecteurs, touchés de la grâce divine, reconnaissaient, à la lumière des réflexions qui précèdent, qu'ils doivent enfin combattre la passion qui les domine, peut-être nous demanderaient-ils ce qu'il ont à faire pour sortir victorieux de ce combat. Nous allons le leur dire ; et Dieu veuille qu'ils mettent fidèlement nos conseils en pratique !

Il y a, en général, trois moyens excellents, infaillibles même, de combattre avec succès tous les défauts auxquels on est sujet, toutes les passions dont on est l'esclave. Ces moyens sont : — la réflexion, — la prière, — et l'action. Oui, réfléchir, prier et agir, voilà la puissante armure du chrétien qui veut sincèrement combattre ses passions, sauver son âme et emporter le ciel d'assaut. Et nous le répétons, ce n'est pas seulement tel ou tel vice que l'on détruit par l'emploi de ces trois moyens, ce sont tous les vices quels qu'ils soient et quelque profondément enracinés qu'ils puissent être.

Mais bornons-nous ici à parler du vice impur, qui retient tant d'hommes hors des voies du salut et qui précipite peut-être, à lui seul, plus d'âmes en enfer que tous les autres vices réunis.

Premier moyen : *Réfléchir*. — Pour le vaincre, ce vice, il faut donc l'attaquer d'abord par la réflexion. Afin de donner au lecteur une leçon pratique de l'emploi de ce premier moyen, nous allons nous

mettre en scène, comme si nous étions nous-même esclave du vice que nous attaquons.

Obéissant à la voix intérieure de ma conscience qui me reproche la conduite que je mène, j'interromps quelques instants mes affaires, je suspens mes plaisirs, je me sépare de mes parents et de mes amis, et quand je suis devant Dieu seul — *je réfléchis :*

— Étais-je heureux avant de connaître le mal ? — Oui, j'étais vraiment heureux ; ma conscience était calme, mon cœur était pur et tout à Dieu, mes plaisirs étaient innocents. Exempt d'inquiétudes sérieuses et de remords déchirants, je ne craignais ni la mort, ni ses terribles suites, et ma vie s'écoulait douce et paisible sous l'œil de Dieu, qui me faisait sentir au fond de l'âme la suavité de son joug.

— Suis-je plus heureux depuis que mon cœur est envahi par la volupté ? — Comparons : Que m'a-t-elle enlevé ? Que m'a-t-elle apporté ?

Que m'a-t-elle enlevé ? Les nobles sentiments du cœur, les chastes joies de l'âme, le calme de la conscience, les vives lumières de la foi, les consolations de l'espérance, les saintes ardeurs du divin amour, l'estime des hommes que j'honorais le plus, l'affection des personnes vertueuses que j'affectionnais spécialement moi-même quand j'avais le bonheur de leur ressembler : voilà les trésors que la volupté m'a ravis.

Que m'a-t-elle apporté pour compenser les biens dont elle m'a privé ? Quelques éclairs de jouissance, j'en conviens ; mais jouissances matérielles, fugitives, toujours au-dessous de mes désirs, et après

lesquelles je n'ai jamais manqué de laisser échapper de mon cœur vide un profond gémissement qui voulait dire : Quelle misère !

Que m'a-t-elle encore apporté ? Un fonds d'inquiétude, un état habituel de malaise et d'ennui, un germe d'incrédulité, le dégoût de la vertu, du travail et de la vie même, la compagnie de libertins que je semble aimer et qu'au fond je méprise, un remords permanent que j'essaye vainement d'étouffer, une terreur secrète à la pensée de Dieu, de la mort et de l'éternité : voilà ce que m'a donné ma passion ; voilà les fruits amers qu'elle a déposés dans mon âme.

Puis-je vraiment la saluer comme une bienfaitrice ? Et ce qu'elle m'a ravi n'est-il pas infiniment supérieur à ce qu'elle m'a donné ?

— Quels sont les enseignements de la foi sur le vice impur auquel je suis sujet ? — Hélas ! je dois convenir qu'ils sont terribles, et que, de ce côté, je n'ai pas une ombre de consolation. En effet, je me souviens d'avoir lu dans le Livre de la loi ces paroles énergiques : *Fuyez la fornication... Ne vous y trompez point : ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les voluptueux ne seront héritiers du royaume de Dieu... Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ ? Enlèverai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour en faire les membres d'une prostituée ? A Dieu ne plaise ! Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée devient un même corps avec elle ? Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui réside en vous et que vous avez reçu de Dieu, et qu'ainsi vous n'êtes plus à vous-*

mêmes? Car vous avez été achetés d'un grand prix. Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps. (Saint Paul.)

Ces paroles, et une infinité d'autres que j'ai lues autrefois dans les saints Livres, sont vraiment accablantes quand je les médite avec quelque attention. Il est vrai, je n'en suis pas aujourd'hui vivement frappé ; je sens que ma passion a émoussé ce qu'il y avait de vif et de saisissant dans ma foi ; mais cela même n'est-il point un grand malheur? Les vérités de la religion cessent-elles d'être des vérités parce que j'en détourne mon esprit, et que je mets entre elles et moi le nuage épais de mes passions ? Ces vérités font trembler les âmes les plus chastes ; et moi qui ne suis que souillure, c'est à peine si j'en suis légèrement ému. Il doit y avoir là un désordre ; et ce désordre, c'est assurément le vice auquel je suis sujet qui le produit. Qu'importe que je bouche mes oreilles pour ne pas entendre la voix de Dieu, si le tonnerre de ses vengeances éclate sur ma tête ? Qu'importe que je m'endorme avec une fausse tranquillité dans la fange de mes vices, si je me réveille subitement quelque jour aux pieds de mon juge ?

— Que penserai-je de la vie que je mène quand j'en rappellerai le souvenir sur mon lit de mort? — La réponse à cette lugubre question se présente d'elle-même à mon esprit. A cette dernière heure, hélas ! je le sais bien, tout sera fini pour moi : biens, honneurs, plaisirs, folies de l'imagination, séductions du cœur, ivresse des sens, charmes de la passion, tout sera terni, tout sera glacé, ou plutôt tout aura disparu. Pâle et décharné, le cierge

bénit dans la main, le crucifix sur les lèvres, le prêtre à mon chevet, mes yeux mêlant leurs dernières larmes aux larmes d'une famille consternée, les coups lents et tristes d'une cloche lugubre annonçant mon agonie et quêtant pour moi les prières des âmes pieuses : voilà, si je ne suis pas foudroyé par une mort subite, ce qui serait mille fois plus terrible encore, voilà ce qui m'attend ; voilà le désolant spectacle que j'aurai certainement sous les yeux. Quel cas ferai-je alors de cette passion qui m'éblouit maintenant par son vain prestige ? Quel jugement porterai-je sur la vie voluptueuse et passionnée que je mène aujourd'hui ? Ah ! je le sens, ce souvenir de mon triste passé provoquera sans doute mes gémissements et mes larmes. Infortuné que je suis ! que fais-je donc en fomentant une passion qui doit avoir une issue si fatale ? J'amasse des regrets pour le jour où je serais si heureux de n'en avoir aucun ; je me ménage des frayeurs horribles pour le jour où il me serait si doux d'avoir l'âme en paix; je provoque par mes crimes le courroux du souverain Juge au tribunal duquel les âmes les plus saintes frémissent de comparaître. Quel est donc mon avenir !

Encore si je pouvais avoir la certitude de désarmer mon juge par un repentir sincère ! mais en sera-t-il ainsi ? Sans doute, si je me convertissais aujourd'hui, j'aurais tout lieu de compter sur la divine miséricorde. En rompant avec mes passions lorsqu'elles sont dans toute leur fougue, et que j'ai assez de force pour me soumettre à leurs exigences, il est certain que mon changement de vie annoncerait la pureté de mon intention et témoi-

gnerait à Dieu que c'est un vrai repentir qui m'anime. Mais sera-t-il sincère, ce repentir ; aura-t-il son siége, comme il doit l'avoir, dans un cœur radicalement changé, si je ne renonce à ma passion que parce qu'il ne sera plus en mon pouvoir de l'alimenter et de la satisfaire ? Dieu me saura-t-il gré de me séparer de cette passion plutôt par nécessité que par amour pour lui et par respect pour sa loi ? Ne sera-t-il point en droit de me dire que c'est la passion qui se sépare de moi, et non pas moi qui se sépare d'elle ? Une voix secrète ne me dira-t-elle pas au fond de l'âme que, si je revenais au temps de ma jeunesse, je me rengagerais dans mes déréglements et dans mes folies ?

Deuxième moyen : *Prier.* — Les réflexions qui viennent d'être développées sont assurément fort utiles quand on veut sincèrement combattre le vice impur et se donner à Dieu. Cependant cela ne suffit pas pour remporter la victoire. La prière doit suivre immédiatement la réflexion, et c'est à elle surtout que l'on devra cette heureuse réforme qui fera dire au monde étonné et édifié : Le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic.*

Qui nous donnera de convaincre nos lecteurs de l'efficacité infaillible de la prière pour briser les liens de la passion qui les asservit ?

Le plus grand de tous les malheurs qui puissent arriver à l'homme en état de péché, c'est de renoncer à la prière. Quand il a pris ce funeste parti, Dieu se retire, la passion le remplace, et elle s'assujettit tellement le cœur de son esclave, qu'elle en fait absolument ce qu'elle veut. L'âme qui ne

puisait que dans la prière sa séve et son ardeur, privée de cet élément divin qui faisait sa force, n'a presque plus le pouvoir de gémir. Elle est là, triste et plaintive comme une reine découronnée qu'on enfermerait dans un noir cachot, et à laquelle on viendrait à chaque instant jeter l'insulte et le mépris. Si elle pouvait, cette reine infortunée, faire entendre sa voix au peuple abusé dont elle faisait naguère le bonheur et la gloire, assurément il s'empresserait de délivrer l'illustre prisonnière; mais ses gémissements sont étouffés, ses plaintes ne franchissent point l'enceinte de son cachot.

Tel est l'homme, quand il opprime son âme sous le poids de ses vices. La prière seule pourrait le sauver, et jamais il ne prie. Se retirer quelques instants à l'écart pour gémir devant Dieu, pour implorer son secours et faire un pressant appel à sa miséricorde, ce serait son salut; mais il ne veut pas se sauver; il veut courir à sa perte, et il y court en effet comme un insensé.

C'est une chose souverainement affligeante et étonnante tout à la fois, que ce profond dégoût de la prière qui s'empare de l'homme dès qu'il a fait un pacte avec la passion, et surtout avec celle de toutes les passions qui le souille plus que les autres. A partir de ce jour, on voit clairement que le doux lien qui l'attachait à Dieu est rompu. Hier encore il priait avec ferveur; aujourd'hui la prière le fatigue et l'ennuie; c'est Adam contemplant délicieusement Dieu quand il était innocent, et se cachant dans les broussailles quand il est criminel.

Encore une fois, qui nous donnera d'inspirer le goût de la prière à ceux de nos lecteurs auxquels

elle est si nécessaire pour triompher de la passion qui les domine ?

Nous l'affirmons ici avec toute l'énergie dont nous sommes capable ; nous l'affirmons sans craindre un démenti tant soit peu raisonnable ; nous l'affirmons, la main placée sur le livre sacré des Évangiles ; nous l'affirmons au nom de Jésus-Christ même, dont nous ne sommes que le faible écho : tout homme, si perdu de vices et de corruption qu'on voudra le supposer, qui désirera sincèrement s'arracher de son bourbier, et qui, reconnaissant humblement qu'il en est par lui-même incapable, s'adressera à Dieu par une prière aussi longtemps répétée qu'il en sentira le besoin ; tout homme ainsi disposé remportera certainement sur ses passions une complète victoire. Il en a pour garant la plus imposante autorité qui puisse jamais être. Qu'il méprise la nôtre, nous y consentons ; l'autorité de l'homme n'est rien ; mais l'autorité de Dieu, qu'y a-t-il qui puisse inspirer plus d'espoir et de confiance ? Or, c'est un Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit à tous les hommes, quels qu'ils soient et en quelque disposition d'esprit et de cœur qu'ils puissent être, ces consolantes paroles sur lesquelles nous devrions coller nos lèvres par un sentiment brûlant d'amour et de reconnaissance :

« Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, » et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » Car celui qui demande reçoit ; quiconque (re- » marquez ce mot), quiconque cherche trouve, et » l'on ouvre à celui qui frappe. Si quelqu'un d'en- » tre vous demande du pain à son père, lui don- » nera-t-il une pierre ? ou s'il lui demande un pois-

» son, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc, tout
» méchants que vous êtes, vous savez donner de
» bonnes choses à vos enfants, à combien plus
» forte raison votre Père céleste donnera-t-il un
» bon esprit à ceux qui le lui demandent ! En
» vérité, en vérité, je vous le dis (c'est le serment
» de Jésus-Christ), si vous demandez quelque chose
» à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. »

O paroles d'amour ! paroles vraiment divines et tout imprégnées de miséricorde, tombez, tombez en pluie de feu dans le cœur glacé des pécheurs !

On le voit, la parole d'un Dieu y est engagée ; sa promesse est formelle, et si nous périssons. nous devons avouer que nous ne périrons que par notre faute.

Prions donc, prions ; le ciel est au bout de notre prière. Ayons le courage, car il en faut quand la passion a épuisé les forces de l'âme, ayons le courage de soulever le poids de nos vices et de pousser vers Dieu quelques gémissements plaintifs. Comme un homme enseveli sous un tas de décombres, qui fait effort pour appeler au secours d'une voix étouffée : nous aussi, disons en soupirant : Seigneur, ayez pitié de votre pauvre enfant ! — Dieu d'amour, rendez-moi mon ancienne innocence. — Jésus mort en croix pour me sauver, ne permettez pas que je périsse. — Sang adorable de mon Sauveur, purifiez-moi de mes souillures. — Marie, ma tendre mère, que j'aimais tant dans mon jeune âge, faites que je vous aime encore. — Priez pour moi, bonne Mère ; priez pour moi, misérable pécheur ; priez pour moi qui prie si mal...

Ces aspirations et tant d'autres que nous saurons

trouver si nous voulons nous sauver, nous obtiendront infailliblement les grâces puissantes et victorieuses qui nous sont nécessaires pour triompher de nos vices.

Mais prions surtout dès que la tentation se fera sentir. N'attendons pas qu'elle ait mis en feu notre cœur et notre imagination. Dès que nous sentirons ses premières atteintes, prions, c'est le moment du combat ; notre âme en est le théâtre ; Dieu et la passion se la disputent ; prions ; Dieu n'attend que cela pour nous décerner la palme. Si la tentation redouble ses attaques, redoublons nos prières, et jusqu'à ce que l'ennemi soit en déroute, prions, prions sans relâche. Pas de prières variées, cela n'est pas nécessaire ; une seule très-courte et répétée sans cesse pendant toute la durée de la tentation, cela suffira pour la vaincre : *Jésus, ayez pitié de moi,* ou bien *sainte Marie, ma bonne mère, priez pour moi,* c'est assez. Des milliers de pécheurs, dominés par les passions les plus violentes, en ont triomphé par la répétition de ces courtes prières pendant la tentation. Combattons comme eux, et nous vaincrons comme eux. Dieu qui les exauça, nous exaucera certainement nous-mêmes.

Troisième moyen : *Agir.* — Avons-nous besoin d'employer encore un autre moyen pour extirper le vice impur de notre âme ? La prière seule n'est-elle pas suffisante pour nous délivrer des passions les plus fougueuses ? Non, la prière elle-même, toute puissante qu'elle est, ne suffit pas encore pour opérer pleinement cet heureux effet. Nous

l'avons dit, il faut trois choses pour s'assurer de la victoire : Réfléchir, — prier — et agir. Nous avons parlé des deux premières, disons un mot de la troisième.

Agir : que veut dire ce mot, relativement à la passion impure, et considéré comme moyen de la vaincre ? Que doit-on faire pour se rendre le témoignage qu'on lui oppose une action vigoureuse et vraiment efficace ?

D'abord, et c'est encore le conseil de notre divin Maître, il faut veiller avec attention, et veiller spécialement sur les premiers mouvements de son cœur, afin de les réprimer dès qu'on est averti de leur présence, en recourant aussitôt à la prière comme nous l'avons dit, en éloignant de sa pensée les images impures qui s'y présentent, et en résistant courageusement à la tentation avec toute l'énergie de la volonté.

Il faut en outre veiller tout particulièrement sur ses sens. Nous ne savons que trop par une funeste expérience qu'ils sont les portes de l'âme, et que c'est par eux que la passion s'y introduit pour y exercer ses ravages ; veillons donc sur nos sens, et plus spécialement sur nos yeux, qui sont presque toujours la première cause de nos chutes.

En agissant ainsi, nous serons fidèles à la pressante recommandation que nous fait Jésus-Christ : *Vigilate,* veillez, parole à laquelle il attachait tant d'importance, que, craignant qu'on ne se persuadât que c'était seulement à ses disciples qu'il l'adressait, il ajouta : Ce que je vous dis, je le dis à tout le monde : Veillez. *Quod vobis dico, omnibus dico : Vigilate.* Veillez et priez, dit-il ailleurs ; et si alors

la tentation vous attaque, tenez pour certain que vous n'y succomberez jamais : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

Agir, sur le point que nous traitons, qu'est-ce encore? C'est éviter les occasions dangereuses qui ont été la source de tant de misères. Savoir que telle maison, telle compagnie, telle lecture, tel spectacle et une foule d'autres circonstances sont si périlleuses, que presque jamais on ne s'y trouve sans se souiller de quelque nouveau crime ; et, malgré cela, se rendre en cette maison, fréquenter cette compagnie, se permettre cette lecture, assister à ce spectacle, n'est-ce pas aller au-devant de l'incendie? N'est-ce pas l'alimenter au lieu de l'éteindre? N'est-ce pas paralyser entièrement l'efficacité de la prière elle-même, et réaliser la menace que contiennent ces paroles : Celui qui aime le danger, y trouvera sa perte : *Qui amat periculum, in illo peribit?*

Sans doute, il faut du courage pour résister au désir violent que l'on éprouve de rechercher des occasions qui séduisent le cœur par le plaisir sensuel qu'elles promettent ; mais puisqu'il s'agit de vaincre ou d'être vaincu ; puisque la victoire met en possession du ciel, et que la défaite précipite en enfer, quel homme sage pourrait balancer? Du reste, c'est pour obtenir le courage nécessaire en ces occasions, qu'il faut recourir au grand moyen de la prière, pour trouver en Dieu ce que nous ne trouvons pas en nous-mêmes.

C'est encore agir, et agir très-efficacement contre la tentation du vice impur, que de remplacer les lectures mauvaises par des lectures édifiantes,

Nous ne dirons jamais assez combien de telles lectures sont profitables aux personnes du monde éloignées depuis longtemps de toute pratique religieuse. Les sermons, ils les fuient ; les conversations pieuses, ils ne se trouvent guère avec ceux qui les tiennent, et d'ailleurs ils en détournent le cours, ou du moins ils gardent le silence et les laissent s'éteindre faute d'aliment. Mais si quelque bon livre leur tombe entre les mains, et s'ils sont assez heureux pour en parcourir chaque jour quelques pages, qui pourra dire les fruits précieux qui résulteront de ces lectures? Que de conversions se sont opérées par l'emploi de ce moyen! Que d'âmes endurcies, que rien jusque-là n'avait pu remuer et attendrir, et qui, sans secousse et sans bruit, se sont senties émues, agitées et totalement renouvelées par l'action invisible de Dieu, qui n'attendait que cette lecture pour faire éclater sa grande miséricorde!

C'est encore agir, et souvent avec plein succès, que de fréquenter un ami solidement chrétien. Rien ne donne du courage comme les conseils d'un ami, quand surtout on l'estime profondément, et quand tout ce qu'il dit est ratifié secrètement par la conscience. Que d'hommes, esclaves infortunés d'une passion violente qu'ils croient indomptable, pourraient s'en affranchir avec facilité s'ils voulaient se séparer des libertins qui les corrompent, et ne fréquenter que les amis chrétiens qui les édifient! Quel encouragement et quel appui ne trouveraient-ils pas chez ces chrétiens fidèles, quand, épanchant leur âme dans leur âme, ils leur confieraient leurs peines, leurs inquiétudes, leurs troubles de con-

science, et en même temps le désir qu'ils ont de s'arracher de leur abîme pour se donner à Dieu !

Que nous serions heureux si quelques-uns de nos lecteurs, ballottés peut-être entre le vice et la vertu, après avoir lu les lignes que nous venons de tracer, allaient trouver un ami chrétien et lui disaient avec une sainte émotion : « Ah ! mon » tendre ami, je n'y tiens plus ; j'ai besoin de » m'épancher. Écoute : j'ai en toi une confiance » sans bornes, et je vais t'en donner une preuve » convaincante. Depuis longtemps je t'admire, et » ton exemple me donne plus de remords que mes » crimes eux-mêmes. Quand je vois la régularité » de ta conduite, la sérénité de ton âme reflétée » sur ton visage, l'estime générale dont tu jouis, » les vertus aimables que tu pratiques, je laisse » échapper un soupir, et replié sur moi-même, je » me dis avec un serrement de cœur que je ne » puis rendre : Que mon état est déplorable en » comparaison de celui de mon ami ! que sa con- » duite est admirable ! et que la mienne est affreuse ! » Que sa conscience est calme ! et que la mienne » est bourrelée ! Que ses vertus sont belles ! et que » mes vices sont difformes !... C'en est fait, cher » ami, non je n'y tiens plus, soutiens ma faiblesse, » encourage mes efforts, seconde l'action de la » grâce ; dis-moi quelques-unes de ces bonnes » paroles qui gagnent le cœur et le fixent dans le » bien ; car j'ai soif de la vertu, je déteste mes » vices, je veux te ressembler... »

Quel est le cœur de bronze qui ne se fonde de joie en entendant de telles paroles ? Quel ami chrétien, en recevant une si touchante confidence,

ne serrera pas dans ses bras celui qui la lui fera? Il nous semble le voir, cet ami vertueux, puisant dans son cœur, ou plutôt dans le cœur de Dieu même, ces expressions enflammées qui pénètrent les âmes les plus dures, et rattachent quelquefois subitement à la vertu celui qui s'égarait tristement dans les sentiers du vice.

Enfin c'est agir, et agir directement contre la passion que nous combattons, que d'aller confier ses misères, non plus seulement à l'ami du monde, ce qui est déjà très-salutaire, mais à cet autre ami qui nous attend avec impatience, à cette miséricorde incarnée, image visible de la miséricorde divine dont elle tient la place ici-bas ; nous voulons dire au ministre de Dieu qui a reçu de lui le pouvoir de remettre les péchés de ses frères. Nous n'osons l'appeler par son nom ; car, nous le savons bien, l'idée seule de *confesseur* effarouche celui qui, depuis longues années, n'a plus avec lui ces douces relations qui faisaient autrefois le charme de sa vie.

Et pourtant c'est là, c'est là surtout, disons mieux, c'est là seulement qu'il retrouvera dans toute sa plénitude la paix qu'il a perdue ; c'est là seulement qu'il verra s'éteindre les feux de sa passion. Oh! s'il nous était donné de le déterminer à faire la douce épreuve de ce moyen de salut, de quels transports de reconnaissance il récompenserait notre zèle ! Oui, la confession est le tombeau de tous les vices de l'homme ; c'est là qu'ils expirent ; c'est là que la vertu rallume son flambeau et reprend toute son énergie. Je ne voudrais pour preuve de la divinité de cette ineffable institution

que les transformations étonnantes dont elle est si souvent l'instrument. Que d'hommes viennent au tribunal de la réconciliation, froids, insensibles, durs comme le rocher, et en sortent tout émus, tout attendris, tout renouvelés par la foi, l'espérance et l'amour !

Eh bien ! qui nous arrête ? Pourquoi résister plus longtemps à la voix de notre conscience et à la voix de Dieu qui nous appelle avec tant de tendresse ? Nous les voyons maintenant étalé sous nos yeux, les divers instruments dont la divine miséricorde nous invite à faire usage pour déraciner nos vices. Ah ! malheur à nous si, au lieu de saisir les armes qui nous sont offertes pour combattre et pour vaincre, nous les repoussons avec dédain, au risque d'être enveloppés cette nuit peut-être dans une ruine éternelle !

CHAPITRE IV

Découragement ; désespoir. — Quatrième obstacle à la conversion.

Le comble du malheur, pour l'homme tombé dans le péché, c'est le désespoir d'en sortir ; comme le comble de son illusion est l'espérance d'en sortir aisément et quand il lui plaira.

Cette double disposition forme un double obstacle à la conversion, que nous allons tenter de renverser. Toutefois, nous insisterons beaucoup moins sur le désespoir que sur la présomption,

l'expérience nous ayant appris que les pécheurs de la classe pour laquelle nous écrivons, sont bien plus souvent égarés par une présomptueuse confiance qu'ils ne sont abattus par le désespoir.

I. — Dangers du découragement et du désespoir.

Ce qui soutient l'homme quand il a des ennemis à combattre un jour de bataille, c'est le courage. Otez-lui ce courage, le voilà désarmé : convaincu de l'inutilité de ses efforts et de la puissance de ses adversaires, que son imagination lui représente comme de beaucoup supérieure à la sienne, la faiblesse le gagne ; ses mains affaiblies par la peur laissent tomber les armes, et l'ennemi gagnant en audace ce qu'il perd en découragement et en défiance, on peut dire que, même avant le combat, il est déjà vaincu.

Voyez aussi, non plus sur un champ de bataille, mais au milieu des vagues, cet homme suspendu sur l'abîme qui menace de l'engloutir. Tant que le courage le soutient et lui fait faire de vigoureux efforts pour sauver sa vie il ne perd pas l'espoir d'une complète réussite ; mais si le découragement remplace peu à peu la confiance dont il était d'abord animé, peu à peu aussi vous voyez ses efforts diminuer d'intensité, jusqu'à ce que le désespoir paralysant entièrement ses forces, il tombe au fond du gouffre d'où il ne sortira qu'à l'état de cadavre.

Tel est l'homme à l'égard du salut. Quand il a, au milieu de ses vices, non pas cet espoir follement téméraire dont nous parlerons bientôt, mais une confiance raisonnable, humble et vraiment

chrétienne en la divine miséricorde, on doit tout attendre, en fait de succès, des efforts qu'il fera pour se sauver, sous l'heureuse inspiration de cette salutaire confiance. Mais s'il n'espère plus rien de Dieu; s'il se le représente comme un irréconciliable adversaire; s'il espère moins encore de lui-même, ne se croyant plus capable de vouloir autre chose que le mal, comment échappera-t-il à l'éternel malheur dont il est menacé?

Cet infortuné est d'autant plus à plaindre quand il ouvre son cœur au désespoir, qu'il serait sûr de vaincre les ennemis de son salut, s'il voulait les combattre en s'appuyant sur Dieu. Des armes toujours victorieuses, s'il consent à s'en servir, lui sont offertes par la divine miséricorde qui veut le sauver; et très-certainement s'il périt dans le combat, c'est à lui seul qu'il doit attribuer sa défaite.

Il n'en est pas ainsi du soldat sur le champ de bataille, ou du naufragé qui lutte contre la mort au milieu des vagues. Leur courage sans doute est une chance de succès; mais en dépit de leur courage et malgré tous les efforts humainement possibles, ils pourront bien périr; tandis que le chrétien qui lutte avec vigueur sous la garde de Dieu et fermement appuyé sur son bras, peut dire avec assurance : « J'espère en vous, Seigneur, je ne serai donc point éternellement » confondu. J'espère en Dieu, pourquoi craindrais-je? Je puis tout, appuyé sur Dieu qui est » ma force. » *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. — In Deo speravi, non timebo. — Omnia possum in eo qui me confortat.*

La présomption et le désespoir, quoique entièrement opposés l'un à l'autre, semblent cependant agir de concert pour la perte des âmes. La présomption commence l'attaque ; elle place l'homme sous le charme de la passion, et lui fait entendre qu'après en avoir savouré les douceurs, il pourra sans effort s'en affranchir à son gré. Séduit par cette amorce trompeuse qui seconde si bien l'inclination de sa mauvaise nature, il fait une chute, puis une autre, puis une autre encore ; et quand il se voit loin de Dieu ; quand il se sent étroitement serré par les liens de l'habitude ; quand sa conscience bouleversée ne lui accorde ni paix ni trêve, et lui fait sentir à chaque instant par l'aiguillon du remords l'horreur de son état, la présomption se retire et cède la place au sombre désespoir. État vraiment épouvantable dont les suites sont souvent désastreuses !

En effet, n'attendant plus rien de Dieu ; disant comme Caïn après son crime : je suis trop coupable pour obtenir grâce ; et d'un autre côté s'exagérant à lui-même la faiblesse de sa volonté, et ne trouvant au fond de son cœur qu'inclinations perverses et profonde misère ; qui pourrait dire les désolants excès auxquels il se porte ?

Console-toi, pauvre enfant ; lève, lève la tête ; si tu le veux, ta rédemption est proche : *Appropinquat redemptio.* Le Dieu que tu redoutes est un père ; et ce père-là n'en a point ici-bas qui l'égale en tendresse : *Tam pater nemo.* Expression admirable ! *Personne n'est autant père que Dieu.* (Tertullien.)

II. — Sources du désespoir. — Remèdes.

Le désespoir a deux sources principales qui le font naître et qui l'entretiennent.

Première source. — La première source du désespoir est la multitude et souvent l'énormité des péchés dont le pécheur se reconnaît coupable. Quand il se voit opprimé par cette lourde masse ; quand il sent à chaque instant que tout est pour lui l'occasion de nouvelles chutes ; quand il voit son extrême faiblesse en face des tentations les plus violentes ; quand enfin il considère que chacun de ses vices est passé à l'état d'habitude, et d'habitude profondément enracinée dans son âme, il lui semble littéralement impossible de s'arracher de son bourbier ; et cette impossibilité prétendue qu'il s'obstine à croire réelle, achève de briser son courage, et l'enfonce plus que jamais dans l'abîme du désespoir.

La défiance de soi-même portée à l'excès, voilà donc la première source du désespoir. Pour la tarir, cette source, que doit-on faire? Peu de chose ; car le fond en est bon. Qu'y a-t-il de meilleur que la défiance de soi-même, quand elle est contenue dans de justes limites? L'humilité en est la base ; et la première des vertus, le fondement, la racine de toutes les vertus, n'est-ce pas l'humilité? Non-seulement les saints se défiaient d'eux-mêmes, mais on en a vu, saint Philippe de Néri par exemple, qui faisaient au commencement de chaque jour cette bonne et charmante prière : *Mon Dieu ! défiez-vous de moi pendant ce jour, ou je vais vous trahir.*

Se défier de soi-même, encore une fois, c'est donc une disposition favorable au salut. Quand on vit dans l'habitude de cette défiance, on connaît sa faiblesse, et pour lui venir en aide, on prie Dieu, on veille sur ses sens, on fuit les occasions dangereuses, on combat la tentation dès le principe, et par l'emploi de ces divers moyens, on se préserve d'une multitude de fautes qu'une téméraire présomption ne manquerait pas de faire commettre.

Mais si cette défiance de soi-même outre-passe les bornes d'une sage modération ; si au lieu de fortifier la volonté, elle persuade que la faiblesse dont elle est atteinte est une maladie totalement incurable ; si elle ferme la porte de l'âme à la divine espérance ; si elle y laisse entrer le découragement d'abord, et le désespoir ensuite ; si elle jette dans un état d'abattement et de prostration qui détende et qui brise même le ressort de la volonté, il est clair qu'alors la défaite est certaine, la déroute est complète.

Prenons garde de nous aller briser contre cet écueil. Pour éviter ce malheur, ne perdons jamais de vue les grands principes que la foi nous propose, et qui, dans les desseins de Dieu, doivent relever notre courage et fortifier notre faiblesse. Voici ces principes :

— Quelque violentes que soient nos tentations, jamais l'impétuosité de leurs attaques ne sera au-dessus de nos forces. Défiance raisonnable de nous-mêmes — Pleine confiance en Dieu — Prière fervente et soutenue pour obtenir le secours de sa grâce : voilà tout ce qu'il faut pour vaincre, quelles

que soient notre faiblesse et la puissance des ennemis que nous avons à combattre.

— Tout sentiment de défiance de soi-même qui mène et aboutit au découragement, ou à plus forte raison au désespoir, doit être repoussé, méprisé, détesté. Non-seulement il ne vient pas de Dieu, ce sentiment, mais Dieu s'en tient offensé ; il le réprouve, il le condamne, il le regarde comme une atteinte à son infinie miséricorde.

— Se défier de soi-même pour veiller, pour s'humilier, pour prier, pour fuir le danger, c'est sagesse : mais se défier de soi-même pour se détourner de Dieu, pour perdre courage, pour achever d'épuiser ses forces, pour s'enfoncer davantage dans l'abîme de ses vices, et tomber de cet abîme dans le gouffre plus profond encore du désespoir ; c'est aveuglement, c'est déraison, c'est criminelle folie.

N'oublions jamais ces vérités salutaires et consolantes.

Deuxième source du désespoir.—Considérer Dieu comme un maître irrité, et tellement irrité que l'on ne doit jamais songer à l'apaiser, voilà la deuxième source du désespoir. Disposition funeste ! malheur au-dessus de tous les malheurs, et que l'on pourrait, en un sens, appeler irrémédiable, puisque, le croyant réellement tel, on n'emploie nul moyen pour s'en délivrer.

C'est un crime que commit Caïn après son fratricide ; c'est aussi celui que commit le perfide Judas, après qu'il eut trahi son divin Maître.

Aucun péché peut-être n'offense autant Dieu que le désespoir. Le commettre, ce péché, c'est nier for-

mellement le plus ravissant des attributs divins : sa Bonté. C'est attaquer cette souveraine perfection au point de croire que la malice de l'homme est plus étendue que la miséricorde de Dieu; ce qui est un blasphème, puisque la bonté divine est infinie et que la malice de l'homme ne peut pas l'être. Pour rectifier nos idées sur ce point, disons, et disons avec assurance que jamais, tant qu'il vit, l'homme n'est exclu du sein de la miséricorde de Dieu. Fût-il coupable de tous les crimes que la perversité humaine peut entasser dans un cœur ; qu'il s'humilie sous la main du prêtre, et qu'il lui découvre ses misères avec un sincère repentir ; Dieu, pour lui rendre tout son amour, ne lui en demande pas davantage. Jamais pendant les siècles éternels, un seul de ses péchés, un seul de ses crimes, une seule de ces turpitudes odieuses auxquelles il ne peut penser lui-même sans se maudire ; jamais, jamais une seule de ses abominations ne lui sera reprochée. Tout est fini, tout est effacé, tout est anéanti ; la paix est faite, le tendre baiser de la réconciliation est appliqué sur les lèvres, l'enfer est fermé, le ciel est ouvert, la justice est satisfaite, la miséricorde triomphe ! Alléluia ! Louons Dieu ! oui, louons Dieu, exaltons et surexaltons sa bonté, maintenant et toujours : *Laudemus et superexaltemus eum in sæcula.*

Malheur donc, trois fois, mille fois malheur à qui mettrait des bornes à la bonté de Dieu !

Ah ! ce ne sont pas tant nos péchés qui brisent le cœur de notre divin père, que le refus que nous faisons de nous en repentir et d'en arrêter le cours. Dès que ce cours est suspendu, dès que le repentir

survient, la miséricorde ne se fait jamais attendre. C'est ce qui fait dire communément que le désespoir du traître Judas est le plus grand de ses crimes, et qu'il est surtout la cause principale de son éternelle réprobation. Quand le divin Maître qu'il trahaissait lâchement par un baiser d'apostat, lui dit avec cet accent de tendresse qui eût ramolli un tigre : » Mon ami, qu'êtes vous venu faire ici ? » *Amice, ad quid venisti?* si ce monstre, au lieu de s'endurcir sous les coups de la grâce, comme l'enclume sous le marteau, fût tombé pénitent aux pieds de son Sauveur, il fût mort également cet innocent Agneau ; mais il fût mort consolé ; il eût dit au fond de son tendre cœur en expirant sur la croix : Soyez béni, mon Père, Judas s'est repenti ; mon bien-aimé disciple est sauvé ! C'est donc le désespoir de ce misérable qui a mis le sceau définitif à sa réprobation. Aussi, remarquons la parole de Jésus, et le moment où il la prononce. Après que la trahison est consommée, mais *avant* que Judas se suicide, Jésus l'appelle son *ami* et lui offre le ciel s'il veut se repentir ; *après* son suicide, il le traite en *ennemi* et le plonge en enfer. Son désespoir, je le répète, est donc la cause finale de son éternelle reprobation.

Cela doit suffire, ce semble, pour dilater nos cœurs et les ouvrir à la divine espérance. Nous voulons cependant inspirer, s'il se peut, plus de confiance encore à ceux que la tentation du désespoir pourrait attaquer ; et pour cela, nous allons copier ici, sans y changer un mot, cette divine parabole de l'Enfant prodigue, que plusieurs de nos lecteurs n'ont peut-être jamais lue. Nous les

engageons à la lire avec une pieuse lenteur, et à s'appliquer spécialement à eux-mêmes les passages qui leur conviennent. N'oublions pas que, dans toute cette parabole, l'enfant prodigue est l'image du pécheur, et le père de ce prodigue est l'image de Jésus. N'oublions pas non plus que c'est Jésus lui-même qui l'a composée, pour augmenter notre confiance.

» Un homme avait deux fils : le plus jeune dit à son » père : Mon père, donnez-moi la portion d'héri- » tage qui doit me revenir; et le père fit à ses » enfants le partage de son bien. Peu de jours après, » le plus jeune ayant réuni tout ce qu'il avait, s'en » alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dis- » sipa tout son bien en excès et en débauches.

» Après qu'il eut tout dépensé, une grande » famine survint dans ce pays-là, et bientôt il se » trouva dans l'indigence. Il s'en alla donc et s'at- » tacha au service d'un des habitants de ce pays, » qui l'envoya à sa maison de campagne pour » garder les pourceaux. Là, il eût bien voulu se » rassasier de ce que les pourceaux mangeaient ; » mais personne ne lui en donnait.

» Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien » il y a-t-il de serviteurs à gage dans la maison » de mon père qui ont du pain en abondance, » tandis que moi je meurs ici de faim ! Je me lève- » rai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon » père j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne » suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez- » moi comme l'un de vos mercenaires.

» Et, se levant, il vint vers son père. Lorsqu'il » était encore bien loin, son père l'aperçut et fut

» touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta » à son cou et l'embrassa. Et son fils lui dit : Mon » père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je » ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais » le père dit à ses serviteurs : Apportez prompte- » ment la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez- » lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds : » puis, amenez le veau gras et tuez-le ; et man- » geons, et livrons-nous à la joie du festin ; car » mon fils que vous voyez était mort, et il est » ressuscité : il était perdu et le voilà retrouvé. Et » ils se mirent à table.

» Cependant, le fils aîné qui était dans les champs, » revint, et, s'approchant de la maison, il entendit » les concerts et le bruit des danses. Il appela donc » un des serviteurs, et lui demanda ce que cela » voulait dire. Le serviteur lui répondit : Votre » frère est revenu, et votre père a tué le veau » gras, parce qu'il revoit son fils en santé. Le frère » aîné fut indigné, et ne voulait point entrer. Son » père étant sorti pour l'en prier, il lui fit cette » réponse : Voilà déjà nombre d'années que je vous » sers sans avoir jamais transgressé vos ordres, » et vous ne m'avez jamais donné un chevreau » pour me réjouir avec mes amis ; mais dès que » votre fils est venu, lui qui a dissipé tout son » héritage avec des femmes débauchées, vous faites » tuer le veau gras pour lui. — Mon fils, lui dit son » père, vous êtes toujours avec moi, vous, et tout » ce qui est à moi est à vous. Mais il fallait bien se » réjouir dans un festin, puisque votre frère était » mort, et qu'il est ressuscité, puisqu'il était perdu » et que le voilà retrouvé. »

Qu'il serait à plaindre, celui qui ne sentirait pas son cœur s'ouvrir à la confiance et s'embraser d'amour, à la lecture d'une parabole où se révèle dans tout son éclat la miséricorde infinie de Dieu !

CHAPITRE V

Confiance présomptueuse. — Cinquième obstacle à la conversion.

Nous l'avons dit, et tous les jours l'expérience nous en fournit la preuve, une téméraire confiance détourne beaucoup plus d'âmes de la voie du salut que le découragement et le désespoir. Voyez ces hommes du monde qui ont entièrement mis de côté tout ce qui s'appelle pratiques religieuses ; éprouvent-ils les langueurs du découragement ou les transes du désespoir ? Nullement. Sauf quelques remords qui se ravivent de temps à autre, et qu'ils ont soin d'émousser dès qu'ils en sentent la pointe, vous les voyez joyeux, rassurés, occupés de leurs affaires ou de leurs vains plaisirs, jouissant de la vie tout à leur aise, et n'ayant du chrétien qu'une foi que rien n'annonce, froide, engourdie, ou plutôt véritablement morte, et enfouie dans je ne sais quel coin de l'âme, où elle repose, semblable au grain de blé qui sommeille dans un tas de cendre, sans pouvoir y développer la fécondité de son germe.

Ignorent-ils cependant qu'ils sont comme tout le monde voyageurs sur la terre ? Non. Ignorent-ils que la longueur et la durée de ce voyage sont

connus de Dieu seul ? Non encore. Ignorent-ils qu'au terme de cette course rapide, et quelquefois si brusquement achevée, un juge inflexible les attend pour leur demander compte de toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actes ? L'ignorent-ils ? Non, encore une fois non ; ils le savent, mais ils agissent exactement comme si jamais le moment de ce terrible compte ne devait arriver.

O enfants des hommes ! jusqu'à quand donc votre cœur sera-t-il pesamment incliné vers l'abîme de toutes les misères, sur les bords duquel vous folâtrez comme des insensés : *Filii hominum, usquequo gravi corde ?*

D'où vient donc le calme et la profonde insouciance de ces infortunés ? N'en cherchons la cause, du moins pour un grand nombre, que dans cette téméraire présomption qui leur persuade qu'ils peuvent s'accorder toutes les jouissances, satisfaire toutes leurs passions, opérer malgré cela le salut de leur âme, revenir à Dieu quand il leur plaira, et le servir quand ils n'auront rien de mieux à faire et que le monde les aura congédiés.

Nous allons voir sur quoi repose cette aveugle confiance qui les endort. Puissent-ils reconnaître que rien n'est moins assuré, ou plutôt que rien n'est plus fragile que le triple support sur lequel ils s'appuient !

I — Motifs de la vaine confiance du pécheur. — Premier motif :
La bonté infinie de Dieu.

La première pensée que la considération de ce motif fait naître dans l'esprit, le premier sentiment qu'il excite au fond du cœur, c'est celui de

l'admiration à la vue de la bonté de Dieu, dont le pécheur lui-même se fait un rempart contre sa justice, qui, l'œil fixé sur ses crimes, le poursuit pour le punir. Et en effet, pendant fort longtemps, pendant une vie de soixante ou quatre-vingts années quelquefois, cette ineffable bonté supporte le pécheur, l'appelle, le protége, le sollicite de revenir à la vraie sagesse, et le préserve de l'affreux malheur dont il est perpétuellement menacé.

Qui pourrait croire que c'est la pensée même de cette divine bonté qui encourage l'homme à prolonger le cours de ses iniquités, et qui le tranquillise au milieu de ses désordres ? Tant il est vrai que le propre du péché est d'aveugler l'esprit et d'endurcir le cœur !

Supposons Dieu aussi sévère qu'il est tendre, aussi prompt à se venger qu'il est lent à punir ; supposons en outre qu'il ait déclaré qu'il frappera de mort tout pécheur, et qu'il le précipitera dans l'enfer aussitôt après qu'il aura commis un seul péché mortel ; supposons enfin que nous l'ayons vu mille fois réaliser sa menace, comme il en aurait incontestablement le droit ; que de crimes se commettent qui ne commettraient point ! Pour les éviter, ces crimes, quelle vigilance sur nos sens ! quel empressement à fuir les occasions dangereuses ! quel zèle pour la prière et la fréquentation des sacrements ! quelle ardeur pour la pénitence et les œuvres de la mortification ! Tremblants comme l'esclave, ou plutôt saisis d'effroi comme l'infortuné qui attend son arrêt au fond de son cachot, nous serions aussi fervents que nous sommes froids, aussi purs que nous sommes souillés,

aussi saints que nous sommes criminels ; c'est-à-dire que nous serions vertueux par crainte, comme nous devrions l'être par amour.

Cela est véritablement humiliant pour l'homme, pour celui surtout qui se glorifie d'avoir un cœur reconnaissant, qui ne redoute rien tant que le reproche d'ingratitude, et qui regarde ce reproche comme un insigne outrage. Conçoit-on qu'un homme, animé de tels sentiments, rougisse de passer pour ingrat envers son semblable, et regarde comme tout naturel de ne manquer de reconnaissance qu'envers Dieu, c'est-à-dire envers l'Être souverain qui lui a donné tout ce qu'il possède, et qui tous les jours encore le comble de mille bienfaits, malgré l'insouciance et la révoltante ingratitude avec laquelle il les reçoit ?

Mais, dira-t-on peut-être, en est-il réellement ainsi ? Peut-on affirmer, sans exagération, que c'est précisément parce que Dieu est bon que l'homme est méchant, en sorte que la bonté de Dieu à son égard soit vraiment le motif qui l'enhardit à multiplier ses désordres !

Qu'on relise attentivement ce qui précède, et l'on devra, ce nous semble, être pleinement convaincu que telle est, en effet, la disposition d'un très-grand nombre de pécheurs. Du reste, pour dissiper tout doute à ce sujet, rendons la chose plus sensible encore par un court dialogue. Supposons que Dieu se manifeste à un homme, chargé déjà d'innômbrables péchés, au moment où il se dispose à en commettre un nouveau. Dieu l'aborde et lui dit :

— Je suis le Seigneur ton Dieu ; me reconnais-tu pour ton souverain ?

— Oui, Seigneur.

— Qu'allais-tu faire quand j'ai paru devant toi ?

— J'allais pécher, Seigneur ; la tentation m'entraînait, j'allais y succomber.

— Si je te déclarais formellement qu'après ce péché je vais te frapper de mort et te plonger en enfer, le commettrais-tu ?

— Non, assurément : je m'en garderais bien.

— Et si je ne m'étais pas montré, qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais péché, sans aucun doute.

— Et si, avant ton péché, un ami chrétien t'eût donné quelques sages conseils, et eût essayé de te détourner de ton mauvais dessein, en te menaçant de ma colère et de la rigueur de ma justice, qu'aurais-tu dit ?

— J'aurais dit ce que j'ai dit cent fois quand on m'a parlé de la sorte : Dieu est trop bon pour me damner ; je ne crains rien.

— C'est donc la considération de ma bonté qui te donne la hardiesse de m'offenser ; c'est donc parce que je t'aime que tu m'outrages ; c'est donc parce que tu reconnais en moi une miséricorde infinie, que tu oses m'attaquer avec une malice en quelque sorte infinie : qu'as-tu à dire pour te justifier ?

— Rien, Seigneur ; tous vos reproches sont fondés : votre accusation m'écrase et me confond.

— Un mot cependant encore : Dis-moi, si ton fils te traitait comme tu me traites ; s'il te désobéissait, s'il t'offensait tous les jours, se rassurant sur ta grande bonté ; s'il te disait, comme tu viens de me le dire, qu'il ne t'offenserait point si tu étais

inflexible et sévère ; mais que puisque tu es excessivement bon, il continuera de t'outrager tout à son aise ; que penserais-tu de cet enfant et de son mauvais cœur ? Si, après l'avoir supporté quelque temps par excès de bonté, il n'en devenait que plus audacieux, plus méchant et plus ingrat, le jour du châtiment ne viendrait-il point ? et ton fils dénaturé pourrait-il s'en étonner et t'en faire un reproche ? Réponds-moi,

— Vous répondre, Seigneur ? Ah ! je m'en garderai bien. Que pourrais-je dire pour justifier une conduite dont vous me démontrez si clairement l'indignité ? J'aime beaucoup mieux tomber à vos pieds pour vous demander grâce, et dire avec David: *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre grande miséricorde.*

— Fais cela, mon enfant, et je te rends aussitôt mon amour ; mais si tu persistes à marcher dans ta mauvaise voie, prends garde de tomber bientôt sous les coups de ma justice. J'attends quelque temps ; mais je frappe enfin ; et plus ma patience a été longue, plus mes coups sont terribles.

Il nous semble maintenant que nous pouvons constater comme un fait incontestable, que la considération de l'infinie bonté de Dieu est le motif sur lequel s'appuie la vaine confiance d'une multitude de pécheurs. Cela est horrible ; mais malheureusement cela est vrai.

Constatons maintenant un autre fait dont la démonstration est tout aussi aisée que celle du précédent; constatons que rien n'est plus trompeur que le vain espoir de l'homme, qui croit pouvoir compter à tout jamais sur la bonté de Dieu, à

l'exercice de laquelle il ne met aucune borne.

Pour se rassurer pleinement, il faudrait que le pécheur, appuyé sur sa présomptueuse confiance, fût en droit de dire :

Dieu est infiniment bon ; donc il me donnera *certainement* le temps nécessaire pour me convertir; donc il m'attendra jusqu'à ce que sois converti; donc il ne me fera mourir que lorsque je serai dans l'état de la grâce.

Or, qui jamais a pu tenir un pareil langage ? La passion, il est vrai, le tient, ce langage, au pécheur qu'elle veut égarer et séduire; elle plaide sa propre cause en parlant de la sorte; cela se conçoit : mais depuis quand s'avise-t-on de chercher la vérité dans la passion ? L'illusion, le mensonge, oui ; la vérité, jamais.

Dieu est infiniment bon, donc il attendra toujours ; donc il ne fera mourir que quand on sera remis en grâce. Mais alors, pourquoi un enfer? Pourquoi peu d'élus? Pourquoi ces menaces terribles de l'Évangile : *Soyez prêts ; le jour du Seigneur viendra comme un voleur au milieu de la nuit... Vous me chercherez, vous ne me trouverez point ; vous mourrez dans votre péché... Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel,* et tant d'autres passages qui nous montrent jusqu'à l'évidence que si Dieu attend le pécheur et l'invite à la pénitence, sa patience a des bornes au-delà desquelles la justice se présente pour venger sa bonté méprisée ?

Mais, dit-on, la bonté de Dieu est infinie. Oui, considérée en elle-même, la bonté de Dieu est assurément infinie ; mais prenons garde : autre

chose est la bonté de Dieu, considérée *dans sa nature,* autre chose est la bonté de Dieu, considérée *dans son exercice.* Dieu, parce qu'il est bon et infiniment bon, n'est pas tenu d'exercer cette bonté à l'égard de sa créature jusqu'au suprême degré ; autrement, cela conduirait à l'absurde, puisque, de conséquence en conséquence, on en viendrait à dire qu'il aurait dû donner à chaque créature toute la perfection possible, ce que nous savons bien ne pas être.

D'ailleurs, il y a entre les diverses perfections de Dieu un ordre, une harmonie, une coordination symétrique et parfaite, dont les combinaisons infiniment sages et connues de lui seul ne permettent pas que l'une de ces perfections s'exerce jamais au détriment de l'autre. Or, la folle confiance du pécheur, si, par impossible, elle était fondée, dérangerait cet ordre et ces divines combinaisons ; elle demanderait à la bonté ce que la justice ne pourrait accorder ; elle demanderait à la souveraine sagesse le désordre, à la toute-puissance l'absurde, à la sainteté le patronage du vice ; ce qui serait la violation de ce qu'il y a de plus inviolable, l'atteinte aux infinies perfections de Dieu, et par conséquent la négation de Dieu même, puisqu'il cesserait d'être, s'il pouvait être dépouillé des souveraines perfections qui sont ses attributs essentiels.

Revenons donc à dire avec nos saints Livres : *Dieu ne laisse pas vivre longtemps les pécheurs selon leurs désirs, mais il les punit soudain... Il les souffre avec patience, afin de les punir dans la plénitude de leurs péchés quand le jour du juge-*

ment est venu... Et il n'attend pas que les péchés soient montés à leur faîte.

Disons avec l'Évangile, ou plutôt laissons Jésus-Christ dire lui-même ces paroles que nous devrions bien méditer avec l'attention qu'elles méritent : *Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure de ma venue... Soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez point... Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans le péché.*

Écoutons enfin saint Liguori, qui assurément ne rétrécissait point la voie du salut, mais qui était plutôt l'indulgence et la bonté même à l'égard des pécheurs. Voici ses paroles :

« Ne dis point, ô chrétien, je vais me satisfaire » aujourd'hui, je me donnerai plus tard à Dieu, et » j'espère me sauver. Dieu maudit celui qui pè» che par l'espérance du pardon : *maledictus qui* » *peccat in spe.* Dieu fait miséricorde à qui le craint, » non pas à qui le méprise ; Dieu vous eût par» donné, peut-être, un second péché, il ne vous » en pardonnera pas un troisième. Dieu supporte » un temps ; mais il ne supporte pas toujours. » Quand la mesure des péchés qu'il avait résolu » de tolérer est remplie, il ne pardonne plus, il » frappe : *in plenitudine peccatorum puniet.*

» Il est temps, pécheurs ; mettez fin à vos péchés, » donnez-vous à Dieu. Craignez que ce ne soit ici son » dernier avertissement. Il y a assez longtemps que » vous l'offensez ; il y a assez longtemps qu'il vous » supporte ; tremblez qu'au premier péché mortel » il ne vous pardonne plus. Considérez bien qu'il » s'agit de votre âme, qu'il s'agit d'une éternité !... »

Qu'il est digne de compassion, celui qui n'ouvre pas les yeux à la lumière de ces effrayantes vérités!

II. — Deuxième motif de la vaine confiance du pécheur. — *Son propre mérite, les bonnes œuvres qu'il pratique.*

La pensée des bonnes œuvres qu'ils pratiquent et des grands crimes dont ils s'abstiennent, voilà la double considération qui entretient chez les pécheurs le frivole espoir qu'ils ont de sauver leur âme, tout en faisant à chaque instant ce qu'il faut pour la perdre.

Convenons que l'homme est singulièrement prédisposé à l'illusion. Quand l'accomplissement d'un devoir le fatigue et qu'il a résolu de s'en affranchir , les plus vains subterfuges, les plus pitoyables prétextes lui semblemt solides, dès là qu'ils secondent la détermination qu'il a prise de se soustraire à une obligation qui l'incommode. Cela se manifeste surtout en ce qui regarde l'affaire, si importante cependant, du salut éternel. Comme cette affaire, pour être bien conduite, exige des sacrifices ; comme, d'un autre côté, les funestes suites de la négligence avec laquelle on la traite, n'apparaissent que dans un lointain vague et indéterminé, et ne sont même bien sensibles qu'au delà du tombeau ; comme enfin l'on peut négliger l'affaire de l'éternité dont on s'inquiète peu, sans nuire aux affaires du temps qu'on regarde comme seules importantes, il arrive que l'on se pardonne avec une incroyable indulgence, en ce qui touche le salut de l'âme, ce qu'en toute autre matière on se reprocherait comme une omission gravement répréhensible.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, pour que des hommes honorables, réputés sages et judicieux, disent froidement à ceux qui tentent de les convertir, ou du moins se disent à eux-mêmes : Pourquoi me convertir ? je suis honnête homme ; je ne tue ni ne vole ; je puis marcher la tête haute et le front découvert ; je prends part à toutes les œuvres de bienfaisance de la localité que j'habite ; je crois même, sans vouloir me louer à l'excès, que je suis au moins aussi charitable que telles et telles dévotes que je pourrais nommer ; est-ce que l'enfer peut se trouver à la fin d'une telle vie ?

Si c'était un incrédule qui parlât ainsi, nous n'en serions point étonné ; mais que des hommes qui croient au fond ce que nous croyons, et qui se proposent de traiter, au moins à la mort, l'affaire qu'ils négligent pendant la vie, tiennent le langage que nous venons de faire entendre, c'est ce qui, au point de vue d'une raison sage et éclairée, est totalement inexplicable.

Je suis honnête homme, dit-on, cela suffit. — « Oui, répond un spirituel écrivain, cela suffit pour » ne pas être pendu. Cela suffit devant les hom- » mes ; mais non pas devant Dieu, le souverain » juge (1). »

Si je rencontrais au fond de sa forêt un pauvre sauvage, qui jamais n'aurait entendu parler de la religion catholique ni d'une religion quelconque ; et s'il me disait en son jargon qu'il est honnête homme et qu'il ne fait rien contre ce que nous appelons la conscience, et ce qu'il appelle, lui, je ne sais comment, assurément je ne lui ferais au-

(1) *Réponses*, etc., par Mgr. de Ségur, p. 23.

cun reproche ; je le féliciterais même d'être honnête homme, puisque c'est tout ce qu'il se croit obligé d'être, et j'emploierais tout mon zèle à le rendre un parfait chrétien.

Mais nous ne sommes point des sauvages ; la religion purement naturelle ne suffit point à celui qui connaît, dès sa plus tendre enfance, la religion révélée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette religion étant la nôtre, nous sommes soumis à toutes les obligations qu'elle impose ; et alors nous devons raisonner à l'égard de cette loi comme nous raisonnons tous les jours à l'égard des lois civiles qui nous régissent.

Qui s'avisera de dire à son juge pour se justifier du meurtre dont il est accusé : Je vous jure que jamais je n'ai commis le plus petit larcin depuis que je suis au monde ? La réplique du juge ne se ferait point attendre ; c'est de meurtre et non de vol que vous êtes accusé, et c'est à la première de ces accusations que vous avez à répondre.

Cela est si simple que nous semblerons peut-être, aux yeux de quelques-uns, tomber dans la puérilité ; mais nous sommes loin de nous le reprocher, puisque c'est précisément ce qui fera mieux ressortir l'étonnant aveuglement de ces hommes, qui regardent comme excellentes, en fait de religion, des raisons qu'ils trouvent pitoyables et puériles en toute autre matière.

Car, il faut bien qu'ils le reconnaissent, eux aussi se disculpent d'une faute quand on les accuse d'une autre ; ils prouvent qu'ils sont d'honnêtes gens, quand on leur reproche d'être de mauvais chrétiens.

Admettent-ils, oui ou non, la religion catholique comme leur religion ? Nos lecteurs en qui, comme nous l'avons dit, nous supposons la foi, répondront affirmativement à cette question ; et par conséquent nous leur dirons avec l'autorité d'une invincible logique : Puisque la religion catholique est la vôtre, pratiquez donc ce qu'elle ordonne, et *tout* ce qu'elle ordonne ; allez donc au tribunal de la pénitence pour vous confesser, comme vous allez à l'église pour entendre la messe ; ne vous regardez donc comme innocents devant Dieu que quand vous aurez accompli tous les commandements de la loi qui vous régit ; admettez donc comme principe fondamental de cette religion, ce point important qu'elle érige en axiome, et que Dieu lui-même nous a révélé dans la sainte Écriture : *Quiconque, ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée tout entière.* Ce qui pourtant ne veut pas dire que celui qui a violé la loi dans un point, soit aussi coupable que s'il l'avait transgressée dans tous les autres. Non, mais il se rend coupable sur tout le reste en ce sens, qu'en violant un article de la loi, il méprise l'autorité du législateur, qui doit être obéi dans tout ce qu'il ordonne, et se rend par ce seul fait indigne des récompenses attachées à l'entière observation de la loi.

C'est encore une illusion grossière que de mettre les péchés que l'on commet sous le patronage des bonnes œuvres que l'on pratique. Sans doute elles sont dignes de louanges, et l'on a bien raison de s'y appliquer ; mais jamais elles ne pourront, quelque bonnes qu'elles soient, justifier au

tribunal de Dieu les violateurs de sa loi. Qu'on les fasse, ces œuvres, pour fléchir la colère divine, et pour obtenir la grâce d'un sincère repentir et d'une vraie conversion, rien de mieux assurément. Mais qu'on offre ces bonnes œuvres à Dieu comme une compensation des infractions journalières de sa loi, c'est un égarement inexcusable, c'est un abus du premier ordre qui nous rappelle ce propos léger d'une femme du monde qui assistait à des spectacles inconvenants, et qui croyait se justifier en disant : « Il est vrai, je vais au spectacle ; mais » j'arrange convenablement les choses avec Dieu » et avec ma conscience : autant de comédies, » autant de messes que je fais dire. » Cela fait sourire de pitié ; mais ce n'est pourtant que la mise en scène du principe erroné sur lequel on s'appuie, quand on croit pouvoir effacer devant Dieu ses péchés par ses bonnes œuvres.

Ne nous aveuglons point davantage en une matière dont les conséquences sont si terribles, et appliquons-nous les sages conseils que donne sur ce point l'écrivain cité plus haut.

« Cessez, dit-il, cessez, croyez-moi, de vous » faire illusion. A quoi bon se séduire soi-même ? » A quoi bon dissimuler ses torts ?

» Reconnaissons bien plutôt que le joug de la » religion, c'est-à-dire du devoir, nous a effrayés, » et que c'est pour nous en décharger sans trop » d'impudence que nous avons imaginé cette *reli-* » *gion de l'honnête homme*.

» Non-seulement elle ne suffit pas, mais elle » n'est, à vrai dire, qu'un mot sonore, vide de » sens, destiné à pallier, aux yeux du monde et

» à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses
» dont la pratique du christianisme est le seul
» remède. »

III. — Troisième motif de la vaine confiance du pécheur. — *J'ai le temps, rien ne presse.*

Nous avons suivi jusqu'ici le pécheur dans le labyrinthe de ses illusions ; nous avons vu combien elles étaient frivoles et pitoyables. Cependant nous n'étions pas encore arrivé au dernier degré de l'inconséquence. Nous y touchons en ce moment, et nous avouons qu'il nous semble impossible de faire un pas de plus dans la voie de la déraison et de l'absurdité.

J'ai le temps ! Rien ne presse ! En entendant ces singulières paroles, nous éprouvons tout d'abord de l'embarras, du trouble et du désordre dans nos pensées. Tant d'arguments se pressent à la fois dans notre esprit pour convaincre le pécheur de l'excès de sa témérité, que nous avons quelque peine à classer nos idées. Calmons-nous cependant, et faisons la part de la faiblesse humaine qui ne se produit jamais plus manifestement, que quand elle est aux prises avec les passions. L'homme cesse vraiment d'être homme quand la passion le domine. En veut-on la preuve ? la voici en trois mots :

J'ai le temps !

Et c'est un homme raisonnable qui parle ainsi ! Oui, c'est un homme raisonnable qui s'érige en maître, nous avons failli dire, en propriétaire du temps ! Il dit : j'ai le temps, absolument comme il dit : j'ai un château, j'ai des terres. Voyez-le : un

ami franchement chrétien vient le trouver avec un cœur brûlant de zèle pour le salut de son âme ; il le rencontre sur une place publique, ou dans ses champs, ou dans son cabinet de travail, vaste laboratoire où se traitent toutes les affaires, excepté celle qui a l'éternité pour résultat. Bref, il aborde son ami, et après les précautions convenables, il l'engage à s'occuper enfin du salut de son âme. Qu'obtient-il pour réponse ? — Pas autre chose que ces mots consacrés par l'usage : j'ai le temps ; rien ne presse.

Pesons-la donc sérieusement, cette réponse qu'on semble croire péremptoire, et ne nous payons pas d'un vain mot, que très-certainement ne comprennent point les hommes légers qui la profèrent.

J'ai le temps ! Et qui vous l'a dit, téméraire ? Est-il donc à vous ce temps dont vous semblez disposer à votre gré ? Créature d'un jour, emportée dans le tourbillon qui engloutit les individus et les générations dans la nuit éternelle, vous êtes si peu de temps sur la terre que vous ne pouvez y faire un établissement solide et durable. Vous passez en ce monde comme le voyageur dans une hôtellerie. Vous touchez la terre du pied, et elle s'ouvre presque aussitôt pour dévorer votre substance. Quand vous serez dans l'éternité, vous trouverez que votre vie s'est écoulée avec la rapidité du vol de l'hirondelle qui effleure la surface d'un lac. Votre existence est tout ce qu'il y a de plus précaire ; mille accidents qu'il vous est impossible de prévoir et qui dépendent de Dieu seul, peuvent à tout moment vous préci-

piter dans la tombe ; et vous dites avec assurance et sang-froid : *J'ai le temps !*

J'ai le temps ! Dieu seul, sachez-le donc, Dieu seul a le droit de prononcer ce mot. En lui, c'est le langage de la toute-puissance ; en vous, c'est le langage de la témérité. Dieu seul, oui, Dieu seul peut dire avec toute sorte de justice et de raison que le temps lui appartient et qu'il en est le maître ; Dieu seul peut dire *mon temps, mon heure ;* et il l'a dit en effet avec la puissance d'autorité qui ne convient qu'à la souveraineté de son Être.

J'ai le temps ! Dieu qui vous en a mesuré la durée, vous a-t-il fait, à cet égard, quelque révélation de son secret ? La mort qui vous compte au nombre de ses victimes, et qui n'attend que le signal du Maître pour vous frapper, la mort est-elle à vos gages ? Victime infailliblement dévouée à sa fureur, connaissez-vous le jour, connaissez-vous le moment de votre sacrifice ? Questions insolubles ! Questions auxquelles on ne peut faire que d'effrayantes réponses !

J'ai le temps ! Grand Dieu, entr'ouvrez-nous quelques instants la voûte infernale, et laissez-nous entendre les gémissements douloureux de tant d'infortunés qui se sont précipités dans cet affreux abîme, pour avoir vécu criminels, avec la téméraire confiance qu'ils avaient le temps d'apaiser votre colère et de se convertir !

J'ai le temps ! rien ne presse ; mon heure n'est pas venue. Votre heure ? Et de qui dépend-elle, votre heure ? D'un Dieu que vous offensez tous les jours ; d'un Dieu dont vous méconnaissez, dont vous profanez même les bienfaits ; d'un Dieu dont

vous méprisez les récompenses, dont vous bravez les foudres, et dont vous semblez prendre à tâche de provoquer à chaque instant la juste colère.

J'ai le temps ! Mon heure n'est pas venue ! Pas tant d'audace, s'il vous plaît. Dites seulement, et c'est sans doute ce que vous pensez au fond ; dites : Peut-être ma mort est-elle prochaine, mais peut-être aussi me reste-t-il encore plusieurs années de vie. Et voilà que nous retrouvons cet épouvantable *peut-être* qui a fait tant de victimes ! Et voilà ce peut-être sur la foi duquel vous osez exposer le salut éternel de votre âme !

J'ai le temps ! Et quand vous ne l'aurez plus, ce temps ; quand l'ange de la mort, planant sur votre lit funèbre, annoncera que votre dernière heure va sonner ; quand il proclamera que votre rôle est fini ; quand il fera retentir ces paroles qui briseront le cœur de vos parents et de vos amis, et le vôtre plus que tous les autres : *Finis venit, venit finis,* quelles seront vos dispositions ? En quel état sera votre âme ?... Je ne vous le cache point, cette pensée fait frémir ! quelles seront, encore une fois, vos dispositions ? Passerez-vous subitement du crime à l'innocence ? Haïrez-vous en un instant, de cette haine nécessaire pour constituer un vrai repentir et vous obtenir le pardon, haïrez-vous, dis-je, ce que vous aurez jusque-là passionnément aimé et continuellement recherché ? Détesterez-vous, du fond du cœur, ce que vous aimeriez très-probablement encore si votre santé se trouvait sur-le-champ rétablie, et que le souvenir de votre maladie ne vous revînt en pensée que comme le rêve d'une mauvaise

nuit? Cette maladie qui changera si horriblement votre corps, changera-t-elle aussi votre volonté? Questions terribles! questions accablantes! et malheureusement questions absolument insolubles pour l'homme à qui elles s'adressent!

« Croire, dit un judicieux auteur, qu'on pourra » faire à la mort ce qu'on a constamment dit n'a» voir pu faire pendant sa vie, c'est croire qu'on » aura plus de force quand on sera plus faible, et » plus de secours de la part de Dieu quand on n'a » pas cessé de l'outrager jusqu'au dernier mo» ment.

» Les pécheurs qui diffèrent leur pénitence à la » dernière maladie prennent, pour penser à la » plus importante et à la plus difficile de toutes » les affaires, le temps où ils ne peuvent s'occu» per de rien, et où les médecins eux-mêmes leur » ordonnent de ne penser à aucune affaire qui » exige une application soutenue (1). »

Nous savons qu'on se rassure sur ce que les morts subites sont des exceptions auxquelles on a l'espoir d'échapper. On se flatte de mourir à la suite d'une maladie qui permettra de penser à son âme, et de régler la grande affaire du salut. Mais, outre que les morts subites sont loin d'être aussi rares qu'on voudrait le faire entendre, combien de morts, sans être subites et foudroyantes, produisent exactement les mêmes effets que celles-ci, au point de vue du salut des âmes!

Voici, par exemple, un homme du monde qui, depuis trente, quarante, cinquante années peut-être, a totalement rompu avec les pratiques reli-

(1) *Pensées et réflexions*, etc., par l'abbé de Villiers.

gieuses. Une maladie l'attaque ; elle est peu grave au début, et l'on ne pense pas même à proposer un prêtre. Cependant la fièvre augmente, les symptômes commencent à devenir inquiétants, et l'on commence aussi à penser que la présence d'un prêtre ne serait pas inutile ; mais on ne sait comment en faire au malade la proposition ; on hésite, on délibère, on ajourne..... Une complication survient, la fièvre redouble, le cerveau se congestionne, la raison disparaît. Un prêtre vient enfin ; il est trop tard ; il parle, mais il n'est point entendu, et la mort arrive sans que la raison reparaisse. On ne dira point dans le monde que cette mort est subite ; mais devant Dieu, mais au point de vue du salut, quelle différence y a-t-il entre une mort réellement subite et celle, malheureusement si commune, dont nous venons de parler?

D'ailleurs, lors même que les diverses morts qui compromettent le salut seraient mille fois plus rares encore qu'elles ne sont, la possibilité seule d'en être frappé et, par suite, de tomber en enfer, ne devrait-elle pas suffire pour faire prendre à tout homme sage la détermination de vivre de manière à recevoir la mort sans crainte, sous quelque forme et à quelque moment qu'elle se présente? S'il est une affaire dans laquelle on doive prendre le parti le plus sûr, en vérité, n'est-ce pas celle où il s'agit d'éviter un éternel malheur? Comment se peut-il faire qu'une considération si simple et si facile à saisir ne fasse aucune impression sur des hommes qui se glorifient de leur haute sagesse, de la pénétration de leur esprit et de la solidité de leur jugement?

Nous terminerons cet important chapitre en rapportant quelques faits très-authentiques que nous empruntons à l'excellent livre de Mgr de Ségur, auquel nous avons déjà fait quelques pieux larcins.

Il y a peu d'années, à la prison cellulaire de la Roquette, à Paris, un jeune détenu âgé de dix-sept ans avait refusé à l'aumônier de venir le trouver pour remplir le devoir pascal. *Tous,* excepté lui, avaient accueilli la parole du prêtre.

« Plus tard, avait-il répondu, pas maintenant ; l'année prochaine, pas cette année ! »

Le lendemain, l'aumônier descend aux cellules de l'infirmerie. Il voit sur une des portes le *numéro* de son détenu de la veille. Il entre, et le trouve couché, endormi et fort pâle. Il appelle la sœur infirmière et demande ce qu'il a. « Pas grand'chose, répond-elle ; un mal de tête, quelque indigestion peut-être. » — Ils rentrent tous deux, la sœur approche et parle au jeune malade qui ne répond pas. « Mais, ma sœur, dit le prêtre effrayé, ce garçon-là se trouve mal ; envoyez chercher le médecin. » — Au bout de quelques minutes, le docteur arrive..... Le malade était en effet sans connaissance. Le médecin lui prend le pouls, met la main sur le cœur..... « Ah ! mon Dieu !..... s'écrie-t-il d'un air de stupéfaction. — Qu'y a-t-il donc ? demande le prêtre. » — De nouveau, le docteur examine : « Ce qu'il y a !..... s'écrie-t-il. Il y a que ce jeune homme est mort ! »

« — Mort ! répéta l'aumônier en poussant un cri de terreur, mort ! »

Et il regardait avec effroi ces lèvres encore ou-

vertes qui venaient de repousser Dieu et avaient dit : « Plus tard, à l'année prochaine ! »

..... Dans la cellule voisine gisait un autre détenu. Administré depuis quelques jours, on attendait ses derniers moments : « O mon père ! murmura-t-il, quand il vit entrer le prêtre, mon bon père, que je suis heureux !.... Je vais voir le bon Dieu... Sera-ce bientôt ? — Et comme l'aumônier lui donnait quelques paroles d'espoir pour sa guérison : « Ne me dites pas cela, dit-il avec un sourire ; j'aime bien mieux mourir ; je pourrais pécher, oublier Dieu, si je revenais à la santé... J'aime mieux mourir pour aller au paradis !... »

Et le soir, ce jeune homme expirait doucement en mêlant à son dernier soupir le nom sacré de Jésus !...

En 1849, un ouvrier, père de famille, tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard, à Paris. Il se tua roide, sans pouvoir même pousser un cri ! — Mais il avait entendu l'avertissement de l'Évangile.... Il se confessait *tous les huit jours*.

S'il nous en arrivait autant ce soir, serions-nous prêts, comme lui, à entrer dans notre éternité ?

Plus récemment encore, un homme passait dans une rue que nous ne nommerons pas. Il chancelle et tombe. On l'entoure aussitôt ; on le porte dans une maison voisine. Un médecin est appelé ; il l'examine et déclare que la mort avait été instantanée. Celui-ci n'était pas préparé.

Comptons donc *sur le lendemain* pour nous sauver ! Dormons donc tranquilles avec cette pensée : Je me confesserai *plus tard ;* je me confesserai *certainement* à la mort !

Un pauvre apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais il l'avait prise sérieusement : « *Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même.* »

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi ; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord : « J'irai me confesser dans quelques jours. » Mais sa promesse lui revenait en la mémoire, et quelque chose lui disait : Fais ce que tu as promis ; va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave Maria,* pour connaître la volonté de Dieu... La prière est le salut de l'âme...

Il se lève et se met en chemin.

A son retour, il est rencontré par sa marraine, qui lui demande d'où il vient ; il le lui raconte, la joie sur le visage, et lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveilla qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambrette et en l'appelant. Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre et s'approche de son enfant, qui ne bougeait pas..... Elle lui prend la main, qu'elle trouve glacée..... Effrayée, elle regarde..... et, poussant un affreux cri, elle tombe à terre sans connaissance.....L'enfant était mort, et son cadavre déjà froid !!

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard!* de n'avoir pas remis *au lendemain!!*

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même !

CHAPITRE VI

Embarras et difficultés de la confession. — Sixième obstacle à la conversion.

« La connaissance de l'homme civil et moral,
» dit Chateaubriand dans son *Génie du christianisme*,
» que l'on découvre dans l'institution des sacre-
» ments, prouve que celui qui a si bien pénétré
» dans le cœur humain, ne peut être que celui-là
» même qui en a pétri l'argile. »

Cette réflexion judicieuse s'applique tout spécialement à l'institution si salutaire de la confession, institution dont les immenses bienfaits surpassent de beaucoup tout ce qui s'en peut dire.

Et cependant, quoi de plus violemment attaqué que ce sacrement auguste, qui rattache tous les jours l'homme faible au Dieu qui fortifie ; l'homme triste et consterné, au Dieu qui console ; l'homme criminel, au Dieu qui pardonne? Au reste, il en doit être ainsi : le bien n'a point d'ennemi plus acharné que le mal ; la vertu serait partout et toujours une reine honorée, si le vice, usurpateur triomphant, ne prenait point sa place.

« Si, entre tous les dogmes et pratiques du chris-
» tianisme, dit un écrivain célèbre, M. Nicolas,
» on veut savoir quels sont les plus admirables,

» on n'a besoin que de rechercher quelles ont été
» les plus insultées : l'écume honore le frein (1). »

Cependant, en ce qui touche la confession, nous pouvons dire que, si elle a ses détracteurs, elle a certainement aussi, et même dans le camp de l'impiété, de nombreux apologistes. Tant est vraie cette parole de l'Écriture, que l'iniquité se dément elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.*

« Tous les hommes, dit Chateaubriand, les philosophes même, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. » « Que de restitutions, de réparations, dit J.-J. Rous-
» seau, la confession ne fait-elle point faire chez
» les catholiques (2) ! » Selon Voltaire, « la con-
» fession est une chose très-excellente, un frein
» au crime, *inventé dans l'antiquité la plus reculée :*
» nous n'avons pas besoin de signaler le ridicule
» de cette assertion, on se confessait dans la célé-
» bration de tous les anciens mystères ! Nous avons
» imité et sanctifié cette sage coutume : elle est
» très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de
» haine à pardonner (3). »

Après ces témoignages si peu suspects et si honorables pour notre sainte Religion ; après ces témoignages rendus par nos ennemis eux-mêmes à la bienfaisante institution de la confession ; après les flots de consolations, de paix et de pures jouissances dont elle est la source féconde, comment

(1) *Études philosophiques,* ch. XVI. — (2) *Émile.*

(3) *Quest. encyclop.* Notre critique historique a fait justice de cette assertion de faux aloi.

se fait-il que tant d'hommes n'aient pour elle qu'indifférence et dégoût ? N'ont-ils plus besoin de lumière ? Hélas ! le propre du vice étant d'aveugler celui qui s'y livre, leur aveuglement n'est-il pas à son comble ? N'ont-ils plus de force et de soutien ? Ah ! quelle faiblesse égala jamais la leur depuis que les passions les ont envahis ? N'ont-ils plus besoin de consolations ? Qui le pourrait dire, grand Dieu ? Quels sont les yeux qui n'aient versé d'abondantes larmes, et qui ne doivent en verser encore ? Quel est le cœur qui n'ait pas poussé de profonds soupirs, et qui ne doive gémir et soupirer jusqu'à ce qu'il cesse de battre ?

Nous avons donc besoin de recourir à cette inépuisable source, que la divine bonté nous propose comme l'infaillible remède à toutes nos misères.

On convient généralement de cette vérité : la raison, d'accord avec la foi et la conscience, s'incline devant elle ; on se souvient, peut-être même avec émotion[1], des confessions si candides et si consolantes de son jeune âge ; et cependant on demeure dans son apathie ; on croupit dans cette indolente torpeur qui énerve l'âme, refroidit le cœur, et permet aux passions d'exercer librement leurs funestes ravages.

O homme ! quand donc te serviras-tu de ta raison pour mettre en pièces ce tissu d'absurdités et de contradictions qui déshonore ta conduite et que ta foi condamne ?

La nécessité de la confession pour revenir à Dieu est incontestablement, à l'égard de plusieurs, un obstacle à la conversion. Pour le faire surmonter cet obstacle, nous espérons démontrer que la con-

fession est bien loin d'être telle qu'on se la représente ; nous ferons voir qu'elle satisfait, et qu'il n'y a qu'elle qui satisfasse pleinement tous les besoins de l'homme dans la vallée de larmes qu'il habite : d'où il sera tout naturel de conclure que, dans ses plus chers intérêts, il doit mettre autant d'empressement à recourir à ce divin sacrement qu'il en met à s'en éloigner.

Bénissez, Dieu de miséricorde, bénissez chaque mot qui va tomber de notre plume ; joignez-y, à ce mot, une grâce vive et féconde qui pénètre tous ceux sous les yeux desquels il passera.

Nous attachons d'autant plus d'importance au succès de cette prière, que la confession est le but final que nous nous sommes proposé d'atteindre dans tout cet ouvrage. Ce que nous avons dit jusqu'ici, ce que nous avons à dire encore, tout sera frappé de stérilité si nous n'amenons pas nos lecteurs au tribunal sacré de la réconciliation. Nous l'avouons, la crainte de ne point obtenir cet heureux résultat nous a fait bien des fois sentir, dans le cours de cet ouvrage, les atteintes du découragement. Mais la divine miséricorde a dissipé nos langueurs, et nous aimons à penser qu'elle ne nous a relevé de notre abattement que pour le salut de nos lecteurs bien-aimés.

I. — Avantages de la confession : Premier besoin de l'homme, satisfait par la confession. — *Le besoin de lumière.*

Quiconque aura lu ce que nous avons écrit jusqu'ici, devra, ce nous semble, être frappé de l'égarement incroyable et des inconséquences grossières et nombreuses que nous avons eu, à chaque page,

l'occasion de faire remarquer chez les hommes qui ont rompu avec Dieu et avec la pratique de la religion.

Quand ils étaient des chrétiens fidèles ; quand ils ne se bornaient point à admirer vaguement les beautés du christianisme, et qu'ils en faisaient bien plus l'éloge par leurs œuvres que par leurs discours ; quand enfin, pour dire le mot, le chemin du tribunal sacré de la pénitence était pour eux un chemin fréquenté et battu ; tout était dans leur conduite parfaitement en règle. Une lumière vive et vraiment divine rayonnait dans leur âme ; leur foi était sans nuage, et on ne les voyait point, comme depuis, essayer de la trouver en défaut pour pécher plus à l'aise. Ce qui était bien, ils le trouvaient bien, et ils le pratiquaient naturellement et sans effort ; ce qui était mal, ils le trouvaient mal, et ils s'en préservaient avec une sagesse digne des plus grands éloges.

Qu'ils nous disent, la main sur la conscience, si cette éclatante lumière qui les guidait si sûrement au travers des écueils, n'était pas pour eux la source d'une joie pure et d'une paix profonde ; qu'ils nous disent aussi si cette paix et cette joie n'étaient pas les heureux fruits des divins sacrements qu'ils ne recevaient jamais sans y trouver un surcroît de lumière et de bonheur. Comment pourront-ils expliquer la déplorable transformation qui s'opéra dans leur conduite, dès qu'ils cessèrent d'être des *hommes pratiques* en fait de religion ? Comment expliqueront-ils — qu'ils étaient parfaitement conséquents avec leur raison et leur foi, quand ils étaient des chrétiens fidèles et *agissants,*

— et qu'ils n'ont cessé de marcher d'inconséquences en inconséquences, quand ils n'ont plus été que des chrétiens spéculatifs et théoriques ?

Non, la lumière ne leur a failli, ou plutôt ils n'ont failli à la lumière que quand ils ont eu le malheur, nous allions dire la folie, de se soustraire à son foyer. Alors sont venues, et en foule, les légèretés, les imprudences, les contradictions et les absurdités de toute espèce. Alors on a faussé un esprit naturellement judicieux et droit, en l'habituant à des subtilités, à des incohérences, à des sophismes pitoyables, dont on eût promptement découvert le vide et le faux, si l'on eût voulu remonter à la source, au lieu de suivre le torrent du vice et de l'erreur.

La lumière, cet immense besoin de l'homme, la lumière est donc dans cet auguste sacrement de la pénitence institué pour l'homme. Quand il en approche, la sagesse l'accompagne dans toutes ses voies ; quand il s'en éloigne, la sagesse l'abandonne, et sa conduite n'offre plus qu'un tissu d'imprudences choquantes et téméraires.

Au reste, il doit en être ainsi. En effet, qu'est-ce qui aveugle l'homme, quand il secoue le joug de la religion ? Ce sont les passions auxquelles il se livre. Or, ces passions, n'est-ce pas au tribunal de la pénitence qu'elles expirent ? Trouvez un lieu qui leur soit plus funeste, et qui soit plus réellement leur tombeau.

Qu'est-ce encore qui aveugle l'homme quand il s'éloigne de Dieu ? C'est le monde avec son tourbillon de jeux, d'honneurs, de dissipation, de vanités et de folies de toute espèce. Mais qu'est-ce

que le monde et toutes ses frivolités, pour le vrai pénitent agenouillé pieusement aux pieds d'un confesseur, qui, par de douces paroles, lui fait verser des larmes de repentir et d'amour ?

Qu'est-ce encore qui aveugle l'homme infidèle ? Ce sont les flatteurs, ces amis perfides qui semblent prendre à tâche de lui dérober la lumière de la vérité pour le retenir avec eux dans les sentiers du vice. Mais cherchez donc la flatterie chez un confesseur : quel flatteur que celui qui nous aide à découvrir nos misères ! quel flatteur que celui qui descend dans notre âme avec le double flambeau de l'expérience et du zèle, pour y trouver un fonds de corruption qui nous échappait à nous-mêmes ! quel flatteur que celui qui, non-seulement découvre nos misères, mais nous en montre la source, nous en fait remarquer les funestes progrès, et nous assigne d'avance l'épouvantable terme où elles aboutissent !

Qu'est-ce enfin qui aveugle le pécheur ? Hélas ! c'est le pécheur lui-même. Il craint de se connaître ; il fuit la lumière ; il redoute la solitude et le silence ; il étouffe le remords ; il renonce à toute réflexion sérieuse ; moins il pense à son âme et à la grande affaire qui la concerne, plus il se trouve heureux. Mais quelle transformation soudaine quand il se détermine à aller chercher au divin tribunal l'innocence et la paix ! A peine y a-t-il fait son entrée, que des flots de lumière l'inondent de toutes parts et changent tellement ses idées, ses sentiments et ses inclinations, qu'il se croit un autre homme. C'est saint Paul frappé de cécité sur le chemin de Damas : il entend la parole du prêtre Ana-

nie, et retrouve subitement la lumière à ses pieds.

Que d'incrédules, du moins se croyant tels et passant pour tels, retrouveraient sur-le-champ les divins rayonnements de leur foi éclipsée, s'ils tombaient aux pieds d'un prêtre pour lui confesser leurs misères, au lieu de s'engager, presque toujours sans fruit, dans des discussions frivoles et opiniâtres ! Qu'ils le fassent, et ils verront si, s'étant agenouillés incrédules, ils ne se relèvent pas croyants et fidèles.

Un jour, Bourdaloue reçut la visite d'un homme du monde qui voulait, disait-il, avoir quelques explications sur plusieurs points de la religion qui lui semblaient plus qu'obscurs. Il allait ouvrir une discussion en règle, lorsque le bon prêtre le devançant lui dit : Je ne demande pas mieux, monsieur, que de discuter tant qu'il vous plaira sur les matières religieuses ; seulement, je vous en conjure, avant de discuter, confessez-vous. — Mais, monsieur... — Confessez-vous, je vous en supplie, nous discuterons ensuite ; confessez-vous. Pressé par les instances chaleureuses du saint prêtre, il fléchit les genoux, se confesse, voit une vive lumière descendre dans son âme, se sent touché juqu'aux larmes et tout pénétré d'un sentiment de bonheur qu'il ne peut expliquer. La confession terminée, le confesseur lui dit : Eh bien, mon bon ami, voulez-vous discuter maintenant? — Discuter ! dit-il, en tombant dans ses bras ; ah ! comment discuterais-je, quand mes larmes annoncent le retour de ma foi ?

Imitons ce pécheur repentant et heureux , et bientôt, comme lui, nous verrons se rallumer dans notre âme le flambeau de la vérité.

II. — Deuxième besoin de l'homme, satisfait par la confession : *Le besoin de force.*

Le grand obstacle à la conversion de plusieurs est, comme nous l'avons souvent dit, le charme et l'entraînement des passions. Naturellement ardentes et impétueuses, elles attaquent le cœur de l'homme avec une telle violence, qu'il est souvent vaincu, avant même d'avoir eu l'idée de la résistance. Mais c'est bien autre chose quand, au lieu de les repousser, on les appelle ; quand au lieu d'amortir leur feu, on en seconde l'ardeur ; quand au lieu de les gouverner en maître, on leur obéit en esclave. Alors les passions font de l'homme ce qu'elles veulent ; son cœur, pauvre petite nacelle dans laquelle elles s'installent, jetée sans le moindre secours au milieu des vagues d'une mer en furie, ballottée dans tous les sens par d'horribles tempêtes, ne tarde pas à se briser contre un de ces mille écueils qui l'environnent.

Où trouver une faiblesse comparable à celle d'un homme qui a dit à la religion : Laisse-moi ; ton joug me pèse ; je ne suis plus un enfant ; qu'ai-je besoin de tes lisières ? je marcherai bien seul.

Je marcherai bien seul ! suivez-le, et vous verrez s'il est faiblesse pareille à sa faiblesse. Dieu seul est notre force : rompre avec lui, c'est tomber au fond de toutes les misères. « Ils se sont évanouis » dans leurs pensées, dit saint Paul en parlant des » hommes qui ont voulu marcher seuls et sans » l'appui de Dieu, et leur cœur insensé a été ob» scurci.... Comme ils n'ont pas fait usage de la » connaissance de Dieu, ils ont été remplis de toute

» sorte d'injustice, de méchanceté, d'impureté,
» d'avarice, de malice ; envieux, meurtriers, que-
» relleurs, trompeurs, pleins de malignité, semant
» en secret la calomnie ; détracteurs, ennemis de
» Dieu, injurieux, superbes, hautains, inventeurs
» de crimes, rebelles à leurs pères et à leurs mè-
» res ; insensés, déréglés, sans foi, sans pitié. »

Ainsi marchent les hommes quand ils veulent marcher seuls ?

Au reste, plusieurs reconnaissent sans difficulté, instruits qu'ils sont par une triste expérience, que sous la conduite des passions, quand on les prend pour guides, les choses se passent comme il vient d'être dit. Mais s'enracinant dans le mal par la considération du mal même, ils se persuadent que leurs chutes nombreuses sont inévitables ; que la violence des passions, d'une part ; la faiblesse humaine, de l'autre, ne peuvent que produire ces égarements qu'on leur reproche avec énergie, et que l'on devrait, disent-ils, excuser plutôt avec indulgence.

Voilà le subterfuge à l'ombre duquel s'abrite la passion, quand elle se sent attaquée et vivement poursuivie. Qui n'a pas netendu, qui n'entend pas tous les jours de longues lamentations sur la faiblesse humaine et ses suites funestes ?

Hélas ! nous ne le savons que trop, nous qui passons notre vie à sonder les profondes misères de l'humanité, nous qui sommes, moralement parlant, les anatomistes du cœur humain ; oui, les passions sont violentes ; oui, la faiblesse de l'homme est extrême ; nous ne craignons nullement d'en convenir. Mais ce dont il faudrait que nos

adversaires convinssent eux-mêmes, c'est que les grands maux appellent les grands remèdes ; c'est qu'une extrême faiblesse réclame une force puissante et un solide appui. Or, c'est cette force, c'est cet appui, qu'ils trouveraient infailliblement dans la confession, s'ils y voulaient recourir. Nous l'affirmons avec l'aplomb d'une inébranlable conviction, elle est dans la confession, la force qui leur manque, il est dans la confession, le ferme appui que leur faiblesse invoque ; et c'est parce qu'ils refusent d'aller chercher le remède qui leur est proposé' que, malgré notre fonds d'indulgence, nous croyons cependant devoir leur adresser quelquefois d'assez vifs reproches.

Oui, encore une fois, la force morale de l'homme est dans la confession. Ah ! si le voile impénétrable qui couvre et enveloppe le tribunal sacré pouvait être quelques instants soulevé ! Si ces pasteurs vénérables, si ces fervents missionnaires qui passent les jours et les nuits à panser et à guérir les plaies purulentes et profondes de la pauvre humanité, pouvaient mettre au jour ce qu'ils tiennent enseveli dans le plus inviolable secret ; que de milliers de preuves ils produiraient à l'appui de notre affirmation ! Que d'hommes ils nous feraient connaître, lesquels plus faibles que le roseau avant la confession, se trouvèrent, aussitôt après l'avoir faite, solides sur leur base comme le vieux chêne de la montagne ! Que d'hommes, esclaves depuis trente ou quarante années, des passions les plus impétueuses, auxquelles ils regardaient comme impossible de n'être pas perpétuellement asservis, les ont vues, ces passions, expirer sur-le-champ

au tribunal sacré, après l'humble aveu du repentir, et les paternels avis du digne ministre des miséricordes divines !

Et il en doit être ainsi pour plusieurs raisons qu'il est aisé de concevoir, et qu'il n'est pas inutile de faire ressortir.

Première raison qui prouve que la confession fortifie l'homme contre ses passions. — Dieu qui connaissait mieux que nous-même l'étendue de nos misères, devait nécessairement, en fondant une institution destinée à y apporter remède, la constituer de telle sorte qu'elle pût produire les heureux effets qu'il en attendait. Il devait accorder à tout homme qui recourrait à cette institution, ces secours abondants que nous appelons *grâces,* à l'aide desquels il pût triompher de ses vices et les remplacer par des vertus solides. S'il en était autrement, il faudrait dire que Dieu a trompé l'homme en lui offrant pour tous les maux de son âme un remède inutile.

Deuxième raison.—Qu'est-ce qu'aller à confesse? C'est rompre avec des amis pervers, et les remplacer par l'ami charitable et fidèle que Dieu nous envoie pour guérir les plaies de nos âmes. Or, ce qui fait naître et ce qui entretient les passions et les vices de l'homme, et par conséquent sa faiblesse, ce sont très-souvent, et en premier lieu, peut-être, les mauvaises compagnies qu'il fréquente, les amis dangereux avec lesquels il se lie dès sa tendre jeunesse. Quand il fait de ces amis sa société habituelle, il écarte bientôt ceux qui, par

leurs sages avis et leurs bons exemples, pourraient le détacher des passions dont il se souille, et le ramener à la religion dont il s'éloigne. N'entendant que la voix du vice et jamais celle de la vertu, les passions s'établissent en souveraines et règnent en despotes sur son cœur faible et corrompu.

Mais quand, par un généreux effort, il s'arrache de son bourbier et se traîne au tribunal de la pénitence, la scène est totalement changée. Le confesseur, ami sincère et dévoué, prend au fond du cœur, pour le purifier, la place que des amis dangereux y occupaient pour le corrompre ; les oreilles, qui n'étaient ouvertes qu'au mensonge, s'ouvrent enfin à la divine vérité ; l'âme opprimée sous le poids du vice secoue son lourd fardeau, reprend son autorité violemment usurpée, et revient forte et courageuse à la plénitude la vie. Ce que l'on trouve dans le confesseur, la ferveur de sa charité, la vivacité de sa foi, le charme de sa douceur, le désintéressement de son zèle, la sagesse de ses conseils, tout se réunit pour inspirer au pénitent des sentiments d'estime, d'attachement et de confiance qui lui font dire avec bonheur après la confession : Oui, vraiment il est mon ami, celui que je viens d'entendre.

Et quand on l'a goûté, cet ami, comment goûter les autres ? comment goûter ceux qui tiennent un tout autre langage, qui ne donnent que des conseils infâmes, et dont l'amitié ne repose que sur le vice ?

On le voit, un tel changement doit nécessairement retremper l'âme, et lui rendre en force et

en énergie pour le bien ce qu'elle perd de son ancienne énergie pour le mal.

Troisième raison. — Ce qui fait naître encore et ce qui entretient les passions et les vices de l'homme, et par conséquent sa faiblesse, c'est l'absence de toute réflexion sérieuse, et cette étourdissante dissipation dans laquelle il se plonge.

Voilà l'état des hommes du monde qui renoncent aux pratiques religieuses. Du moment qu'ils les abandonnent, ils se laissent emporter dans un tourbillon de vains plaisirs et de dissipation perpétuelle, en sorte que, s'oubliant pour ainsi dire eux-mêmes, ils échappent à toute réflexion grave qui pourrait être, et qui serait assurément le germe de leur conversion.

Or cet état favorise singulièrement la passion ; elle est parfaitement à l'aise dans ce continuel désordre ; aussi ne manque-t-elle pas d'y exercer librement ses ravages, sans permettre même qu'on ait la pensée de lui opposer le plus petit obstacle. Quelle force voulez-vous que l'on déploie contre un ennemi dont on aime les blessures, et auquel même on fournit des armes pour se procurer le plaisir d'une défaite ?

Mais quand l'homme-esclave, illuminé d'un rayon de grâce, vient à découvrir l'horreur de son état ; quand il sent qu'il est enlacé dans les liens de mille vices ; quand il reconnaît sa faiblesse et qu'il en entrevoit les conséquences ; s'il est docile à l'inspiration qui le presse d'aller aux pieds d'un confesseur, quelle subite métamorphose ! La dissipation le perdait, la réflexion le sauve. L'embarras

des affaires l'absorbait ; l'étourdissement des plaisirs le conduisait aux abîmes et ne lui donnait de force et d'activité que pour le mal ; le retour aux idées sérieuses, aux pensées graves et imposantes de la foi, le ramène à la vertu et lui rend, pour la pratiquer, le courage et la force dont il se croyait incapable.

Et ce changement qui étonne tout le monde et que personne ne peut expliquer, s'opère en quelques instants, et souvent dès la première séance au tribunal sacré.

Quatrième raison. — La dissipation, l'embarras des affaires et l'entraînement des plaisirs qui affaiblissent tant l'âme, comme nous venons de le voir, ont nécessairement pour effet de faire totalement oublier les grandes et terribles vérités de la religion, et cet oubli fatal achève d'épuiser l'âme et de lui enlever toute son énergie.

Ce qui est le principal ressort, et, si l'on peut parler ainsi, le nerf de l'âme chrétienne, c'est la considération des vérités éternelles que la foi propose. Quand elle se demande, sous le regard de Dieu : Qui suis-je ? D'où viens-je? Où vais-je ? Quand elle s'arrête à scruter avec une pensée de foi ces mots de mort — jugement — enfer — éternité, qui pourrait dire le courage qu'elle puise dans cette méditation, pour combattre les passions qui l'attaquent ?

Aussi quoi de plus fort contre ces vices que le chrétien fervent et fidèle qui peut dire comme David : J'applique mon esprit à méditer les années éternelles, *Annos æternos in mente habui !*

Quoi de plus faible, au contraire, que le chrétien lâche et prévaricateur qui, bercé par ses passions, s'endort dans une molle oisiveté, pour ne pas même penser à l'éternité vers laquelle cependant il vogue à pleines voiles !

Qu'il y fasse attention, et il verra que sa téméraire conduite et sa coupable insouciance ne datent que du jour où il fit ses adieux au tribunal sacré de la pénitence. Tant qu'il eut le bonheur de le fréquenter, les grandes vérités du salut produisirent leur effet. Le confesseur aimait à les lui rappeler et il aimait, lui, à nourrir son âme de leur méditation salutaire. Cela se conçoit aisément. La pensée des vérités terribles de la religion n'est effrayante pour l'homme en état de péché que parce qu'il sait combien il serait terrible pour lui, disposé comme il l'est, de faire son entrée dans l'éternité. Quand donc il renonce aux pratiques religieuses et spécialement à la confession, il éloigne la pensée de la mort, parce qu'il sait bien qu'il n'est pas disposé à mourir; il éloigne la pensée du jugement qui doit suivre la mort, parce qu'il sait bien qu'il a son juge pour ennemi ; il éloigne la pensée de l'enfer, parce qu'il sait bien qu'il n'a que ce lieu de supplices à attendre si la mort le frappe.

Mais si, par une confession accompagnée d'un sincère repentir, il rend le calme à sa conscience agitée ; s'il a le bonheur d'entendre ces mots si consolants et si doux : Allez en paix, mon enfant, vos péchés sont effacés ; il ne craint plus de rappeler, et il rappelle en effet sans qu'il soit besoin de lui en donner le conseil, la pensée si utile des

grandes vérités de la religion. Hier il chassait cette pensée comme importune ; aujourd'hui il la saisit et s'y attache comme à une ancre de salut. Hier il la trouvait terrible ; aujourd'hui il la trouve éminemment salutaire ; elle l'est en effet, puisque, bien méditée, elle amortit les feux de la passion et affermit dans l'âme le règne de la vertu.

Et c'est la confession qui a produit presque subitement cet heureux passage des ténèbres à la lumière, du crime à l'innocence, de la folie à la sagesse, et d'une faiblesse extrême à une force invincible.

III. — Troisième besoin de l'homme, satisfait par la confession. — *Le besoin de consolation.*

Voici le triomphe de la confession, et ce qui devrait transformer en actions de grâces et en perpétuels éloges; les récriminations injustes et passionnées que l'on ose se permettre contre cette institution si bienfaisante et si profondément amie de l'homme.

Nous défions que l'on nous cite une peine, une adversité, une douleur, une affliction quelconque, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, qui ne puisse être rendue supportable par une bonne confession. Donnez-moi l'homme le plus violemment éprouvé par une de ces grandes calamités dont il semble humainement impossible de supporter le poids ; qu'il vienne armé du poignard dont il dirige la pointe vers son cœur, pour en finir avec une vie dont le fardeau l'écrase ; et s'il veut écouter ma voix, ou plutôt la voix de Dieu dont la mienne n'est que l'écho ; s'il veut tomber à mes pieds, m'ouvrir son âme, épancher sa vaste

douleur dans mon cœur dilaté pour la recevoir ; j'affirme, et dix-huit siècles d'expérience affirment avec moi, que la paix va renaître dans son cœur brisé, que le poignard homicide va tomber de sa main, qu'une larme de consolation va briller dans son œil, et qu'il va laisser échapper un de ces soupirs qui sont bien plus un soulagement et une décharge qu'une marque d'oppression.

Oui, tout prêtre qui s'installe miséricordieusement au centre des douleurs et des misères humaines dans l'obscur réduit du confessionnal, peut emprunter à Jésus-Christ et dire après lui, sans y changer une lettre : *Venez à moi tous, et vous surtout qui êtes épuisés; vous qui êtes accablés de pesants fardeaux, venez, et je vous soulagerai.*

Quel immense réservoir de consolations il faut avoir, pour faire appel à toutes les douleurs de la terre, *venite ad me omnes,* et pour s'engager formellement à soulager tous ceux qui les endurent, *et ego reficiam vos !*

Jamais on ne dira les larmes que la confession a taries, les douleurs qu'elle a calmées, les suicides qu'elle a prévenus, et les flots de consolation qu'elle a fait couler dans les âmes. Lors même qu'elle n'aurait pas pour effet d'arracher l'homme à l'enfer et de lui ouvrir le ciel, on ne saurait assez remercier Dieu de l'avoir établie, en voyant les services qu'elle rend tous les jours à des milliers d'infortunés, qui trouvent en elle le moyen de supporter avec une patience calme et résignée, et même quelquefois avec bonheur, les peines accablantes de la vie présente.

Quel magnifique éloge ne fait pas de la confes-

sion, un homme profondément affligé qui, comme cela se voit tous les jours, va lui demander et en obtient les consolations qu'il a vainement quêtées au milieu du monde !

Mais quoi ! dira-t-on peut-être, est-ce que la confession délivre instantanément de toutes les peines et tarit toutes les larmes ? Non ; ce n'est point là ce que nous voulons dire. Consoler, ce n'est pas enlever en un moment et faire totalement disparaître la douleur ; ceci tiendrait du miracle. Les plus grandes consolations, celles même que la religion procure par le moyen de la confession, ne produisent pas *ordinairement* cet effet ; après les avoir goûtées, les yeux s'emplissent encore de larmes, le cœur laisse encore échapper des soupirs, la langue articule encore de ces paroles entrecoupées qui déchirent les bons cœurs qui les entendent.

Qu'est-ce donc que consoler ? C'est donner à la douleur un cours paisible et modéré, ce qui se fait en suggérant à celui qui souffre quelques doux sentiments qui contre-balancent sa douleur. Ces sentiments occupant son âme, et l'empêchant d'être appliqué tout entier à ce qui fait sa peine, produisent cette heureuse diversion qui le soulage. Il faut donc à l'homme souffrant un contre-poids qui soit en rapport avec le degré d'intensité de sa souffrance. Mais où le trouver, ce contre-poids ? L'humanité est atterrée en la personne de ce pauvre affligé ; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'on lui propose dans l'ordre humain, le laisse en proie à la douleur qui le consume. Rien donc de ce côté qui puisse être la matière d'une vraie consolation.

O cœur désolé ! puisque tu ne trouves rien sur la terre qui te soulage, tourne-toi vers le ciel. Crois-moi, frère bien-aimé, quand l'homme est accablé, c'est Dieu seul qui le relève. Aussi Jésus-Christ, qui connaissait si bien la nature humaine et sa grande misère, ne dit point aux affligés : Allez trouver le monde ; mais il dit : Venez tous à moi, *Venite ad me omnes.* Et où le trouverons-nous maintenant, cet adorable Sauveur, si ce n'est à ce tribunal de paix où il siége, représenté par un homme investi de son autorité, et toujours prêt à distribuer les consolations dont il est la source inépuisable ?

Au reste, le monde lui-même sait bien que le rôle de consolateur ne lui convient point. Sans qu'on ait besoin de lui démontrer son impuissance à cet égard, il en fait tacitement l'humiliant aveu, en fuyant ceux qui pleurent, et en ne recherchant que ceux qui sont propres à goûter ses plaisirs.

Le monde sait blesser, il ne sait pas guérir ; le monde, par son ingratitude et ses folies, fait couler bien des larmes, il n'en tarit aucune. Voulez-vous connaître vos amis véritables ? Ne les cherchez point parmi ceux qui vous entraînent dans leurs bruyantes assemblées. Ce n'est point en ces lieux, ce n'est point au sein de ces joies folâtres du monde qu'on connaît ses amis. On est tellement fasciné par le plaisir en ces jours d'ivresse, qu'on ne sait pas distinguer l'amitié sincère de celle qui n'en a que la trompeuse apparence. Quelquefois même, cela est triste à dire, mais cela est vrai, quelquefois, dans ces moments de folie, la rencontre d'un ami véritable, d'un ami chrétien sur-

tout, produit dans l'âme je ne sais quoi de sombre, de fatigant et d'importun. Mais quand l'heure de l'infortune a sonné, c'est alors qu'il se fait comme de soi-même un discernement exact ; c'est alors que le vrai et le faux se montrent tels qu'ils sont, sans ombre et sans nuage. L'ami du monde se retire ; cela doit être : il ne vous recherchait, ce faux ami, que parce que vous lui apportiez des éléments de plaisir, et que vous contribuiez pour votre part à l'animation de ses salons, au luxe de ses pompes et à l'embellissement de ses fêtes ; et maintenant il vous fuit parce que vous n'avez à lui offrir que des gémissements qui le refroidissent et des larmes qui l'embarrassent. Ces gémissements et ces larmes contrastant d'ailleurs péniblement avec ses folles joies, il jette à votre cœur brisé deux ou trois mots plus froids que la glace, et retourne à ses jeux.

Ainsi donc, à vrai dire, ce n'était pas vous que le monde recherchait et aimait ; c'était votre ombre ; oui, c'était l'ombre de vous-même, c'était cette frêle apparence qui se colore des noms de jeunesse, d'enjouement, de fraîcheur et de beauté. Voilà tout ce que le monde goûtait en vous ; voilà ce qu'il jugeait digne de sa haute estime, quand il vous prodiguait ses sourires et son encens. Mais vous, votre personne même, car évidemment l'ensemble de frivolités que nous venons de nommer, ce n'est pas vous, c'est à peine votre ombre comme nous l'avons dit ; vous donc, encore une fois, vous qui êtes encore là quand toutes ces frivolités n'y sont plus ; vous qui restez, quand la jeunesse, la fraîcheur, la beauté, l'enjouement ont disparu ; vous aime-t-on dans le monde ? Aimaient-

ils, ces amis du monde, aimaient-ils autre chose en vous que ces futilités éphémères que le temps et la douleur ont balayées? Jugez-en par l'isolement dans lequel on vous laisse ; jugez-en par la retraite précipitée de tous ces faux amis quand l'adversité vous opprime.

C'est alors que vous êtes tenté de maudire ces ingrats pour lesquels vous avez tout sacrifié sans excepter votre âme, et qui vous abandonnent précisément quand vous avez le plus pressant besoin de soulagement et de consolation ; c'est alors que vous vous comparez, et avec raison, à ce pauvre enfant prodigue de l'Évangile, abandonné, lui aussi, de ses amis de débauche, qui le laissent garder des pourceaux après l'avoir conduit au dernier degré de l'infortune.

Cependant, si vous le voulez, rien n'est perdu pour vous. Si, par un effort de foi, de confiance et d'amour, vous vous redressez dans votre douleur; si, rappelant à votre pensée les joies délicieuses dont la confession fut autrefois pour vous la source abondante, vous vous écriez : C'en est fait, je me lève, et je vais à mon père ; si en effet vous exécutez courageusement cette résolution; si vous tombez aux pieds de cet ami fidèle qui siége au tribunal sacré où Dieu lui ordonne de vous attendre et de vous recevoir; si vous implorez, à deux genoux, en ce lieu de miséricorde, les grandes consolations que réclament vos grandes misères ; si vous dilatez votre cœur oppressé pour recevoir ces douces paroles qui purifient et qui consolent ; si vous vous mettez en état de sentir dans votre âme cette action divine qui touche,

qui ébranle, qui entraîne, qui rattache à la vie par un doux rayon d'espérance; enfin, si au lieu du monde, vous cherchez le ciel; si au lieu de l'homme, vous cherchez Dieu; alors, n'en doutez point, alors vous direz avec l'accent de la plus vive reconnaissance : O confession! ô sainte et divine confession! sois bénie, sois éternellement bénie! ou plutôt qu'il soit à jamais béni le Dieu des miséricordes qui t'a fondée, pour le salut de l'homme et pour le soulagement de ses misères!

Mais si la confession est déjà si propre à adoucir les peines ordinaires de la vie, que dire de son action bienfaisante sur le pécheur, plongé, depuis tant d'années, dans la fange de tous les vices, dont la conscience est un bourreau domestique qui le ronge sans lui accorder un moment de relâche, et qui retrouve en quelques instants, aux pieds d'un prêtre, cette paix profonde et ces ineffables consolations qui lui rappellent les jours heureux de son ancienne innocence!

Le moment de la réconciliation d'un grand pécheur avec Dieu dans le secret intime du confessionnal a réellement des charmes infinis et totalement inexprimables. Nous plaignons vivement celui qui ne voit pas là l'action de Dieu manifestée dans toute son évidence.

Je me suis souvent demandé lequel était le plus heureux en ces circonstances, du confesseur ou du pénitent. C'est un mystère du cœur dont Dieu seul a le secret. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien, dans notre divin ministère, ne nous procure autant de consolation, autant de douces émotions que celles que nous cause la conversion sincère

d'un grand pécheur, quand nous avons le bonheur d'en être les instruments. Oui, nous pouvons dire que c'est là, sans aucune comparaison, que nous trouvons avec le plus d'abondance cette joie si pure et si suave dont il a plu à la divine bonté de récompenser ici-bas nos travaux. Les folles joies du monde, nous y avons renoncé ; les satisfactions charnelles, nous en avons fait à Dieu le généreux sacrifice ; mais quel dédommagement ce Dieu d'amour nous accorde, quand il met à nos pieds un vieux pécheur qui, à la première de nos paroles, se réveille, s'attendrit, et voit ses yeux se changer en deux fontaines de larmes ! Non, cette joie-là n'est point l'œuvre de l'homme ; on la goûte sur la terre, mais sa source est au ciel.

IV. — Confession d'un homme du monde sincèrement converti.

A l'appui de ce qu'on vient de lire, nous éprouvons le besoin de donner ici quelque idée de ce qui se passe au saint tribunal, quand un vieux pécheur, sincèrement converti, vient implorer notre miséricorde et solliciter par ses larmes le pardon de ses crimes. Puissent quelques-uns de ceux qui liront ces lignes, se sentir animés du désir de figurer bientôt eux-mêmes comme acteurs dans la scène si touchante et si vraie que nous allons reproduire ! Qu'on ne croie pas que le tableau qui va passer sous les yeux de nos lecteurs soit la conception fantastique d'une imagination exaltée. Ah ! quand la réalité est si belle, qui pourrait penser à la ternir par une exagération menteuse ?

La scène se passe dans un coin retiré d'une

église silencieuse. Il fait nuit ; l'église n'est éclairée que par une lumière douteuse placée à quelque distance du confessionnal, et par la lampe toujours allumée devant le saint Tabernacle. L'église est déserte. Quelques rares et pieux fidèles, placés çà et là dans les diverses parties du temple, sont en prières. Le confessionnal, surmonté de sa croix de bois, symbole de la miséricorde et du pardon, est dans une chapelle particulière ou dans un des coins les moins saillants de l'église, tel qu'il y fut placé, il y a peut-être deux ou trois siècles, par quelque pieux pasteur qui dort son sommeil sous l'herbe du cimetière, et qui, alors comme aujourd'hui, voyait se grouper autour de ce tribunal de paix des masses de pécheurs qui venaient y chercher de divines consolations. Quelques âmes pieuses environnent ce confessionnal, en attendant que chacune d'elles y entre à son tour. Le confesseur y est installé ; à sa droite et à sa gauche il y a deux coupables agenouillés. L'un s'accuse déjà ; l'autre prépare son acte d'accusation. Parmi les pieux fidèles qui entourent le confessionnal, se trouve un homme du monde qui attire les regards ; la curiosité dont il est l'objet indique assez que ni lui, ni les hommes de sa classe ne sont habitués à fréquenter ce saint lieu. Sa présence, au reste, n'en est que plus édifiante. D'un regard furtif, le confesseur l'aperçoit, et ne le reconnaissant point pour une brebis de son bercail, il se réjouit en pensant que c'est peut-être quelque prodigue que la divine miséricorde lui envoie. Il a raison, c'est cela même. Encore quelques instants, et l'homme du monde, le prodigue, le vieux pécheur est à ge-

noux près de celui qu'il appelle son père, sachant bien d'avance qu'il l'est en effet, et qu'il en a le dévouement et la tendresse. Cet excellent père qui sent déjà son cœur s'émouvoir, voulant dès l'abord épargner à son nouvel enfant la peine et l'embarras d'une première ouverture, s'empresse de la faire lui-même, et alors s'établit le dialogue suivant :

— C'est, je crois, la première fois que je vous confesse, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, mon père.

— Il y a peut-être bien longtemps que vous ne vous êtes confessé....

— Ah ! mon père, s'il y a longtemps !...

— Vous soupirez, mon pauvre ami ; oh ! que j'aime les confessions qui commencent par un soupir ! elles finissent presque toujours par des larmes.

— Ah ! c'est que vous ne savez pas, mon père, combien je suis misérable ; jamais peut-être vous n'avez eu à vos pieds un pécheur comme moi ; il y a près de cinquante ans que je n'ai mis le pied dans un confessionnal ; et depuis ce temps-là, grand Dieu, quelle conduite ! quelle vie ! quelle masse de crimes !

— Tout cela n'est rien, mon pauvre enfant, si le repentir est au bout. Oh ! que vous allez me procurer de joie ! Quels moments délicieux vous allez me faire passer quand je vais recevoir les épanchements intimes de votre cœur oppressé ! Écoutez, mon enfant ; commencez par vous mettre parfaitement à l'aise ; dilatez votre cœur par une confiance sans bornes ; soyez convaincu que plus vous allez m'exposer de misères, plus vous allez

développer en moi les sentiments de la compassion, de l'intérêt et du zèle. Croyez bien aussi que rien de ce que vous allez me confier, ne va me causer le plus léger sentiment de surprise. Lors même, ce qui n'est pas probable, que vous me feriez connaître quelque crime dont mes oreilles n'auraient jamais entendu l'aveu, tenez pour certain que je ne vais pas encore éprouver le moindre étonnement.

— Est-ce possible, mon père, est-ce possible ?

— Oui, mon enfant, cela est possible ; cela est même plus que possible ; cela est réellement tel que je vous le déclare. Non rien, en fait de péchés, ne me cause de surprise ; je sais si bien ce que c'est que la faiblesse humaine vaincue par la passion ! je sais si bien ce qu'est l'homme quand il a rompu tous les liens qui l'attachaient à Dieu ! Ah ! mon cher enfant, écoutez-moi bien, je vous en prie : s'il y a quelques péchés que vous n'ayez pas commis, et il y en certainement, savez-vous pourquoi vous ne les avez pas commis ? C'est — ou parce que vous n'en avez pas eu la pensée, — ou parce que vous n'avez pas eu l'occasion de les commettre, — ou parce que vous n'aviez pas naturellement d'inclination pour ces péchés-là. Dans aucun cas, vous n'avez été retenu par la pensée de Dieu, puisque Dieu n'était plus rien vous, puisque vous n'aviez plus avec lui le moindre rapport, et qu'entre lui et vous il y avait des espaces infinis. Je m'attends donc à tout, en fait de misères ; oui je m'attends à tout ce que les passions les plus fougueuses vous auront suggéré dans leur aveugle délire. Calmez-vous donc, mon enfant, et rempla-

cez par la confiance les vaines frayeurs que l'imagination vous inspire.

— Que vous êtes bon, mon père ! Que votre douceur me fait de bien ! Je sens déjà dans mon âme quelque chose qui ressemble à la paix et au bonheur.

— Que sera-ce donc, mon enfant, quand votre cœur sera déchargé du fardeau de péchés qui l'oppresse ! Si vous êtes déjà presque heureux avant que votre confession soit commencée, que sera-ce quand vous déclarerez votre dernière misère ? que sera-ce quand je pourrai vous dire : Tout est fini, mon enfant, le ciel est à vous ! Pour hâter ce délicieux moment, entrons en matière, et vous allez bientôt voir que la confession la plus longue est loin d'être aussi difficile que les gens du monde se le persuadent.

— Vous allez m'aider, n'est-ce pas, mon père ?

— Si je vais vous aider ! en doutez-vous, mon enfant ? Ah ! vous allez bientôt voir si ce n'est pas le confesseur plutôt que le pénitent, qui recherche les péchés et qui les révèle.

Ici commence, à proprement parler, la confession. Le confesseur, avec un tact exquis, avec une douceur angélique et les précautions du vrai zèle, parcourt l'un après l'autre les commandements de Dieu et de l'Église, et fait sur chacun d'eux les questions qu'il croit nécessaires pour connaître l'état du pénitent. En entendant des péchés graves, il évite avec un soin extrême de témoigner la plus légère surprise ; il s'abstient de questions inutiles et surtout de celles qui, outre leur inutilité, seraient de nature à humilier le pénitent ou à blesser sa

susceptibilité. De temps en temps, il s'arrête pour lui faire observer combien Dieu a été bon à son égard, avec quelle patience il l'a attendu de préférence à une infinité d'autres ; et il fait jaillir de ces considérations des actes de reconnaissance, de repentir et d'amour qui disposent merveilleusement l'âme à obtenir le pardon qu'elle désire. Il lui dit aussi avec bonté :

— Vous êtes peut-être fatigué, mon enfant ; si vous voulez, nous pouvons en rester là aujourd'hui.

Presque toujours il obtiendra pour réponse :

— Oh ! non, mon père, si vous n'êtes pas fatigué vous-même, je serai heureux de continuer....

— Vous serez heureux de continuer ! ah ! vous reconnaissez donc, mon enfant, combien est vrai ce que nous disons si souvent aux pécheurs, que la confession est une source d'ineffables jouissances ; que la première démarche est tout ce qu'il y a de pénible dans l'accomplissement de ce devoir, et qu'on s'en fait dans le monde l'idée la plus fausse.

Enfin, quand la confession est terminée, ce qui peut très-bien avoir lieu quelquefois dès la première séance ; si le pénitent est convenablement disposé à recevoir la grâce de l'absolution, on lui annonce que cette précieuse faveur va lui être accordée. Moment délicieux où de profondes émotions vont se faire sentir !

— Réjouissez-vous, mon enfant, vous allez recevoir l'absolution générale de tous les péchés de votre vie.

— Ah ! mon père, pensez-vous que je sois en état de recevoir une telle grâce ?

— Oh ! oui, mon enfant, je le pense, et je n'ai

pas à cet égard le plus léger doute. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il fallait pour apaiser Dieu ? Il vous demandait l'aveu de vos misères ; ne l'avez-vous pas fait avec sincérité ?

— Ah ! mon père, je vous l'ai fait, je vous jure, comme je l'aurais fait à Dieu même.

— Je le sais bien, mon enfant ; voilà pourquoi je vous rassure. Que faut-il, outre cela, pour fléchir la justice divine ? Une seconde chose qui est encore en vous, j'en suis certain : le repentir, c'est-à-dire le regret de vos fautes passées, et la ferme résolution de les éviter à l'avenir.

— Oh ! pour cela, mon père, je crois pouvoir vous faire une réponse vraiment satisfaisante ; car jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai senti en moi autant d'horreur pour le péché que j'en sens en ce moment. Oui, je crois sincèrement que j'aimerais mieux mourir ici à vos pieds que de commettre à l'avenir un seul péché grave.

— Soyez donc parfaitement tranquille, mon enfant ; car — faire l'aveu de ses fautes — et s'en repentir : voilà tout ce qu'il faut pour être absous au tribunal de Dieu, si différent de celui des hommes. Le moment est donc venu, mon enfant, où l'enfer ouvert sous vos pieds va se fermer pour jamais, où le ciel fermé sur votre tête, va s'ouvrir et se dilater pour vous recevoir. Oui, quand vous allez m'entendre prononcer ces trois mots : EGO ABSOLVO TE, *Je vous absous,* la miséricorde de Dieu va s'incliner tendrement pour vous donner le saint baiser ; tous vos crimes vont s'évanouir comme la fumée, sans que jamais ils puissent reparaître ; l'innocence va remplacer le

vice dans votre âme ; le calme le plus profond va descendre dans votre conscience ; le bonheur le plus pur va remplir toute la capacité de votre cœur, et la cour céleste tout entière va s'associer à votre joie et à la mienne ; car c'est Jésus-Christ lui-même qui nous dit ces paroles : *Je vous assure qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* Confiance donc, ô mon enfant, confiance et repentir.

— Ah ! mon père, quelles douces larmes vous me faites répandre ! Je ne comprends pas ce qui se passe en ce moment dans mon âme ; j'y sens une vive douleur à la vue de mes crimes, et cette douleur, au lieu de m'abattre et de m'accabler comme la douleur ordinaire, produit en moi une paix et un bonheur que je ne puis exprimer que par mes larmes...

— Que Dieu soit béni ! mon cher enfant ; vous êtes la conquête de sa miséricorde. Pour exciter plus vivement encore votre repentir et votre amour, figurez-vous que vous êtes agenouillé sur le bord de l'enfer où vous avez tant de fois mérité de tomber ; figurez-vous que vous tenez dans vos bras la croix sanglante de Jésus qui y est mort pour vous sauver, et qui va vous appliquer les mérites infinis de son sang ; figurez-vous enfin que c'est lui-même qui, du haut de sa croix, va vous absoudre par la bouche de son ministre. Produisez, sous l'influence de ces grandes pensées, un acte de vraie contrition, comme si vous deviez mourir après l'avoir exprimé, et je vais, au

nom de Dieu même, vous donner l'absolution de tous les péchés de votre vie.

Nous renonçons à décrire, et la joie du pénitent, et celle du confesseur, au moment où l'absolution vient d'être prononcée. Très-souvent, en ces circonstances, ils versent tous les deux des larmes bien douces. Le confesseur, avec une émotion profonde, termine la séance par ces dernières paroles : *Allez en paix, mon enfant, et ne péchez plus;* et l'heureux pénitent lui répond : *Merci, mon père, merci, mille et mille fois merci !...* Et il va répandre son âme et pleurer à son aise au pied du divin tabernacle, d'où Jésus le contemple d'un regard de complaisance et d'amour.

O religion catholique, que tu es belle ! Et qu'il est malheureux, qu'il est aveugle celui qui se refuse ou qui seulement balance à te proclamer divine ! En vérité, nous le demandons, une scène comme celle qui vient d'être esquissée appartient-elle à la terre ? ou n'est-ce pas plutôt au ciel qu'elle se passe ?

« Non, jamais, disait un ancien officier au
» P. Brydaine qui venait de le convertir, je n'ai
» goûté de ma vie de plaisirs aussi purs que ceux
» dont je jouis depuis que je suis rentré en grâce
» avec Dieu. Je ne crois pas en vérité que Louis XV,
» que je sers depuis trente-six ans, puisse être plus
» heureux que moi. Non, ce prince, dans tout l'éclat
» qui environne son trône, au sein de tous les
» plaisirs dont il regorge, n'est pas si content et
» si joyeux que je le suis depuis que j'ai déposé
» l'horrible fardeau de mes péchés. »

Et toutes ces joies, qui le croirait ? toutes ces

consolations, c'est un coupable qui les goûte, un coupable cité au tribunal de la justice divine, un coupable aux pieds de son juge ; mais un coupable qui cesse de l'être, et qui retrouve l'innocence dans le repentir.

Après des réflexions si encourageantes, après tout ce que nous avons dit des précieux avantages et des joies abondantes que la confession procure à tous ceux qui y ont recours, en quelque situation qu'ils se trouvent, conçoit-on qu'il se rencontre des hommes assez pervers pour essayer de flétrir une institution si salutaire, qui a rendu, qui rend encore, et qui rendra jusqu'à la consommation des siècles les plus signalés services à l'humanité si souffrante et si désolée ? Que ces hommes aveugles et ingrats se privent eux-mêmes des avantages de cette divine institution ; en nous plaçant au point de vue de leur impiété, nous le concevons encore ; mais qu'ils essayent d'entraîner dans leur mauvaise voie ceux qui ne trouvent de bonheur que dans la paix d'une bonne conscience, et la pratique de leurs devoirs religieux ; qu'ils s'efforcent particulièrement de les éloigner de la confession qui les rend si heureux, en décriant avec malignité l'institution miséricordieuse qui les préserve des plus grands malheurs, et qui leur procure de si douces consolations ; non, ce ne peut être que l'enfer qui souffle dans le cœur de l'homme des inspiraiions si criminelles.

Au reste, bénissons Dieu de nous avoir à peu près délivrés de ces prétendus amis de l'humanité, qui en étaient les plus redoutables fléaux. On osait soutenir, il y a peu d'années, que le Chris-

tianisme avait fait son temps ; mais il est bien plus vrai de dire que c'est l'impiété qui a fait le sien. Qui est-ce qui discute aujourd'hui la Religion ? Supprimez quelques vieux disciples de l'école voltairienne, épars çà et là comme de tristes débris ; fils malheureux d'un père coupable, qui disparaissent l'un après l'autre sans se reproduire, frappés qu'ils sont d'impuissance et de stérilité ; et après cela que voyez-vous ? Une génération neuve, vierge de l'affreuse impiété du dernier siècle, dont elle ne parle que pour la maudire ; génération sans doute qui n'est pas encore universellement croyante, mais qui ne craint point de le devenir, et à laquelle il suffit de montrer la Religion telle qu'elle est avec son gracieux cortége de vertus et d'éternelles récompenses, pour qu'elle s'y attache et qu'elle la pratique. Voilà le beau spectacle que la divine bonté nous découvre ; voilà ce qui ravive notre espérance et ce qui nous fait dire avec un indicible bonheur : Les vieilles misères ont disparu ; tout se renouvelle sous la main de Dieu : *Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.*

V. — Réfutation de quelques objections contre la confession.

Nous ne dirons rien de ces banalités grossières, tombées aujourd'hui dans l'ornière du ridicule, qu'on a cru pouvoir à une autre époque ériger en armes terribles contre la confession, mais qui ne sont considérées maintenant que comme de misérables rapsodies plates et usées, que les esprits sérieux et cultivés auraient honte de reproduire. Nous voulons parler de ces puériles objections qui consis-

taient à dire que l'Évangile ne prescrit point la confession, — qu'elle a été inventée par les prêtres — qu'ils s'en servent pour divulguer les secrets des familles..., et autres sottises de cette nature auxquelles nous dédaignons de répondre, d'autant plus que nous parlons à des lecteurs qui vénèrent la confession, tout en refusant d'y recourir par insouciance ou par lâcheté. Essayons d'aplanir les obstacles qui les arrêtent.

Première objection. — *Je n'ai pas le temps d'aller à confesse.* — A quoi donc l'employez-vous, votre temps? — A traiter mes affaires. — Vos affaires? Mais, dites-moi, en avez-vous de plus importantes à traiter que celle de votre salut? Éviter une éternité de supplices où vous pouvez entrer à chaque instant, et mériter une éternité de bonheur dans le sein de Dieu ; connaissez-vous quelque chose de plus sérieux et de plus urgent à traiter ?

Vous n'avez pas le temps ! S'il vous arrivait à l'instant, outre vos affaires ordinaires, une affaire nouvelle qui vous fît espérer de très-grands avantages temporels, une riche succession, par exemple, y renonceriez-vous en disant froidement : j'ai bien assez de mes occupations courantes, ne me parlez point de celle-ci ? Oh ! pour cela, dites-vous, c'est une autre affaire. — Oui ; mais celle que je vous propose, moi, est une autre affaire aussi ; et elle l'emporte autant sur cette affaire de succession dont je viens de parler, que le ciel l'emporte sur l'enfer. Ouvrez donc les yeux, pauvre aveugle, et voyez l'affreux malheur qui vous menace.

Vous n'avez pas le temps ! Et quand l'aurez-vous, ce temps qui vous manque aujourd'hui ? Ne voyez-

vous pas que vous teniez le même langage, il y a vingt ans, trente ans peut-être, et qu'alors comme maintenant vous espériez être plus tard moins surchargé d'affaires, et plus en état de penser à celle du salut de votre âme ? Qu'est-il arrivé cependant ? Les affaires se sont succédé sans relâche ; vous en avez créé de nouvelles quand vous n'en aviez point d'autre ; et ainsi, d'affaires en affaires, vous vous êtes cru légitimement dispensé de vous occuper de celle qui prime toutes les autres par son importance. Comment ne voyez-vous pas que vous êtes sous le charme trompeur de la plus dangereuse illusion, et que vous comptez toujours sur des circonstances qui n'arrivent jamais ?

Vous n'avez pas le temps ! Hélas ! il y aura peut-être, et probablement même, un jour où vous tiendrez ce langage avec vérité. Vous désirerez du temps pour penser à votre âme, et vous n'aurez plus, en ce jour, d'autre temps que l'éternité, c'est-à-dire ce gouffre sans fond où le temps s'absorbe pour ne revivre jamais. Jour affreux ! nous dit Dieu dans la sainte Écriture, jour de misère et de calamité : *Dies calamitatis et miseriæ !* Oh ! que nous sommes aveugles de compter, pour nous sauver, sur le frivole espoir qui en a perdu tant d'autres !

Vous n'avez pas le temps de vous confesser ! Mais vous pensez donc que cela vous demanderait un temps considérable ? Si vous le pensez, vous êtes dans une erreur grossière. Vous pouvez faire une confession, et une très-bonne confession, et une confession de cinquante ou de soixante années, sans y employer plus de temps que vous n'en pas-

sez, pendant une seule semaine, au jeu, à la promenade ou à un sommeil que vous pourriez abréger un peu sans le moindre inconvénient. Pour vous dire enfin quelque chose de plus précis, vous pouvez faire, moyennant le sacrifice de trois heures, une excellente confession qui apaisera la colère divine, édifiera le prochain, rendra la paix à votre conscience, et vous délivrera des frayeurs de la mort et de ses suites affreuses. Encore ne vous demande-t-on pas trois heures consécutives ; mais trois heures divisées, morcelées, et réparties comme il vous plaira dans le cours d'une ou deux semaines. Je vous le déclare, aidé, comme vous le serez très-certainement, par un confesseur expérimenté, le temps que je vous demande est suffisant, et plus que suffisant, pour mettre parfaitement en règle la plus grande affaire dont l'homme puisse être chargé sur la terre. Ne dites donc plus : je n'ai pas le temps de me confesser ; dites plutôt : j'ai le temps, *si je veux,* de faire et de bien faire ce que Dieu, ma religion et ma conscience me commandent. Ne nous abusons point, voilà la vérité.

Deuxième objection : *Il est trop difficile de se confesser.* — Cependant vous espérez bien vous confesser plus tard, et ne pas mourir surtout sans avoir rempli cet impérieux devoir ; comment se fait-il donc que, trouvant cette confession trop difficile aujourd'hui, vous en augmentiez encore chaque jour la difficulté par vos interminables délais ? Est-ce la vue d'une multitude confuse de péchés entassés dans votre âme, qui vous fait reculer ? Mais pourquoi donc en augmentez-vous encore à chaque instant le nombre ? Est-ce la

pensée de débrouiller et de régulariser une conscience depuis si longtemps en désordre, qui vous rebute et vous décourage? Mais pensez-vous que ce désordre ne sera pas plus grand encore, si vous persistez à ajourner l'œuvre de votre conversion d'époque en époque jusqu'à la fin de votre vie? N'y aura-t-il point alors, d'une part, beaucoup plus d'embarras et de confusion dans votre conscience; et de l'autre, beaucoup moins de facilité pour en régler les comptes, à cause des infirmités qui surviendront, de la mémoire qui s'affaiblira, des facultés intellectuelles qui s'émousseront, de l'insouciance qui aura fait du progrès, et de l'endurcissement peut-être, dans lequel vos longues résistances à la grâce vous auront plongé? Vous le voyez donc : vous vous plaignez d'une difficulté que vous aggravez tous les jours.

Il est trop difficile de se confesser! Est-ce la recherche de vos péchés qui vous semble si difficile? Mais cette recherche ne doit point être scrupuleuse. Dieu ne vous demande, pour bien faire votre confession, que l'application que vous mettez à une affaire importante et sérieuse. Si, après vous être convenablement appliqué à rechercher vos fautes, il vous en échappe encore, et même de très-graves et en grand nombre, elles seront pardonnées comme les autres, puisque l'on n'est obligé qu'à déclarer les fautes dont on se souvient après un sérieux examen. D'ailleurs, comptez-vous pour rien les interrogations multipliées d'un confesseur habile, qui a cent fois, mille fois peut-être, remis en ordre des consciences comme la vôtre, et plus embarrassées encore que la vôtre?

Est-ce la démarche en elle-même qui vous coûte? Oui, dites-vous, cela me coûte beaucoup ; si je me trouvais tout à coup transporté aux pieds d'un confesseur de mon choix et de mon goût, il est certain que je me confesserais, et il est probable que je serais, après cette confession, plus tranquille et plus heureux que je ne suis maintenant ; mais cette démarche est si pénible que je n'ai pas le courage de l'entreprendre. Quelle lâcheté ! Le croirait-on ? Voilà pourtant ce qui retient un grand nombre d'hommes du monde hors des voies du salut ! Ils aiment la Religion ; ils estiment souverainement ceux qui la pratiquent ; ils regardent comme les plus belles années de leur vie celles où ils la pratiquaient eux-mêmes ; ils seraient désolés de mourir avant d'avoir fait, et bien fait, cette confession, qu'ils ajournent sans cesse ; et tous ces bons sentiments viennent échouer contre un fonds de faiblesse et de lâcheté, qui sera peut-être la cause de leur perte éternelle ! Un peu de courage, chers et tendres amis, que nous appelons de toute la ferveur de nos prières et de nos vœux ; un peu de courage, et vous allez recevoir de la main de Dieu même la palme de la victoire.

Il est trop difficile de se confesser ! Mais cette difficulté fût-elle cent fois plus grande, il faudrait encore la surmonter. Nous disons *il faudrait,* remarquez ce mot : se confesser n'est pas seulement une chose avantageuse, utile, importante ou même excessivement importante ; c'est bien tout cela sans doute ; mais c'est infiniment plus que tout cela ; c'est c'est *nécessaire,* c'est *absolument nécessaire,* c'est d'une nécessité telle qu'il n'y en eut,

et qu'il ne saurait jamais y en avoir de pareille, puisqu'il s'agit de gagner le ciel en se confessant, ou de tomber en enfer en ne se confessant point.

TROISIÈME OBJECTION : *Je n'ose avouer mes péchés... Que dira mon confesseur ?* — Un homme sortant un jour d'un mauvais lieu rencontra un philosophe, et cette rencontre le fit rougir. Le philosophe s'en aperçut, et lui dit : Il fallait rougir d'entrer en ce lieu ; mais il ne faut pas rougir d'en sortir. Nous en dirons autant à celui qui n'ose avouer ses fautes au saint tribunal ; rougissez d'avoir commis vos péchés, c'est fort bien, mais ne rougissez pas de les avouer ; car cet aveu est une chose excellente et infiniment méritoire.

Vous n'osez avouer vos péchés ! On dirait que c'est à un tyran que vous allez faire cet aveu ; tandis que c'est à un homme pécheur comme vous, et qui ne reçoit autre chose chaque jour que la confidence de mille misères semblables aux vôtres. Mais, que dis-je ? vous la faites, cette confidence, à un père plein de tendresse et de miséricorde, qui vous bénit avant de vous entendre, qui ne vous dit que des paroles de bonté, qui vous épargne, par ses interrogations, la peine d'une accusation complète, qui compte parmi les jours les plus heureux de sa vie celui où il vous réconcilie avec Dieu, qui pleure d'attendrissement et de bonheur au moment de cette réconciliation, et qui pense bien plus à la joie qu'il vous procure, qu'aux péchés nombreux que vous lui faites connaître. Vous demandez ce qu'il va dire ou du moins ce qu'il va penser, en entendant le récit de vos fautes ? Il va penser qu'il vous est arrivé ce qui arrive à

tout homme qui secoue le joug de Dieu pour se charger de celui de la passion ; il va penser que vous faites preuve de courage et de grandeur d'âme, en venant lui faire une déclaration devant laquelle tant de lâches reculent ; il va penser que vous méritez tous les empressements de son zèle, toutes les effusions de sa charité, tous les témoignages de l'intérêt le plus paternel, puisque vous le choisissez pour le confident de vos secrets les plus intimes. Voilà les pensées d'un prêtre en entendant la confession des pécheurs, et surtout des grands pécheurs, que Dieu lui envoie pour lui procurer les plus douces consolations de son ministère.

Que de fois nous avons regretté qu'on ne connût pas dans le monde les vrais sentiments d'un confesseur, quand il entend les fautes graves que ses pénitents lui déclarent ! Chacun ne pensant qu'à ses péchés propres, et rougissant peut-être de lui-même au souvenir de ses criminelles folies, se figure que le confesseur, qu'il se représente comme un saint, va frémir au fond de l'âme en entendant les monstruosités qu'il va lui révéler ; et l'on ne veut pas voir que non-seulement son indulgence toute miséricordieuse, mais encore l'habitude qu'il a d'entendre à chaque instant de pareilles misères, émousse en lui ce sentiment d'horreur qu'on lui prête, et l'émousse à tel point, qu'il entend comme une chose ordinaire et commune, ce que le pénitent ne lui avoue qu'en tremblant, ce que peut-être même il est tenté de lui cacher.

Rassurons-nous donc, et sachons mépriser une crainte que notre imagination seule nous représente comme sérieuse.

Quatrième objection : *On me demandera des choses que je ne pourrai pas accorder.* — Qu'en savez-vous ? Plusieurs, arrêtés d'abord comme vous par cette considération, mais finissant par n'en tenir aucun compte, ont été fort surpris en obtenant de leur confesseur une décision plus favorable que celle qu'ils attendaient. Vous n'êtes pas théologien ; vous regardez souvent comme peu de chose ce qui est un grand mal ; mais quelquefois aussi vous regardez comme criminel ce qui, sans blesser les principes de la morale, peut à la rigueur se permettre.

— Non, répliquez-vous, ce que je veux dire ne peut pas être toléré ; mon confesseur m'en demandera certainement le sacrifice. — Je n'en sais rien, moi ; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il ne vous demandera pas d'autre sacrifice que celui que vous devez nécessairement faire pour gagner le ciel et éviter l'enfer. Or, je ne concevrai jamais qu'en présence d'une telle nécessité, vous puissiez être détourné de la voie du ciel par l'idée d'un sacrifice quelconque.

Au reste, que risquez-vous ? Suivez toujours la divine inspiration qui vous pousse vers le saint tribunal ! Ah ! vous ne savez pas les bonnes paroles qui vous y attendent ; vous ne savez pas l'empire des sages conseils que va vous donner l'ami le plus dévoué, le plus charitable et le plus désintéressé que vous ayez au monde ; vous ne savez pas combien d'autres, disposés comme vous l'êtes en ce moment, ont fait avec bonheur des sacrifices plus pénibles encore que celui qui vous effraye ! Allez donc, et soyez sûr que vous ne

regretterez jamais d'avoir fait la démarche que je vous conseille.

Cinquième objection : *La confession ne me servira de rien, je retomberai.* — Qu'en pouvez-vous savoir? Plusieurs retombent, c'est vrai ; mais plusieurs aussi ne retombent point, du moins dans des fautes qui compromettent essentiellement le salut de leur âme. Pourquoi voulez-vous vous persuader d'avance que c'est aux premiers que vous ressemblerez et non pas aux seconds ?

Vous retomberez ! eh bien ! quand il en serait ainsi, votre malheur serait-il sans remède ? Où donc avez-vous vu que la confession, même parfaitement faite, rendait l'homme impeccable ? Il est un péché dans lequel on ne retombe jamais : c'est le péché originel que nous apportons en naissant ; aussi, admirez la sagesse de Dieu ; le sacrement qui remet ce péché, le baptême, ne peut être conféré qu'une seule fois. Mais tous les autres péchés pouvant être, et étant en effet commis une infinité de fois jusqu'au dernier souffle de vie du pécheur, il lui fallait, pour le secourir en une telle misère, un sacrement qui pût être conféré autant de fois qu'il en aurait besoin ; et voilà ce qu'a fait l'infinie miséricorde de Dieu, en établissant le sacrement de pénitence.

Un pécheur d'habitude vient trouver un jour saint Philippe de Néri ; il gémit à ses pieds, il s'accuse, il promet en pleurant de ne plus retomber. Le saint lui donne l'absolution. Le lendemain, le pécheur revient ; il est retombé ; mais il donne encore des marques évidentes de repentir ; le saint lui donne de nouveau l'absolution. La même scène se renouvelle

plusieurs fois ; mais enfin l'heureux pénitent remporte la victoire ; il ne retombe plus dans son péché, et devient en peu de temps un fervent chrétien.

Qui sommes-nous, grand Dieu ! pour mettre des bornes à votre miséricorde infinie ? Faisons tout ce que nous pourrons pour ne pas tomber, dit saint Chrysostome ; mais si nous tombons, relevons-nous sur-le-champ par un acte de confiance et d'amour. Allons à l'instant même, s'il se peut, nous jeter aux pieds du ministre de Jésus, et jamais la divine bonté ne nous fera défaut.

Sixième objection. *Plusieurs se confessent et n'en sont pas meilleurs.* — Mais plusieurs se confessent et deviennent excellents. Ressemblez à ceux-ci, puisque la conduite des autres vous scandalise.

Êtes-vous bien sûr, d'ailleurs, que ceux qui se confessent n'en sont pas meilleurs ? Ah ! si vous pouviez savoir ce qu'ils étaient quand ils ne se confessaient point, et ce qu'ils deviendraient s'ils cessaient de se confesser, vous verriez si, pour ceux-là mêmes dont vous blâmez la conduite, la confession n'est pas un frein puissant et salutaire. Gardons-nous d'imiter ces hommes sans charité et sans justice, qui voudraient que la confession fît une telle refonte de l'humanité, que jamais les pénitents n'en ressentissent la faiblesse. C'est demander que l'homme ne soit plus homme ; c'est demander qu'il soit au ciel par ses œuvres, quand il est encore collé à la terre sous le poids de ses misères. Ne soyons pas plus exigents que Dieu, et pensons à nos *crimes* quand nous serons tentés d'accuser les *faiblesses* de nos frères. Vous êtes *criminels, parce que* vous ne vous confessez point. — Ils sont

faibles encore, *quoiqu'ils* se confessent : en vérité, croyez-moi, la confession est plus utile que vous ne le pensez.

Puissent les pages que nous venons d'écrire sur la confession, conduire ceux qui les liront au tribunal sacré, où la divine miséricorde leur réserve des consolations dont malheureusement ils ignorent la douceur !

CHAPITRE VII

Foi faible et languissante. — Septième obstacle à la conversion.

« La foi, disent, les théologiens, contient éminemment toutes les vertus ; elle est le premier » mobile qui les fait agir. » Cela est de toute évidence : j'espère en Dieu, parce que *je crois* en lui, et que je sais par la foi qu'il mérite toute ma confiance ; je l'aime, parce que *je crois* qu'il existe, qu'il est infiniment bon, qu'il m'a comblé de mille bienfaits, etc. ; je m'humilie, parce que *je crois* que l'humilité m'est commandée par Jésus-Christ, qu'il l'a pratiquée lui-même pour me servir de modèle, etc., et ainsi de toutes les autres vertus.

La foi est donc le pivot ou, mieux encore, selon la théologie, le mobile des vertus ; elle est ce qui les anime, ce qui les met en œuvre et leur fait produire ces fruits merveilleux dont la vie des héros du christianisme nous offre à chaque instant le magnifique spectacle. Et comme, avant de construire un édifice, il faut déblayer et aplanir le

terrain sur lequel on veut l'asseoir ; la foi aussi, avant d'élever l'édifice des vertus dans l'âme du pécheur qui les a sacrifiées à ses passions, commence par abattre ces passions et par briser leur joug, pourvu qu'il la laisse agir selon sa nature, et qu'au lieu de l'affaiblir, il seconde au contraire son action toute divine.

Malheureusement, voilà la source de nos misères. Nous devrions fortifier notre foi, et il semble que nous prenions à tâche de l'affaiblir sans cesse ; nous repoussons ses inspirations ; nous atténuons sa lumière, nous enchaînons sa puissance, et nous la repoussons avec dédain comme une importune, quand nous devrions l'accueillir avec bonheur comme une amie fidèle.

Pour bien voir comment une foi faible et languissante est un obstacle à la conversion, il faut considérer les divers états de la foi dans une âme. Une comparaison va rendre la chose parfaitement sensible.

Représentons-nous le monde au milieu duquel nous vivons avant de faire notre entrée dans l'éternité, comme une vaste forêt peuplée d'ennemis, qui cherchent sans cesse les occasions de nous dépouiller et de nous mettre à mort ; figurons-nous qu'elle est en outre semée de mille piéges et de mille précipices adroitement recouverts de gazon, de fleurs et de feuillage. Supposons maintenant que trois personnes, éloignées les unes des autres, sont obligées de traverser cette forêt en différents sens pendant une nuit fort obscure. Un ami puissant et charitable, frappé de la pensée des dangers que ces trois voyageurs vont courir, donne à cha-

cun d'eux un guide fidèle qui, tenant à la main une lumière vive et éclatante, est chargé de conduire nos pauvres pèlerins sains et saufs jusqu'au terme de leur course.

L'un d'eux, après s'être servi quelque temps de son guide, le maltraite, l'injurie, le frappe, le blesse, éteint la lumière qu'il porte et le force de se retirer ; mais aussi, à partir de ce moment, chacun de ses pas est une chute ; il ne sort d'un précipice que pour tomber dans un autre ; et bientôt il meurt entre les mains d'ennemis cruels qui l'égorgent d'autant plus aisément qu'il est seul, et non-seulement désarmé, mais excessivement affaibli par ses chutes nombreuses.

On le voit, ce voyageur représente l'impie qui, lui aussi, ayant d'abord reçu de Dieu une foi vive et lumineuse pour le guider dans la voie du salut, s'est ennuyé de se laisser conduire, et en est venu jusqu'à éteindre dans son âme cette lumière bienfaisante de la foi, qui eût prévenu les chutes affreuses qu'il a faites et l'éternelle réprobation qui sera le châtiment de sa coupable folie. Il est aisé de voir que cet état, qui est le plus déplorable où l'homme puisse jamais être, met un obstacle considérable à la conversion, puisque, chez l'impie qui a fait ce qui vient d'être dit, la foi n'est pas seulement languissante, elle est éteinte, elle est nulle.

Mais revenons à nos pèlerins : le second n'est pas, envers son guide, aussi ingrat que l'a été le premier ; il ne lui dit point d'injures, il ne le frappe point, il ne l'oblige point par de mauvais traitements à s'éloigner de lui ; seulement il voudrait

bien être plus indépendant, et ne pas s'assujettir servilement à suivre pas à pas son compagnon de voyage. Que fait-il donc ? Ne voulant pas renvoyer son guide ; ne voulant pas éteindre la lumière qu'il porte, parce qu'il espère s'en servir plus tard, au moment d'un besoin pressant ; et, d'un autre côté, préférant actuellement les ténèbres à la lumière, afin d'être plus libre et plus maître de ses actes, il prend un moyen terme : il affaiblit considérablement cette lumière qui l'importune ; il la cache, il l'enveloppe de telle sorte que, quoique réellement présente, elle est, par le fait, absolument inutile pour diriger sa marche.

Voilà la foi que nous appelons faible et languissante ; voilà la foi improductive, stérile, et qui est même justement appelée morte, parce que, quoique en un sens elle vive encore, elle est cependant dans l'âme comme n'y étant point, puisqu'elle ne signale plus les dangers du salut, et qu'elle ne fait faire aucune œuvre sainte. État vraiment désolant, et dans lequel se trouvent une multitude de chrétiens !

On a la foi, mais on n'en suit point les inspirations. On n'éteint pas la foi, mais on la cache, on la voile pour se soustraire à l'importunité de sa lumière. On ne blesse pas la foi, comme l'incrédule, par des discours impies ; mais on la contredit à chaque instant par ses œuvres. On sait ce que défend et ce qu'ordonne la foi ; mais on fait tous les jours ce qu'elle défend, et l'on ne pratique rien de ce qu'elle ordonne.

Qu'on dise s'il est possible d'imaginer un désordre plus choquant, un renversement de bon sens et de raison plus affligeant et plus absurde.

Croire qu'il existe un Dieu — et se conduire comme si l'on ne reconnaissait pas d'autre Dieu que sa passion !

Croire que l'on doit à Dieu tout ce que l'on possède, à commencer par l'existence — et être tout aussi ingrat envers lui que l'impie, qui ne reconnaît pour Dieu que le hasard !

Croire que Jésus-Christ, vrai Dieu, s'est fait homme pour sauver l'homme — et ne penser jamais à lui en témoigner la moindre reconnaissance !

Croire que l'on a Jésus-Christ pour chef puisqu'on se dit chrétien — et ne rien faire de ce que ce chef commande !

Croire que l'on a l'Évangile de Jésus-Christ pour règle et pour loi — et donner à cet Évangile un démenti formel par chacune de ses œuvres !

Croire que la vie est une ombre légère que le temps emporte avec la rapidité de l'éclair — et s'y attacher comme si elle était éternelle !

Croire que la mort peut frapper à chaque minute le coup décisif — et vivre comme si l'on était sûr de n'être jamais sa victime !

Croire que la mort jette l'homme aux pieds de Dieu, son inflexible juge — et provoquer tous les jours le courroux de ce juge par de nouveaux crimes !

Croire qu'un seul péché mortel, et la mort en cet état, suffit pour être précipité dans un enfer éternel, et passer des années entières et toute une vie, chargé de tant de péchés qu'il est impossible à tout autre qu'à Dieu d'en savoir le nombre !

Nous le demandons, agir ainsi, est-ce agir en homme raisonnable? Est-ce agir en chrétien? Et

n'est-ce pas plutôt mépriser sa raison d'homme, et se moquer de sa foi de chrétien ?

Cependant, qui le croirait? voilà, nous le répétons, l'état d'une multitude de frères égarés que nous voyons de tous côtés, calmes, joyeux, rassurés, occupés de leur travaux, contents d'eux-mêmes, jouissant de leurs plaisirs, buvant, mangeant, riant, dormant avec une parfaite sécurité, sans penser jamais qu'ils sont suspendus sur un gouffre qui, d'un moment à l'autre, peut les engloutir.

Voilà où mène une foi languissante ; voilà les effrayants désordres dont on se rend coupable quand, au lieu de prendre la foi pour guide, on met sous le boisseau sa bienfaisante lumière. Malheureusement, quand on a pris cette funeste détermination, la conversion devient excessivement difficile. L'habitude de satisfaire ses passions, la faiblesse d'une volonté énervée par le vice, le remords émoussé par une résistance continuelle à la grâce, le tourbillon des affaires et des plaisirs ; tout cela, protégé par les ténèbres d'une foi languissante et presque éteinte, opère dans l'âme les plus affreux ravages, et constitue cet obstacle à la conversion que nous avons signalé, et qui est la cause de la perte de tant d'âmes.

Pour le renverser, cet obstacle, que faudrait-il faire ? Il faudrait imiter le troisième voyageur dont nous n'avons pas encore fait connaître la conduite. Plus prudent que les deux autres, sachant de quels dangers il est environné dans la forêt qu'il traverse, connaissant sa faiblesse et son ignorance, plein de confiance d'ailleurs dans la sagesse et l'industrieuse charité de son guide, il s'attache scrupuleu-

sement à ses pas ; il l'interroge, il le consulte, il s'instruit à l'école de son expérience ; il ravive la lumière qu'il porte au lieu de l'affaiblir, et se préserve ainsi de tous les dangers qui le menacent.

Image frappante du chrétien fidèle, qui appréciant l'importance extrême du don précieux de la foi, la choisit, cette foi, et ne choisit qu'elle seule, pour conseillère et pour guide. S'appliquant avec un soin continuel à mettre toutes ses œuvres en harmonie parfaite avec sa croyance, il vit heureux et tranquille sous la bénigne influence d'une raison sage, d'une foi vive, et d'une conscience qu'aucun remords ne déchire. Pratiquer fidèlement sa religion, c'est pour lui la source inépuisable des consolations les plus douces ; c'est le fondement solide de sa divine espérance ; c'est le gage certain de l'immortalité bienheureuse que Dieu lui réserve dans les splendeurs de sa gloire.

Laissons-nous conduire par cette foi que Dieu nous a donnée, et qu'il conserve encore dans notre âme par un miracle de sa bonté, puisque nous avons mille fois mérité de la perdre par le mépris que nous en avons fait. Rougissons de porter en nous-mêmes notre propre condamnation, et de nous montrer plus inconséquents et, un sens, plus coupables que l'impie lui-même, puisqu'il est méchant *parce que* la foi lui manque, ce qui est tout naturel ; tandis que nous sommes méchants, nous, *quoique* nous ayons la foi, ce qui est une contradiction révoltante. Gravons enfin profondément dans notre mémoire ces sentences que Dieu lui-même nous a révélées par un de ses apôtres :

« Si quelqu'un se glorifie d'avoir la foi, et qu'il » n'en pratique pas les œuvres, à quoi peut-elle » lui servir? Est-il possible qu'elle le sauve? »

« La foi qui n'est point accompagnée des » œuvres, est radicalement morte. »

« L'homme est justifié par les œuvres, et non » pas seulement par la foi. »

« De même que le corps séparé de l'âme est » sans vie, de même la foi sans les œuvres est » frappée de mort. »

Pensons-y : voilà la parole de Dieu, cette parole qui sera la base du jugement que bientôt nous aurons à subir ; cette parole ferme et inébranlable comme le souverain Maître qui nous la révèle ; cette parole enfin, nous l'avons déjà dit, qui ne passera jamais, lors même que le ciel et la terre auront cessé d'être : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.*

CHAPITRE VIII

Indifférence apathique. — Huitième obstacle à la conversion.

I. — Aveuglement de l'homme qui a la foi, et qui est indifférent à l'égard du salut de son âme.

Donnons d'abord, sous forme de parabole, une idée générale de l'indifférence religieuse que nous allons combattre.

Un roi puissant, après avoir fait préparer convenablement deux barques, et y avoir fait mettre toutes les provisions nécessaires pour une longue

et périlleuse traversée, se fit amener au bord de la mer deux hommes très-pauvres et très-misérables et leur dit : Voici deux barques qui vous sont destinées ; chacun de vous aura la sienne et naviguera selon son bon plaisir ; mais écoutez-bien ce que j'ai à vous communiquer, car il y va de vos plus chers intérêts. La mer que vous allez parcourir est excessivement dangereuse ; les tempêtes y sont fréquentes et d'une violence extrême ; elle est d'ailleurs parsemée d'écueils, et si vous n'exercez pas une vigilance continuelle, quelques moments de plaisir ou de distraction suffiront pour vous perdre ; mais en veillant assidûment et en prenant toutes les précautions nécessaires, le succès de votre navigation est assuré. Or, ce succès doit vous tenter ; car si vous abordez heureusement la terre que vous voyez là-bas à l'horizon, sous la forme d'un monticule noir, vous y trouverez toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les joies, tout le bonheur enfin que vous pourrez désirer. Voilà ce que j'avais à vous dire ; montez maintenant dans vos barques et partez.

Après avoir mille fois remercié ce bon roi, nos deux hommes partirent et se conformèrent d'abord très-exactement aux recommandations de leur digne bienfaiteur. Aussi tout allait à merveille. Malheureusement, nos deux navigateurs ne rivalisèrent pas longtemps de sagesse et de prudence. L'un d'eux resta fidèle aux recommandaiions du roi ; il évita soigneusement tous les écueils, aborda sans encombre la terre délicieuse qui lui était promise, et y trouva plus de bonheur encore qu'il n'en attendait.

Mais, hélas ! le sort de son compagnon fut bien différent. Vigilant d'abord, et plein d'espoir, il voguait au gré de ses désirs, lorsque commençant à s'ennuyer un peu de l'assujettissement qu'il s'était imposé, il pensa qu'il pouvait bien s'accorder quelques moments de relâche. De temps en temps, averti du danger par les agitations de sa barque, il se remettait à la manœuvre ; mais s'habituant peu à peu à ces agitations ; s'habituant même aux dangers qu'elles annonçaient, il finit par déposer la rame, et laissa errer sa barque partout où le vent et les vagues la poussaient. Il riait, il gambadait, il chantait, il plaisantait même son compagnon, quand il le rencontrait par hasard : bref, il arriva à un tel degré d'indifférence et d'apathique insouciance, qu'il s'endormit profondément à l'endroit le plus périlleux de la traversée. Ce qui lui avait été prédit se réalisa ; sa barque se brisa pendant son sommeil contre un énorme rocher, et il se réveilla dans les gouffres de la mer où il trouva son tombeau.

Voilà l'image très-fidèle de tant de chrétiens indifférents, relativement à la navigation qu'ils ont à faire sur la mer orageuse du monde. Mais combien la réalité n'est-elle pas plus terrible que la figure ! La mort qui menace l'homme indifférent sur son salut éternel n'est pas cette mort temporelle du matelot dans les abîmes de la mer. Ah ! nous le savons bien, c'est d'une mort éternelle, ou plutôt c'est d'une vie éternellement malheureuse en enfer, que la coupable indifférence des chrétiens est justement punie.

Être indifférent sur une bagatelle, cela se conçoit. Être indifférent sur une affaire qui ne peut avoir aucun résultat très-sérieux, cela s'excuse. Être indifférent sur le sort d'une affaire grave, c'est une imprudence généralement blâmée. Être indifférent sur le sort d'une affaire de très-haute importance, c'est une négligence inqualifiable, et regardée dans le monde comme souverainement condamnable. Mais être indifférent sur le sort d'une affaire absolument nécessaire, et de laquelle dépend non-seulement la fortune, mais la vie même; voilà, humainement parlant, et au dire de tout homme sage, le suprême degré de la déraison.

Qu'est-ce donc, grand Dieu! que l'indifférence du chrétien relativement à l'affaire du salut de son âme?

Qu'on en juge par les réflexions suivantes, sur lesquelles nous appelons l'attention toute spéciale de nos lecteurs.

Voir devant soi deux éternités, l'une de joies infinies, l'autre de supplices effroyables; — se dire, appuyé sur la parole d'un Dieu : l'éternité de bonheur sera mon partage, *si je veux;* l'éternité de supplices ne sera mon partage que *si je m'y jette de moi-même et par ma propre faute;* — n'avoir pour traiter une affaire de cette importance que cette parcelle de temps si promptement écoulée que l'on nomme la vie; — savoir que la moindre imprudence peut compromettre cette affaire, et qu'elle est ruinée de fond en comble et pour jamais, si la mort survient avant qu'elle soit en règle; — voir à chaque instant

sous ses yeux des exemples terribles de cet affreux malheur ; — entendre des amis qui nous avertissent, des parents qui nous exhortent, des prédicateurs qui nous instruisent, des confesseurs qui nous appellent, une conscience qui nous réprimande, un Dieu enfin qui tour à tour nous parle avec tendresse, nous menace avec terreur, s'adresse à notre esprit pour le convaincre, à notre cœur pour l'émouvoir, à notre volonté pour l'entraîner, à notre imagination pour l'épouvanter ou pour la séduire, et qui, après nous avoir donné tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède, meurt d'une mort infâme au haut d'une croix pour nous sauver de l'enfer et nous gagner le ciel !...

Voir tout cela, et demeurer en face de tout cela stupidement insensible, et dans l'attitude d'un homme profondément indifférent qui s'arrête un instant, les bras croisés, devant des jeux d'enfants sur une place publique !... Comprenne qui pourra cette inexplicable conduite ! Elle est pour nous le plus insoluble des problèmes.

Et des milliers d'hommes en sont là ! et ils admirent la sagacité de leur esprit ! et ils se glorifient de la rectitude de leur jugement ! et ils s'extasient, dans leur vain orgueil, en pensant à l'étendue de leurs connaissances ! et, ce qui passe tout le reste, ils ont la foi ! ils haïssent l'impiété ! ils croient à l'enfer ! Ils croient au ciel et ils l'espèrent ! En vérité, convenons-en, toutes ces absurdités semblent outre passer les bornes du possible.

II. — Ce qui précède est mis en relief par l'anecdote suivante.

Deux amis d'enfance de joyeuse vie, M. G*** converti depuis peu, et M. M*** non converti mais parfait honnête homme, se promenant ensemble, font la rencontre d'une connaissance de M. M***, un misérable de premier ordre que la justice poursuit pour plusieurs crimes énormes. M. M*** l'arrête et lui parle ainsi :

— Que faites-vous donc là, mon ami ?

— Vous le voyez bien ; je m'amuse quelques instants avec les braves gens que voici.

— Et ensuite, qu'allez-vous faire ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; je crois bien que je vais m'amuser ailleurs avec d'autres amis si j'en trouve.

— Et le travail, vous n'en parlez point.

— Oh ! pour le travail, je ne le néglige pas entièrement ; mais franchement, travailler peu et m'amuser beaucoup : voilà ma devise.

— Ne pourrais-je point vous dire quelques mots en particulier ?

— Très-volontiers ; c'est d'autant plus facile que nous étions, mes amis et moi, sur le point de nous séparer ; je les retenais même malgré eux depuis plus d'une heure.

— Maintenant que nous sommes seuls, dites-moi : Vous savez que j'ai connaissance des crimes que vous avez commis ; vous avez violé à peu près toutes les lois humaines.....

— Ne dites pas *à peu près ;* dites hardiment que je les ai violées toutes, et bien des fois chacune.

— Et vous n'en êtes pas troublé ?

— Pas le moins du monde.

— Et vous ne craignez pas les gendarmes et la justice?

— Pas plus que vous.

— Et vous ne pensez pas en frémissant à l'échafaud où vous avez mérité de monter beaucoup plus que bien d'autres?

— L'échafaud? bah! vous n'y pensez pas; le roi est trop bon pour ne pas me faire grâce si j'étais condamné.

— Mais s'il est bon, il est juste aussi; et il sait bien qu'il ne doit pas sacrifier, pour le salut d'un criminel, les grands intérêts de la société.

— Écoutez, mon bon monsieur : je vous en supplie, parlons d'autre chose; car au lieu de m'effrayer, vous finiriez bientôt par me faire rire.

— Vous méritez bien, sans doute, non-seulement que je cesse de vous parler, mais encore que je me retire, et que je vous abandonne à votre folle insouciance. Mais non; je vous porte le plus vif et le plus tendre intérêt; je vous veux plus de bien, mille fois plus de bien que vous ne vous en voulez à vous-même; et voilà pourquoi je suis venu vous trouver; et voilà pourquoi je vais vous dire jusqu'au bout ce que j'ai appris; car cela vous concerne tout spécialement comme vous allez voir. Sachez donc que les agents de la justice sont sur vos traces, qu'ils vous poursuivent avec ardeur, qu'il vous sera impossible de leur résister et d'échapper de leurs mains, et qu'au premier jour vous allez être saisi, jugé, condamné...

— Et exécuté, sans doute?

— C'est ce que j'allais dire.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me communiquer ?

— N'en est-ce point assez ?

— C'en est beaucoup trop, car les paroles inutiles sont toujours trop nombreuses. Je vous remercie cependant de tout mon cœur de l'intérêt que vous me portez ; car je vois bien que votre démarche et vos avertissements sont la preuve de vos bontés pour moi. Mais, de grâce, laissons de côté les gendarmes, les juges et l'échafaud ; et, si tout cela doit venir, amusons-nous du moins jusqu'à ce que ce soit venu.

— En vérité, c'est trop fort ; vous faites naître en moi un sentiment d'horreur, d'indignation et de dégoût.

— Que voulez-vous ? je suis ainsi fait, moi. Vive le plaisir ! vive la joie ! je ne connais que cela.

— Mais enfin, raisonnons : seriez-vous content d'être pris aujourd'hui par les gendarmes ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content d'être jeté ce soir dans un cachot ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content d'être demain sans défense aux pieds d'un juge terrible ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content d'avoir, dans quelques jours, la tête tranchée sur une place publique, en présence d'une foule immense ?

— Non vraiment, mille fois non. Quelle question !

— Ne convenez-vous pas cependant que, si vous étiez pris, et si le roi refusait de vous faire grâce, cet affreux malheur vous arriverait infailliblement ?

— Cela n'est pas douteux.

— Et vous ne faites rien pour l'éviter, ce malheur ?

— Bah ! laissez donc.

— Et vous n'allez pas même arrêter le cours de vos crimes ?

— Nullement.

— Et vous êtes tranquille ! et vous riez ! et vous jouez ! et vous chantez ! et vous faites bonne chère ; et vous vous divertissez sans relâche !

— Absolument comme vous dites.

— Allez ! vous êtes un monstre d'insensibilité, et vous seriez très-certainement le plus audacieux criminel du monde, si vous n'étiez pas l'homme le plus insensé qui ait jamais paru sur la terre.

Pendant ce dialogue M. G** qui, quoique un peu à l'écart, a tout entendu et a conservé son sang-froid que son ami n'a pu conserver, lui adresse la parole dès qu'il se trouve seul avec lui. — Mon ami, vous êtes bien ému.

— Oui, vraiment, je le suis, et j'ai de bonnes raisons pour l'être, vous le voyez. Je viens de soutenir une discussion avec un misérable qui m'a poussé à bout par ses inconséquences révoltantes et par l'affreux cynisme de ses réflexions. Mon Dieu ! qu'il y a des gens qui ont peu de jugement et de bon sens ! j'en suis tout hors de moi.....

— Je le vois bien, et je vous plains beaucoup ; car je sais par expérience combien il est pénible, quand on soutient une cause évidemment juste et raisonnable, d'avoir à combattre un adversaire qui choque par ses arguments ridicules les premières notions du bon sens. Vous avez dû bien souffrir,

et je conçois maintenant votre émotion ; remettez-vous, je vous prie.

— Oh ! cela va revenir. Après tout, c'est son affaire ; qu'il s'arrange ; je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire ; cela ne me regarde plus. Parlons d'autre chose.

— Vous avez raison. Parbleu ! dites-moi, puisqu'un heureux hasard nous réunit, et que votre émotion se dissipe, laissez-moi donc vous dire quelques mots.....

— Un petit bout de sermon, n'est-ce pas ? je vous vois venir. Depuis que vous êtes converti, vous voudriez convertir tout le monde ; et je connais si bien votre usage, que quand je vous rencontre, je pense tout à l'heure à faire mon signe de croix comme si le prône allait commencer.

— J'accepte la plaisanterie ; elle est de bon goût comme toutes celles que vous vous permettez ; mais puisque vous avez si finement deviné ma pensée, eh bien ! oui, je l'avoue, j'ai le désir, dans l'intérêt de votre âme, de vous soumettre quelques réflexions importantes. Puisque vous le voulez bien, commençons. Et d'abord, dites-moi donc, mon cher ami, comment passez-vous habituellement votre temps ?

— Vous me prenez un peu par le côté faible ; j'avoue que le jeu, la promenade, les voyages, les plaisirs jouent un grand rôle dans mon existence.

— Et le travail, vous n'en dites rien !

— Oh ! pour le travail, je n'y ai pas entièrement renoncé ; mais peu de travail, et beaucoup de plaisirs ; voilà en deux mots la petite morale que je me suis faite, et dont je m'accommode à merveille.

— Elle pourrait être meilleure; mais n'en disons rien pour le moment, et allons au plus grave. Vous m'avez donné toute permission ; ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que j'en use largement.

— Soyez parfaitement tranquille ; je vous donne carte blanche, et je sais que c'est au meilleur de mes amis que je la donne.

— Vous n'ignorez pas que je connais passablement votre vie publique et privée.

— Comment pourrais-je l'ignorer, puisque jusqu'au jour de votre conversion, nous avons fait nos petites folies ensemble.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai !... Eh bien ! donc, vous savez que vous avez enfreint à peu près toutes les lois de Dieu et de l'Église.

— C'est littéralement exact ; vous voyez que je suis franc.

— Et vous n'êtes pas troublé de cette violation ?

— Pas beaucoup.

— Et vous ne craignez pas la mort, et le jugement qui doit la suivre ?

— J'ai un excellent moyen de ne les pas craindre : je n'y pense point.

— Et vous ne frémissez pas, quand par hasard et malgré vous, vous êtes frappé de l'idée de l'enfer où vous avez, beaucoup plus que bien d'autres, mérité de tomber ?

— L'enfer ? bah ! y pensez-vous ? Dieu ne m'a pas fait pour me damner ; il est trop bon pour cela.

— Dieu ne vous a pas fait pour vous damner, c'est vrai; mais il ne vous a pas fait pour l'offenser. Si vous le contraignez par votre conduite désor-

donnée à changer l'ordre de ses desseins primitifs, ne vous en prenez qu'à vous même s'il les change en effet. Si, ne vous ayant point fait pour l'offenser, vous l'offensez, ne trouvez pas mauvais que ne vous ayant point fait pour vous damner, il vous damne. A proprement parler, ce n'est pas lui qui vous damne, c'est vous qui vous damnez vous-même. Ne mettez donc plus vos péchés sous le patronage de la bonté de Dieu. S'il est bon, il est juste aussi, et il ne doit pas sacrifier à sa bonté les intérêts de sa justice.

— Voilà bien votre logique ordinaire. Vraiment, mon cher ami, en fait d'arguments et de syllogismes, vous dépassez Aristote, qui, par parenthèse, avec ses huit règles, m'a donné autrefois un ennui que je n'ai pas encore digéré.

— Laissons là Aristote, je vous prie, et revenons à notre point de départ. Je vous demandais si vous ne frémissiez point quelquefois en pensant que vous méritiez l'enfer, où tant d'autres moins coupables que vous étaient tombés et tombaient encore tous les jours.

— Eh bien ! non, puisque vous tenez à le savoir, je ne connais point, ou du moins je connais excessivement peu le frémissement dont vous me parlez. Mais écoutez, je vous prie : notre conversation commence à tourner au sombre et au noir. Croyez moi, restons-en là ; car, si notre entretien se prolongeait sur le même ton, je pourrais bien, ne fût-ce que pour me distraire, prendre la chose au comique, et répondre à vos graves arguments par une plaisanterie et un long éclat de rire.

— En vérité, mon cher ami, vous me déconcertez

par votre inexplicable insouciance ; je serais même tenté de vous abandonner à votre apathique indifférence, si je ne vous portais pas le plus vif et le plus tendre intérêt ; car vous devez le savoir, je vous suis attaché par l'amitié la plus étroite et la plus sincère ; je vous veux certainement plus de bien, et mille fois plus de bien, que vous ne vous en voulez à vous-même. Et voilà pourquoi je veux aller jusqu'au bout. Sachez donc que la justice de Dieu vous poursuit ; que les maladies graves que vous avez faites sont des avertissements qu'elle vous donne ; que la mort est à ses ordres ; qu'elle vient au moment où l'on s'y attend le moins ; que si elle se présente cette nuit, vous allez être frappé, jugé, condamné.....

— Et envoyé à tous les diables, n'est-ce pas ?

— C'est ce que j'allais dire en termes plus convenables.

— Est-ce là tout, mon cher ami ?

— N'en est-ce point assez ?

— Oui vraiment, c'en est assez ; franchement, c'en est même un peu trop pour un profane comme moi qui ne goûte pas beaucoup les homélies de cette nature. Je vous remercie cependant de tout mon cœur de l'intérêt que vous me portez, car je vois bien que toutes vos réflexions sont la preuve de vos bontés pour moi. Mais, de grâce, laissons là les maladies, la mort, le jugement et l'enfer ; et si tout cela doit venir, amusons-nous du moins un peu, avant que cela ne vienne.

— En vérité, mon ami, c'est trop fort ; vous me jetez dans un découragement, dans un abattement des plus pénibles.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? chacun suit le courant qui l'entraîne ; mon courant, à moi, c'est le plaisir : Vive donc le plaisir ! je ne connais que cela.

— Mais enfin avez-vous la foi ?

— Oui certainement, j'ai la foi ; vous savez bien que, malgré mes folies, je ne l'ai jamais perdue.

— Vous croyez donc toutes les vérités de la religion, et même les plus terribles ?

— Sans doute, je les crois.

— Eh bien donc, raisonnons : seriez-vous content qu'une maladie grave vous attaquât ce soir ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content qu'elle vous conduisît au tombeau ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content de paraître tel que vous êtes, sans appui, sans défense, au tribunal du souverain juge ?

— Non vraiment.

— Seriez-vous content d'être précipité pour jamais en enfer ?

— Non vraiment... Quelle question !

— Ne convenez-vous pas cependant que, si vous mouriez dans l'état où est votre conscience, l'affreux malheur dont je viens de parler serait votre partage ?

— Cela n'est pas douteux.

— Et vous ne faites rien pour éviter ce malheur, qui peut vous arriver d'un moment à l'autre ?

— Bah ! bah ! Laissez donc ..

— Et vous n'allez pas même arrêter le cours de vos désordres et de vos coupables plaisirs ?

— Non pas, s'il vous plaît.

— Et vous êtes tranquille ! et vous riez ! et vous jouez ! et vous chantez ! et vous faites bonne chère ; et vous vous divertissez sans relâche !

— Eh ! mon Dieu, oui.

— Allez, mon cher, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est pourtant ce que vous avez dit vous-même au scélérat qui vous avait mis tant en colère. Car, sans que vous m'ayez vu, j'ai entendu tout votre entretien avec ce misérable, et c'est ce qui m'a suggéré l'idée de vous demander la faveur d'un entretien religieux. J'ai voulu, ou vous convertir, ou vous forcer d'avouer que si votre criminel est, comme vous l'avez appelé, un monstre d'insensibilité et le plus insensé des hommes, vous êtes, vous, mille fois plus que cela, puisque la justice humaine n'est qu'une bagatelle en comparaison de la justice divine, et puisque, entre la mort temporelle, même sur un échafaud, et la mort éternelle en enfer, il y a autant de différence qu'entre l'ombre et la réalité, le fini et l'infini, le temps qui passe et l'éternité qui ne passera jamais.

Nous n'ajouterons rien à ce chapitre. Le simple exposé que nous venons de faire de l'indifférence religieuse et de ses terribles conséquences ne nous semble pas avoir besoin de commentaire ; et, pour notre compte, nous renonçons à émouvoir un homme indifférent en fait de religion, si ce qui vient de lui être dit le laisse insensible.

Nous lui demanderons seulement, s'il en était ainsi, de vouloir bien relire les pages qui précèdent avec un surcroît d'attention, et après avoir prié Dieu du fond de l'âme de lui donner l'intelligence des vérités qu'elles contiennent.

Donnez, ô Dieu de miséricorde, donnez aux lecteurs à qui nous nous adressons en ce moment, les grâces abondantes dont nous les exhortons à vous faire la demande !

CHAPITRE IX

Attache aux biens de la terre, et mauvais usage de ces biens. — Neuvième obstacle à la conversion.

I. — Ce que la religion permet et ce qu'elle condamne en cette matière.

Qu'est-ce que l'attache aux biens de la terre que la religion condamne, et qui est un obstacle à la conversion ? Posséder un bien légitimement acquis soit par succession, soit par son travail et son industrie ; être content de posséder ce bien, et jouir avec plaisir de l'aisance, des avantages et des satisfactions qu'il procure ; augmenter même ses possessions, mais toujours par des moyens légitimes : tout cela est-il défendu quand on remplit d'ailleurs les obligations que la religion prescrit ? La conscience doit-elle s'en alarmer ? Est-ce là cette attache aux biens de la terre contre laquelle des chrétiens plus fervents qu'éclairés tonnent quelquefois avec véhémence, mais sans expliquer peut-être assez nettement jusqu'à quel point elle est coupable devant Dieu ?

Nous répondrons sans balancer, à cette question : Non, cette attache n'est point crimlnelle ; non, la conscience ne doit point s'en alarmer ; non, elle

n'est point incompatible avec la grande affaire du salut de notre âme. Plusieurs bons chrétiens, modèles de toutes les vertus, observateurs fidèles des lois de Dieu et de l'Église, possèdent des propriétés souvent très-considérables, jouissent paisiblement et modérément des avantages qu'elles leur procurent, proportionnent leurs aumônes à leur degré d'aisance, et sont bénis de Dieu et des hommes comme ils méritent de l'être.

Jamais la religion, qui est éminemment raisonnable, puisqu'elle est l'expression de la plus haute sagesse, n'a fait un devoir à la masse des fidèles qu'elle régit d'abandonner ce qu'ils possèdent à titre légitime ; jamais elle ne leur a rigoureusement prescrit de se retirer pauvres et dépouillés dans la solitude du cloître ou du désert ; jamais elle ne leur a imposé l'obligation d'arracher de leur cœur le sentiment naturel de satisfaction qui accompagne nécessairement la possession d'un objet dont on retire divers avantages. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était la religion vivante, était consulté par une multitude de personnes sur ce qu'elles avaient à faire pour acquérir le royaume des cieux, il leur traçait la ligne des grands devoirs qu'elles avaient à remplir ; et parmi ces devoirs rigoureusement prescrits, on ne voyait point figurer ce détachement complet et effectif des biens de la terre dont nous venons de parler. Un jour, il en dit un mot à un jeune homme qui venait s'instruire à sa divine école : mais il se garda bien de lui en faire un précepte formel. Il lui avait fait connaître ce qui était positivement commandé, et voyant qu'il était très-fidèle observateur de la loi, il vou-

lut essayer de l'attirer dans les voies d'une *perfection* plus élevée. « Si vous voulez être *parfait,* lui » dit-il, allez, vendez tout ce que vous possédez, » donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi. » On le voit, notre divin Maître distingue la rigueur de la loi de la perfection de la loi ; il ne confond point, et, pas plus que lui nous ne devons confondre la rigueur du *précepte* avec la perfection du *conseil.*

Cela étant bien compris, revenons à la question primitivement posée : Qu'est-ce que l'attache aux biens de la terre que la religion condamne, et qui est un obstacle à la conversion et au salut ? Nous supposons, bien entendu, qu'il ne s'agit que de biens légitimement acquis ; car il va sans dire que la possession injuste du bien d'autrui est un obstacle essentiel et radical au salut.

L'attache aux biens de la terre que la religion réprouve, est cette ardeur immodérée qui pousse tellement à l'acquisition des richesses, qu'elle ne permet pas même de penser, du moins tant soit peu sérieusement, à la grande affaire du salut de son âme. N'avoir qu'un but : s'enrichir ; et pour atteindre ce but, oublier complétement tout ce qui n'y conduit pas ; regarder même ce qui semble en détourner comme un obstacle qu'il faut renverser à tout prix : voilà ce que la religion condamne.

Se lancer sans la moindre nécessité, souvent sans avantage, et même contre les règles de la prudence humaine, dans des entreprises, dans des spéculations, dans des flots d'immenses affaires où l'on est tellement plongé, que l'idée même d'âme, de salut, de mort, de jugement et d'enfer ne se

présente jamais à l'esprit ; passer ainsi tous les jours, et quelquefois une partie des nuits, comme si l'on était sur la terre sans Dieu, sans âme et sans culte : voilà ce que la religion condamne.

Jouir des biens matériels que l'on possède, avec une attache si forte que l'on ne sente que froideur et dégoût pour Dieu et pour son service ; ne penser jamais à le remercier des dons que l'on tient de sa munificence ; n'avoir aucun goût pour les œuvres spirituelles rigoureusement commandées ; passer un temps considérable sans faire une seule prière ; renoncer à la fréquentation des sacrements quand il est formellement prescrit de s'en approcher ; se conduire enfin comme si l'on n'avait en ce monde d'autre Dieu que la matérielle jouissance des biens que l'on possède : voilà ce que la religion condamne.

Faire des dépenses énormes pour satisfaire ses goûts de luxe, de jeu, de toilette et de bonne chère ; outre-passer souvent, sur tous ces points, les bornes d'une sage économie ; viser, par orgueil, à tenir un rang et à déployer un faste hors de proportion avec la fortune que l'on possède et la position sociale que l'on occupe dans le monde ; se mettre par ces coupables profusions dans l'impossibilité de satisfaire aux obligations contractées ; multiplier des emprunts devenus nécessaires pour entretenir ses habitudes de dépense ; et au milieu des perpétuels embarras causés par toutes ces folies, ne penser à rien moins qu'au service de Dieu et au salut de son âme : voilà ce que la religion condamne.

Faire servir les biens qu'on a reçus de Dieu à l'alimentation de passions qui l'outragent ; les

prodiguer, ces biens, à des créatures infames, honte et opprobre de leur sexe, que le ciel maudit et que la terre méprise ; engloutir dans la débauche, comme le font tant de jeunes gens tous les jours, le prix des sueurs, des fatigues et des pénibles travaux d'un respectable père qui gémit et qui pleure sur les désordres de son fils : voilà ce que la religion condamne.

Amasser dans ses coffres, comme le fait l'avare, l'or et l'argent que l'on possède ; regarder comme un désastre la dépense la plus légère qu'une impérieuse nécessité rend indispensable ; s'imposer des privations réelles, pour éviter des privations imaginaires dont on se croit sans cesse menacé dans un avenir prochain ; voir sans cesse dans cet avenir des calamités de toute espèce, des guerres, des famines, des banqueroutes universelles, afin de justifier à ses propres yeux les précautions dont on use pour n'être pas pris au dépourvu par ces terribles fléaux ; aimer réellement l'argent pour l'argent ; prendre un plaisir extrême à le voir, à le compter, à le palper ; y attacher tellement son cœur qu'il soit totalement insensible à tout ce qui n'est pas numéraire, ou source de numéraire ; ne s'en dessaisir qu'à son dernier souffle, et n'en pas donner une obole à des parents nécessiteux qui vont, dans quelques jours, le posséder tout entier et le dissiper peut-être par esprit de prodigalité, comme il avait été amassé par esprit d'intérêt et d'avarice sordide ; réaliser enfin, par l'absence de toute pratique religieuse, cette parole de Jésus-Christ : *On ne peut pas servir à la fois Dieu et l'argent :* voilà ce que la religion condamne.

N'être pas, il est vrai, esclave de la vile passion de l'avarice, mais concentrer en soi-même toutes ses jouissances ; ne rien refuser aux exigences d'un égoïsme sans limites ; ne reculer, comme nous l'avons dit, devant aucune dépense, dès qu'elle a pour but de satisfaire un luxe immodéré, une sensualité excessive, une curiosité dispendieuse ; et, d'un autre côté, être aussi dur pour les pauvres qu'on est indulgent pour soi-même ; regretter le peu qu'on leur donne ; le leur faire chèrement acheter par les reproches amers dont on les accable ; ne parler que de leurs défauts et de leurs vices, comme si l'on était soi-même irréprochable et resplendissant de vertus ; fomenter enfin tellement l'amour de soi-même, qu'on ne pense qu'à soi, qu'on n'estime que soi, qu'on ne vive que pour soi, et qu'on regarde tout le reste, sans en excepter Dieu lui-même, avec une profonde indifférence et une froideur de glace : voilà ce que la religion condamne.

Oui, voilà l'attache aux biens de la terre, voilà le mauvais usage de ces biens, que la religion frappe de ses anathèmes ; et si l'on veut reprendre l'un après l'autre les divers désordres que nous venons d'énumérer, on verra si, sur ce point comme sur tant d'autres, le monde lui-même n'est pas d'accord avec le christianisme. Demandez à un homme du monde, je ne dis pas chrétien, mais simplement raisonnable, s'il estime celui que la passion des biens terrestres conduit à une prodigalité sans mesure, à un luxe sans frein, à une débauche sans pudeur, à un égoïsme sans entrailles, à une avarice qu'on ne sait comment qua-

lifier ; et vous verrez s'il ne flétrit pas ce que flétrit l'Évangile.

Est-il besoin de dire que l'attache aux biens de la terre, quand elle est telle que nous venons de la peindre, est un obstacle puissant à la conversion ? La religion chrétienne est la religion du cœur ; et quelle place peut-il y avoir pour elle dans un cœur tout rempli d'affections terrestres ? Elle est fille du Ciel ; et comment la goûterait cet enfant de la terre, aussi froid pour Dieu que passionné pour les matérielles jouissances ? « L'homme ani-» mal, dit énergiquement saint Paul, non-seule-» ment ne pratique pas ce que Dieu ordonne, mais » ne *comprend* pas même ce qui est Dieu. » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs sancti.*

II. — Idée du vrai chrétien relativement aux biens de la terre qu'il possède.

Quelle est donc la conduite d'un chrétien fidèle, relativement aux biens qu'il possède ou qu'il poursuit ? Nous l'allons dire en peu de mots, et l'on verra si cette conduite ne porte pas le cachet des aimables vertus que tout le monde estime. Et qu'on le remarque bien, ce n'est pas d'un chrétien placé dans les hautes voies de la perfection, que nous allons produire les sentiments et les œuvres ; non, celui que nous allons proposer pour modèle, sur le point qui nous occupe, est tout simplement un bon chrétien ordinaire comme il en existe plusieurs. Nous supposons qu'il pratique fidèlement sa religion, qu'il veut sauver son âme, et qu'il a une volonté assez ferme pour renoncer courageusement à tout ce qui peut compromettre ses intérêts éternels.

Si la divine Providence lui a départi des faveurs temporelles, son premier sentiment est celui de la reconnaissance. Voyant qu'il ne manque de rien, et qu'il a autour de lui des indigents qui manquent de tout, il remercie Dieu de ne l'avoir pas assujetti lui-même aux pénibles besoins de l'indigence. Cette reconnaissance n'est pas chez lui un sentiment transitoire ; elle est habituelle, elle est permanente, et il aime à en produire fréquemment des actes.

A la vue de ces indigents qui ont provoqué sa reconnaissance envers Dieu, il ouvre son cœur à la divine et tendre charité que lui recommande Jésus-Christ, le divin Roi des pauvres. Soulager la misère selon l'étendue de ses ressources, est pour lui la plus douce de ses obligations ; ou si son cœur n'est pas naturellement sensible, il fait du moins par devoir, et en un sens, avec plus de mérite, ce que d'autres font avec l'exquise délicatesse du sentiment.

S'il s'accorde comme récréation des plaisirs permis, il a soin de se renfermer, sous le rapport de la dépense, dans les bornes convenables de la modération, en sorte qu'il ne vient à la pensée de personne de lui reprocher des prodigalités contre lesquelles il a soin de se tenir en garde.

Sachant que l'avarice refroidit le cœur et le détache de Dieu, il s'applique à le combattre ; et s'il éprouve une vive satisfaction quand il reçoit, et une répugnance très-marquée quand il faut qu'il donne, il travaille sans relâche à déraciner cette mauvaise inclination, qui est presque toujours le premier principe du vice odieux qu'il redoute.

Sans désirer passionnément les richesses, il emploie son travail et son industrie à augmenter son aisance ; mais subordonnant toujours les intérêts du temps à ceux de l'éternité, il soumet au contrôle de la loi de Dieu et de sa conscience tout ce qui pourrait être l'occasion d'une injustice quelconque.

Quoiqu'il ne brigue pas les vaines louanges du monde, et qu'il n'embouche pas la trompette comme l'hypocrite pour proclamer ses bonnes œuvres, il se souvient cependant qu'il doit édifier la société dont il est membre ; et, par ce motif, il règle de telle sorte l'ensemble de sa conduite, qu'on la trouve partout et toujours en rapport parfait avec les principes religieux qu'il professe.

Du reste, il s'efforce de détacher son cœur des biens fragiles qu'il possède ; il n'oublie jamais qu'il en est plutôt l'économe et le dispensateur que le propriétaire ; il les possède sans en être lui-même possédé ; *il en use comme n'en usant point,* selon la parole de la sainte Écriture ; il en fait d'avance et de tout son cœur le généreux sacrifice ; il dit déjà comme Job sur la pourriture de son fumier : *Vous m'avez tout donné, Seigneur. bientôt vous m'ôterez tout ; que votre saint nom soit béni !*

Ainsi s'écoule la vie de cet homme sage, sous la douce influence d'une philosophie vraiment chrétienne qui tient les passions asservies, et permet aux vertus de fonder dans son âme leur pacifique empire. Et quand la mort vient, de la part de Dieu, lui donner le signal du départ pour l'éternité, il quitte sans regret les biens qu'il avait

possédés sans attache ; son corps tombe en poussière jusqu'au moment de son glorieux réveil, et son âme reçoit au ciel la récompense des vertus qu'elle pratiqua sur la terre.

Voilà l'homme tel que le fait la religion de Jésus Christ, quand il en observe les divins préceptes.

Pourquoi faut-il qu'un épais nuage dérobe à tant de chrétiens égarés la sagesse d'une telle conduite ? Comment ne voient-ils pas que tout ce qui passe n'est rien, puisque nous passons nous-mêmes, et que la figure de ce monde s'efface et disparaît, selon la belle expression de saint Paul : *Præterit figura hujus mundi?* Comment ne se disent-ils pas qu'étant en marche vers je ne sais quel cimetière où les attend une fosse, c'est une grande folie de s'attacher éperdument à une terre dans les entrailles de laquelle ils vont bientôt descendre ?

Former des liens quand on a la certitude de les voir bientôt rompus ; s'attacher au plaisir quand on a la mort en face ; coller son cœur à la terre quand demain peut-être il aura cessé de battre ; ne vivre que pour le monde quand on est fait pour Dieu ; se faire l'homme du temps quand on est l'homme de l'éternité ; fixer sa tente dans la boue quand on a le ciel pour patrie ; est-ce vraiment agir en homme raisonnable, est-ce agir en chrétien ? Ou plutôt n'est pas étouffer la voix de sa raison et mépriser les inspirations de sa foi ?

Revenons à des sentiments plus dignes de Dieu et plus dignes de nous-mêmes ; ne ravalons pas notre grandeur, n'avilissons pas notre noblesse ; effleurons la terre sans y prendre racine, comme la barque qui glisse sur une mer tranquille. Re-

gardons comme les petites maisons d'argile des enfants, ces établissements pompeux que les hommes admirent, et au milieu desquels le cœur se refroidit et l'âme se dessèche ; marchons, sous l'œil de Dieu, vers le céleste royaume qu'il nous propose ; et pour éviter les dangers de notre pèlerinage, laissons-nous guider par ces trois points lumineux que la foi nous découvre ;

Je suis fait pour l'éternité !
Je suis sur le seuil de l'éternité !
Je suis maître de mon éternité !

QUATRIÈME PARTIE

PLAN DE CONDUITE POUR UN HOMME DU MONDE SINCÈREMENT CONVERTI.

Nous aimons à penser qu'on n'aura pas lu sans fruit les trois premières parties de notre ouvrage, et que quelques lecteurs au moins auront ouvert les yeux à la lumière, et déposé au tribunal sacré de la pénitence le fardeau qui les opprimait. Nous devons récompenser le courage et la générosité de leur démarche, en allant au-devant des désirs que sans doute ils expriment. Nouvellement convertis, étrangers aux habitudes d'une vie chrétienne qui va désormais être la leur, effrayés peut-être à la vue de leur faiblesse et des ennemis qui les menacent, voulant éviter à tout prix le danger d'une rechute, il est impossible qu'ils ne nous demandent pas des règles de conduite pour affermir leurs pas chancelants, et les diriger sûrement dans les voies du salut où ils ont fait résolûment leur glorieuse entrée.

C'est pour satisfaire un si juste désir que nous allons tracer un plan de conduite à l'usage des gens du monde en général, et tout spécialement à l'usage de ceux qui viennent de passer de l'état du péché à l'état de la grâce.

Avant d'exposer ce plan de conduite, nous ferons connaître, dans un premier chapitre, les vrais caractères d'une bonne et solide conversion ; et dans

le chapitre suivant, nous essaierons de réconcilier nos lecteurs avec un mot aussi éminemment raisonnable qu'éminemment chrétien, le mot *Piété*. Ils verront si ce mot bien compris, au lieu d'être un épouvantail qui glace, n'est pas plutôt un doux charme qui attire.

CHAPITRE PREMIER

Les trois conversions : — La mauvaise, — la douteuse — et la bonne.

I. — Mauvaise conversion.

Ces deux mots semblent exprimer deux états incompatibles. Se convertir indique un retour au bien ; or, on ne voit pas comment on peut appeler mauvais un pareil retour. Ne chicanons pas sur les termes, et disons, pour en finir bien vite, que nous appelons mauvaise, une conversion qui n'en a à peu près que l'apparence, qui n'a rien de solide, qui n'offre aucune chance de durée, et qui, comparée à la bonne et à la vraie conversion, en est tellement différente qu'on peut réellement, sans la calomnier, l'appeler mauvaise.

Essayons maintenant d'en assigner les caractères distinctifs.

Si l'on se trouvait par hasard dans certaines circonstances où l'on eût intérêt à se ménager l'affection, l'estime, et peut-être la protection de quelque personnage influent ; et si ce personnage, observateur fidèle des lois de Dieu et de l'Église, était connu

pour ne prêter la faveur de son appui qu'à ceux qui pratiquent leur religion comme il la pratique lui-même, il pourrait se faire qu'ayant besoin de la recommandation de cet homme puissant, on devînt chrétien fidèle en apparence, tout en demeurant pécheur, impie peut-être, en réalité. Ce serait une conversion hypocrite ; et celle-là, tout le monde en conviendra, devra s'appeler mauvaise dans toute la rigueur de l'expression.

Il faudrait en dire autant de quelques autres faux pénitents qui, pour complaire aux supérieurs dont ils dépendent, à des parents chrétiens, par exemple, et pour se soustraire à des obsessions pénibles et à des scènes larmoyantes qui se renouvellent fréquemment, font une démarche de conversion qui ne produit rien moins que ce qu'elle annonce, et n'a réellement d'autre effet que de couper pied à des représentations fatigantes, et d'arrêter les larmes d'une tendre mère, que l'on aime au fond, malgré l'importunité de ses conseils et de ses reproches. Évidemment, voilà encore une conversion qu'on ne nous blâmera pas d'appler mauvaise. Ce pourrait être la conversion, non-seulement des enfants dans la famille, mais encore de certains domestiques, des écoliers dans les colléges, et généralement des inférieurs qui vivent sous la dépendance immédiate de leurs supérieurs.

Faut-il profaner le beau mot de conversion, en appelant de ce nom la pitoyable démarche que l'on fait en allant, suivant l'usage de certains diocèses, mendier à genoux un certificat de confession, un ou deux jours avant de recevoir la bénédiction nuptiale ? Cérémonie dérisoire, qui fait rire le faux

pénitent et gémir le confesseur ; espèce d'étiquette religieuse à peu près semblable à celle de ces amis dont le monde regorge, qui, le premier jour de l'année, vont frapper à la porte d'un homme qu'ils méprisent, pour lui faire parvenir, par l'entremise d'un concierge, des sentiments et des hommages plus secs et plus froids que la carte officielle qui en est le frivole emblème ? Non, ce n'est point là une démarche de conversion, ni rien même qui en ait l'apparence ; c'est, à vrai dire, la preuve que l'on compte pour rien d'entrer dans le saint et périlleux état du mariage par une profation coupable, qui oblige Dieu d'infliger des châtiments affreux à de jeunes époux dont il aimerait à bénir l'alliance dans la douce effusion de sa tendresse.

Se sentir touché de la grâce au moment d'un accident terrible qui réveille la foi, ou à l'occasion d'une prédication éloquente et pathétique, ou après une lecture sérieuse et entraînante, ou à la suite d'un entretien chaleureux avec un ami que l'on estime et qui vient de peindre en caractères de feu les joies qu'il goûte depuis son retour à Dieu ; et après l'heureuse commotion produite par l'une de ces causes, mettre la main à l'œuvre, suivre l'impulsion de Dieu et de sa conscience, et s'aller jeter aux pieds d'un confesseur, mais sans avoir au fond une détermination bien arrêtée de changer de conduite, écoutant froidement les sages avis du directeur, revenant une seconde fois avec des dispositions plus équivoques encore, et recevant enfin une de ces absolutions qui ne satisfont ni le pénitent ni le confesseur, et à la suite desquelles on se rengage aussitôt, comme il était aisé de le prévoir,

dans ses anciennes misères : peut-on appeler bonne, peut-on même appeler simplement douteuse, une conversion de cette nature qui expire en naissant? Non ; nous l'appelons mauvaise, et c'est réellement la qualification qu'elle mérite.

Que dire aussi de ces conversions de malades, conversions plus malades elles-mêmes que ceux qui les font? Quand on se voit atteint d'une maladie sérieuse, et que l'on porte dans l'âme un fonds de foi, bien faible il est vrai, bien languissante, bien pâle et bien défigurée, mais un fonds de foi cependant qui s'émeut péniblement sous les étreintes de la douleur, on accepte volontiers, si l'on ne demande pas soi-même, le ministère d'un prêtre. On l'accueille de bonne grâce, on lui confie ses misères, on lui fait des promesses qui semblent sincères, on reçoit l'absolution, à la grande satisfaction des parents chrétiens dont on est entouré, et l'on ne manque pas de promettre au confesseur que, si Dieu rend la santé, on en profitera pour édifier le monde par une conversion sincère, comme on l'avait scandalisé peut-être avant la maladie par de graves désordres. Beau début! magnifique début! mais, hélas ! trop souvent début sans progrès! Conversion de matelot! Le danger passé et la santé revenue, les passions, assoupies dans un corps débile, renaissent dans ce même corps redevenu robuste. Des mois, des années s'écoulent, et le bon pasteur désolé attend vainement au bercail sa brebis infidèle. Que cet état est triste! mais qu'il est commun ! Un saint prêtre, qui avait exercé pendant plusieurs années le ministère pastoral, nous disait un jour qu'il n'avait presque jamais vu les conver-

sions de malades se consolider et s'affermir après la maladie. Voilà pourquoi nous les appelons communément mauvaises.

Il en est d'autres qui font quelquefois une démarche de conversion ; mais ils sont malheureusement dans l'occasion prochaine de péchés graves, c'est-à-dire qu'ils fréquentent certaines personnes, certains lieux, ou se trouvent, même sans sortir de leurs propres habitations, dans certaines circonstances périlleuses qui sont habituellement pour eux la cause de fautes considérables. Si rien n'empêche de se soustraire à ces occasions, le confesseur, qui en connaît l'extrême danger, ne manque pas, s'il est sage, d'ordonner qu'on les éloigne de soi, ou qu'on s'éloigne d'elles. Entraîné par une velléité de conversion, on en fait la promesse, et le confesseur la croyant sincère, hasarde avec crainte une absolution dont les fruits seront bientôt anéantis par de lourdes chutes, qui précipitent de nouveau le faux pénitent dans ses anciens abîmes. Une conversion qui aboutit à ce déplorable terme, et à laquelle on ne donne plus aucune suite, n'est-elle pas évidemment une conversion mauvaise ?

Nous en dirons autant, et à plus forte raison, de ces pécheurs scandaleux dont la conduite est amèrement censurée par tous ceux qui la connaissent. On en voit qui, rougissant enfin de leur propre infamie, demandent à la religion la réhabilitation de leur honneur. Ils lèvent le scandale, se jettent aux pieds d'un prêtre, reçoivent le pardon de leurs fautes, et viennent prendre place à la table sainte. L'édification est générale ; on cite cette conversion comme un miracle de grâce, et le nouveau converti

reçoit de ses amis, même les moins religieux, de cordiales félicitations. Mais, hélas ! une volonté faible, un cœur sensible et tendre, une négligence à l'endroit des pratiques religieuses, une entrevue des plus imprudentes avec la personne qu'on avait juré de ne plus revoir jamais ; c'en est assez, c'en est même beaucoup trop pour étouffer dans son germe une conversion que l'on croyait solide, et qui est, elle aussi, une conversion mauvaise.

Quelques autres, victimes infortunées d'une timidité qui retient au fond de leur conscience l'iniquité captive, manquent de courage pour déclarer au saint tribunal telle ou telle faute grave, énorme peut-être, que l'entraînement de la passion leur a fait commettre. Vingt fois ils ont été sur le point de se débarrasser du fardeau qui les oppresse, et toujours ils ont reculé devant l'humiliation qu'ils redoutent, et dont l'imagination leur grossit la honte. Du reste, ils sont, devant les hommes, irréprochables, édifiants même, et peut-être cités comme des chrétiens modèles. Mais devant Dieu, juste ciel ! devant Dieu, quel état ! Le péché résidant dans leur âme, absolutions et communions, tout est crime, tout est sacrilége ; et tel de ces chrétiens dont on proclame la sainteté, est aux yeux de Dieu et à ses propres yeux le profanateur du sang adorable de Jésus-Christ. Belle conversion en apparence ! conversion détestable en réalité !

Que n'aurions-nous pas à dire aussi de tant d'autres pénitents, qui reviennent à Dieu sous l'influence du zèle et de la ferveur, mais qui, ne donnant point à leur conversion une volonté ferme pour base, la voient échouer au premier choc, ou

s'évanouir d'elle-même dès que le pieux mouvement qui l'avait fait naître a cessé de se faire sentir ! S'ils recouraient à la prière ; s'ils continuaient de veiller sur eux-mêmes : s'ils revenaient chercher à la source des grâces les secours puissants dont le confesseur est le dépositaire, ils retrouveraient bientôt le précieux trésor qu'ils ont perdu ; mais non, le manque de confiance les décourage et les glace ; une chute est à leurs yeux le présage infaillible d'une chute nouvelle, et bientôt ils prononcent ce mot fatal qu'on a dit n'être pas français, et que nous pouvons dire avec bien plus de raison n'être pas chrétien : *C'est impossible !* Cela dit, les abîmes s'ouvrent ; la Miséricorde repoussée se retire, la Justice provoquée prend sa place ; et qui sait, grand Dieu ! quand elle va frapper le coup décisif ?

En résumé, les conversions mauvaises dont le vice n'est connu que du pénitent ont généralement pour principe :

— L'hypocrisie, — ou le défaut de sincérité dans la confession.

Celles dont le vice se manifeste à l'extérieur ont ordinairement pour cause :

— L'infidélité à peu près complète aux prescriptions du confesseur. — L'omission de la prière et des pratiques religieuses. — La rechute presque immédiate, accompagnée de découragement ou d'insouciance. — La fréquentation des mauvaises compagnies dont on s'était éloigné pendant quelque temps. — Le retour des habitudes mauvaises très-faiblement combattues. — Enfin le renoncement à la confession, ou tout au plus, en attendant

le renoncement complet, quelques retours à des époques très-éloignées, et avec des dispositions qui désolent le confesseur.

Voilà les caractères d'une conversion mauvaise. Puisse la nôtre être aussi solide et aussi vraie que celles dont on vient de parler sont inutiles et fausses ! Quelle folie, quand les bras de Dieu s'ouvrent pour embrasser son enfant, de retourner lâchement sur ses pas au moment où l'on allait recevoir le baiser de la paix et la couronne de gloire ! Quelle folie de franchir à moitié le chemin qui mène au ciel, et de retourner tristement à celui qui conduit aux gouffres éternels !

II. — Conversion douteuse.

Nous appelons douteuse la conversion qui, sans être aussi affligeante que la mauvaise, est loin cependant et bien loin d'être aussi consolante que la bonne. Si elle n'ôte pas tout espoir, elle ne dissipe pas toute crainte ; et cette incertitude où l'on est, si l'on a plus de raison d'espérer que de craindre, lui fait attribuer la qualification de douteuse qui réellement lui convient.

Le trait saillant d'une conversion douteuse est la lâcheté.

La vraie conversion est, au spirituel, le passage de la mort à la plénitude de la vie : et quand elle est recouvrée, cette vie, on en sent la chaleur, la force et les énergiques tressaillements.

La conversion douteuse est le retour à une vie faible, languissante, souffreteuse, si l'on peut ainsi parler, et sans avenir probable.

La conversion mauvaise est ou la mort déguisée, ou la résurrection momentanée d'un homme déjà enseveli, qui se soulève péniblement pour exhaler un ou deux soupirs, et retombe définitivement dans sa bière, plus insensible que jamais : *Et fiunt novissima... pejora prioribus.*

Mais revenons à la conversion douteuse. La lâcheté, avons-nous dit, est le trait saillant qui la caractérise. Cette lâcheté est intérieure et extérieure tout à la fois, c'est-à-dire qu'elle se trouve et dans les sentiments et dans les œuvres.

Le plus communément, dans les conversions imparfaites et douteuses, on remarque que le premier motif qui les a déterminées a été lui-même assez faible. Quelquefois on a été mû par une considération humaine plutôt ou au moins autant que par un entraînement de foi. La méditation des grandes et éternelles vérités du salut n'a pas produit cet ébranlement profond qui renouvelle subitement une âme, et lui donne une vigueur dont elle se croyait incapable. Au lieu de ces mouvements qui annoncent une séve vitale abondante, on ne voit dans l'âme de celui qui fait une conversion douteuse, que des sentiments faibles et languissants. La crainte ne l'émeut guère ; l'espérance, moins encore ; l'amour, moins que tout le reste. Quant au repentir, il est ce qu'il doit être quand la crainte, l'espérance et l'amour lui font à peu près défaut. Ces trois grandes sources du repentir étant très-peu fécondes, quelle vivacité peut-il avoir ? Il est faible comme tous les autres sentiments, et n'attire point d'en haut ces grâces puissantes qui sont la récompense des regrets sincères et d'une

douleur proportionnée aux péchés qu'elle expie. Le confesseur s'aperçoit bien de cette lâcheté qui l'inquiète ; il la combat avec toute l'ardeur et l'habileté de son zèle ; il fait remarquer à son néophyte les suites funestes qu'elle peut avoir ; il s'efforce de lui faire comprendre de quelles consolations il se prive en refusant de se donner à Dieu avec cette générosité qui attire la plénitude de ses faveurs : il fait plus encore, il s'adresse à Dieu même et le conjure par de ferventes prières de perfectionner par sa grâce une conversion qui lui inspire des craintes si fondées. Tout est inutile, tout vient échouer contre ce fonds de lâcheté que rien ne peut détruire. Voilà pour les sentiments.

Quant aux actes, que peuvent-ils être puisqu'ils ont les sentiments pour racine ? Aussi sont-ils empreints de cette lâcheté qui a son siége dans l'âme. Voyons-les, cès actes.

La confession fréquente serait incontestablement le moyen de perfectionner une conversion défectueuse : c'est là qu'on recevrait des avis charitables, des encouragements énergiques, des témoignages de dévouement et de zèle, et, par-dessus tout, le sacrement de la pénitence institué tout exprès pour venir en aide à la faiblesse humaine. Mais, hélas ! cette confession fréquente qui rend si heureux celui qui y a recours, et qui donne tant de force à l'homme franchement et radicalement converti, n'offre aucun attrait à celui que la lâcheté paralyse. Il s'écoule des mois, une année entière peut-être, sans qu'il vienne fortifier une foi qui s'affaiblit et ranimer une vie qui s'éteint. Et dans ces confessions qu'on trouve si pénibles, qu'on ajourne de semaines en

semaines, qu'on ne se détermine à faire que quand on est sous le coup d'une impérieuse nécessité ; quelle imperfection ! quel amas de misères ! quel embarras souvent pour le confesseur, qui ne sait si l'absolution qu'on lui demande va rendre la vie ou perpétuer la mort !

Ce qui embarrasse le confesseur, c'est le retour des habitudes mauvaises qui sont plutôt relâchées que détruites. Interrompues quelque temps au début de la conversion, elles reparaissent bientôt et commencent à pousser de nouvelles racines. Combattues lâchement, elles progressent chaque jour, et, comme on ne va point chercher dans des confessions fréquentes la force nécessaire pour s'opposer à leur envahissement, elles exercent de nouveau sur l'âme leur despotique empire. La volonté déjà si faible, même au principe de la conversion, affaiblie plus encore par des habitudes qui se fortifient et se développent, il est aisé de voir quelles dispositions équivoques on apporte au tribunal sacré, quand on prend enfin la détermination de s'y présenter.

Si du moins on substituait aux compagnies mauvaises que l'on fréquentait au passé, la société habituelle de quelques amis solidement chrétiens et animés de cette ferveur que l'on n'a pas soi-même, peut-être leurs entretiens, la sagesse de leurs conseils et la puissance de leurs exemples serviraient-ils de contre-poids à cette funeste lâcheté, au courant de laquelle on se laisse entraîner. Mais non ; la compagnie de tels amis n'est pas celle que l'on recherche ; on dirait presque que l'on redoute la sainte contagion de leur vertu. On se ren-

gage donc dans des sociétés qui furent autrefois si nuisibles ; et là, tiraillé en sens divers, d'un côté par de mauvais exemples qui attirent, de l'autre par une conscience qui gémit encore, on ressent au plus haut point la peine d'un état qui ne procure ni les fausses joies du vice, ni les joies pures de la vertu.

Quant aux plaisirs que l'on se permet, ils annoncent comme tout le reste la lâcheté de celui qui s'y livre. Sans aller jusqu'aux derniers excès, on s'accorde cependant certaines licences qui souvent encore viennent augmenter les embarras du confesseur. Les danses, les spectacles, les lectures dangereuses, et autres plaisirs de cette sorte, qui affaibliraient une vertu robuste, ne fortifient guère une vertu chancelante, et lui portent au contraire une mortelle atteinte.

Que dirons-nous de la prière, de l'assistance aux offices publics, et de cet ensemble d'œuvres saintes, source abondante de consolations pour le chrétien fidèle, mais source presque tarie pour le chrétien lâche qui trouve ces pieuses pratiques fatigantes et importunes ? Omettre les prières ordinaires sans le moindre scrupule, faire sans dévotion celles qu'on récite encore, assister très-rarement aux offices publics, n'ouvrir presque jamais un bon livre qui retremperait l'âme et lui rendrait la force que les mauvaises lectures lui enlèvent ; telle est, sous ce rapport, la conduite du chrétien imparfaitement converti.

De tous ces demi-désordres et de plusieurs autres que nous pourrions produire encore, résulte une situation indécise, embarrassée, équivoque, dont le monde lui-même fait quelquefois la censure.

Se convertir franchement, et prendre dans la société au sein de laquelle on vit la position qu'une vraie conversion y assigne, faisant ce que toute conscience chrétienne bien réglée autorise, et s'abstenant de ce qu'elle réprouve, c'est se placer au-dessus de la critique, même la plus maligne ; c'est s'imposer l'heureuse obligation de se tenir constamment dans la ligne de conduite religieuse que l'on s'est tracée, sous peine d'y être rappelé par le monde lui-même.

Mais se convertir sans trop paraître converti ; donner quelque satisfaction à un monde sérieusement chrétien avec lequel on ne veut pas rompre, et se ménager les faveurs d'un monde frivole auquel on veut plaire encore ; se permettre ce que l'on sent bien qu'on s'interdirait si l'on faisait, comme le veut la conscience, quelques pas de plus dans la voie d'une vraie conversion ; vivre enfin de manière à ne mériter pleinement ni les bénédictions que Dieu répand sur ses enfants chéris, ni l'estime que les hommes accordent à la vertu nettement déclarée et fidèlement pratiquée ; c'est, nous le répétons, s'exposer à des critiques dont on n'est pas en droit de se plaindre quand on en sent l'aiguillon ; c'est surtout, et cela est infiniment plus grave que tout le reste, c'est s'endormir sur les bords de son ancien abîme, au risque de se réveiller quelque jour dans ses sombres horreurs.

Hâtons-nous de sortir de cette languissante tiédeur qui, sans procurer de jouissance véritable, prive des biens réels que la religion propose. Renonçons à un état périlleux qui, presque toujours, est le prélude d'un état plus périlleux encore.

Détachons-nous de ces hommes dont Dieu lui-même a dit, en parlant à l'un d'eux : « Plût au » ciel que vous fussiez froid ! mais parce que vous » êtes tiède, je vais commencer par vous vomir » de mon sein. » *Utinam frigidus esses ! Sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* Plaçons-nous plutôt au rang de ces chrétiens vraiment dignes du nom qu'ils portent, à l'un desquels Jésus-Christ leur chef a dit ces douces paroles : « Courage, bon et fidèle serviteur : parce que vous » avez été fidèle dans les plus petites choses, je » vais vous donner de vastes possessions : entrez » dans la joie de votre Seigneur. »

III. — Bonne et solide conversion.

Tout ce qui vient d'être dit laisse déjà bien voir ce que doit être une conversion solide et véritable. Disons-le cependant plus clairement encore :

Le chrétien qui ouvre les yeux sur la profondeur de ses égarements, et qui revient à Dieu avec un grand cœur et une volonté ferme, selon la parole de saint Paul, *corde magno et animo volenti,* rompt ses chaînes tout d'abord, et se dit à lui-même avec une pleine confiance en la divine miséricorde : C'en est fait, mon parti est pris ; je mets la main à l'œuvre. *Dixi, nunc cœpi.* Il tombe aux pieds de Dieu avec les sentiments du Prodigue dans les bras de son père, et se relève en disant avec le grand Apôtre : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* La voix de sa conscience lui disant comme à Paul d'aller trouver un prêtre, il y va sans balancer : *Mon père,* lui dit-il, *bénissez-moi, car j'ai beaucoup péché.* Déjà

l'accent de foi avec lequel il dit ces premiers mots inspire au confesseur le sentiment d'une douce espérance qui ne tarde pas à se réaliser. Le vrai pénitent ouvre son âme comme un livre, et met parfaitement à jour ses plus secrètes misères. Il expose ses sentiments intimes, et déclare qu'il veut être à Dieu comme il était au monde, c'est-à-dire de tout cœur et sans partage. Il reconnaît sa faiblesse, et ne se dissimule point qu'il aura des luttes à soutenir contre des passions à l'empire desquelles il a été si longtemps asservi ; mais il attend tout de la grâce dont il se propose de seconder les opérations par une volonté généreuse.

Le zélé confesseur, ravi de ces dispositions qui annoncent évidemment une conversion solide, une conversion d'éclat, donne de sages conseils qu'il a le bonheur de voir ponctuellement suivis. La confession fréquente est acceptée sans ombre de répugnance ; la prière partant d'un cœur fervent est accompagnée d'une telle douceur, qu'au lieu de s'y traîner avec peine, on s'y livre avec joie. Voulant édifier le monde à l'égal du scandale qu'on lui avait donné, on pratique ostensiblement sa religion, sans orgueil assurément, mais aussi sans vaine crainte et sans honte. Sachant que rien n'attache à Dieu comme la céleste charité dont il est le foyer, notre pieux néophyte demande comme une grâce, et obtient comme un bienfait, d'être admis dans les sociétés de sa localité qui se consacrent à l'assistance des pauvres. Il est heureux non-seulement de racheter ses péchés par l'aumône, mais de ramener à Dieu les indigents qu'il visite. Il étend même le cercle des opérations de son zèle,

et saisit avidement toutes les occasions qui se présentent pour essayer d'attirer autant d'âmes à la religion, qu'il en entraîna peut-être autrefois dans le vice.

Du reste, ses rapports avec le monde sont combinés de manière qu'il possède son estime, sans faire brèche aux pratiques religieuses dont il s'est imposé l'habitude. On dirait qu'il a pris à tâche de réhabiliter aux yeux du monde la dévotion si injustement décriée, et qu'il a chargé sa douceur, sa bonté, son affabilité, sa complaisance, et toutes les vertus qui rendent l'homme aimable, de faire l'éloge de la piété qu'il professe.

Sans doute il n'est pas à l'abri des tentations qui attaquaient saint Paul jusque dans les travaux de son apostolat et l'austère Jérôme au fond de son désert ; mais constamment muni des deux armes puissantes qu'il tient de Jésus-Chrit, la vigilance et la prière, il affronte sans crainte et soutient avec gloire les assauts de l'enfer. Au reste, ce n'est pas une blessure qui ébranlerait son courage. Fidèle à la résolution fondamentale qu'il a prise, en se donnant à Dieu, de ne s'endormir jamais le péché mortel dans l'âme, qu'a-t-il à craindre s'il recourt aussitôt au remède offert à sa faiblesse ? Une chute pourra l'humilier, mais le décourager et le perdre, jamais.

Tels sont les sentiments, telle est la conduite d'un homme qui ne fait rien à demi, et qui, comme il l'a dit, au premier jour de sa pénitence, veut être tout à Dieu comme il était tout au monde.

Remarquons, avant de finir cet important chapitre, que le vrai pénitent dont nous venons de

révéler les actes, ne fait rien qui dépasse les forces spirituelles de tout homme qui voudra sincèrement opérer le salut de son âme. Nous ne l'avons point montré armé d'une discipline sanglante pour châtier une chair coupable ; nous ne l'avons pas mis en méditation pendant des heures entières ; nous ne l'avons point fait coucher sur la dure ; nous ne l'avons pas confiné dans sa maison comme dans un cloître : tout cela sans doute est excellent et mérite notre estime ; mais, ne voulant pas effaroucher nos lecteurs par le tableau d'une pénitence austère, nous n'avons fait pratiquer à notre homme du monde, sincèrement converti, que des œuvres ordinaires et communes que nous pourrons aisément pratiquer nous-mêmes, quand nous voudrons comme lui, franchement, fortement et constamment sauver notre âme, c'est-à-dire l'arracher à l'enfer, et la mettre en possession de l'éternel Royaume.

CHAPITRE II

De la piété.

I. — Vraie notion de la piété.

C'est presque en tremblant que nous écrivons le titre de ce chapitre. Pourquoi donc ? dira peut-être quelque sainte âme, qui ne conçoit pas que l'on craigne d'exalter ce qu'elle est si heureuse de pratiquer. Pourquoi ? nous allons le lui ap-

prendre ; et sans doute elle comprendra bientôt le motif de notre appréhension.

Il y a dans la langue religieuse deux expressions formidables aux yeux des gens du monde, je veux dire de ceux qui n'ont guère avec Dieu que des rapports d'étiquette et de cérémonie. Ces deux mots sont : *Piété,* et son quasi-synonyme, *Dévotion.* Quand ils entendent ces deux mots, s'ils ne rient pas, ils éprouvent une espèce d'agacement, j'allais presque dire un tic nerveux, qui se traduit bientôt en paroles mordantes ; et si, allant plus loin, on tente, non-seulement de les réconcilier avec les mots qui les rebutent, mais de les attirer à la *chose* que ces mots expriment ; oh ! alors, ce n'est plus critique acerbe, agacement ou tic nerveux, c'est le cauchemar complet : oui, la piété, la dévotion, voilà le cauchemar des hommes du monde. Tant il est vrai que les mots ont parfois une étonnante puissance ! Hélas ! nous ne le savons que trop dans notre belle patrie, nous qui en avons vu le sol si profondément labouré par des révolutions terribles, portées dans les flancs, et sorties du sein.... d'un mot (1) ! Ce n'est pas la montagne enfantant la souris, ce qui ne serait pas absolument hors de toute proportion ; mais c'est la souris enfantant la montagne, ce qui, même dans le domaine de la fable et malgré les licences qu'elle autorise, renverse toutes les notions de la vraisemblance.

Cela dit, et au risque de provoquer chez nos lecteurs un dernier cauchemar, car nous espérons

(1) *Jésuite* en 1830... *Réforme* en 1848.

bien les en délivrer, nous allons essayer de les réconcilier avec la piété, et nous avons l'intime conviction que, si nous la montrons non telle qu'ils se la représentent, mais telle qu'elle est en effet, ils l'estimeront autant à l'avenir qu'ils ont pu la mépriser au passé. Que de choses, vues de loin ou dans les ténèbres, semblent hideuses, effrayantes même, surtout aux enfants, lesquelles, vues de près et à la lumière, font rire les trembleurs ! Avouons-le, en matière de religion, nous sommes souvent de grands enfants, et nous repoussons avec dédain ce qui, mieux compris, serait par nous accueilli avec un saint enthousiasme. Venons au fait.

Le mot *piété* n'est pas exclusivement religieux. Nous l'avons, ce mot, dans le langage ordinaire ; et le sentiment qu'il exprime est accompagné d'une douceur exquise qui plaît à tout le monde. Il est vrai qu'il ne va jamais seul, et qu'on l'accole à un autre mot qui lui facilite le passage. Ce mot qui l'accompagne est le mot *filiale*. *Piété filiale :* quel est l'homme que ces deux mots rebutent ? Quel est l'homme au contraire qui ne se sente délicieusement ému, en entendant le récit d'un beau trait de piété filiale ? D'où vient donc le charme de ce mot supplémentaire qui se communique au premier, et lui ôte instantanément l'âpreté rebutante qu'on lui reproche quand il est seul ? Pourquoi le mot *piété*, sans additions, ne plaît-il qu'à un petit nombre, et les mots *piété filiale* plaisent-ils à tout le monde ? Disons-le nettement : c'est que nous n'avons pas l'intelligence exacte du premier, et que nous comprenons parfaitement les deux autres. Oui, nous

savons que la piété filiale est ce sentiment d'amour qui unit tendrement le cœur d'un fils à celui de son père ; et comme ce sentiment nous ravit, les mots qui l'expriment sont accueillis avec faveur.

Or, il en serait certainement ainsi du mot chrétien *piété,* si nous avions sur ce qu'il exprime des notions précises, si nous savions, par exemple, que la piété de l'homme envers Dieu est exactement, sous un de ses rapports, la même chose que la piété d'un fils envers son père, que nous appelons *piété filiale.* Je dis *sous un de ses rapports ;* car elle est plus étendue que la piété filiale ordinaire. Celle-ci en effet ne signifie , dans sa stricte acception, que le sentiment d'amour qui unit le fils à son père ; tandis que l'autre, outre ce sentiment d'amour envers Dieu, exprime la vénération, le zèle et le dévouement pratique pour tout ce qui touche à son service et à son culte.

D'après ces données qui jettent déjà, ce nous semble, un grand jour sur la matière importante qui nous occupe, raisonnons :

Dieu est-il notre Père ? et sommes-nous ses enfants ? Des quatre coins du monde, un *oui* d'acclamation est la réponse à ces questions. En effet, le créateur de toutes choses, qu'est-il s'il n'est pas le Père de la création ? Et puis, Jésus-Christ, la vérité par essence, nous aurait-il trompés, quand, nous ouvrant les cieux et nous y montrant Dieu, il nous dit : Voici comme vous prierez : *Notre père qui êtes dans les cieux.... ?*

« Peuple stupide et insensé, disait Moïse aux
» Hébreux dont il est le chef, que fais-tu ? est-ce
» que Dieu n'est pas ton Père ? est-ce que ce n'est

» pas lui qui t'a fait et qui t'a créé? » *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens? Numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te ?*

Mais si nous sommes les enfants du divin Père que nous avons dans les cieux, qui osera donc trouver mauvais que nous ayons pour lui les tendres sentiments de la piété filiale ? Est-ce parce que Dieu surpasse infiniment en amour et en tendresse le plus tendre des pères ; est-ce parce que, selon le beau mot déjà cité de Tertullien, personne n'est autant père que lui, *tam pater, nemo*, que nous nous dispenserons de la piété filiale qu'il nous commande ? Est-ce parce que nous tenons de lui seul tout ce que nous aimons en ce monde, que nous nous croirons en droit de lui refuser le seul retour qu'il exige : la piété filiale ? Est-ce parce qu'il nous a sacrifié son Fils, et que ce fils, Dieu comme lui, et notre Père par conséquent, est né dans une étable et mort sur une croix pour nous sauver de l'enfer, est-ce pour cela que nous devrons refouler dans nos cœurs la piété filiale qui s'en échappe à pleins bords ? Ne répondons à ces questions que par un redoublement d'amour, c'est-à-dire de piété ; car nous aimons à le redire : la piété c'est l'amour. Qu'on en juge plutôt :

Un fils aime tendrement son père ; c'est la piété filiale qui l'attache à lui par ce doux sentiment. — Un chrétien fidèle aime tendrement son Dieu ; c'est la piété filiale qui remplit son cœur.

Un bon fils est heureux de penser à son père et de s'entretenir affectueusement avec lui ; c'est la piété filiale qui lui procure ce bonheur. — Un chré-

tien fidèle unit son cœur à Dieu par la ferveur de ses pensées, et lui parle avec délices dans les saintes effusions de la prière ; c'est la piété filiale qui lui fait goûter ces célestes douceurs.

Un bon fils s'impose de pénibles sacrifices pour soulager son père ; c'est la piété filiale qui les lui inspire et lui donne le courage de les consommer. — Un chrétien fidèle enchaîne ses passions pour plaire à son Dieu ; c'est la piété filiale qui lui donne le courage de faire le sacrifice des plaisirs qu'elles lui promettent.

Un fils s'observe avec soin pour éviter ce qui blesse son père ; et si par hasard il l'offense, le repentir survient, et la paix est faite ; c'est la piété filiale qui négocie cette paix et qui la cimente. — Un chrétien fidèle abhorre la moindre faute qui offense son Dieu, et s'il lui en échappe quelqu'une par faiblesse, une larme du cœur lui attire un baiser ; c'est la piété filiale qui lui vaut cette faveur.

Que dirons-nous enfin ? Un fils gagne les bonnes grâces de son père par l'ensemble de sa conduite ; respect, amour, douceur, bonté, reconnaissance, générosité, dévouement, complaisance : autant de sources d'une multitude d'actions qui ravissent son père ; ce sont les œuvres de la piété filiale. — Un chrétien fidèle, pour glorifier son Dieu, pratique toutes les vertus que l'on vient de nommer, et en fait jaillir une multitude d'œuvres qui retombent en pluie de bénédictions sur son âme : qu'est-ce autre chose que des actes de piété filiale envers Dieu, ou, pour parler le langage religieux, qui ne doit plus maintenant rebuter nos lecteurs, qu'est-ce autre chose que ce qui s'appelle communément *pratiques de piété ?*

Donc, ne nous lassons point de le redire : La piété c'est l'amour : la piété que l'on raille, c'est la piété filiale que l'on admire.

Le grand Bossuet nous vient puissamment en aide, quand, avec cette hauteur de raison et cette magie de style qui lui sont propres, il rehausse l'éclat de la piété en s'exprimant ainsi au commencement de l'oraison funèbre du prince de Condé.

« C'est Dieu qui fait les guerriers et les conqué- » rants... Tout part de sa puissante main : c'est » lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, » les sages conseils, et toutes les bonnes pensées ; » mais il veut que nous sachions distinguer entre » les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux » qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue » ses amis d'avec tous les autres, *c'est la piété :* » jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous » les autres non-seulement ne sont rien, mais en- » core tournent en ruine à ceux qui en sont or- » nés. *Sans ce don inestimable de la piété, que se-* » *rait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand* » *cœur et ce grand génie ?* Non, si la piété n'avait » comme consacré ses autres vertus, ni ces prin- » ces ne trouveraient aucun adoucissement à leur » douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance » dans ses prières, ni moi-même aucun soutien » aux louanges que je dois à un si grand homme. » Poussons donc à bout la gloire humaine par cet « exemple : détruisons l'idole des ambitieux ; » qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Met- » tons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons » dans un si noble sujet, toutes les plus belles » qualités d'une excellente nature ; et, à la gloire

» de la vérité, montrons, dans un prince admiré » de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce » qui porte la gloire du monde jusqu'au comble ; » valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour » le cœur : vivacité, pénétration, grandeur et su- » blimité de génie : voilà pour l'esprit : ne seraient » qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe ; et » enfin que *la piété est le tout de l'homme.* »

On doit convenir, ce semble, que cette piété mérite autre chose que les dédains et le sourire de pitié d'un esprit frivole, quand on la voit exaltée de la sorte par un homme comme Bossuet, qui ne voit rien d'aussi grand qu'elle dans un homme comme Condé, et qui la préconise avec la pompe de son génie devant une cour comme celle de Louis XIV.

II. — Réfutation de quelques objections contre la piété.

Nous prévoyons les objections qui vont nous être faites. La piété, dira-t-on peut-être, que nous attaquons par nos railleries, et dont la pratique nous effraye, n'est point celle dont vous venez de nous faire la peinture, et dans laquelle nous reconnaissons une vertu grande et noble que nous n'avons pas, il est vrai, le courage de pratiquer, mais que nous tenons à honneur d'environner de nos respects. La piété, proprement dite, qui tombe sous nos coups, est une manière de servir Dieu vétilleuse, minutieuse, méticuleuse, scrupuleuse, et souverainement ennuyeuse. Voilà la piété que nous trouvons et que nous déclarons insupportable.

Vous avouez donc que la piété que nous avons dépeinte ne mérite pas vos censures, et qu'en elle

vous voyez une vertu grande et noble que vous tenez à honneur de respecter. C'est déjà un pas immense que vous faites dans la voie de la vérité ; nous vous en félicitons : à votre insu sans doute, vous adjugez presque la victoire à la piété dont nous plaidons la cause. En effet, ce n'est plus la chose en elle-même que vous blâmez, ce sont les accessoires dont on l'environne ; ce n'est plus le corps que vous attaquez par vos railleries, ce sont les ornements dont on l'affuble ; ce n'est plus l'instrument que vous trouvez pitoyable, c'est la manière de s'en servir qui vous semble absurde.

Mais depuis quand, je vous prie, faut-il blâmer une chose excellente en elle-même, à cause des ridicules accessoires qu'on a la sottise de lui adjoindre ? Depuis quand un homme bien fait perd-il sa beauté réelle parce qu'on le couvre de haillons, et que l'on cache les traits distingués de son visage sous un masque hideux ? depuis quand attribue-t-on à l'instrument la maladresse de l'ouvrier qui s'en sert ? Otez les accessoires, supprimez les haillons, arrachez le masque, remplacez l'ouvrier maladroit par un ouvrier habile et expérimenté ; tout est bien, tout est beau, tout est régulier ; chaque chose est ce qu'elle doit être, et pas une voix ne s'élève pour crier à l'absurde.

Ainsi en est-il de la piété : on veut absolument la rendre responsable des ridicules qu'on lui prête ; on veut qu'elle soit originairement cause des travers qu'on se permet à son ombre, et qu'elle est la première à condamner. Vertu ravissante, ou plutôt assemblage de toutes les vertus dont elle est l'expression, on la dénigre presque à l'égal d'un

vice. La voit-on pratiquée comme elle doit l'être ? on la trouve merveilleuse, mais on dit : Ce n'est pas elle. La voit-on mal comprise et pratiquée plus mal encore ? on s'écrie : La voilà ! et l'on décoche contre elle les traits de l'ironie. Nous le demandons : est-ce justice, est-ce loyauté ?

— On insiste et l'on dit : Mais il y a tant de dévotes qui pratiquent une fausse piété ! — Est-ce une raison pour condamner celles qui pratiquent la vraie ? Y eût-il infiniment plus de fausse monnaie que de monnaie de bon aloi, faudrait-il pour cela confondre la bonne avec la mauvaise ? La contre-façon de l'une ferait-elle perdre à l'autre son prix et sa valeur ? Ne nous abusons point ; jamais la piété mal comprise et mal observée n'empêchera un homme sensé d'admirer celle qui sera pratiquée selon les règles de l'Évangile. Sans doute plusieurs personnes, dans le camp de la dévotion, allient à leur piété des défauts trop réels ; et quand nous leur adressons spécialement la parole, nous ne manquons pas de leur signaler les graves inconvénients de leur conduite, en leur démontrant qu'elles font décrier la piété par la manière dont elles la pratiquent, et qu'elles en détachent ceux qu'elles devraient en rapprocher par le doux charme d'une dévotion aimable et entraînante ; mais ces reproches, tout fondés qu'ils puissent être, n'atteignent que les personnes, et laissent à la piété tout son lustre.

Au reste, jetons un regard autour de nous, et bientôt nous reconnaîtrons que les exemples d'une piété aimable ne sont pas aussi rares qu'on voudrait le faire entendre.

Cette jeune personne qui renonce au monde et à ses plaisirs pour se faire, de jour et de nuit, l'humble servante des pauvres dans quelque saint asile de la douleur et des larmes ; — c'est la piété qui lui donne ce courage. Demandez au monde qui la regrette, et aux malades qu'elle soigne, si sa piété n'est pas aimable.

Cette sœur de charité, ombre vivante de Vincent de Paul dont elle est la fille, qui épuise les admirations des mondains eux-mêmes et qui, toujours heureuse, se transporte partout où quelque misère physique ou morale réclame sa présence ; — c'est la piété qui lui prête ses ailes. Oseriez-vous dire que sa piété n'est pas aimable ?

Cette femme que tout le monde aime, citée partout comme un modèle accompli des plus saintes vertus, qui rend heureux tout ce qui l'entoure, qui désarme la critique et provoque l'éloge par sa bonté, sa douceur, son affabilité, sa charité, et par l'ensemble de sa conduite ; — c'est la piété qui lui donne ces vertus et lui attire ces louanges. Oserez-vous dire que sa piété n'est pas aimable ?

Cette jeune personne qui, sans y penser, fait par son exemple la leçon à tant d'autres, et dont le monde le plus pervers exalte la sagesse, la modestie, la retenue, la candeur, et cette réunion de qualités qui lui concilient l'estime universelle ; — c'est la piété qui lui prête ses charmes. Oserez-vous dire que sa piété n'est pas aimable ?

Ce jeune homme, chrétien fervent, fils respectueux et soumis, ami dévoué de ses amis qui l'admirent, toujours à sa place dans les sociétés qu'il fréquente, et que toutes les mères proposent à leur

fils comme modèle ; — c'est à la piété que retourne l'éloge qu'on fait de sa conduite. Oserez-vous dire que sa piété n'est pas aimable ?

Cet homme enfin, religieux par conviction, qui méprise comme une bassesse le respect humain, qui met franchement ses œuvres d'accord avec sa foi, patriarche au sein d'une famille qui le bénit, type de l'honnête homme et du vrai chrétien, membre actif et zélé des sociétés de charité dans la localité qu'il habite ; cet homme, en un mot, souverainement estimable et profondément estimé, auquel tant de lâches regrettent au fond de ne pas ressembler ; — c'est la piété qui lui vaut tant d'estime ; c'est la piété qui fait son bonheur et sa gloire. Oserez-vous dire que sa piété n'est pas aimable ?

Quand on se concilie tant d'éloges par sa piété, on a droit, ce semble, à quelque indulgence pour les légers défauts qui l'accompagnent encore. Gardons-nous de condamner jamais la piété parce qu'elle ne remédie pas à toutes les misères que la faiblesse humaine entraîne après elle. C'est une injustice dont plusieurs hommes du monde se rendent coupables, lorsqu'ils semblent vouloir que la piété donne à ceux qui la professent une espèce d'impeccabilité permanente que nous ne verrons qu'au ciel. Louons la piété pour le mal qu'elle empêche et le bien qu'elle produit chez ceux qui la pratiquent ; quant aux légers défauts qui se montrent encore, soyons assez raisonnables pour ne pas exiger de l'homme la perfection de l'ange.

— Vous conviendrez du moins, nous dira-t-on peut-être, qu'il y a dans l'exercice de la piété des pratiques ridicules que nous ne saurions admettre.

— Expliquons-nous, et tâchons, s'il se peut, de nous mettre d'accord.

Voulez-vous parler de pratiques superstitieuses qui choquent autant le bon sens que la religion? Nous les condamnons comme vous, et la vraie piété les abhorre.

Voulez-vous parler de pratiques si longues et si multipliées qu'il faille pour s'en acquitter négliger les devoirs de son état, désobéir à ses supérieurs, et faire murmurer tous ceux avec lesquels on est en contact? C'est une illusion manifeste dont il ne faut pas rendre la piété responsable; car je vous assure qu'elle en gémit plus que vous n'en gémissez vous-même.

Voulez-vous parler de pratiques imprudentes, qui ruinent la santé par des mortifications excessives et par des privations immodérées, sous le rapport du sommeil et de la nourriture? Ce sont encore des excès que la piété condamne; et comment ne les condamnerait-elle pas, elle qui veut que la sagesse même soit sobrement pratiquée : *Oportet sapere,* dit-elle, *sed sapere ad sobrietatem?* (S. Paul.)

Mais voulez-vous parler de pratiques irréprochables, soit qu'on les considère en elles-mêmes, soit qu'on les considère dans les circonstances de temps, de lieux et de personnes? Voulez-vous parler de pratiques qui ne provoquent aucun murmure tant soit peu fondé, qui ne font violer aucun devoir, qui ne sont accompagnées d'aucune imprudence, qui n'incommodent personne, et qui souvent même se font secrètement sous le doux regard de Dieu seul, et avec un grand avantage spirituel pour l'âme qui s'en acquitte? Ah! si c'est

de ces pratiques que vous voulez parler, si ce sont ces pratiques que vous taxez de ridicules, permettez-moi de vous demander grâce pour elles, au nom de la religion qui les approuve et de la vraie piété qui les commande.

Vous ne connaissez pas, vous ne soupçonnez pas même l'importance de ces œuvres et les fruits précieux qu'elles produisent. L'aménité qui vous prévient, la douceur qui vous charme, la bonté qui vous séduit, la charité qui vous édifie, toutes les vertus enfin que vous admirez chez une personne pieuse, savez-vous ce qui les entretient, ce qui les alimente, ce qui chaque jour encore les développe et les perfectionne? Ce sont les saintes pratiques de la piété. Otez à l'âme pieuse ces appuis protecteurs, et bientôt ses vertus deviendront semblables à l'arbre sans racines, ou à la fleur fanée.

Et puis, pourquoi priver cette sainte âme des célestes plaisirs que ces pratiques lui procurent ? Dans l'aimable voie qu'elle parcourt, le long de cet agréable sentier où elle cueille autant de roses qu'il vous semble y découvrir d'épines, elle trouve le Dieu qu'elle aime ; elle lui parle avec les ineffables épanchements de la piété qui l'anime ; elle plaint le monde et lui abandonne ses folles joies ; elle prie pour ceux qui ne comprennent pas le bonheur qu'elle goûte ; et peut-être qu'au moment où vous la raillez, il tombe de ses lèvres un *Ave Maria* pour le salut de votre âme. Croyez-moi, ne la troublez pas plus dans ses divines joies qu'elle ne vous trouble dans vos bruyantes folies, et faisons tous des vœux pour qu'elle ait un grand nombre d'imitateurs de ses vertus.

— Mais ne peut-on pas aimer Dieu sans toutes ces pratiques ? Sont-elles donc absolument obligatoires ? — Non, chacune d'elles, prise isolément, n'est point obligatoire, et l'on peut aimer Dieu sans s'astreindre à tous les exercices que la piété suggère aux âmes ferventes ; c'est très-vrai : mais ce qui est vrai aussi, c'est que l'amour qu'on a pour Dieu quand on dédaigne toutes ces pieuses pratiques, mérite à peine le beau nom qu'on lui donne. C'est un amour froid, c'est-à-dire un amour qui glacerait le cœur d'un père si son fils n'avait rien de mieux à lui offrir. Que nous sommes aveugles et ingrats ! nous voulons que Dieu, qui nous comble de mille bienfaits, se contente d'un amour qui nous indignerait de la part d'un fils, d'un fils surtout qui nous devrait beaucoup de reconnaissance.

Ce que nous répondrons encore aux questions qui viennent de nous être posées, c'est que de telles pratiques pieuses, qui, généralement parlant, ne sont pas rigoureusement commandées, deviennent cependant quelquefois nécessaires pour repousser des tentations violentes et obtenir, dans ces circonstances graves, les grâces dont on a besoin pour ne pas compromettre l'œuvre de son salut. Rien de plus faible que l'âme qui n'a pas pour soutien l'habitude réglée de quelques pratiques ; rien de plus fort au contraire et de plus invulnérable que l'âme qui contracte cette heureuse habitude.

III. — Résumé de ce chapitre sous le voile d'une parabole.

Résumons en terminant, sous le voile d'une parabole, ce qui vient d'être dit sur la piété.

Un père avait trois fils qu'il aimait d'une tendresse extrême. Malheureusement, ils ne répondaient pas tous à la vive affection qu'il leur témoignait. L'aîné le maltraitait presque tous les jours, et se faisait un jeu d'enfreindre ses ordres. Le second ne le maltraitait point ; mais il n'avait pour lui que de la froideur : jamais la moindre prévenance, jamais un mot du cœur où se peignît quelque amour. Du reste, il faisait à peu près, mais de mauvaise grâce, ce qui lui était rigoureusement prescrit. Le plus jeune enfin était ce qu'on appelle un charmant enfant ; il avait toute sorte d'égards pour son père, et ne se lassait point de lui tenir compagnie. Non-seulement il exécutait ses ordres avec une fidélité parfaite ; mais, par dévouement et par amour, il allait presque toujours au-delà de ce qui lui était commandé.

Or, une maladie grave attaqua le bon père et le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Se voyant sur le point de mourir, il fit appeler ses trois enfants et leur parla ainsi :

« Mon fils, dit-il à l'aîné, tu m'as constamment
» abreuvé d'amertume, et j'ai la douleur de ne pas
» pouvoir te dire un mot affectueux en me séparant
» de toi ; il ne me vient à l'esprit que des pensées
» de malédiction. Que Dieu te pardonne ton ingra-
» titude ! »

« Pour toi, dit-il au second, je n'ai pas à te faire
» d'aussi durs reproches. Cependant tu n'as pas

» eu pour moi la tendresse d'un bon fils ; j'ai eu
» souvent à me plaindre de ta sécheresse et de ta
» froideur ; mais tu exécutais à peu près tous mes
» ordres. Que Dieu bénisse ton obéissance et te
» pardonne le reste ! »

« Quant à toi, dit-il au plus jeune, en lui serrant
» affectueusement la main, je te dois les consola-
» tions les plus douces de ma vie ; je n'exprimerai
» jamais comme je le sens le tendre attachement
» que tes bontés m'inspirent. Toutes les blessures
» que l'ingratitude faisait à mon cœur, ton généreux
» amour semblait prendre plaisir à les cicatriser.
» Que les bénédictions du ciel tombent à flots
» dans ton âme ! »

Ayant dit ces mots, il lui donna, de ses lèvres mourantes, un dernier baiser : puis il lui remit une charmante corbeille qui contenait une couronne du plus haut prix, et autour de laquelle des pierres précieuses artistement enchâssées formaient les deux mots : Piété filiale.

Cette parabole s'explique d'elle-même : Sous les traits du premier de ces enfants apparaît le pécheur ingrat et endurci. Le second représente le chrétien lâche, insouciant et tiède. Le troisième est l'image du chrétien pieux.

Au premier, la malédiction ;

Au second, la froideur ;

Au troisième, la couronne de gloire qui récompensera dans le ciel la piété fidèlement pratiquée sur la terre !

CHAPITRE III

Pratiques de piété.

Nous allons entrer dans le riche domaine de la piété active et opérante. Le chapitre précédent était comme l'avenue qui conduisait au château, et préparait l'heureux voyageur à en goûter les charmes. Nos idées fausses, nos préventions injustes à l'égard de la céleste piété, étant remplacées par des notions vraies qui nous la montrent plus aimable encore que nous ne la trouvions rebutante ; sachant qu'un acte de religion, quelque peu important qu'il soit en lui-même, est un acte de piété filiale de l'homme envers Dieu, et pour ainsi dire une caresse qu'il fait au tendre Père qu'il a dans les cieux ; nous embrasserons avec joie les saintes pratiques de la piété, d'autant plus qu'elles affermiront nos pas chancelants, viendront au secours de notre faiblesse, et nous attacheront par les consolations dont elles sont la source à cette Religion divine, qui seule peut faire, en ce monde et en l'autre, le bonheur de l'homme.

I. — Nécessité des pratiques pieuses.

Nous l'avons déjà dit, rien de plus faible que l'homme nouvellement converti si, par les pratiques de la piété, il ne donne pas à son âme la vigueur qui lui manque. Souvent, au début de la conversion, quand elle est en pleine séve, on se

croit tout-puissant, et l'on n'imagine pas qu'il y ait obstacle au monde qu'on ne puisse renverser avec facilité. C'est une illusion qui peut conduire au défaut de vigilance, et par suite à des imprudences dangereuses, à des témérités funestes. Ce que l'on prend pour force, en ces circonstances, n'en a souvent que l'apparence : ardeur, sentiment, enthousiasme, exaltation, oui ; force réelle et pleinement rassurante, non. En tout ce qui concerne le salut, ne l'oublions jamais, l'homme ne trouve de force qu'en Dieu : *Sine me,* nous dit Jésus-Christ, *nihil potestis facere.* « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Mais aussi, avec le secours de Dieu qui ne nous manque jamais quand nous le réclamons, tout l'enfer soulevé contre nous n'est pas capable de nous vaincre : « Je puis tout, dit saint Paul, avec l'aide de Dieu qui me fortifie. » *Omnia possum in eo qui me confortat.* Remarquons qu'il ne dit point : Je puis tout par mon ardeur, par mon enthousiasme et mon exaltation. Il connaît le piége, et il l'évite en disant : Je puis tout *avec le secours de Dieu* qui est ma force.

C'est donc en Dieu seul qu'il faut placer son point d'appui pour résister vaillamment et avec succès aux ennemis du salut. Or, où trouverons-nous Dieu, si ce n'est dans les saintes pratiques de la piété ? Convainquons-nous bien de cette vérité ; tout ce qui s'en éloigne est illusion, témérité, danger prochain de rechute.

Le nouveau converti qui ne s'entoure pas de pieuses pratiques, ou qui les abandonne après les avoir observées quelque temps, ne marche pas vers sa ruine, il y court, et, sans être prophète, on peut lui prédire un désastre prochain.

Celui, au contraire, qui choisit prudemment un certain nombre d'œuvres de piété, qui les fait avec les bonnes dispositions qui en assurent le succès, et qui lutte courageusement contre la tentation qu'il a quelquefois de les abandonner, peut se tenir assuré de persévérer aussi longtemps dans le bien, qu'il sera fidèle à les accomplir.

II. — Faut-il adopter un grand nombre de pieuses pratiques ?

Ceci dépend des circonstances. Tel homme est excessivement occupé, tel autre ne l'est point du tout, ou l'est fort peu ; il est clair qu'on ne demandera pas autant d'œuvres de piété au premier qu'au second. Cependant, nous pouvons dire, en principe général, que, sauf un attrait tout particulier que l'on suit de l'agrément du directeur, il est de la prudence de ne pas s'imposer un grand nombre de pratiques pieuses. Il en résulte quelquefois des inconvénients assez graves,

Ainsi, par exemple, il arrive souvent que, pour s'acquitter de ses nombreuses pratiques, on prend une partie du temps dont on n'est pas maître de disposer ; ce qui, outre le préjudice que l'on porte au prochain, excite des mécontentements et des murmures.

D'un autre côté, cette surcharge considérable de pratiques finit par produire la fatigue et l'ennui. Dans la ferveur primitive de la conversion, on ne sentait point cette fatigue ; on n'en soupçonnait pas même la possibilité ; mais cette première ferveur, qui n'était guère que du sentiment, une fois dissipée, l'abondance de pratiques devient un poids pénible

dont on se débarrasse peu à peu et que l'on finit quelquefois par déposer entièrement.

Très-souvent aussi, n'ayant plus, comme on vient de le dire, le courage de s'acquitter de toutes les pratiques qu'on avait adoptées, on en supprime plusieurs ; mais une conscience peu éclairée s'alarmant outre mesure de cette suppression, on se figure que Dieu est mécontent, que l'on redevient faible, qu'on ne reverra jamais l'heureuse ferveur qu'on goûtait dans le principe, et que bientôt sans doute on retombera dans ses anciennes misères : de là des troubles, du découragement, des inquiétudes qui affaiblissent l'âme et la prédisposent à des chutes.

Enfin, les nombreuses pratiques, quand il y a surcharge, se font ordinairement à la hâte et sans beaucoup d'attention. Ce qui domine chez celui qui les fait, est-ce l'onction de la piété? est-ce l'amour de Dieu, est-ce le sentiment du besoin qu'il a de ses grâces? Non ; c'est souvent le désir de terminer promptement des pratiques qui fatiguent. Or, quels fruits peut produire une disposition de cette nature?

Donc, nous le répétons, pas de surcharge ; un nombre convenable d'œuvres pieuses, choisies avec discernement et approuvées du directeur : voilà le principe dont il est important de ne pas s'écarter.

III. — Quelles pratiques doit-on rejeter ?

Déjà nous avons touché ce point légèrement et en passant ; touchons-le de nouveau avec un peu plus de détail.

On doit d'abord rejeter les pratiques qui sont en-

tachées de superstition ; nous l'avons dit plus haut, la vraie piété les abhorre.

On doit rejeter celles qui, n'étant point absolument nécessaires, comme le sont les sacrements, par exemple, ne peuvent se faire sans mécontenter les personnes avec lesquelles on est en rapport, et surtout les supérieurs dont on dépend.

On doit rejeter encore celles qui nuisent notablement à la santé ; car il arrive quelquefois que des pratiques ou trop nombreuses, ou trop pénibles, produisent des maladies, ou du moins des indispositions assez graves qui mettent dans la nécessité de renoncer non-seulement aux œuvres de piété qui ont produit ces maladies, mais encore à celles dont on aurait pu très-utilement continuer l'usage, si l'on n'avait pas commis les imprudences qui en nécessitent la suspension.

On doit rejeter aussi les pratiques de piété qui nuisent à l'accomplissement des devoirs de son état. Agir autrement, ce serait un renversement d'ordre que Dieu, qui est l'ordre même, ne saurait bénir. Seulement il faut voir si, sans retomber dans les inconvénients signalés plus haut, on ne pourrait pas s'y prendre de manière à faire marcher de front — et les devoirs de l'état — et un nombre convenable de pieuses pratiques.

Enfin, on doit généralement renoncer aux exercices de piété pour lesquels on ne sent aucun attrait, ou pour lesquels même on sent un fonds de répugnance. Si pourtant ce défaut d'attrait ou ce fonds de répugnance s'étendait à toutes les œuvres de la piété, ce serait une disposition très-fâcheuse qui ouvrirait la porte au relâchement et à ses sui-

tes funestes, et qu'il faudrait combattre sans ménagement en s'imposant l'obligation d'adopter quelques pratiques, en dépit de la répugnance qu'on éprouve à les faire. Il arrivera souvent que l'on sera récompensé de son courage par un surcroît de consolations qu'on était loin d'attendre.

IV. — Quelles pratiques convient-il d'adopter ?

On conçoit aisément qu'il nous est impossible d'assigner, d'une manière fixe et bien déterminée, le nombre et la nature des exercices de piété dont chacun de nos lecteurs devra s'imposer la pratique. Cela est tellement subordonné à une foule de circonstances, qu'il ne serait pas sage de tracer pour tous une règle uniforme. L'un dirait qu'on l'accable, l'autre qu'on l'épargne, et presque aucun ne serait content du règlement que nous aurions proposé. Que faire donc? Il nous semble que le mieux est de mentionner ici, l'un après l'autre, les divers exercices de piété que pratiquent les chrétiens fervents et fidèles, qui veulent sincèrement opérer le salut de leur âme. Les voyant sous ses yeux, appréciant, d'après le peu que nous en dirons, leur haute importance, apprenant enfin la manière de s'en acquitter avec fruit, chacun pourra faire un choix judicieux en rapport avec ses occupations, son attrait particulier, son degré de ferveur, et le reste.

Toutefois, nous dirons ici que tous doivent adopter l'usage généralement reçu de la prière du matin et du soir. Nous dirons encore qu'il est excessivement avantageux de faire de temps en temps une bonne lecture dans un livre qui détache du

péché, qui attache à Dieu et qui ravive le désir de sauver son âme. Nous dirons enfin qu'il est très-convenable d'assister *souvent* aux offices publics de sa paroisse. Nous reviendrons, bien entendu, sur les trois points que nous venons d'indiquer ; mais nous voulions en faire déjà ressortir l'importance.

V. — Principes généraux pour bien faire les exercices de piété.

Un des plus grands abus que l'on soit en droit de reprocher aux chrétiens qui s'occupent du salut de leur âme, c'est de faire sans mérite les pratiques pieuses dont ils ont contracté l'habitude. Ils les font avec tant de négligence, de promptitude et d'inattention, qu'ils n'en retirent à peu près aucun fruit. Dans ces saintes communications avec Dieu, les lèvres seules agissent ; le cœur ne sait ce qu'elles disent, et cependant pas une seule prière n'arrive au cœur de Dieu si elle ne part du cœur de l'homme. C'est donc à eux que Jésus-Christ s'adresse quand il dit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* N'est-il pas vraiment déplorable d'avoir la peine de la prière (car c'est une peine pour ceux-là) et de n'en avoir pas le profit ? Cependant, voyez-les : ils ne font rien pour corriger le défaut de leurs prières ; ils se reprocheraient pourtant, et avec raison, de manquer à les faire ; et leur aveuglement est tel, que l'on peut dire d'eux avec vérité qu'ils se feraient scrupule d'omettre des prières qu'ils ne se font pas scrupule de rendre inutiles.

Posons ici, pour leur venir en aide, quelques principes fondamentaux sur la manière de prier avec fruit.

La première condition nécessairement requise, c'est l'état de grâce. Tout homme en péché mortel est un sujet révolté contre son divin Roi. Le bien qu'il fait en cet état ne lui est point compté pour le ciel. S'il prie, et il doit prier plus que jamais, il ne doit espérer pour fruit de sa prière que les grâces nécessaires pour obtenir le pardon de sa révolte.

La seconde condition requise est d'avoir toujours le vif désir de sauver son âme. Prier, c'est demander le salut. Sous une forme ou sous l'autre, voilà le but de la prière. Or, comment demandera-t-on une grâce avec zèle, si l'on n'y attache presque aucun prix ?

La troisième condition de succès des œuvres de piété, c'est d'éviter uue dissipation excessive qui jette l'âme hors d'elle-même et la met dans une quasi-impossibilité de penser à Dieu dans la prière. Cela vient souvent d'un encombrement d'occupations et d'affaires qu'on pourrait éviter, ou d'une surabondance de jeux et de plaisirs, ou d'une perte de temps considérable et habituelle dans la compagnie de quelques personnes désœuvrées et ennemies de tout ce qui est grave et sérieux. Comment apporter à Dieu dans la prière un cœur calme et recueilli, s'il est continuellement distrait par des frivolités de cette nature ?

Enfin, la règle fondamentale que nous recommandons pour assurer le succès d'une prière quelconque, c'est de ne la commencer jamais sans avoir fait une préparation convenable. Que nous serions heureux si nous pouvions avoir la certitude que tous nos lecteurs adopteront cet usage ! Nous en parlerons bien souvent encore, tant nous y atta-

chons d'importance ! une prière précédée d'une préparation attentive est toujours une bonne prière. En peut-on dire autant de celle que l'on commence sans trop savoir ce que l'on va faire, et que l'on achève sans savoir ce que l'on a dit ? Voici le fond de cette préparation : — Se rappeler d'une manière bien fixe que c'est à Dieu que l'on va parler. — Lui demander instamment la grâce de faire une excellente prière. — Renoncer d'avance à toutes les distractions qui vont survenir. Voilà tout : et tout cela peut se faire en quelques instants. En effet, nous le demandons, quel temps faut-il pour dire quand on vient de tomber à genoux :

« Mon Dieu ! je crois fermement que c'est à vous » que je vais parler dans cette prière. — Mon Dieu ! » je vous supplie de m'accorder la grâce de la bien » faire. — Mon Dieu ! je vous déclare que je re- » nonce d'avance à toutes les distractions qui vont » survenir. »

Prenons donc la résolution de faire cette préparation ou telle autre que nous jugerons convenable ; mais surtout ayons soin de la faire avec la plus sérieuse attention, car si elle devenait elle-même une œuvre de routine, il est clair qu'elle serait sans mérite comme tout le reste.

Tels sont les principes généraux que nous voulions établir, pour assurer le succès des pieuses pratiques dont nos lecteurs adopteront l'usage. Venons maintenant au détail de ces pratiques.

VI. — Prière du réveil.

Voici un acte touchant de la piété chrétienne. *Donner à Dieu son cœur :* nous savons tous ce que

ces paroles signifient. Et comment ne le saurions-nous pas, puisque nous l'avons appris de notre tendre mère, à ce premier âge de la vie où tout se grave dans l'âme pour n'en sortir jamais ? Oui, c'était en ce temps-là qu'une mère pieuse nous tenant sur ses genoux, joignait nos petites mains, nous faisait regarder le ciel, et nous disait avec bonheur ces paroles auxquelles on nous permettra de ne pas changer une lettre : « Donne ton cœur au bon Dieu, mon enfant ! » Et nous disions avec elle cette prière charmante, peut-être, hélas ! oubliée de plusieurs, et que nous voulons rappeler :

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon
» corps, mon âme, ma vie, tout ce que je suis,
» tout ce que je possède : prenez-moi, s'il vous
» plaît, Seigneur, afin qu'aucune créature ne puisse
» me posséder, mais vous seul, ô mon bon Jésus ! »

Nous plaindrions celui qui n'admirerait pas la belle simplicité de cette prière. Reprenons l'usage de la réciter chaque jour au moment du réveil et le soir avant de nous endormir. Elle n'est pas seulement belle, cette prière, elle est réellement excellente, puisqu'elle contient l'acte d'adoration et de devouement le plus parfait que l'homme puisse faire à son Dieu. Disons-la donc très-exactement tous les jours, mais posément, mais attentivement, mais affectueusement, et en goûtant avec le cœur chacun des mots qui la composent.

VII. — Prière du matin.

Nous sommes toujours péniblement affecté quand nous voyons des chrétiens, qui ne sont pas hors des voies du salut, mais qui omettent, sans beau-

coup se le reprocher, la prière du matin. Elle est généralement plus souvent omise que celle du soir ; et cependant nous croyons la première plus nécessaire que la seconde. L'une se fait au commencement du jour, et l'autre avant l'heure du repos ; or, nous savons tous que le temps du jour est plus périlleux pour le salut que celui de la nuit. Nous avons donc besoin de plus de grâces. N'omettons jamais, autant que possible, la prière du matin. Ne la différons pas, si rien ne s'y oppose; car presque toujours elle se trouve omise quand elle n'est pas l'un des premiers actes de la journée.

Quoique l'on puisse faire une prière quelconque, il est cependant très-convenable que l'on fasse habituellement celle qui est en usage dans la localité que l'on habite. Mais défions-nous de la routine, qui n'est jamais plus à craindre que quand on récite une prière qui se fait tous les jours. C'est pour l'éviter, cette routine, qu'il faut être parfaitement fidèle aux recommandations que nous avons faites : — Se préparer convenablement avant de commencer. — Prier posément et avec le respect qu'exige la souveraine majesté de Dieu.

Voici un point très-important et sur lequel nous appelons tout spécialement l'attention de nos lecteurs. Comme il arrive souvent que la prière du matin se récite, ainsi que toutes les prières d'habitude, sans beaucoup d'attention, et souvent avec une distraction continuelle, nous voudrions qu'avant de finir cet exercice de piété, on convertît en une courte prière que l'on composerait soi-même, les trois actes que nous allons indiquer, et qui sont un excellent résumé de toute la prière que l'on a faite.

— *Remercier* Dieu de toutes les grâces que nous avons reçues de sa bonté, et spécialement de nous avoir conservé l'existence jusqu'à ce moment, ce qu'il n'a pas fait à tant d'autres qui sont morts pendant la nuit dernière.

— Lui *demander* instamment la grâce de passer saintement et sans aucun péché la journée qui commence.

— Enfin, lui *offrir* tout le bien que l'on va faire pendant ce nouveau jour ; pensées, paroles, actions, peines et souffrances, etc.

Puis, réciter avec beaucoup d'attention une fois seulement le *Pater* et l'*Ave,* aux trois intentions qui viennent d'être proposées. Cette pratique, bien faite, réparerait très-avantageusement les défauts de la prière principale. Nous la recommandons tout particulièrement à nos lecteurs.

VIII. — La sainte messe.

L'assistance à la messe n'est de précepte rigoureux que le dimanche et les fêtes d'obligation. Nous savons tous cela, et il va sans dire que, si nous sommes sincèrement convertis, nous ne manquerons jamais, sans raison légitime, à l'accomplissement de ce devoir.

Mais nous bornerons-nous à ce qui est de stricte rigueur ? La piété filiale envers Dieu, dont nous avons parlé plus haut, ne dira-t-elle point doucement à notre cœur que, pendant que nous donnons à la paresse ou à de frivoles occupations un temps précieux, Jésus-Christ descend du ciel pour nous, s'immole pour nous, intercède pour

nous, et serait bien content si nous répondions au tendre amour qu'il nous témoigne, en allant lui prouver au pied de son autel que nous sommes reconnaissants des bontés dont il nous comble ? Ne dira-t-elle point encore, cette piété filiale, si notre cœur écoute sa voix, que ce n'est guère aimer celui qui est mort pour nous que de lui dire (car nous le lui disons par nos œuvres) : Je ne vous dois l'assistance à la messe que les jours d'obligation ; n'attendez de moi rien de plus. Je sais bien qu'à quelques pas de mon habitation, votre sang coule pour moi sur l'autel ; je sais bien qu'en assistant à ce sacrifice, vous m'y accorderiez des grâces abondantes qui consolideraient l'œuvre de mon salut ; mais je n'y suis point obligé, je ne serai point damné en restant chez moi ; ne trouvez donc pas mauvais que j'y reste. Nous le demandons, est-ce ainsi que l'on parle quand on aime ?

Ranimons notre foi, et pénétrons-nous bien de cette vérité que le saint sacrifice de la messe est incontestablement ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime et de plus saint dans le Christianisme. C'est la divine immolation de la croix renouvelée et perpétuée sur nos autels. Faisons effort pour y assister sur la semaine aussi souvent que nos occupations nous en laisseront le loisir.

Quant à la manière d'y assister, pour les hommes du monde récemment convertis, comme ils n'ont point l'habitude de traiter avec Dieu et de tirer de leur propre fond les prières qu'ils lui adressent, nous les exhortons à lire avec beaucoup d'attention les prières communément appelées *Entretien de la messe,* qui se trouvent dans une multitude de livres

de piété, et notamment dans la *Journée du chrétien*. En s'unissant au prêtre par ces prières, et en le suivant pour ainsi dire pas à pas dans les diverses parties du saint sacrifice, on en retirera des fruits de salut excessivement abondants (1).

IX. — Assistance aux offices publics.

Nous ne connaissons rien de plus édifiant que de voir un homme qu'on ne rencontrait presque jamais dans une église, assister régulièrement, après sa conversion, aux offices publics de sa paroisse. C'est une manifestation pieuse qui tourne puissamment à la gloire de la religion et à la sanctification de bien des âmes. Nous sommes profondément convaincu qu'il y a dans les trésors de Dieu des grâces considérables pour celui qui donne au monde ce beau spectacle. Qu'il est édifiant de voir, par exemple, un père de famille environné de sa femme et de ses enfants qu'il laissait autrefois aller seuls à l'église, et avec lesquels il s'y trouve aujourd'hui ! Quand surtout on voit, au jour de quelque grande solennité, toute cette heureuse famille s'approcher pieusement de la table sainte pour y recevoir la divine Eucharistie, c'est comme une scène du ciel que Dieu nous fait contempler sur la terre.

Nous conjurons nos lecteurs de donner ce bel exemple aux habitants de la paroisse à laquelle ils appartiennent.

(1) Le *Manuel de la messe*, par Mgr. Le Courtier, est un livre excellent que nous recommandons spécialement à nos lecteurs ; ils le liront, nous en sommes certain, avec autant d'intérêt que de profit.

X. — Bonnes lectures.

Qui pourrait dire les conversions dont quelques lectures pieuses ont été le principe ! Et qui pourrait dire aussi combien de conversions ne se sont soutenues que parce qu'elles ont été consolidées par la lecture des bons livres ! Cet exercice réunit deux avantages qui lui assurent un succès complet : — il est extraordinairement salutaire — et il n'offre pas la moindre difficulté dans son exécution. Pour assister à la messe, on quitte sa maison ; pour faire une prière, on se met à genoux ; pour se préparer à la confession, on scrute sa conscience par un examen sérieux. Mais pour faire une lecture, on reste chez soi, on ne se met point à genoux, on ne s'impose point la recherche de ses misères ; que fait-on donc ? On allonge le bras pour prendre un livre, on le lit, et les grâces s'en échappent à flots pour arriver au cœur, comme naturellement et sans effort. Et pourtant la bonne lecture est une prière ; c'est vrai, mais c'est la plus aisée de toutes les prières, c'est une prière qui saute aux yeux, qu'on nous passe cette expression. Le livre ouvert, l'âme commande aux yeux de lui procurer la divine nourriture qu'il renferme ; les yeux obéissent, et la nourriture arrive avec une merveilleuse abondance ; et la lecture faite, on sent qu'on y a puisé un surcroît de lumière, de courage, de force et de consolation qui attache au service de Dieu et engage à reprendre bientôt le livre qui a produit des effets si heureux.

On nous demandera peut-être quel livre il faut lire. A cela nous répondrons : Lisez le livre qui

vous touche davantage, de cette sainte émotion qui donne plus d'amour pour Dieu, plus d'éloignement pour ce qui l'offense, plus d'attrait pour la pratique de la vertu. Voilà, pour vous, le bon livre, quel que soit son style, ou le titre qu'il porte. L'*Imitation de Jésus-Christ* est généralement goûtée et ne se lit presque jamais sans fruit. Un homme célèbre, mort depuis peu d'années, s'était donné à Dieu de tout son cœur, et quoiqu'il fût accablé d'affaires d'État dont il avait le maniement, il avait constamment l'*Imitation* sur son bureau, et de temps en temps il en lisait quelques passages pour nourrir sa piété. Il mourut subitement, et l'on s'aperçut par la marque de son livre favori, que le jour même où il rendit son âme à Dieu, il avait lu le chapitre intitulé : *De la méditation de la mort.*

La lecture pieuse que nous recommandons, pour produire de bons fruits, doit être précédée comme toutes les prières d'un court moment de préparation, qui consiste tout simplement à demander instamment à Dieu la grâce de bien profiter de la lecture que l'on va faire.

Il est très-convenable aussi de ne pas lire avec une excessive rapidité, ce qui rendrait la lecture totalement infructueuse. Il faut lire doucement, goûter ce qu'on lit, et s'arrêter même quelquefois un instant quand on se sent touché, afin de profiter de cette émotion qui est une grâce précieuse. Souvent, en ces moments-là, on se sent attendri, et l'on parle à Dieu avec une sainte ardeur qui procure à l'âme un bonheur indicible.

Soyons fidèles à cet exercice, et s'il se peut, lisons chaque jour quelques pages d'un bon livre.

XI. — Visites au Saint Sacrement.

Il nous semble entendre quelques-uns de nos lecteurs nous dire en souriant : Visites au Saint-Sacrement ! Quel chemin vous nous faites faire dans les régions de la piété, dans les régions de l'inconnu !

Ce qui vous fait sourire, cher lecteur, n'a rien qui me surprenne ; et je vous dirai même, puisque nous sommes en voie de confidence, que la pensée de votre sourire me fait sourire moi-même. Mais après avoir goûté cette innocente satisfaction, reprenons la sainte gravité qui convient à la hauteur de notre sujet.

Quel chemin vous nous faites faire ! dites-vous. Et pourquoi vous plaindriez-vous de le parcourir, ce chemin, puisqu'il aboutit au lieu trois fois saint où Jésus-Christ repose dans la compagnie des milliers d'anges qui lui font escorte? Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* Si vous saviez ce que c'est qu'un autel habité par Jésus ! Si vous saviez les trésors que renferme ce petit coffre de marbre ou de bois que nous nommons *Tabernacle*, qui dit peu de choses aux sens, mais qui ravit l'âme quand la foi l'éclaire et que l'amour l'embrase !

Réveillons-la, cette foi, car elle dort : ranimons-le, cet amour, car il est bien faible ; et disons-nous à nous-mêmes, pour réchauffer toutes ces glaces : Si quelqu'un venait en toute hâte m'apprendre que Jésus - Christ est corporellement visible en ce moment dans une église voisine, resterais-je nonchalamment chez moi, dédaignant de me donner

la peine d'un déplacement pour voir le Fils de Dieu, mon Sauveur et mon Juge? Non, assurément non; à l'instant même, je volerais à ses pieds, sans aucun doute..... O homme inconséquent et frivole! qu'as-tu besoin de voir de tes yeux ce que tu vois si nettement par ta foi? Qu'importe le voile, si tu sais qu'il enveloppe la réalité que tu adores? Ah! si un bon fils pouvait arriver jusqu'à la porte du cachot où repose tristement son père, refuserait-il, quoiqu'il ne le vît point, de venir chaque jour lui glisser au travers de cette porte quelques tendres paroles, pour le consoler en lui prouvant qu'il l'aime et qu'il pense à lui? En vérité, je vous le déclare, le tabernacle de nos autels est la prison d'amour où repose Jésus, et c'est sa tendresse pour nous qui l'y retient enchaîné; c'est cette tendresse qui lui fait dire ces étonnantes et ravissantes paroles : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum.*

On le voit maintenant, visiter Jésus-Christ dans nos églises n'est point un exercice qui demande un haut effort de piété. Non ; quand la foi dit que Jésus est dans le tabernacle, le visiter est un acte de raison, un acte de haute convenance ; disons plus, c'est, pour un cœur bien né, un acte obligé de reconnaissance et d'amour. Aussi ne peut-on s'empêcher de gémir profondément quand on pense qu'il y a des hommes dans le monde (et plusieurs ont la foi!), qui prennent en pitié une de ces dévotes, comme ils les appellent, qui va bâiller, disent-ils, pendant une heure au pied d'un autel ; ce qui, bien traduit, revient à dire : Voyez donc

cette pauvre fille qui a la simplicité d'aller s'ennuyer un heure avec Jésus-Christ !

Voilà bien les hommes dont parle saint Paul, qui blasphèment ce qu'ils ignorent, ou plutôt qui blasphèment ce qu'ils croient, mais d'une foi presque morte !

Nous espérons bien que, parmi nos lecteurs, il s'en trouvera quelques-uns qui apprendront le chemin du divin Tabernacle. Nous sommes heureux de leur prédire qu'ils y trouveront, sans aucun doute, un bonheur inexprimable, un tendre amour pour Dieu, une vive horreur du péché, et une facilité étonnante pour dompter leurs passions et assurer l'œuvre de leur salut.

Nous avons connu un homme du monde, qui passa d'une vie très-criminelle à une vie fervente. Sa conversion fut subite, exemplaire et parfaitement soutenue. Or, il attribuait surtout sa persévérance à la dévotion toute spéciale qu'il avait à visiter le très-saint Sacrement. Dès les premiers jours de sa conversion, cette visite faisait ses délices. Muni de l'excellent petit livre, *Visites au Saint Sacrement,* qu'il portait toujours sur lui, il en dévorait les pages brûlantes et se transportait d'église en église, au milieu de Paris, sous la conduite du divin amour qui l'embrasait, ne se rassasiant jamais de visiter Jésus qui, de son côté, ne se lassait point d'épancher chaque jour dans l'âme de son tendre ami des flots de grâces et de bénédictions. Nous lui avons entendu dire plusieurs fois que ces visites lui procuraient un bonheur au-delà de tout bonheur.

Mais comment se font ces visites ? demandera-

t-on peut-être. Rien de plus simple : ne courez pas bien loin après des méthodes et des formules. Cherchez-vous dans des livres, ou demandez-vous à quelqu'un ce que vous devez dire à l'ami que vous visitez ? Nullement ; vous dites : je vais voir mon ami ; et vous partez, sachant bien que la conversation se fera comme d'elle-même. Faites ainsi à l'égard de Jésus présent dans le tabernacle ; dites : je vais voir le plus dévoué de mes amis, oui le plus dévoué, puisqu'il est mort pour moi ; je vais voir Jésus ; et quand vous serez à ses pieds, parlez-lui comme si vos yeux étaient réellement frappés de sa présence.

Une personne qui avait occupé un très-haut rang dans le monde, et qui s'était donnée à Dieu, répondait un jour à un de ses amis qui lui demandait ce qu'elle pouvait faire et dire pendant si longtemps au pied des autels : « Ce que j'y fais ? j'y » demeurerais pendant toute l'éternité. O ciel ! on » demande ce qu'on fait devant Dieu ! Ce qu'on » fait ? on le loue, on l'aime, on le bénit, on le » prie, on lui demande. Et que fait un pauvre de» vant un riche ? Que fait un malade auprès de » son médecin ? Que fait un homme altéré près » d'une fontaine pure et abondante ? »

Si cependant on ne trouvait pas dans son propre cœur la matière d'un entretien avec Jésus, on pourrait très-bien s'aider d'un livre ; et nous ne saurions en recommander de meilleur que celui dont nous avons parlé plus haut (*Visites au Saint Sacrement*, par S. Liguori). On trouvera dans ce livre une visite au Saint Sacrement pour chaque jour du mois et la manière de la bien faire. Au reste,

l'essentiel de cet exercice et de se rappeler d'abord, par un acte de foi très-vif, la présence de Jésus-Christ dans le tabernacle ; puis, de lui demander les grâces dont on sent particulièrement le besoin ; et enfin de s'entretenir affectueusement avec lui comme un ami avec son ami, comme un enfant avec son père, produisant, selon l'inspiration du moment, des actes de foi, de confiance, d'amour, de contrition, de reconnaissance, etc...

Puissent tous nos lecteurs goûter la sainte pratique que nous leur proposons, et accorder au divin prisonnnier de nos autels quelques-uns des instants qu'ils donnent si souvent à des plaisirs frivoles !

XII. — Prière du soir et examen de conscience.

Après nos travaux, reposons-nous en Dieu. C'est un bien bel usage que celui de placer aux deux extrémités de la journée une prière spéciale : le matin, pour demander à Dieu la grâce de ne pas l'offenser pendant le jour qui commence, et le soir, pour le remercier des grâces qu'il a accordées pendant le jour qui finit. C'est, relativement à Dieu, ce qui se voit dans plusieurs familles, de la part des enfants à l'égard de leurs parents : le jour commence et finit par un baiser. La prière du matin et du soir, c'est le baiser de l'enfant chrétien au divin Père qu'il a dans les cieux ; et ici encore nous retrouvons l'application de ce que nous avons dit plus haut, quand nous avons fait voir l'analogie qu'il y avait entre les actes de la piété envers Dieu, et les œuvres de la piété filiale que pratique un bon fils à l'égard de son père.

Nous n'avons point de règles particulières à tracer touchant la manière de faire la prière du soir. La préparation avant de la commencer, la pieuse et respectueuse lenteur dans la récitation, doivent être les mêmes que le matin. Nous ferons seulement quelques recommandations qui conviennent spécialement à cet exercice du soir.

Et d'abord nous dirons que ce serait un fort bon usage de faire la prière du soir en commun (c'est généralement beaucoup plus difficile le matin). Il y a quelque chose de patriarcal et d'éminemment chrétien dans cette réunion quotidienne de tous les habitants de la même maison, pour prier Dieu en commun : on doit croire alors que la promesse de Jésus-Christ se réalise : *Lorsque deux ou trois de mes disciples seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux.*

Une seconde recommandation, c'est de faire le soir une revue exacte, mais sans scrupule, des fautes que l'on a pu commettre pendant le jour, afin de s'en humilier devant Dieu. On peut voir assez facilement ce que l'on a à se reprocher, en jetant un coup d'œil sur la manière dont on s'est conduit — envers Dieu, — puis envers le prochain, spécialement dans les conversations, — puis enfin envers soi-même, par pensées, désirs, etc. Quand on a vu ainsi les diverses infidélités que l'on a commises, on s'excite vivement à la contrition ; on en produit un acte, et l'on demande instamment à Dieu la grâce de ne point retomber dans les fautes dont on se reconnaît coupable.

La troisième recommandation que nous avons à faire, relativement à cette prière et à celle du

matin, c'est de s'assurer, autant que possible, que les personnes dont on a la charge, enfants, domestiques, etc., s'acquittent fidèlement de ce devoir. Il y a souvent, sur ce point, une négligence chez les supérieurs à laquelle il serait aisé de remédier.

Si ces prières du matin et du soir sont régulièrement faites et bien faites, il est comme impossible que l'on ne persévère pas dans la voie du salut, ou qu'on n'y rentre pas promptement si l'on avait le malheur de s'en écarter. Mais nous disons : *si ces prières sont régulièrement faites et bien faites ;* car si elles ne se faisaient que par manière d'acquit, froidement, et sans sentiment de piété, il est certain que l'on pourrait croupir longtemps dans l'habitude de péchés graves, tout en conservant encore l'usage routinier de ces prières.

XIII. — Dernière prière de la journée.

Nous appelons ainsi la charmante prière qui s'est faite au réveil, et qui consiste à donner son cœur à Dieu, comme on l'a fait le matin. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit plus haut de cette pieuse pratique ; c'est dans les mêmes sentiments qu'elle doit être faite.

Si, pendant la prière du soir, on n'avait pas pu faire l'examen de conscience que nous avons recommandé, on pourrait le faire avant de s'endormir, et le terminer par un acte de contrition qui embrasserait les fautes de toute la vie. Il est bon de faire cet acte aussi parfaitement que possible, et comme si l'on devait mourir pendant la nuit. Combien, hélas ! se sont endormis dans le temps, et se sont réveillés dans l'éternité !

C'est un excellent usage de s'occuper de la pensée de la mort avant de se livrer au sommeil. Si nous voulions y réfléchir tant soit peu, tout nous la rappelle, cette mort, au moment dont nous parlons. Voyez comme le rapprochement est frappant : — Le lit représente le cercueil : — Nous y sommes étendus comme nous le serons dans le tombeau : — Les draps qui nous enveloppent, représentent le linceul de la bière : — Les yeux fermés, les oreilles insensibles semblent déjà privés de vie : L'âme oppressée, en quelque sorte, sous le poids d'un corps endormi, n'ayant plus l'usage de ses facultés ; le corps lui-même sans mouvement, et l'être tout entier dans un état d'inertie et de prostration ; qu'est-ce que tout cela, si ce n'est comme un sombre reflet de la mort ? — Et cette séparation, pendant le sommeil, de nos parents et de nos amis ; et cet oubli complet de nos biens, de nos honneurs, de nos plaisirs, et même de nos peines ; qu'est-ce encore que tout cela, si ce n'est l'image de la mort ? — Et les épaisses ténèbres qui nous enveloppent, ne nous rappellent-elles pas cette obscurité, cette affreuse nuit de la tombe où nous serons plongés, quand cinq pieds de terre fouleront notre cadavre ; nuit profondément ténébreuse qui durera jusqu'au jour de l'éclatante lumière, au sein de laquelle apparaîtra le Juge souverain des vivants et des morts ?

Le rappel de ces pensées est excessivement utile, et contribue puissamment à détacher du monde et à attacher à Dieu. Si le jour nous dissipe, que la nuit nous recueille ; si le jour éclaire nos folies, que la nuit nous ramène la sagesse à la faveur de

ses ombres. N'écoutons pas ces hommes aveugles qui croient éloigner la mort en n'y pensant point, et qui ne veulent pas voir que la pensée de la mort produit une bonne vie, et que la bonne vie produit à son tour les consolations les plus douces sur la terre, et l'éternel bonheur dans le sein de Dieu.

XIV. — Fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Voici incontestablement le point capital et décisif. Ce sont les sacrements qui réconcilient l'homme avec Dieu ; et ce sont les sacrements qui le maintiennent dans l'heureux état où le place cette réconciliation. La souveraine bonté les a institués tout exprès pour cette double fin, et nous sommes par conséquent bien coupables, lorsque nous ne recourons pas aux moyens infaillibles que la divine miséricorde nous propose, pour sauver notre âme si nous le voulons.

Avant les diverses recommandations que nous allons faire, relativement au sacrement de pénitence, il en est une que nous plaçons en dehors de toutes les autres, et à laquelle nous donnons le premier rang pour appeler sur elle l'attention spéciale de nos lecteurs. Nous voudrions pouvoir la graver en caractères de feu dans le fond de leur âme, tant elle sera féconde en fruits de salut s'ils veulent y être parfaitement fidèles. La voici :

NE PASSEZ JAMAIS UN JOUR ENTIER AVEC UN PÉCHÉ MORTEL SUR LA CONSCIENCE.

Nous prions que l'on revoie, à l'appui de cette recommandation, le trait historique que nous avons

cité plus haut (1). Remarquons bien que ce n'est pas seulement parce que la mort peut survenir et nous plonger en enfer quand nous sommes en état de péché mortel, que nous insistons si vivement sur cette recommandation ; c'est aussi parce que, si notre conseil est suivi, il n'y aura point de mauvaise habitude possible, puisqu'on coupera sur-le-champ la première racine qu'elle poussera.

Venons maintenant aux autres conseils, qui ont aussi une extrême importance, comme il est aisé de s'en convaincre à la simple lecture.

1° Choisissez un confesseur qui ait un grand zèle pour le salut de votre âme, et qui vous presse vivement d'aller fréquemment à confesse. Vous ne saurez bien que dans l'éternité, l'immense service qu'il vous rend en agissant ainsi. Priez-le vous-même de vous solliciter sur ce point.

2° Choisissez un confesseur avec lequel vous soyez tellement à l'aise, relativement à la confession, que vous n'ayez presque aucune répugnance à l'aller trouver pour vous confesser. S'il y a quelque chose, soit en sa personne, soit dans sa manière de confesser, qui vous éloigne du saint tribunal, choisissez-en un autre, si vous en connaissez qui vous conviennent mieux : ceci est très-important.

3° Faites choix d'un confesseur que vous soyez sûr de trouver à poste fixe quand vous aurez besoin de son ministère. S'il est excessivement occupé, et qu'il vous faille faire ordinairement plusieurs démarches infructueuses avant de le

(1) Voir à la fin du chap. V de la troisième partie.

rencontrer ; ou si, à plus forte raison, il est souvent absent, malade, etc., tenez pour certain qu'il ne vous convient point, et qu'il y a pour vous de très-fortes raisons d'en choisir un autre. Toutes ces difficultés que l'on éprouve pour se confesser, retardent la confession, et il peut arriver que ce retard favorise le retour d'habitudes mauvaises, qui ayant poussé de nouvelles racines, jettent dans le découragement et compromettent comme au passé l'œuvre du salut.

Nous avons connu les membres d'une société de missionnaires très-zélés, qui avaient adopté pour règle de n'être les confesseurs *habituels* d'aucune personne dans le lieu de leur résidence ordinaire. Ils y étaient cependant fort souvent, puisqu'ils y revenaient après chaque mission; mais comme leurs absences étaient assez fréquentes, ils ne voulaient pas que des pénitents, en attendant leur retour, restassent des semaines entières en état de péché mortel ; et c'était, de leur part, un zèle très-intelligent et tout à fait selon Dieu.

4° Après une conversion, quelque parfaite qu'elle puisse être, retournez promptement à confesse. Attendre un mois, c'est beaucoup. Nous conseillons de ne pas laisser passer plus de quinze jours sans se confesser de nouveau. Cela consolide et affermit singulièrement la conversion. Les sacrements étant reçus dans d'excellentes dispositions, l'âme y puise une force incroyable ; elle y trouve d'ailleurs une grande douceur qui l'attache merveilleusement au service de Dieu. Il convient donc, pendant assez longtemps, d'aller fréquemment à confesse. Sans doute il est à désirer qu'on y aille toujours fort

souvent ; mais cela est particulièrement nécessaire jusqu'à ce qu'on ait résolûment embrassé une vie chrétienne, et qu'on en ait contracté la sainte habitude.

5° N'approcher des sacrements qu'au temps pascal, c'est, en général, compromettre essentiellement l'affaire de son salut. Si l'on excepte quelques bonnes et froides natures, exemptes de passions et même de tentations, du moins un peu fortes, on peut dire que les occasions mauvaises étant si communes, le cœur si faible, les passions si près de renaître, les tentations si violentes ; si l'on n'oppose pas à tout cela le frein puissant de la confession fréquente, on fera certainement des chutes ; et ces chutes se multipliant, formeront les habitudes ; et les habitudes ayant eu le temps de s'enraciner d'une pâque à l'autre, ou bien l'on ne retournera point à confesse, parce qu'on sera découragé, intimidé et dégoûté du service de Dieu; ou bien on y reviendra avec des dispositions pitoyables qui embarrasseront le confesseur, et empêcheront le pénitent de goûter les consolations d'une vie vraiment chrétienne, et de se donner même l'assurance morale qu'il est dans la voie du salut. Nous supplions nos lecteurs, au nom de Dieu, et dans les plus chers intérêts de leurs âmes, de prendre en haute considération le conseil que nous leur donnons en ce moment.

6° Il faudrait, au moins, si l'on voulait s'assurer que l'affaire du salut est en bon état, s'approcher des sacrements aux fêtes principales de l'année, c'est-à-dire cinq ou six fois environ d'une pâque à l'autre. Mais si l'on avait le courage d'aller à

peu près tous les mois à confesse, nous oserions bien garantir le salut de ceux qui adopteraient cet excellent usage. Quelle délicieuse pensée font naître ces mots : *Certitude d'être sauvé ! Certitude de posséder bientôt le ciel ! le paradis ! une éternité de bonheur!...* Confessons-nous fréquemment, *très-fréquemment* surtout, et, n'en doutons point, ces certitudes seront les nôtres.

7° Comment faut-il se confesser ? Nous allons donner quelques règles à cet égard.

— Il faut d'abord *examiner* sa conscience : cet examen doit être d'autant plus long qu'il y a plus de temps qu'on ne s'est confessé. Il ne faut pas tellement compter sur les interrogations du confesseur, que l'on néglique de s'examiner soi-même. Il est bon de s'aider d'un livre d'examen. On commence par demander à Dieu la grâce de bien découvrir ses fautes ; puis on parcourt successivement les commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux et les devoirs de son état, ce qui fait que l'on voit aisément ce que l'on a à se reprocher depuis sa dernière confession.

— Après l'examen, on doit s'occuper de l'article si important de la *contrition*. Voilà certainement l'essentiel. Dieu ne pardonne pas plus les péchés sans contrition, qu'un père ne pardonnerait une faute grave à son fils, s'il pouvait voir au fond de son cœur qu'il ne s'en repent point et qu'il est disposé à l'offenser encore. Jamais, depuis la création de l'univers, un seul péché, même véniel, n'a été remis en ce monde sans contrition. Cette contrition, Dieu ne la refuse point quand on la lui demande : il faut donc le supplier de nous

l'accorder, et nous y exciter par des considérations puissantes.

La méthode de Mgr de la Mothe, ancien évêque d'Amiens, est excellente. Ce pieux pontife, avant de se confesser, faisait trois stations, par la pensée. Il se plaçait, en premier lieu, sur le bord de l'enfer et en considérait les tourments ; puis il se disait à lui-même : Misérable que je suis ! voilà ce que j'ai mérité par mes péchés ; j'ai fait, de mon côté, tout ce qu'il fallait pour tomber dans ce lieu de supplices ; c'est Dieu seul, par sa bonté, qui m'en a préservé : Et je l'offense !!... Alors il faisait jaillir de cette pensée des actes de contrition et d'amour. — Puis il se transportait, toujours par la pensée, à la porte du ciel, et là il considérait le bonheur dont on jouit éternellement en ce beau lieu. Après cette considération, il se disait : Voilà le paradis de délices d'où je m'étais exclu moi-même par mes péchés ; c'est Dieu seul, dans son infinie bonté, qui veut bien m'en ouvrir l'entrée : et au lieu de l'en remercier, je l'offense !!... Et alors il produisait de nouveaux actes de contrition et d'amour. — Enfin, il se transportait au Calvaire, s'agenouillait en esprit dans le sang de Jésus au pied de la croix, embrassait cette croix sanglante, baisait les pieds du divin Sauveur et se disait avec émotion : Voilà le Dieu d'amour que j'ai crucifié par mes péchés ; il pensait à mes péchés sur sa croix, il a pleuré, il a gémi, il a souffert, il est mort pour mes péchés, et au lieu de mourir moi-même par excès d'amour, je l'offense !!... Je pèche encore !!... Et alors venaient en foule des actes d'amour, de reconnaissance et de contrition.

Cette manière de s'exciter à la douleur de ses fautes est une des meilleures que nous puissions indiquer.

Il est bon, pour s'assurer mieux encore que l'on a une vraie contrition, de s'interroger tout spécialement sur les péchés graves dont on se reconnaît coupable, afin de voir, comme si l'on était au tribunal de Dieu, si réellement on se repent de les avoir commis, et si l'on est sincèrement déterminé à ne les plus commettre.

— Vient ensuite la *confession* proprement dite. Elle doit être parfaitement sincère. Quelquefois, quand on est retombé dans des fautes graves après une bonne confession générale, on pourrait être tenté, par timidité, de ne pas les déclarer à son confesseur. Ce serait souverainement déplorable : combattons cette mauvaise honte qui mène droit au sacrilége.

La confession doit être claire et précise, sans détails longs et inutiles qui embrouillent les choses, au lieu de les éclaircir.

Enfin, elle doit être aussi exacte que possible, relativement au nombre. Si on ne le connaît pas précisément, on dit à peu près combien de fois on est ordinairement tombé chaque jour, chaque semaine, ou chaque mois. Ceci ne s'applique rigoureusement qu'aux fautes mortelles, la même précision n'étant pas nécessaire pour les fautes certainement vénielles.

— Après la confession, vient enfin la *satisfaction*, ou, selon l'expression commune, la *pénitence*. Il faut tâcher de s'en bien souvenir, et ne pas différer trop longtemps à s'en acquitter. Cette pénitence

étant une partie du sacrement, doit être faite avec une attention toute particulière.

Quelques personnes, après avoir reçu l'absolution, retournent sur-le-champ au milieu du monde et à leurs affaires, sans remercier Dieu du pardon qu'il vient de leur accorder. On devrait sentir que cela est inconvenant, et que s'il faut témoigner à Dieu des sentiments de reconnaissance, c'est surtout quand il vient de nous rendre ses bonnes grâces que nous avions perdues.

La Communion. Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur cette action toute divine ; car ce que nous avons dit dans l'article précédent sur la fréquentation des sacrements, sur les grands avantages qu'ils procurent, sur le malheur de ceux qui s'en éloignent, et sur les fruits que produit leur fréquente réception, s'applique au sacrement de l'Eucharistie comme à celui de Pénitence. Nous dirons seulement que les effets de la communion sont toujours en rapport avec les dispositions qu'on y apporte. Plus ces dispositions sont saintes, plus la communion est fructueuse. Une seule communion très-bien faite peut élever subitement une âme à une haute sainteté ; tandis qu'un très-grand nombre de communions, nous ne dirons pas mauvaises, mais seulement imparfaites, n'opèrent dans l'âme presque aucun changement, et n'affaiblissent pas sensiblement les défauts auxquels on est sujet.

Il faut donc se préparer le plus saintement possible à cette divine action ; ce qui a lieu en vivant habituellement dans la crainte et l'amour de Dieu ; en veillant avec soin sur ses sens et sur les mou-

vements de son cœur ; en priant très-régulièrement et selon les règles que nous avons tracées ; en s'abstenant du péché quel qu'il soit, quand on s'aperçoit qu'on est tenté de le commettre, et enfin en adoptant une chaîne plus ou moins longue d'exercices de piété, selon les principes ci-dessus posés.

Quand le jour de la communion approche, il faut tâcher de redoubler de ferveur, se rappeler la sublimité de l'action à laquelle on se prépare, s'éloigner autant que possible de ce qui empêche de penser à Dieu, et faire quelques prières particulières pour obtenir la grâce de communier saintement.

Le jour même de cette communion, il faut faire une préparation aussi bonne que possible, entendre la sainte messe avec plus de perfection qu'à l'ordinaire, et, si l'on n'a pas l'habitude de parler à Dieu sans le cours d'un livre, lire les actes préparatoires à la communion, qui se trouvent dans les eucologes ou autres livres, et enfin s'approcher de la table sainte avec le respect le plus profond et l'amour le plus tendre.

Après la communion, il est très-convenable de passer quelques instants, la tête respectueusement inclinée et les yeux fermés, oubliant toute la terre pour ne penser qu'au Roi du Ciel que l'on possède. Nous voudrions bien qu'on n'ouvrît pas un livre aussitôt après qu'on est revenu à sa place, mais qu'on s'entretînt avec Jésus au fond de son cœur, lui parlant comme si on le voyait réellement, non point par de longs discours, mais par des paroles vives et ardentes, qui, comme des traits enflammés,

partent du cœur pour aller à Dieu ; disant par exemple : « O Jésus ! je vous possède !... oui, en » vérité, vous êtes en ce moment dans mon âme !... » que vous êtes bon, Seigneur ! ayez pitié de votre » pauvre enfant, ô mon Dieu !... donnez-moi votre » saint amour, ô mon Jésus !... accordez-moi la » grâce de ne plus vous offenser... de me corriger » de tel et tel défaut... de faire bientôt une nou» velle communion, etc. » Quand on sentira le besoin de recourir à un livre, on l'ouvrira et on y lira les actes qui sont indiqués pour le temps qui suit la communion. Avant de quitter l'église, on ne manquera pas de promettre à Dieu de venir bientôt communier de nouveau.

Nous avons quelquefois remarqué avec peine que l'on sortait de l'église très-peu de temps après la messe où l'on avait communié. Cela n'est ni convenable ni édifiant. Il faut tâcher de passer au moins un quart d'heure en actions de grâces après la messe. Souvenons-nous que ce temps est incontestablement le plus précieux de notre vie.

Enfin, pendant tout le jour où l'on aura communié, et pendant ceux qui le suivront, on s'observera avec plus de soin que de coutume, pour ne pas perdre par le relâchement le fruit de la communion que l'on a eu le bonheur de faire.

XV. — Dévotion à Marie.

Nous ne saurons bien que dans l'autre vie la multitude d'âmes dont cette tendre Mère aura demandé et obtenu le salut. Depuis le jour à jamais mémorable, jour béni entre tous tes jours, où Jésus expirant sur sa croix au milieu des déchire-

ments et des angoisses, enjoignit à Marie d'adopter l'humanité tout entière et d'en devenir la protectrice assidue et la mère dévouée ; depuis ce jour, Marie, la bonne, l'excellente Marie n'a pas cessé un seul instant de recommander à Dieu et particulièrement à son propre Fils les enfants adoptifs confiés à son amour. Que de fois elle a arrêté la foudre qui se balançait en grondant sur des têtes coupables ! Que de fois elle s'est placée entre l'enfant rebelle, et le Dieu irrité qui voulait l'immoler à sa juste vengeance ! Ah ! c'est sans doute à elle que nous devons de vivre encore, et de n'être pas condamnés à l'éternité de supplices que nous avons tant de fois méritée.

Afin donc de lui témoigner toute reconnaissance, et aussi pour nous rendre de plus en plus dignes de sa puissante protection, honorons-la d'un culte spécial. Voici lès points principaux que se font un devoir d'observer les vrais enfants de Marie.

Penser souvent à elle ; réclamer sa protection, et l'honorer d'une confiance sans bornés.

Implorer son assistance toute particulière en trois circonstances : — Quand on entreprend une œuvre importante — quand on est sous le poids d'une grande affliction — quand enfin on est poursuivi par une tentation dangereuse : il faut, en de telles conjonctures, réciter avec ferveur quelques prières en l'honneur de Marie, et revenir souvent à la charge jusqu'à ce qu'on ait obtenu la faveur que l'on s' licite.

Demander souvent à Marie la grâce d'une vie chrétienne et d'une sainte mort. On a souvent remarqué qu'une simple prière, quelque courte qu'elle

fût, un *Ave Maria* par exemple, récité tous les jours pour obtenir de Marie la double faveur que nous venons d'indiquer, procurait l'inestimable avantage d'une sainte vie et d'une mort de prédestiné.

Approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie les jours où l'Église célèbre les fêtes principales de Marie, et se consacrer tout particulièrement à son service en ces heureux jours.

S'attacher à cette divine Mère et se déclarer son enfant chéri, en se faisant inscrire sur le registre de quelque association ou confrérie érigée en son honneur, ce qui procure des indulgences abondantes et une multitude d'autres grâces.

Enfin, propager le culte de Marie en recommandant avec zèle cette dévotion à toutes les personnes sur lesquelles on a de l'autorité, ou du moins quelque influence.

N'oublions pas que la dévotion à Marie, quand elle est fervente et soutenue, est une marque certaine de prédestination. Jamais, disent les Saints, Marie ne laissera périr éternellement ceux qui lui sont affectueusement dévoués.

CHAPITRE IV.

Avis et règles de conduite.

Les œuvres que nous allons recommander dans ce chapitre ne sont point des pratiques ou exercices de piété du genre de ceux qui ont fourni la matière du chapitre précédent. Non ; ce sont des

principes ou règles de conduite qu'il est très-important d'adopter, pour s'affermir dans l'heureux état où l'on se trouve après sa conversion, et pour la rendre de plus en plus agréable à Dieu, édifiante pour le prochain et consolante pour soi-même.

I. — Prendre dans le monde une position nette et bien dessinée

L'homme doit montrer en tout son caractère mâle et viril. Qu'il laisse à certaines femmes du monde ces petits biais avec Dieu, ces espèces d'accommodements et de transactions entre le monde et leur conscience, qui font que l'on ne sait si elles aiment plus les faux plaisirs du siècle que les joies réelles de la vertu. Pour nous, soyons hommes. Une fois convertis, dressons, formulons nettement notre manière d'être envers Dieu et envers nos semblables. Voyons, pour cela, quel est le degré de perfection de notre conversion.

Il y a des conversions si saintes et si complètes qu'elles dégoûtent entièrement de ce qui s'appelle monde, plaisirs du monde, jeux folâtres, spectacles, etc. Si vous vous sentez attiré dans cette voie par une conversion de cette nature, voyez, d'accord avec votre directeur, si cette séparation entière du monde et de ses joies est compatible avec votre position sociale ; si ce n'est point un mouvement passager de ferveur qui vous anime, et si enfin vous pouvez suivre l'inspiration que vous avez de mener une vie retirée. Quand vous aurez vu que vous pouvez vous fixer dans cette sainte voie, faites-le d'une manière si nette et si tranchée que si vous aviez quelque velléité de rétrogader, vous fussiez retenu par la pensée que le monde lui-

même vous renverrait à votre plan de conduite habituel.

Mais si votre conversion n'a pas ce degré de perfection ; si vous ne rompez pas entièrement avec le monde et avec quelques-uns de ses plaisirs, voyez, toujours d'accord avec votre directeur, jusqu'où vous pouvez aller, sans être tout à fait retiré, mais aussi sans compromettre l'affaire du salut, par excès d'indulgence pour vous-même. Et quand vous aurez vu le point où vous pouvez vous établir, fixez-y votre limite, de manière que le monde qui la verra soit le premier à dire : Il peut aller jusqu'ici ; mais il ne peut venir jusque-là ; ou, pour dire quelque chose de plus précis, il peut assister à une soirée, mais il ne peut pas se montrer au spectacle. Voilà ce que nous appelons prendre une position nette et bien dessinée. Cela est beaucoup plus important que plusieurs ne pensent. Il est certain qu'en agissant ainsi, on se pose à soi-même une loi, une obligation morale de faire le bien, et de se maintenir ferme dans la voie du salut.

II. — Règles et avis sur les plaisirs du monde.

L'article précédent nous conduit tout naturellement à dire un mot des plaisirs du monde. Si nous voulions nous tenir dans le vague, rien ne serait plus aisé. Sans spécifier aucun plaisir, nous tonnerions contre tous, et nous en ferions justice par deux ou trois phrases sonores. Mais cette méthode aurait-elle un bon résultat ? Le vague instruit-il ? Les phrases sonores ne font-elles point plus de bruit que d'effet ? Parler généralement contre les plaisirs et les foudroyer tous, n'est-ce point donner

à ses leçons de vertu une teinte foncée d'exagération qui les rend infructueuses ? Évitons cet excès et tâchons d'être exact.

Malheureusement, il est assez difficile, en cette matière, d'entrer dans un détail circonstancié, et de tracer des règles précises relativement à ce qui s'appelle communément *plaisirs du monde.* Essayons cependant d'approcher autant que possible de cette précision que nous voudrions pouvoir atteindre. Au reste, ce sont des conseils et non des décisions théologiques que nous donnons ici. Nous n'avons pas la prétention d'instruire ni même d'influencer les confesseurs ; nous voulons seulement apprendre à nos lecteurs la manière de traiter avec eux, pour en obtenir une décision sage et éclairée sur le point qui nous occupe.

Il y a des plaisirs évidemment mauvais, que les consciences les moins timorées se font un devoir de repousser à cause de l'obscénité qui les accompagne ; ce sont, par exemple, certains bals, tenus surtout en certains lieux ; ce sont aussi certains spectacles auxquels un père et une mère qui se respectent, rougiraient de conduire leurs enfants ; ce sont encore certains jeux, dits *de société,* où les lois de la pudeur seraient gravement blessées. Nous rangerions aussi dans la classe des plaisirs certainement mauvais, l'habitude du jeu, passée à l'état de passion, où l'on s'expose à perdre des sommes énormes. Il va sans dire qu'un homme sincèrement converti, et qui veut résolûment sauver son âme, doit renoncer impitoyablement à ces sortes de plaisirs ou à d'autres de même nature.

Il y a des plaisirs certainements innocents, qui

n'effrayent nullement la pudeur, même la plus craintive, et que se permettent, sans le moindre scrupule, ceux-là mêmes qui sont généralement regardés comme des chrétiens zélés pour la sanctification de leurs âmes. Évidemment de tels plaisirs, quand on se les permet avec modération et comme exercices de récréation, non-seulement ne sont pas mauvais, mais peuvent même être offerts à Dieu qui, étant un bon père et connaissant les besoins de ses enfants, leur permet volontiers ce qui peut les délasser sans les corrompre, et les rendre, par ce délassement, plus propres à reprendre les travaux de son état.

Mais entre ces deux catégories de plaisirs il en est une troisième. relativement à laquelle il n'est pas aussi facile de tracer des règles précises. Tels sont, par exemple, les bals et danses ordinaires, les spectacles décents ou réputés tels, les lectures de certains romans qu'on qualifierait injustement d'obscènes, mais que pourtant les âmes timorées ne voudraient pas se permettre ; et autres plaisirs de cette nature. Quelle conduite doit-on tenir relativement à ces sortes de plaisirs ?

Disons d'abord, et sans balancer, que par cela même qu'il est difficile de décider si de tels plaisirs sont ou ne sont pas absolument permis, ou absolument défendus, on devrait conclure, si l'on avait fortement à cœur de sauver son âme, qu'il est infiniment plus prudent de se les interdire ; car c'est bien d'eux que le bon et indulgent François de Sales disait qu'ils ressemblaient aux champignons, dont les meilleurs ne sont pas encore sans danger.

Disons aussi que, s'il est un point sur lequel il soit convenable ou plutôt nécessaire de prendre le parti le plus sûr, c'est lorsqu'il s'agit de mener à bien une affaire comme celle du salut, dont le résultat final est — ou une éternité de bonheur — ou une éternité de supplices.

Disons encore que le vrai esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'inspire point le goût de ces plaisirs aux disciples de cet adorable Sauveur ; il les en détourne au contraire, et les attire aux plaisirs plus purs d'une vie solidement chrétienne, dont la pratique fidèle leur procure pendant la vie et à la mort les plus douces consolations.

Disons enfin qu'il ne faut point s'ériger en juge des confesseurs qui défendent ou des confesseurs qui permettent les plaisirs dont nous parlons : ajoutons que nous ne devons pas les mettre en opposition avec eux-mêmes, disant qu'ils tonnent dans la chaire contre des plaisirs qu'ils tolèrent au saint tribunal. Pourquoi ne faut-il point les juger ? Nous allons en dire la raison, et c'est précisément en répondant à cette question, que nous indiquerons aux personnes du monde la manière de traiter avec leurs confesseurs, relativement aux plaisirs de la catégorie mixte dont dont nous parlons.

Les confesseurs que l'on croit si partagés sur la question que nous traitons, ne le sont pas toujours autant qu'on le pourrait croire au premier abord. Si, au lieu de leur poser cette question : Pensez-vous que les danses ordinaires ou les spectacles qui n'ont rien d'obscène puissent se permettre ? on leur demandait : Pensez-vous que l'on puisse permettre une danse ordinaire à une personne qui

avoue que, presque toujours, cette danse, quand elle s'y livre, est pour elle une occasion de péché grave ? on ne verrait plus de partage entre les confesseurs. Tous diraient que cette danse, quoique n'étant point occasion de péché pour plusieurs, étant, par exception, occasion de péché grave pour cette personne, on doit la lui interdire.

Nous convenons cependant que tous les confesseurs ne se prononcent pas de la même manière sur la question des danses, spectacles, etc., et qu'il en est qui les interdisent, lors même qu'ils n'ont rien de gravement obscène et qu'ils ne sont point des occasions de péchés graves pour leurs pénitents. Gardons-nous bien de les blâmer, et soyons sûrs que nous nous féliciterons en ce monde et en l'autre d'avoir suivi leurs avis. Mais ne blâmons pas non plus la conduite de ceux qui croient pouvoir être un peu plus tolérants sans violer les principes ; seulement, pour qu'ils puissent porter un jugement sain et avec pleine connaissance de cause, éclairons-les parfaitement.

Voici les points principaux qu'il est important de faire connaître :

1° Si les plaisirs qu'on se permet sont gravement obscènes, soit en eux-mêmes, soit dans leurs accessoires ; car alors, comme nous l'avons dit, on ne peut jamais se les permettre.

2° Si l'on est parfaitement libre et indépendant de tout supérieur.

3° Si, dans le cas contraire, on ne peut se priver des plaisirs dont il s'agit, sans mécontenter notablement les supérieurs dont on dépend. C'est au confesseur de voir jusqu'à quel point on peut ou on

doit déférer aux volontés d'un père, d'une mère, d'un mari, etc.

4° Si l'on ne pourrait pas du moins renoncer à ceux de ces plaisirs qui approchent le plus des plaisirs certainement et gravement mauvais.

5° Si l'on ne commet pas fréquemment des péchés graves à l'occasion de ces plaisirs, par pensées, regards, etc.

6° Enfin, si, à raison de la localité que l'on habite, de la position sociale que l'on occupe, de l'influence que l'on exerce sur telles ou telles personnes, de la vie chrétienne dont on fait profession, etc., il n'est pas à présumer que plusieurs contracteront l'habitude de ces plaisirs, s'y croyant autorisés par l'exemple qu'ils ont sous les yeux.

Ajoutons à cela, toujours pour obtenir une décision exacte et selon Dieu, qu'il est tout à fait convenable de dire au confesseur que l'on ne prétend pas lui arracher une permission de complaisance ; que l'on veut avant tout sauver son âme et ne rien faire qui puisse occasionner sa perte éternelle ; qu'enfin on le prie d'agir en toute liberté et de dire si l'on peut, en conscience et sans risquer son salut, se permettre tel ou tel plaisir.

Avec ces précautions, on pourra se tranquilliser, quelle que soit la décision du directeur. Dieu ne permettra point qu'elle tourne au détriment d'une âme qui cherche la vérité avec tant de bonne foi.

III. — Sociétés et entretiens.

En quelque circonstance de la vie que ce soit, le choix d'une bonne société que l'on se propose de fréquenter habituellement est sans contredit

d'une haute importance ; et cette importance ne diminue pas quand il s'agit de choisir des amis intimes après une conversion. Le succès de cette conversion peut dépendre de ce choix, et l'expérience prouve que très-souvent il en dépend en effet. Cela se conçoit aisément. Un nouveau converti, quelle que soit sa ferveur et la sincérité de son retour, porte encore en lui-même un fonds de faiblesse qui réclame un appui. Il ressemble à cette pauvre petite plante qui, après avoir péniblement soulevé et entr'ouvert la terre dure qui la recouvrait, apparaît fraîche et vivace, mais excessivement tendre et délicate. Chaque jour elle s'élève et devient plus belle ; mais jusqu'à ce qu'elle ait pris possession du sol qui la nourrit par de profondes racines ; jusqu'à ce que sa tige, ses rameaux et ses feuilles aient pris de la consistance et de la force, quel besoin n'a-t-elle pas d'appuis protecteurs ! Plus tard peut-être elle pourra s'en passer : on appuie le faible arbuste et l'on n'appuie pas le vieux chêne ; mais en attendant qu'elle ait pris vigueur, il faut étayer sa faiblesse. Ainsi en est-il de notre néophyte. Il lui faut des appuis, et des appuis solides. Heureux encore s'il trouve en eux un secours suffisant pour combattre des ennemis qui ne cessent quelquefois de l'attaquer que pour revenir à la charge avec une fureur toute nouvelle.

« C'est des sociétés que l'on se choisit, dit un ju-
» dicieux écrivain, que naissent et se forment, en
» grande partie, nos sentiments et nos mœurs (1). »

(1) Gérard, *Esprit du Christianisme.*

« Une journée, dit Muratori (pesons bien ces » paroles), une journée a suffi pour gâter les plus » heureux naturels, et pour faire perdre tout le » fruit de plusieurs années de vertu. »

Appliquons-nous donc à faire un bon choix. Mais, dira-t-on peut-être, faut-il renoncer à voir toute personne qui ne pratique point la religion? Faut-il que nous rompions entièrement avec d'anciens amis qui, malgré notre exemple, restent par lâcheté dans le triste état d'où nous nous sommes arrachés?

Nous répondrons à ces questions en posant les règles à suivre relativement au point que nous traitons.

1° Suivant toute apparence, vous ne pouvez pas vous empêcher de voir des personnes qui ne pratiquent point leur religion. Vous avez des affaires ou au moins des convenances sociales qui vous obligent à voir de telles personnes. Il serait même fâcheux que les hommes fussent partagés en deux camps, et que l'on vît d'un côté les observateurs et de l'autre les violateurs des lois religieuses. Ces derniers se voyant comme répudiés par les autres, n'en seraient que plus entêtés à marcher dans leur mauvaise voie. Il vaut donc mieux ne pas rompre avec eux, et quand on a quelque raison de les voir, essayer de les gagner par le doux attrait d'une vertu aimable.

Mais autre chose est de ne pas rompre avec ces personnes, autre chose est de les fréquenter habituellement. C'est une fréquentation habituelle qu'il faut éviter. Au reste, ceux dont il s'agit ne seront nullement surpris qu'on ne les choisisse pas pour amis intimes ; ils savent qu'ils n'ont pas assez de

religion pour prétendre à cette intimité. Peut-être d'ailleurs sont-ils loin de la désirer.

2° La part étant ainsi faite à la nécessité et aux convenances, il reste à bien choisir sa société favorite et familière. Nous conseillons d'abord de ne pas trop étendre le cercle de ses amis *tout à fait intimes*. Deux ou trois, ce semble, sont bien suffisants.

3° On doit, autant que possible, choisir pour amis des hommes avec lesquels on sympathise parfaitement sur les points essentiels ; et nous regardons comme point essentiel non-seulement ce qui est du domaine religieux, mais encore ce qui touche à la politique. S'il y a, sur ce dernier point, des dissentiments graves, et s'il se trouve de part et d'autre une certaine ardeur passionnée à défendre son opinion, il en résultera des discussions vives et animées qui refroidiront la charité et neutraliseront les excellents effets d'une amitié chrétienne.

4° Nous conseillons de choisir, si cela se peut, des amis plus vertueux qu'on ne l'est soi-même. Le triste apanage de la faiblesse, c'est l'entraînement. Le nouveau converti, qui est faible comme le nouveau-né, doit donc s'attacher à un chrétien robuste, solidement affermi dans sa voie. S'il s'attachait à un ami aussi faible que lui, ou plus faible encore, il pourrait bien réaliser en sa personne ce que notre divin Sauveur a dit des aveugles qui veulent s'entre-conduire : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, la même fosse les engloutira tous les deux.*

5° Il est très-important que l'on prenne pour

amis des hommes avec lesquels on puisse parler vertu sans contrainte. Il y a certaines amitiés, vraies sans doute, sincères, solides et durables, mais en même temps *timides*. Cette timidité fait que l'on n'ose parler de Dieu et de son service, du bonheur qu'on y goûte, des moyens à prendre pour y être plus heureux encore, et de bonnes œuvres que l'on pourrait pratiquer de concert. Tâchons de trouver quelques amis dans le sein desquels nous puissions nous épancher librement sur les points que nous venons d'indiquer ; ces épanchements produiront des deux côtés des fruits excellents.

6° Enfin, essayons de trouver des amis francs pour nous donner des conseils. Voilà incontestablement un des plus grands avantages de l'amitié : il lui manque une qualité essentielle, si elle n'a pas cette liberté d'action qui permet de donner un conseil nécessaire ou utile. Afin que cet important service ne nous soit point refusé, mettons positivement nos amis sur la voie, en leur demandant comme une grâce de nous donner, sans le moindre embarras, tous les conseils dont ils croiraient que nous pourrions avoir besoin ; et afin d'obtenir plus sûrement ce précieux avantage, engageons-nous, s'ils le veulent, à leur rendre la pareille en toute circonstance.

IV. — Un mot sur les lectures profanes.

Nous avons déjà parlé des lectures en divers endroits ; disons-en cependant encore un mot à l'occasion de notre plan de conduite.

Adoptons comme règle invariable de ne nous permettre jamais aucune lecture mauvaise c'est-à-

dire qui attaque de front la foi ou les mœurs. Cela nous ferait un mal incroyable, et d'ailleurs nous ne pourrions pas faire ces lectures sans péché grave. Ajoutons que toujours nous nous trouverions tristes et inquiets après les avoir faites. Chacune d'elles est comme une large goutte de fiel qui tombe dans la coupe des divines consolations.

Ne lisons pas même ces livres dont nous avons parlé plus haut, qu'on ne peut pas appeler obscènes, mais qui pourtant éveillent dans la région de l'âme où les passions sommeillent certains sentiments contre lesquels la conscience se soulève. Ces lectures conduisent souvent à d'autres plus mauvaises ; on en contracte l'habitude, et alors elles deviennent comme un mauvais besoin qu'on a la faiblesse de satisfaire. Éloignons-nous de cet abîme, et plantons-nous solidement en terre ferme.

Nous irions volontiers jusqu'à donner le conseil de ne pas lire certains ouvrages d'auteurs qui en ont fait de bons ou de passables, mais qui en ont fait aussi de fort mauvais. L'expérience apprend que lorsque l'on a pris goût à la trempe d'esprit et au style d'un auteur, on veut voir à tout ce qu'il a écrit. Le plaisir que l'on a éprouvé en lisant ses bons ouvrages excite le désir de prolonger ce plaisir en lisant les autres ; et, entraîné par cette tentation, on se permet des lectures d'autant plus dangereuses, que l'attrait du style séduit et est cause que, presque sans le savoir, on avale le poison dans le moment de l'ivresse.

Ne lisons que de bons livres : leur nombre est prodigieux, et nous en trouverons tant qu'il nous plaira qui nous procureront abondamment l'utile

et l'agréable. L'histoire sacrée, l'histoire profane, les sciences naturelles et autres, la littérature, la philosophie, les voyages, les *bonnes* revues de la France et de l'étranger, etc., etc., etc. La carrière est immense, et ce ne sont pas les loisirs d'une vie d'homme qui l'épuiseront jamais.

V. — Œuvres de charité.

Les premiers actes d'un nouveau converti doivent être des actes de charité. Rien ne ramène à Dieu et n'attache à lui, après le retour, comme la charité. *Rachetez vos péchés par l'aumône,* nous dit ce Dieu d'amour ; donnez à manger à ceux qui ont faim, donnez à boire à ceux qui ont soif, couvrez la nudité de mes pauvres, visitez-les dans leurs sombres et humides demeures ; réchauffez leurs membres glacés, donnez-leur au moins de la paille pour qu'ils y étendent leur corps brisé ; pansez leurs plaies, dites-leur de bonnes paroles, compatissez à leurs peines, consolez-les par des témoignages de tendre affection, montrez-leur le ciel en perspective, rendez-les bons chrétiens pour qu'ils trouvent le contre-poids de leurs privations dans la paix d'une bonne conscience ; traitez-les en amis, traitez-les en frères, ou, ce qui dit bien plus encore, traitez-les comme vous voudriez être traité vous-même si vous étiez à leur place ; embrassez la charité comme votre ancre de salut ; pratiquez-la par des œuvres secrètes et individuelles ; pratiquez-la par des œuvres collectives, en vous associant à ces saintes assemblées qui ont la charité pour drapeau. Après cela, ne craignez point les foudres de ma justice ; vous l'avez désarmée, cette justice ;

la voilà fondue en bonté, en miséricorde et en amour ; elle ne sait plus vous dire que ces mots qui sont doux et tendres comme Jésus qui les profère : « Venez, venez, les bénis de mon Père,
» partager les joies de mon royaume ; vous allez
» être traités comme vous avez traité les autres ;
» votre mesure de charité envers mes pauvres va
» être ma mesure de miséricorde envers vous ;
» car je vous l'avais dit, et j'aime à vous le redire :
» Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes
» pauvres enfants, c'est à moi-même que vous
» l'avez fait. »

Nous ne pouvons rien ajouter, et en effet nous n'ajouterons rien à ces paroles. Puissent tous nos lecteurs s'adonner avec un immense zèle aux œuvres de la charité ! ils recevront pour récompense — des flots d'ineffables consolations en ce monde — et d'éternelles délices dans l'autre.

VI. — Rendre la vertu aimable.

Avant notre conversion, nous avons peut-être été rebutés bien des fois par certains défauts dont nous avons parlé au chapitre de *la piété,* défauts que des personnes religieuses alliaient avec leur dévotion, et qui nous éloignaient d'elles au lieu de nous en rapprocher. Instruisons-nous à notre propre école ; rappelons-nous ce qui nous choquait chez les autres, afin de l'éviter en nous-mêmes.

C'était peut-être une certaine vivacité mêlée d'aigreur et d'amertume qui nous faisait tempêter contre la dévotion des personnes pieuses : veillons donc sur nous-même pour que notre douceur fasse l'éloge de notre piété. Devenons doux comme des

agneaux, ou plutôt comme le divin pasteur Jésus, sous la houlette duquel nous avons le bonheur de vivre. Écoutons, et surtout pratiquons ce qu'il nous recommande par ces charmantes paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

C'était peut-être le défaut de complaisance qui nous rebutait chez les personnes pieuses. Quand nous les voyions concentrées et absorbées dans une dévotion qu'elles nous faisaient trouver âpre et sauvage, parce qu'en la pratiquant, elles ne semblaient occupées que d'elles-mêmes, et nullement des membres de la famille dont elles étaient environnées, nous éclations en reproches contre la piété, que nous avions l'injustice de rendre responsable d'une multitude de fautes qu'elle condamnait la première : eh bien ! rappelons-nous nos anciens sentiments, et veillons avec soin sur notre conduite pour donner l'exemple d'une complaisance aimable, d'une douce prévenance et d'une attention continuelle à rendre heureux tout ce qui nous entoure.

C'était peut-être encore le défaut de charité qui nous scandalisait. En voyant des personnes esclaves de leurs petites pratiques, et blessant la charité comme les autres quand ces pratiques étaient remplies ; en les voyant faire doucement l'éloge d'une personne, puis placer contre elle une médisance, puis enfin revenir à l'éloge, et se rassurer en pensant que tout était bien parce qu'elles avaient placé leur médisance entre deux couches de charité ; cela nous indignait et nous faisait crier injustement contre la piété qui gémissait comme nous sur ce désordre. Eh bien ! donc, évitons le piége puisque nous le connaissons et que nous le

voyons tendu. Guerre impitoyable à tout ce qui blesse la divine charité! Calomnies, médisances, railleries, jugements téméraires, ayons tout cela en horreur, et rappelons-nous le mot du divin Maître qui a fait de la charité envers le prochain un commandement si précis : *Le second commandement est semblable au premier : Vous aimerez le prochain comme vous-même.*

Voyons enfin tout ce qui nous a choqués chez les autres, et appliquons-nous à nous en préserver nous-mêmes.

Rien n'est plus glorieux pour la religion que de voir la réforme qu'elle opère en quelques jours chez celui qui en embrasse la pratique. Quand ces nombreux défauts, blessants pour plusieurs, et peu édifiants pour tout le monde, auxquels hier encore on était sujet, se trouvent subitement remplacés par des vertus aimables dont les actes sont comme le reflet de l'âme bien réglée où elles ont leur siége ; quand on donne constamment l'exemple d'une douceur qui ne se dément point, d'une bonté que rien ne tarit, pas même l'ingratitude, d'une charité qui embrasse tout le monde, d'une régularité qui brave toute censure, d'une conduite enfin dont l'impie lui-même est contraint de faire l'éloge ; on ne se figure pas, outre la masse de mérites que l'on acquiert pour soi-même, les remords salutaires qu'une vie si chrétienne inspire aux méchants, et les saints désirs qu'elle fait naître chez ceux qui en sont à chaque instant les témoins. C'est une prédication souverainement éloquente, et dont les fruits sont souvent beaucoup plus abondants que ceux de l'apôtre qui tonne dans la chaire.

Donc, adonnons-nous de tout notre pouvoir à cet apostolat que Dieu bénit toujours, et qui se résume en ces mots par lesquels nous avons commencé cet article : *Rendre la vertu aimable.*

VII. — Faire des prosélytes ; tenter la conversion des personnes sur lesquelles on a de l'influence.

Quelque fructueux que soit l'apostolat dont nous venons de parler, il serait fâcheux que nous ne fissions pas quelques démarches plus directes et plus pressantes encore auprès des personnes de notre connaissance, pour essayer de leur procurer le bonheur dont nous jouissons nous-mêmes. La charité, quand elle a réellement Dieu et la religion pour principe, est catholique comme la foi ; elle embrasse le monde entier ; elle en fait la conquête par l'ardeur de ses vœux ; elle voudrait pouvoir le pénétrer de sa flamme, et le jeter brûlant dans les divins abîmes de la miséricorde.

Quoi de plus beau que le zèle d'un François Xavier, par exemple ! Il a arboré l'étendart de la croix dans cinquante-deux royaumes; sa charité a mis en feu les Indes et le Japon ; il a instruit et baptisé plus d'un million d'idolâtres ; et le voilà mourant, exténué de fatigues, le crucifix sur la poitrine, vieux à quarante-cinq ans, étendu sans secours, sans parents, sans amis, sur le rocher désert de l'île de Sancian, à quatre mille lieues de sa patrie. Ses forces l'abandonnent ; mais son zèle est-il mort ? Non; le zèle est immortel comme la charité dont il est la flamme. Le voilà cet héroïque Xavier, cet autre Paul, le voilà tourné vers l'immense empire de la Chine ; et ses dernières paro-

les sont celles-ci : « Mon Dieu ! je suis prêt à mourir » si vous l'ordonnez ; mais si vous vouliez me » donner encore quelques années de vie, voilà la » Chine devant moi, je serais heureux d'en entre- » prendre la conquête.... » Quelle charité ! quelle sublimité de dévouement et de zèle !

A défaut de brasier, apportons, nous du moins, une petite étincelle. Si notre charité n'embrasse pas des royaumes, qu'elle atteigne seulement ce parent, cet ami, cet ancien compagnon de débauches peut-être. Nul n'est plus propre que nous à tenter ces conquêtes. On nous croira plus qu'un prêtre quand nous dirons qu'on est vraiment heureux en se donnant à Dieu. On ne nous fera pas une objection que nous ne puissions résoudre ; on sera même heureux de se laisser convaincre. Qui pourrait nous retenir? Sauver une âme ! quelle tâche glorieuse ! une âme immortelle ! une âme rachetée du sang d'un Dieu ! une âme qui va peut-être tomber en enfer, si nous ne l'arrachons pas à cet affreux malheur ! Ah ! nous voyons tous les jours de sublimes dévouements pour sauver d'une mort temporelle l'infortuné qui va périr dans les eaux ou dans les flammes ; et nous qui voyons au flambeau de notre foi une âme qui nous est chère, suspendue sur le gouffre effroyable d'un enfer éternel, nous resterons insensibles ! Quoi ! pas un mot, pas un conseil, pas une démarche de zèle, pas la moindre tentative pour associer à nos joies ceux que peut-être, hélas ! nous avions associés à nos crimes ! Non. non ; qu'il n'en soit point ainsi ; à l'œuvre ! à l'œuvre ! et nous aussi, soyons apôtres ; et nous aussi sauvons des âmes ; et nous aussi

assurons-nous à tout jamais le salut de la nôtre en sauvant celle de nos frères, puisque c'est Dieu même qui nous dit, par un de ses apôtres, ces mémorables paroles :

Si quelqu'un d'entre vous fait rentrer dans le chemin de la vérité celui qui s'en est écarté, qu'il sache que quiconque fera revenir un pécheur de son égarement, sauvera de la mort l'âme de ce pécheur, et qu'il couvrira la multitude de ses propres péchés.

CONCLUSION

Nous avons connu et tendrement aimé un excellent confrère, mort en 1851, victime d'un saint zèle que rien ne pouvait contenir, tant il était ardent et impétueux (1). Sauver, sauver des âmes ; telle était sa devise ; et cette devise, toujours présente à sa pensée, enflammait son courage et ravivait son ardeur. Plusieurs diocèses ont été arrosés de ses sueurs, et des milliers de conversions ont été le fruit de ses prédications toujours éloquentes, onctueuses, paternelles et souverainement entraînantes. Il dort aujourd'hui son sommeil d'apôtre épuisé avant l'âge, sous l'herbe du cimetière de sa paroisse natale, humble village qu'il n'oublia jamais, même au faîte des dignités dont on voulut récompenser son zèle.

Au nombre des discours par lesquels cet homme de Dieu entraînait les populations dans la voie du salut, il s'en trouvait un qu'il honorait d'une prédilection spéciale, et que Dieu lui-même semblait bénir plus encore que tous les autres. Ce discours avait pour texte ces paroles charmantes du jeune Joseph, cherchant avec amour les frères ingrats qui devaient le vendre à des marchands étrangers :

(1) M. l'abbé Le Goupils, chanoine honoraire de Coutances et de Rennes, ancien supérieur des missionnaires du diocèse de Coutances, puis chanoine titulaire de ce diocèse, et enfin vicaire général, curé de Cherbourg, mort à ce dernier poste, dans sa cinquante-deuxième année.

Fratres meos quæro ; je cherche mes frères. Comme Joseph, il courait après ses frères, et répétait avec une douceur exquise et un succès complet ces ravissantes paroles : Je cherche mes frères, *fratres meos quæro.*

Et moi aussi, bien-aimés lecteurs (permettez-moi cet épanchement), j'ai pu dire à chaque instant avec vérité dans le cours de cet ouvrage : Je cherche mes frères, *fratres meos quæro.*

Quand j'essayais, par exemple, de faire briller à vos yeux les charmes de la vertu, je vous cherchais ; quand je faisais ressortir la hideuse difformité du vice, je vous cherchais encore, ô mes frères bien-aimés !

Quand je vous dépeignais les ineffables douceurs d'une vie chrétienne, je vous cherchais : quand je décrivais les peines, les ennuis, les angoisses d'une vie criminelle, je vous cherchais.

Quand je faisais effort pour vous prouver par des arguments pressants la nécessité de vous donner à Dieu, je vous cherchais ; quand je combattais les frivoles prétextes dont vous coloriez vos résistances à la divine bonté, je vous cherchais.

Quand je descendais avec vous par la pensée dans les abîmes sans fond de la justice divine, je vous cherchais ; et enfin je vous cherchais encore quand j'entr'ouvais la cité céleste pour vous en découvrir les impérissables splendeurs.

Oui donc, toujours, toujours, vous avez été l'objet de mes poursuites ; toujours j'ai dit avec anxiété, en pensant à vos misères : Je cherche mes frères égarés : *Fratres meos quæro.*

Que de secrets intimes je vous révèlerais, si je

mettais sous vos yeux les diverses scènes qui se passaient dans mon imagination pendant que je vous poursuivais avec ma plume !

Tantôt, je voyais une mère en pleurs, touchée des dangers que je signalais à son fils ; je la voyais, dis-je, assiéger le cœur de Dieu par des prières ferventes, puis obtenir à force de supplications et de baisers la conversion complète de son cher Augustin.

Tantôt, je voyais un pieux jeune homme devenant apôtre, et ramenant à la vertu, par la puissance de ses conseils et de ses exemples, ces infortunés condisciples qui, sans son secours, allaient tomber dans les gouffres éternels.

Quelquefois je me croyais en face d'un vénérable vieillard, insensible jusque-là à tous les coups de la grâce, et laissant enfin tomber une de ces saintes larmes que ses yeux, depuis tant d'années, ne savaient plus répandre.

En d'autres moments, je croyais voir un bon père faire éclater la joie de sa vertueuse famille, en lui annonçant avec émotion qu'il voulait enfin partager son bonheur, et n'être plus pour elle une pierre de scandale.

Que de fois j'ai cru voir le cœur endurci d'un vieux pécheur fondre comme la cire en lisant ce que la divine miséricorde m'avait inspiré pour la conversion de ce prodigue !

Que de fois j'ai assisté, par la pensée, aux confessions touchantes de pénitents attendris, qui surabondaient de consolation en se déchargeant du fardeau de leurs crimes ! Que de fois j'ai vu tomber leurs larmes et compté leurs soupirs ! Que

de fois j'ai cru les voir baiser la page d'où le trait de lumière s'était échappé pour dissiper leurs ténèbres !

O frères en Jésus-Christ, mon Sauveur et le vôtre, je vous en conjure, sauvez, sauvez vos âmes ! La vie n'est qu'une ombre qui passe ; l'éternité seule, croyez-moi, l'éternité seule, entendez-vous ? L'ÉTERNITÉ, L'ÉTERNITÉ seule est une réalité qui ne passera jamais. Sauvez, sauvez vos âmes, et ne permettez pas qu'un étranger qui ne vous connaît point, soit plus zélé que vous-mêmes pour votre salut éternel. Ne lassez point la patience de Dieu ; ne provoquez pas plus longtemps sa colère. Elle éclate quelquefois avec une impétuosité sans égale, et elle éclate surtout contre ceux qui ont pendant longtemps méprisé ses menaces.

J'habite un diocèse, frères bien-aimés, dans lequel un de mes collègues a été témoin d'un châtiment de cette nature, qui fait vraiment trembler. On donnait dans une paroisse les exercices d'une mission, et les fruits en étaient admirables. Les pécheurs les plus endurcis revenaient à Dieu avec des démonstrations de bonheur excessivement consolantes. Cependant, un de ces pécheurs refusa d'imiter les autres. Non-seulement il ne se convertit point, mais il engageait plusieurs de ses amis à rester avec lui dans sa mauvaise voie. Un jour, un des missionnaires venait de prêcher sur la mort, et avait rappelé vivement qu'elle frappait souvent à l'improviste, et qu'il était nécessaire d'être toujours prêt à recevoir sa visite. Comme il quittait la chaire pour se rendre à l'autel, un de ses confrères qui l'y avait devancé, se tournant

vers le peuple dès que le sermon fut achevé, dit avec émotion : « Mes frères, je recommande à vos » prières M. N*** (c'était le pécheur endurci), qui » est mort subitement dans sa maison pendant le » sermon que vous venez d'entendre. » L'effroi fut général, car on connaissait assez sa vie pour frémir à la pensée de la mort qui en était le triste couronnement.

Soyons sages aux dépens des autres ; et pour ne pas être les victimes des vengeances de Dieu, devenons les conquêtes de sa miséricorde. Jetons-nous dans les bras du divin Sauveur qui nous dit avec tant d'amour : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos ;* venez, venez à moi, vous tous qui succombez sous le fardeau de vos péchés, et je vous soulagerai. Ne rendons pas inutile le sang adorable que ce divin Sauveur a versé pour nous mériter le ciel, et méditons au flambeau de la foi ces paroles qui ont été le germe de tant de conversions :

QUE SERT A L'HOMME DE GAGNER TOUT L'UNIVERS S'IL VIENT A PERDRE SON AME ?

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?

PRIÈRE

Bénissez, ô Dieu souverainement miséricordieux, tout ce qui est écrit dans ce livre pour la conversion de nos frères égarés ; bénissez-les eux-mêmes

dans les plus tendres effusions de votre infinie bonté; dissipez leurs ténèbres, amollissez leur dureté, dégoûtez-les des passions qui les corrompent, sauvez-les comme de force, s'ils ne veulent pas se sauver de leur plein gré ; faites briller à leurs yeux les charmes de la vertu et les délices du ciel ; donnez-leur vos anges pour guides, vos saints pour patrons, et Marie surtout pour protectrice et pour mère. Enfin, Dieu d'amour, daignez bénir aussi celui qui a écrit ces lignes, afin qu'il fasse lui-même ce qu'il conseille aux autres. *Amen! Amen! in æternum Amen!*

(Nous prions les âmes pieuses de vouloir bien réciter cette prière pour la conversion des pécheurs qui liront notre livre, et d'y ajouter seulement un *Ave Maria* pour les mettre sous la protection de la divine Mère.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

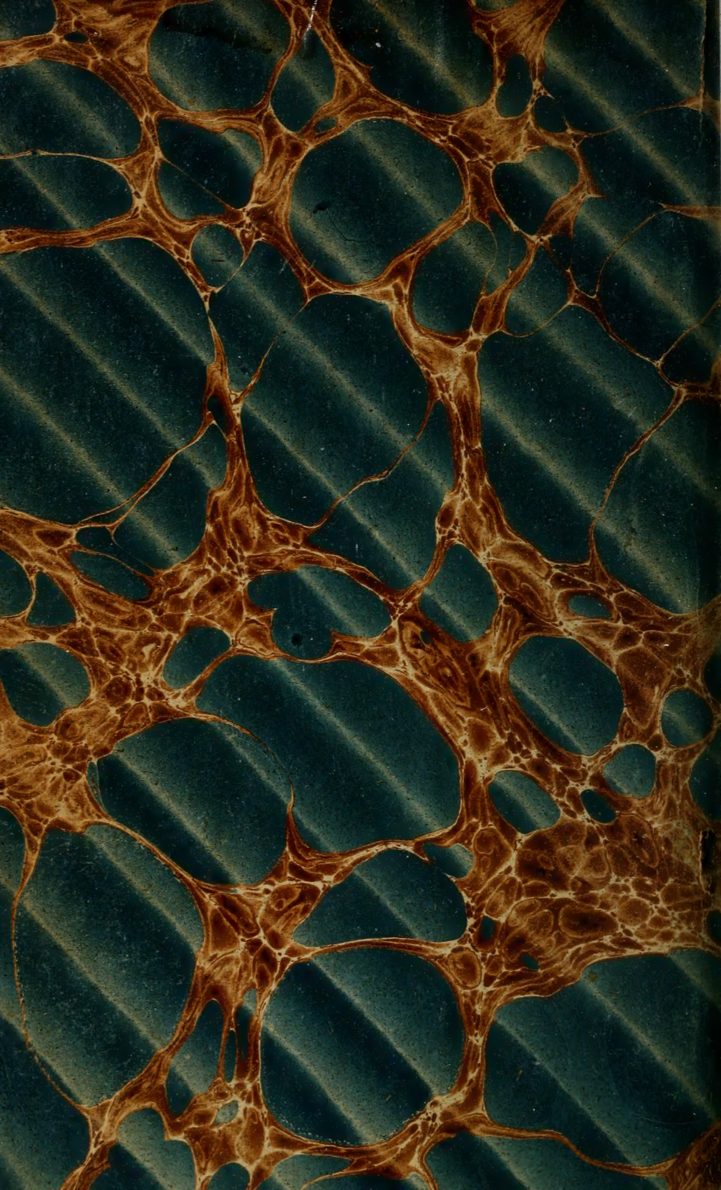
TROISIÈME PARTIE

Pages.

QUATRIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE

Saint-Omer, typ. J. LANCE, rue des Tribunaux, 4.




BX 1912 .D83 1874 v.1 SMC
Dubois, Henri-Marie,
Oeuvres completes 47231336

